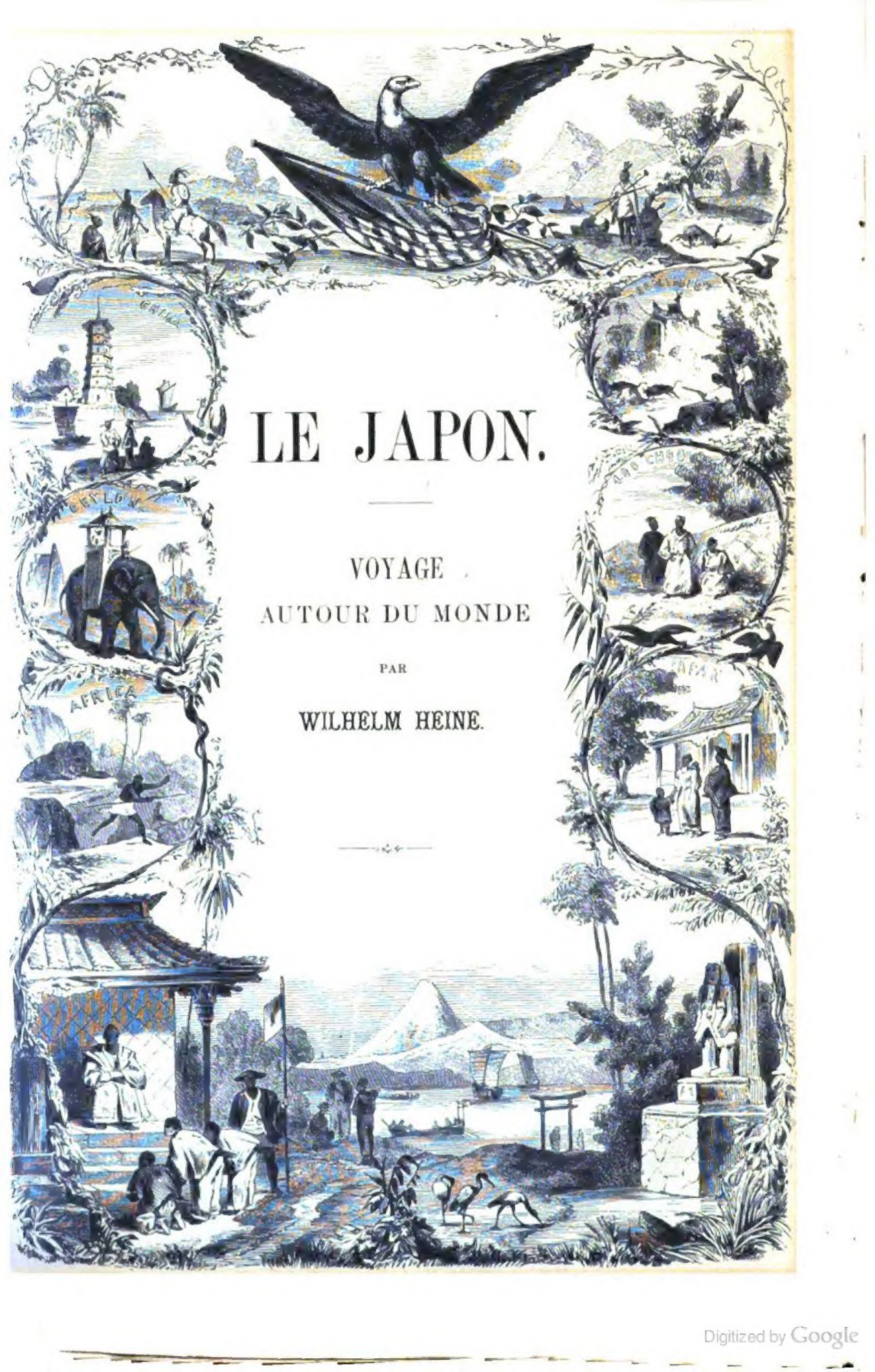


VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

LE JAPON

BRUXELLES. — TYP. DE VEUVE J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 42.





LE JAPON.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

PAR
WILHELM HEINE.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

LE JAPON

EXPÉDITION DU COMMODORE PERRY

PENDANT LES ANNÉES 1853, 1854 ET 1855

FAITE D'APRÈS LES ORDRES DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE WILHELM HEINE

PAR

A. ROLLAND

ILLUSTRÉ DE ONZE VUES COLORIÉES SUR PAPIER DE CHINE DESSINÉES
D'APRÈS NATURE PAR L'AUTEUR.



BRUXELLES,

H. DUMONT, LIBRAIRE - ÉDITEUR.

1859

PRÉFACE.

En traduisant le présent ouvrage, nous n'avons pas seulement en vue de satisfaire une louable curiosité et de nous concilier les suffrages des personnes qui s'occupent d'études ethnographiques.

Bien que ce but ne nous paraisse pas indigne de nos efforts, cependant celui que nous poursuivons est plus élevé, plus digne de la nation belge à laquelle nous avons spécialement destiné le livre dont nous commençons aujourd'hui la publication.

Diverses grandes puissances, et notamment la France et l'Angleterre, sont parvenues, au prix d'énormes sacrifices et d'efforts persévérants, à ouvrir enfin à la civilisation et au commerce du monde cet empire lointain du Japon, presque inconnu jusqu'à nos jours. La Belgique, autant et plus peut-être qu'aucune autre nation de l'Europe, a un immense intérêt à connaître un pays où de vastes débouchés s'offrent à son industrie.

S. A. R. Monseigneur le Duc de Brabant, dans sa vive sollicitude pour le royaume aux destinées duquel il doit présider un jour, a fort bien compris toute l'importance qu'il y a pour nous à entrer en relations suivies avec ces riches contrées. A la séance du Sénat du 24 décembre 1858, lors de la discussion du projet de loi allouant pour 1859 un crédit provisoire au département des affaires étrangères, S. A. R. prononça le discours suivant qui expliquera, mieux que tout ce que nous pourrions dire, les motifs qui nous ont déterminé à traduire l'ouvrage de M. W. Heine et à en faire hommage au peuple belge.

DISCOURS DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BRABANT.

« Messieurs, l'attention du pays et du gouvernement a déjà été appelée, dans une autre enceinte, sur les avantages que notre commerce et notre industrie pourraient retirer des événements à la suite desquels viennent de tomber les barrières qui séparaient la Chine, le Japon et la Cochinchine du reste du monde.

« Il nous importe d'obtenir sur ces contrées, peuplées de près de 500 millions d'habitants, des données précises et exactes.

« Il nous importe, surtout, d'obtenir une part de l'exploitation de ce nouveau et vaste marché. Le meilleur moyen de nous faire connaître dans ces pays lointains et d'apprendre à les connaître est, sans contredit, l'envoi d'une ambassade industrielle et commerciale près les cours de Jeddo et de Pékin, avec mission de demander l'amitié des empereurs et de leur offrir des spécimens de nos produits, tels que : canons, armes de guerre et de luxe, étoffes, tapis, draps, tissus, fils, toiles, dentelles, meubles, coutellerie, glaces, verres à vitre, voitures, modèles de machines, échantillons de fer, de zinc, de houille, etc., etc.

« Une pareille exposition, dont les honneurs seraient confiés à des personnes en état d'en faire valoir le mérite, serait, certainement, le plus élo-

quent et le plus utile plaidoyer que nous puissions tenter en faveur de nos prétentions.

« Le principe de l'ambassade arrêté, il faudrait, avant tout, s'entendre avec les puissances qui ont déjà des ministres à Pékin afin d'obtenir, pour nos démarches, leur bienveillant appui.

« Je félicite donc M. le ministre des affaires étrangères d'avoir, en quelque sorte, prévenu nos désirs en chargeant M. d'Eggermont, notre consul général à Singapore, de s'informer, sur les lieux, de la possibilité d'adhérer, au nom de la Belgique, aux traités de Tiensing et de Jeddo. Mais, dans mon opinion, ceci n'est qu'une tentative préliminaire, et nous ne saurions nouer des relations avec la Chine et le Japon sans nous y montrer d'une manière digne de nous et du but que nous voulons atteindre.

« Tout porte à espérer que la France, l'Angleterre, la Russie et l'Amérique verront avec plaisir la Belgique suivre leurs traces et rendre ainsi un nouvel hommage au prestige de leur diplomatie.

« Les Européens ne sauraient être trop nombreux dans ces vastes contrées encore barbares, mais si pleines d'avenir, et ils ont le plus grand intérêt à s'y prêter une mutuelle assistance et à s'y créer en quelque sorte une base d'opération commune.

« La Belgique, absorbée jusqu'ici par l'établissement de son système politique, l'élaboration de ses lois, n'a guère eu le temps ni l'occasion de s'occuper sérieusement de la conquête toute pacifique de ces débouchés un peu éloignés, mais si importants, que le développement de notre propre industrie et de celle de nos plus proches voisins nous commande cependant de rechercher avec avidité.

« Mais aujourd'hui que notre organisation intérieure est achevée, que l'édifice de nos libertés est complet et qu'il ne s'agit plus que de veiller à sa conservation, il devient enfin loisible au gouvernement et au pays de reporter toute leur activité sur la solution de ces problèmes dont dépend la richesse de notre nation.

« Le départ d'un ministre belge pour la Chine et le Japon serait un premier pas dans le sens de ces idées.

« S'il m'était permis d'émettre un vœu avant de terminer, j'inviterais tous ceux qui tiennent aux progrès de notre commerce et de notre industrie à s'unir dans une vaste association, à fonder un congrès des intérêts maté-

riels, afin de rechercher et de discuter les mesures les plus propres à tirer tout le parti possible de nos innombrables ressources naturelles, du courage et de l'habileté de nos ouvriers, de l'instruction et de l'intelligence de nos industriels et, enfin, de cette immense force d'expansion qui peut faire de nous un des peuples les plus producteurs de la terre.

« Cette invitation, je l'adresse à tous les partis, à toutes les classes de la société, et aussi à cette génération venue au monde depuis la proclamation de notre indépendance, avec laquelle je vivrai et qui sera appelée, la première, à recueillir les fruits des principes que nous poserons et ferons triompher. »

A

L'auteur du Cosmos

Monsieur Alexandre de Humboldt

L'AUTEUR DÉDIE CE LIVRE
COMME TÉMOIGNAGE DE SON PROFOND RESPECT
ET DE SA VIVE RECONNAISSANCE.

Cher et très-honoré Monsieur,

Au moment où je livre au public les notes que j'ai recueillies pendant ces trois dernières années sur l'expédition au Japon, entreprise par ordre du gouvernement des États-Unis, expédition à laquelle j'ai pris part, je désire vivement vous donner une faible marque de mon respect, à vous dont j'ai toujours eu le noble exemple devant les yeux, à vous qui m'avez prodigué vos encouragements avec tant de bonté et de bienveillance.

Permettez-moi donc de vous offrir cet essai littéraire. Je sais bien que mon livre n'est pas une œuvre scientifique, et qu'il peut à peine prétendre à l'honneur d'être dédié au premier et au plus illustre savant de notre époque; mais j'ose espérer que la bonne volonté du donateur suppléera à l'insuffisance du présent qu'il vous offre.

Recevez aussi mes remerciements les plus vifs et les plus sincères pour l'affectueux intérêt que vous avez daigné prendre à mes faibles efforts, ainsi que me l'ont appris les lettres de mon père et les communications verbales de M. de Gerold. Si ce que j'ai voulu et réalisé comme artiste reste bien au-dessous de mes propres désirs, je dois me consoler comme philanthrope en pensant que j'ai du moins tant soit peu contribué par le crayon et par la plume à étendre le cercle des connaissances humaines.

Agréez encore une fois, Monsieur, l'assurance du profond respect, avec lequel, j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué.

Wilhelm Heine.

New-York, décembre 1855

EXTRAIT DES LETTRES

DE M. ALEXANDRE DE HUMBOLDT

A WILHELM HEINE.

L'éditeur se permet d'extraire de la correspondance de M. de Humboldt avec Heine, la lettre suivante, qui servira de préface à l'ouvrage. On y verra combien était vif et bienveillant l'intérêt que prenait l'illustre savant aux efforts de l'auteur.

RÉPONSE DE M. DE HUMBOLDT A WILHELM HEINE

Je vous remercie de tout mon cœur, mon cher M. Heine, des lignes si amicales que vous m'avez adressées et de l'honneur que vous me faites en m'offrant de placer mon nom en tête de votre important ouvrage. Mon excellent ami, M. l'ambassadeur de Gerold, ne vous a dit que la vérité, lorsqu'il vous a fait part des éloges que vous ont valus vos beaux et pittoresques dessins que j'ai fait exposer publiquement ici.

Non-seulement ils ont obtenu l'approbation de notre grand maître Rauch, mais encore celle du roi lui-même qui a le goût très-pur en fait d'art. Sa Majesté a vu avec plaisir que c'est un artiste de notre pays qui a su le premier comprendre et reproduire le caractère de la nature sur ces côtes si longtemps inaccessibles de l'empire du Japon.

Et, dans vos belles planches, ce n'est pas seulement le caractère du paysage qui mérite des éloges, mais surtout le soin et le bonheur avec lesquels vous avez rendu la physionomie de ces races d'une conformation si étrange.

Si vous publiez votre livre tel que vous l'avez composé, avec son cachet tout à fait allemand, vous pouvez être sûr qu'il excitera ici le plus vif intérêt. Celui qui sait si bien prendre la nature sur le fait et la reproduire par le crayon, saura bien aussi trouver sous sa plume des accents vrais et naturels. Laissez seulement le tout dans la simplicité primitive de votre style.

Recevez encore une fois, mon cher monsieur, l'expression de ma plus cordiale sympathie et de la haute estime due à votre talent, à vos efforts et à votre courageuse persévérance.

AL. DE HUMBOLDT.

Berlin, 6 janvier 1856.

INTRODUCTION.

- BUT ET TERME DU VOYAGE. — LE COMMODORE PERRY.
— DIFFICULTÉ D'OBTENIR UNE PLACE DANS LA FLOTTE. — UN MASTERS-MATE. —
MON INSTALLATION SUR LA FRÉGATE MISSISSIPPI.
— DÉPART DE NEW-YORK. — SÉJOUR DANS LA BAIE DE CHESAPEAKE. —
ANAPOLIS. — DERNIÈRE VISITE DU PRÉSIDENT FILLMORE A BORD.
— NORFOLK. — LES NAVY-YARDS (ARSENAUX DE MARINE). —
DISCIPLINE ET GENRE DE VIE A BORD DES NAVIRES AMÉRICAINS.

Aux lecteurs bienveillants qui ont eu la patience de suivre le peintre voyageur dans ses *Tableaux de voyage de l'Amérique centrale*, jusqu'au terme de ses nombreuses pérégrinations; à ceux qui ne l'ont quitté qu'au moment où, suivant la route de Léon à Grenade, puis descendant le fleuve Saint-Juan, il se dirigea de nouveau vers le Nord, je dois dire aujourd'hui, en guise de supplément, qu'avant même que j'eusse tourné le dos à l'Amérique centrale, les journaux parlaient beaucoup d'une expédition que le gouvernement des États-Unis se proposait d'envoyer au Japon. En étudiant l'histoire

primitive de l'Amérique, j'y avais trouvé de nombreuses indications tendant à établir que des races mythiques, venues des îles merveilleuses du mystérieux océan Pacifique, avaient dû autrefois peupler ce continent. Aussi mon attention était-elle fortement attirée vers ces eaux du Japon et j'éprouvais un vif désir de voir par moi-même, dans l'espoir de m'édifier sur bon nombre d'observations et d'assertions des précédents voyageurs.

Enfin cette expédition semblait ouvrir une voie vers cette *Cypango* voilée, mystérieuse et lointaine que Christophe Colomb s'était proposé d'atteindre comme but suprême de ses efforts, et j'éprouvai une irrésistible tentation de prendre part à l'entreprise. Seulement, je ne savais trop comment y parvenir.

L'expédition devait mettre à la voile dans les premiers jours de mai; or, le 15 mai, je me trouvais encore à Léon, c'est-à-dire à une distance de Washington de 3000 milles bien comptés, et c'était de là que je devais pousser à la réalisation de mes vœux. En outre, il était fort possible que ma longue absence m'eût rendu étranger à bon nombre de mes anciens amis ou qu'ils ne possédassent plus la même influence qu'autrefois, ce qui n'est pas rare avec les changements périodiques qui se produisent dans l'administration de la république des États-Unis; bref, mes projets pouvaient sembler chimériques à beaucoup de gens et, en tout cas, ils devaient me paraître à moi-même très-aventureux.

Vers cette époque, M. Karr, le chargé d'affaires américain à Léon, avait ratifié avec le Guatemala et San-Salvador deux traités de commerce que je devais porter à Washington. En entrant dans le port de New-York j'avais eu la satisfaction de voir encore à l'ancre, dans East-River, la frégate à vapeur le *Mississipi* destinée à être le vaisseau amiral de l'expédition, et, lorsque peu de jours après, je fis part de mon désir au président Fillmore, je reconnus, à ma grande joie, qu'il n'était pas aussi impossible de le réaliser que je l'avais craint d'abord.

Selon la coutume, je fus adressé par le président au secrétaire d'État du ministère de la marine, lequel me renvoya au commodore Perry qui

avait déjà pris le commandement de l'expédition et dont l'autorité supérieure ne voulait plus déranger les dispositions.

Le 29 juillet 1852, je vis pour la première fois le vieux et héroïque marin qui avait commencé sa carrière en 1812 à la bataille du lac Érié, et dont le nom de famille se lie étroitement aux glorieux souvenirs de la marine des États-Unis. Il chercha à calmer un peu l'ardeur de mes espérances. La difficulté principale consistait en ce que l'expédition devant être purement militaire, on avait déjà rejeté de nombreuses demandes faites par des savants distingués qui désiraient y prendre part. Il restait cependant une échappatoire.

A l'époque où la jeune république s'était trouvée tout à coup dans la nécessité de se créer une marine militaire, sans même posséder de véritables vaisseaux de guerre, elle avait dû former des officiers pour le service de sa flotte future; alors un grand nombre de marins passèrent de la marine marchande dans la marine militaire avec le rang de *masters-mates*, d'où ils furent promus par la suite au grade de lieutenant et à des grades plus élevés encore. Depuis la fondation de l'Académie navale pour l'instruction des jeunes officiers, ce grade était tombé en désuétude, sans être toutefois légalement supprimé, et, à l'occasion de l'expédition, le commodore Perry avait été autorisé à donner à son gré, six emplois de ce genre pour fournir à des jeunes gens entreprenants le moyen de se livrer pendant cette rare expédition à des travaux scientifiques et artistiques. C'est ainsi que le paisible peintre se trouva tout à coup revêtu d'une dignité militaire; au lieu de son pourpoint en peau de cerf, il endossa un frac bleu avec des boutons à ancre et il eut le droit d'ajouter à son nom les trois lettres : U. S. N. (United States-Navy c'est-à-dire marine des États-Unis).

Mais que le lecteur n'aille pas se faire une trop haute idée de ma nouvelle dignité. Dans le service régulier, la position d'un *masters-mate* n'est pas très-élevée, et ses appointements sont assez maigres. Il est sous les ordres immédiats du master qui est chargé de la navigation du vaisseau, ainsi que de l'administration des vivres, de la provision d'eau, etc., et, d'après l'organisation existante, cette dernière fonction

eût été la mienne. Tenir le livre de loch, distribuer l'eau et les vivres, contrôler le *spirit-room* (le dépôt des spiritueux) et veiller à ce que le grog ne soit donné qu'aux matelots qui y ont droit; en cas de combat, faire apporter les munitions du magasin ou conduire la *masters-division* (infanterie), faire le service des chaloupes ou le quart sur le pont, selon les circonstances, tel eût été mon lot si le commodore Perry n'eût bientôt exempté temporairement les masters-mates de tout service à bord; de sorte que, malgré mon costume militaire, je restai, après comme avant, un peintre voyageur. A cause du grand nombre d'officiers qui se trouvaient à bord du *Mississipi*, les uns formant l'état-major du commodore, les autres se rendant comme passagers en Chine où se trouvaient déjà stationnés les bâtiments auxquels ils étaient destinés, on avait mesuré l'espace à tout le monde avec une grande parcimonie et, pendant près de cinq mois, j'eus pour atelier une petite tente dressée sur l'arrière du navire, pour chambre deux crochets de fer autour desquels était roulé mon hamac, et, outre ma malle qui se trouvait à fond de cale, je n'avais qu'une armoire de dimension très-modeste pour fermer mon linge, mes habits, ainsi que mes dessins et mon matériel. Il y avait bien eu un temps où je n'avais pour tout magasin que les fontes de ma selle; pourquoi donc me serais-je tourmenté à cette heure du peu de commodité que je trouvais à bord? D'ailleurs, cela ne devait durer que jusqu'à notre arrivée en Chine. Là, sur le *Susquehannah*, vaisseau d'environ 3,000 tonneaux, le commodore m'avait promis de me faire construire un atelier en bois et il a tenu sa parole. Nous avions d'ailleurs, nous autres jeunes gens, notre *mess* particulière (1) et, placés, comme nous l'étions, sous les ordres directs du commandant en chef, nous échappions à bon nombre des inconvénients que présente la vie ordinaire à bord des navires.

Il se trouvait encore à bord du *Mississipi*, M. B..., qui faisait du daguerréotype, et M. D..., qui fut chargé plus tard, au Japon, de diriger le télégraphe électrique; relégués sous le pont, selon la règle mari-

(1) *Mess* est synonyme de cantine et restaurant.

time, nous attendions avec une douloureuse impatience le jour du départ.

Cependant il devait être encore un peu retardé. Des difficultés s'étant élevées à propos du droit de pêche sur les côtes de la Nouvelle-Écosse entre les gouvernements anglais et américain, on dut envoyer promptement un vapeur de guerre, et le commodore Perry fut détaché provisoirement de l'expédition avec le *Mississippi*.

Cela me donna le temps de faire encore à New-York quelques préparatifs utiles pour ce long voyage et pour les études que j'espérais faire.

Enfin, le 22 octobre, le jour du départ était arrivé; mais nous n'allâmes d'abord que jusqu'à Anapolis, en Virginie, où nous devions attendre le *Princeton*, qui était encore en train d'appareiller à Baltimore. Un peu avant midi, on vit flotter au mât de misaine du *Mississippi* le signal : Tous les officiers et les chaloupes à bord ! Bientôt on entendit le cliquetis produit par les chaines des ancres que les matelots levaient gaiement, manœuvrant en cadence leurs leviers au son du fifre et des tambours, et, à midi sonnant, un coup de canon retentit au delà de la baie d'Hudson : c'était le signal du départ. Une foule immense de spectateurs, les uns en chaloupes, les autres sur les quais agitaient en l'air leurs chapeaux et leurs mouchoirs en signe d'adieu; le vieux carillon de *Trinity-Church* (église de la Trinité) fit entendre son fameux air populaire et notre musique joua *Hail Columbia* tandis que nous sortions gaiement du détroit.

Je ressentis alors une impression singulière; c'était un mélange de gaieté et de douce mélancolie. J'étais à peine rentré dans la vie civilisée, j'avais à peine eu le temps de serrer la main à deux ou trois amis, que déjà je repartais pour des contrées lointaines, je me lançais dans de nouvelles aventures avant d'avoir pu savoir ce que c'était que le repos. Cependant, en somme, je ne m'en tourmentais pas trop, car je voyais s'ouvrir devant moi un vaste et nouvel horizon, et je pouvais espérer de trouver les circonstances infiniment plus favorables que dans mon dernier voyage.

Bientôt nous nous retrouvâmes au milieu des flots bleus de l'Atlantique et toute ma gaieté me revint.

Nous allâmes jusqu'au cap Henry, en Virginie, puis nous remontâmes la baie de Chesapeake, et nous vinmes jeter l'ancre en face de la petite ville d'Anapolis, à cinq milles de terre.

Le temps que nous passâmes dans la baie de Chesapeake fut pour nous tous une petite épreuve de patience. Rester à l'ancre pendant quatre semaines dans cette eau jaune et sale n'était rien moins qu'agréable par un temps d'automne gris et froid, comme celui qu'il faisait alors; ajoutez à cela le peu d'espace que nous avions à bord, et l'impatience avec laquelle nous attendions tous le jour du véritable départ, et vous ne vous étonnerez pas que ces quatre semaines m'aient semblé le double plus longues.

Il y avait peu de distractions. A diverses époques de l'année la baie de Chesapeake est très-bonne pour la chasse au gibier d'eau, mais c'était encore trop tôt et les canards sauvages se laissaient trop difficilement approcher. La petite ville d'Anapolis, avec son école de marine, n'offrait d'ailleurs guère de ressources pour rompre la monotonie de notre genre de vie. Comme il s'y fait peu de commerce, cette localité n'a pas l'animation de beaucoup d'autres grandes ou petites villes américaines d'origine plus récente. Les rues et les constructions dont un grand nombre datent encore de l'époque où les États-Unis proclamèrent leur indépendance, ont un air si roide et si sec, qu'on s'attend toujours à voir sortir de la porte de chaque maison quelque ancien colon de 1775, la tête ornée de la queue de rigueur. L'école de marine, qui a des salles d'étude et des logements pour environ 300 élèves et les professeurs, est séparée de la petite ville par des murs élevés. Nos chaloupes abordaient au quai, dépendant de cette école, car il est, comme on sait, très-difficile d'empêcher les matelots de quitter la chaloupe, soit pour aller boire un verre du whisky défendu, soit pour prendre la clef des champs, le *Frenchleave* (1), comme on dit à bord.

(1) C'est ce que les soldats français appellent *tirer une bordée*, s'absenter sans permission.

(N. du T.)

L'Académie de marine jouit d'une grande réputation; les bâtiments occupent trois des côtés d'une place spacieuse qui sert aux manœuvres et aux exercices du corps; sur le quatrième côté, le plus rapproché de la mer, se trouve une batterie ronde blindée et armée de pièces de fort calibre; cette batterie sert à l'instruction des élèves et en même temps de salle d'armes. Au milieu de la grande pelouse on voit un monument fort simple élevé à la mémoire de deux midshipmans tués pendant la guerre contre le Mexique. Dans les salles on a réuni une collection de curiosités de toute sorte, parmi lesquelles se trouvent, comme dans presque toutes les collections américaines, quelques reliques du général Washington. Parmi les différents pavillons qui décorent la salle principale, on remarque un grand pavillon bleu avec cette devise : *Don't-give-up-the-ship*, (ne rendez pas le vaisseau) qu'à la bataille du lac Érié, le commodore O. H. Perry, frère de notre commodore, arbora à son grand mât, enchainant par ces nobles et simples paroles la victoire à son pavillon.

Le 12 novembre, le président Fillmore, accompagné du secrétaire de la marine, d'autres hauts fonctionnaires de Washington et d'une nombreuse société de dames, vint rendre une visite à bord du *Mississippi*. Le navire était pavoisé, selon la coutume, les officiers en grand uniforme se tenaient sur le gaillard d'arrière, et l'équipage dans les vergues; on tira une salve de dix-sept coups de canon et la musique joua *Hail Columbia* et *Stars spangled banner*. Après la présentation le navire fut visité dans toutes ses parties, on servit une collation, et les visiteurs ne retournèrent à terre qu'assez tard dans l'après-midi.

Le 18 novembre, le *Princeton* vaisseau à hélice, si longtemps attendu, fut enfin en vue, et bientôt après nous nous rendions de conserve avec lui à Norfolk, situé à l'extrémité orientale de la baie de Chesapeake, dans l'état de Virginie. Mais par malheur on reconnut que les nouvelles chaudières du *Princeton* étaient défectueuses et nous dûmes le laisser en arrière. Il fut remplacé par le *Powhattan*, vapeur à roues, de 3,000 tonneaux. Cela occasionna aussi à bord du *Mississippi*

un changement dans le personnel; le capitaine Mac-Cluney, qui nous avait commandés jusqu'alors, fut chargé d'amener le *Powhattan* et le capitaine Lee, du *Princeton*, prit le commandement du *Mississippi*.

On passa encore quelques jours à embarquer des provisions et de l'eau, et je mis ce temps à profit en allant visiter Norfolk, ville d'environ 30,000 habitants. Le canal qui traverse la contrée marécageuse nommée le *Dismal-Swamp*, vient y aboutir ainsi que le chemin de fer de Richmond, capitale de l'état de Virginie, et cela donne à cette ville beaucoup d'animation. Dans le faubourg de Gosport, situé sur la rive droite du fleuve, se trouve un grandiose *Navy-yard* (arsenal maritime) avec de longs hangars pour les bois de construction et les cordages, et de magnifiques ateliers pour les machines et autres travaux. De vastes bassins contiennent certaines espèces de bois de charpente qu'on tient sous l'eau pour les mieux conserver. A un autre endroit se trouve la provision d'ancres. Elles sont disposées sur une longue ligne par rangs de taille et appuyées à un râtelier; il y en a dans le nombre qui pèsent jusqu'à 10,500 livres. Sous de grands chantiers couverts deux frégates étaient en construction, et un grand bassin sec en granit est assez spacieux pour recevoir des vaisseaux de premier rang. Pour le moment le *Princeton* s'y trouvait et c'était un merveilleux coup d'œil que de le voir ainsi entièrement hors de l'eau supporté par d'innombrables étançons de bois. La construction de ce bassin a coûté plus d'un million de dollars et dix ans de travail.

Dans le fleuve étaient amarrés deux vaisseaux de guerre de premier rang, le *Colomb* et le *Delaware*; on y voyait également deux frégates, deux sloops et deux bricks. On était justement occupé à désagréer une frégate et un brick, et le nouveau vapeur en fer le *Waterwitch* appareillait pour se rendre au fleuve des Amazones. La *Pensylvanie*, vaisseau de 140 canons, sert de *Receiving-ship* ou caserne flottante pour les matelots nouvellement enrôlés. Le nombreux équipage qu'elle exige pour faire le service actif, sera sans doute cause qu'elle restera toujours à l'ancre au même endroit.

Bien que l'on ait déjà beaucoup écrit sur la vie maritime, il ne sera

peut-être pas tout à fait superflu de conduire le lecteur à bord du navire qui devait pendant plusieurs années être ma patrie.

Le personnel du *Mississippi* se composait du capitaine, cinq lieutenants, le capitaine des soldats de marine, six passed-midshipman et midshipman, le trésorier, trois médecins, le chapelain, l'ingénieur en chef (machiniste) avec huit aides, le maître d'équipage, le maître canonnier, le charpentier, le voilier et l'expéditionnaire du capitaine et du trésorier. Le commodore Perry avec son capitaine et son lieutenant de pavillon (ce qu'on nomme dans les armées de terre aides de camp de l'état-major général), son secrétaire et son commis aux écritures, avec trois masters-mates de nouvelle fabrique, moitié chair moitié poisson, parmi lesquels votre humble serviteur, n'étaient à bord que comme passagers. 35 soldats de marine, 48 ouvriers mécaniciens avec les matelots formaient en tout un équipage de 380 hommes, nombre considérable pour un vaisseau qui n'était guère plus que 2,000 tonneaux, et où les machines, les batteries et les dépôts de provisions tiennent déjà une si grande place.

Le commodore a coutume de ne se mêler en rien de ce qui regarde le service intérieur du vaisseau ; le capitaine est maître absolu à son bord, le premier lieutenant est son ministre responsable, et personne ne peut, sans que ce dernier en soit prévenu et ait accordé la permission, monter à bord ou quitter le navire, ni contrevenir en quoi que ce soit au règlement. En cas de combat, le premier lieutenant a le commandement direct du pont, le master celui des manœuvres de voiles, tandis que le capitaine dirige la marche de l'action. Les lieutenants avec les midshipmans sont placés aux batteries dans leurs divisions respectives ; le maître canonnier et le voilier chacun dans son magasin, à l'avant et à l'arrière du vaisseau, avec les musiciens, les cuisiniers et les domestiques des officiers qui doivent aller chercher les munitions. Les chirurgiens pansent les blessés dans le *Cock-pitt*, situé dans le franc-tillac près de l'arrière. Le commodore avec son état-major se tient sur la poupe ou sur le pont de la grande cabine à l'arrière, les soldats de marine sont répartis en trois divisions sur tout le bâtiment.

Pour la nourriture, l'équipage est divisé en *mess*, c'est-à-dire en tablées, qui sont ordinairement de 10 hommes; dont l'un est toujours le cuisinier, c'est-à-dire qu'aux jours fixés il reçoit les vivres pour sa mess, les remet au cuisinier du bord pour les préparer, puis les partage entre ses camarades dont il nettoie et surveille les ustensiles de table qu'il ferme, ainsi que toutes les autres provisions, dans le coffre de la mess. Les officiers reçoivent chaque mois en argent le prix de leurs rations, et ils ont à se fournir eux-mêmes de provisions de bouche; ils sont aussi répartis par mess selon leurs grades; il y a d'abord celle du capitaine qui est ordinairement pour lui seul, mais ici, à cause du peu d'espace elle se trouve réunie avec celle du commodore et du capitaine de pavillon; puis vient le *Ward-room* qui comprend les lieutenants, les masters, le chapelain, le trésorier, les chirurgiens, l'officier de marine, le machiniste et le secrétaire du commodore; puis le *Starboard-steerage* pour les midshipmans et les secrétaires; le *Post-steerage* pour les aides machinistes et ouvriers mécaniciens; la *Forward-officers-mess*, pour le maître canonnier, le maître d'équipage, le charpentier et le voilier. Dans le *Susquehanna*, on organisa plus tard une mess particulière pour nous autres masters-mates.

Quand le vaisseau est dans le port, on tire le canon au point du jour, les tambours accompagnés par les fifres battent le réveil, puis le chef des chaloupes donne son sifflet de signal avec le commandement pour laver le pont. En mer on ne tire pas le coup de canon du matin, et le pont n'est lavé que tous les deux jours. On plie alors les hamacs et on les place au-dessus des bastingages; des hommes se mettent aux pompes, on distribue les seaux et les grandes voiles d'étai et jusqu'à 7 heures on entend le bruit des brosses et des grattoirs, les gémissements des pompes et le tintamarre de l'*holy-stone*, pierre du poids d'environ deux quintaux qu'on traîne à l'aide de cordes sur le pont semé de sable, tandis que tout le monde patauge pieds nus dans des torrents d'eau salée et que les pompes dirigent leurs jets en tous sens. Après sept heures il ne reste plus guère qu'à sécher le pont,

à nettoyer les cuivres et autres métaux du navire, et enfin à achever avec le balai l'œuvre du nettoyage.

Au port le pavillon est hissé à 8 heures ; alors le tambour bat pour la distribution du grog qui est faite sur le gaillard d'arrière par le masters-mate chargé du spirit-room ; on choisit ordinairement pour ce service désagréable le plus ancien midshipman. Ensuite un coup de sifflet donne le signal du déjeuner, et à l'instant même l'avant du navire se couvre de carrés de toile cirée sur lesquels on entend le cliquetis joyeux des écuelles de fer-blanc, des cuillers, couteaux et fourchettes ; on puise le thé ou le café avec des pots de fer-blanc dans de grands chaudrons de même métal. Une demi-heure est accordée pour satisfaire les besoins de l'estomac ; après quoi le sifflet du maître d'équipage se fait entendre de nouveau, les ustensiles du déjeuner disparaissent, on balaye le pont, et, à 9 heures, les tambours battent l'appel ou les *quarters* ; l'équipage s'assemble aux diverses places désignées, les officiers inspectent leurs divisions, et font savoir ensuite au premier lieutenant si tout est dans l'ordre prescrit. Le mardi il y a *général-quarters* ou manœuvres de tout l'équipage, les autres jours il n'y a ordinairement qu'exercices de division.

Quelques minutes avant-midi, le cuisinier du bord apporte le diner de l'équipage à l'officier de quart pour le lui faire examiner ou goûter. Le master fait son point et annonce au premier lieutenant qu'il est midi ; alors la cloche du vaisseau sonne l'heure, et le sifflet donne le signal du diner pour lequel on accorde une heure entière. Si les circonstances le permettent, il y a dans l'après-midi exercice d'infanterie ou bien on exécute les travaux nécessaires à l'entretien du navire. A 2 heures, l'économe (*steward*) du payeur délivre aux cuisiniers des différentes *mess* les provisions pour le jour suivant. Ces provisions consistent en viande de bœuf et de porc salée, haricots, pois, farine, café, thé, sucre, sirop, pommes cuites et concombres salés. Chaque homme reçoit par jour un gallon ou 4 *quarters* d'eau, et l'on doit ménager cette provision si l'on veut en avoir assez. A 4 heures, on accorde encore une demi-heure pour manger, puis l'équipage est libre jusqu'au coucher du soleil

où l'on déploie les hamacs. A 8 heures, on allume les lumières à l'avant ; à 9 heures, il ne doit plus en brûler d'autre à bord que les lanternes ordinaires de la garde et des signaux, sans une permission spéciale de l'officier de quart ; le master d'armes ou prévôt du navire fait la ronde et crie dans chaque division : « Éteignez toutes les lumières ! »

En mer la moitié des hommes d'équipage sont ordinairement de quart sur le pont pendant la nuit ; on les relève de quatre en quatre heures ; le jour, quand le temps est calme, le service n'est fait que par un quart seulement de l'équipage ; cependant, si les circonstances l'exigent, tout le monde doit rester sur le pont. Les officiers sont également relevés toutes les quatre heures, savoir : de jour, à 4 heures, 8 heures et midi, de nuit, à 4 heures, 8 heures et minuit. La durée d'un quart est divisée en huit demi-heures ; après le premier la cloche du vaisseau sonne un coup, après le second, deux coups, et ainsi de suite, d'où les désignations de deux, trois ou quatre heures du premier quart (de 8 heures du soir à minuit) du quart de midi (ou de minuit) (de minuit à 4 heures) et du quart du matin (de 4 à 8 heures). Pour ne pas donner à chacun des quatre lieutenants de quart tous les jours les mêmes heures de service, le quart de 4 à 8 heures du soir est partagé en deux sous-divisions et le premier officier dont c'est le tour de marcher prend le quart dès 6 heures. Ce quart est nommé *dogwatch* ou quart du chien.

Avec le lieutenant il y a encore un midshipman de quart à l'avant ; il jette le loch toutes les demi-heures pour déterminer combien le vaisseau file de nœuds, ce qui est inscrit dans le livre de loch, ainsi que la direction du vent, les courants de la mer, l'état du baromètre et du thermomètre dans l'air et dans l'eau, et toutes les observations en général.

Toutes les infractions à la discipline sont portées à la connaissance du premier lieutenant qui, lorsqu'il ne pense pas pouvoir infliger lui-même la punition méritée, en réfère au capitaine.

Depuis que la bastonnade est abolie dans la marine américaine, les punitions sont : les arrêts et les doubles fers, le cachot au pain et à l'eau ; pour les fautes moins graves on inflige un service extraordinaire, ou

l'on condamne le coupable soit à porter, pendant un certain temps, un boulet de 68 livres, soit à rester quelques heures dans le grément, ou bien encore on le prive pour un temps déterminé de sa ration d'eau de vie.

Les officiers sont suspendus de leur service ou mis aux arrêts; mais pour des fautes graves ils sont ordinairement traduits devant un conseil de guerre.

Le dimanche, à 9 heures, il y a inspection générale; le capitaine accompagné du premier lieutenant visite alors toutes les parties du navire; à 10 heures, on passe la revue, c'est-à-dire qu'à l'arrière du vaisseau où sont réunis tous les officiers, les hommes passent un à un devant le capitaine et le premier lieutenant, et reçoivent les réprimandes qu'ils ont méritées pour fautes commises contre la discipline pendant la semaine.

A 11 heures, on assiste au service divin qui, à bord du *Mississipi*, est célébré selon le rite de l'église épiscopale anglaise. On chante une hymne avec accompagnement de musique, on dit les prières ordinaires, puis un psaume et enfin la cérémonie se termine par un petit sermon. Cette cérémonie, malgré sa grande simplicité, est on ne peut plus saisissante; il y a quelque chose de touchant, et qui dispose à la piété, dans ce spectacle d'une poignée d'hommes intrépides qui, au milieu de l'immensité de l'océan, se recommandent à la protection de leur créateur. La fête du dimanche est rigoureusement observée dans la marine américaine, les jurements et les blasphèmes sont sévèrement punis, et j'ai rarement entendu des paroles grossières. Il est indispensable que les officiers aient un empire absolu sur eux-mêmes et ne se laissent pas entraîner par la passion; cela diminuerait le respect que doit leur porter l'équipage, respect sans lequel il n'y a pas de discipline possible. Or, à bord d'un navire où l'on est resserré dans un étroit espace où presque tout le monde est obligé de s'imposer à chaque instant une contrainte extraordinaire pour le bien du service, la discipline doit être maintenue bien plus strictement encore que dans une armée de terre.

Je suis heureux de pouvoir dire que malgré une foule de petits désa-

gréments de toute sorte, je me rappellerai toujours avec plaisir le temps où je servais sous le pavillon des États-Unis; j'ai déjà oublié toutes ces petites misères et il ne me reste plus d'autres souvenirs que ceux de cette vie aventureuse du marin qui se présente à mon esprit sous l'aspect le plus romanesque. Ce sont, cher lecteur, ces souvenirs que je me propose de vous raconter dans ce livre.

MADÈRE

M A D È R E.

DÉPART DE NORFOLK. — ASPECT DE MADÈRE VUE DU COTÉ NOED.

• — FUNCHAL. — CURIOSITÉS DE CETTE VILLE. —

PROMENADES DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE. — TRISTE RENCONTRE. — EN MER!

— LES ANIMAUX ATTEINTS DU MAL DE MER. —

NOEL ET LE NOUVEL AN. — CE QU'ON VOIT SOUS LA LIGNE.

Enfin, le 4 décembre, tout était à bord et l'on fit le signal : *ready-for-start* (tenez vous prêts à partir). Nous descendîmes la baie de Norfolk, passâmes auprès d'Hampton dans la baie de Chesapeake, et à midi nous doublions le cap Henri en Virginie. Vers le coucher du soleil nous perdîmes presque entièrement de vue les dunes, et nous primes congé pour bien longtemps du continent américain. Nous nous dirigeons alors vers l'est-sud-est; pendant les premiers jours nous eûmes une violente bourrasque de vent du nord-ouest, mais ensuite nous entrâmes dans les vents alizés qui ne nous quittèrent plus.

Jusqu'au 11 décembre, notre voyage ne présenta aucun incident extraor-

dinaire; le soir du même jour nous vîmes la terre à bâbord et comme nous avions un fort vent du sud-ouest, nous dûmes lutter toute la nuit contre le vent, et le matin du jour suivant nous nous trouvâmes sous le vent de Madère; de sorte que j'eus l'occasion de voir aussi la côte nord de cette île. Elle présente plusieurs vues extrêmement pittoresques. Des rochers taillés à pic s'élèvent presque perpendiculairement du sein de la mer, et, même à quelques longueurs de câble (1) de l'île, on ne trouverait pas où jeter l'ancre.

De forts brisants lancent avec bruit dans les airs leurs masses blanches d'écume; les hauts sommets crenelés des montagnes qu'on apercevait plus au loin étaient en partie enveloppés d'épais nuages chargés de pluie, et en d'autres endroits on voyait se précipiter en bas des rochers, d'une hauteur considérable, des cascades semblables à celles de Staubbach ou de Pissevache en Suisse. L'effet de cette scène sauvage et grandiose était quelque peu adouci par deux ou trois villages dispersés dans les gorges, et dont on voyait au loin les blanches maisonnettes et la petite église.

En tirant vers l'extrémité orientale de l'île, au milieu d'une gorge assez large s'élevait un bloc de rocher tout à fait isolé et très-haut que l'on nomme *Eagle-rock* (rocher de l'aigle); le cap que forme la pointe est de l'île se composait d'un certain nombre de rochers élevés et d'écueils dont plusieurs sortaient de la mer et présentaient des formes très-pittoresques.

Dès qu'on a doublé ce cap, le paysage change tout à coup de caractère et devient doux et gracieux. Au lieu des rochers à pic ce sont des côteaux qui ondoient doucement le long de la côte; la plupart sont couverts de vignes au milieu desquelles se détachent de petites maisons de campagne d'une tournure fort coquette. Çà et là les collines sont coupées soit par de petits ravins par où se précipite un ruisseau qui anime le paysage, soit par quelque charmant village qui se mire au bord de l'eau. L'après-midi le temps était devenu meilleur, et vers le soir nous arrivâmes en vue de Funchal dont les blanches maisons resplendissaient au soleil. A la nuit tombante nous jetâmes l'ancre à environ un quart de mille d'un roc isolé nommé *Loo-rock* sur lequel est construit un petit fort.

Après un long voyage en mer, l'aspect d'une côte quelconque est agréable, fût-ce même celle du royaume de Mousquito d'horrible mémoire; à plus

(1) Une longueur de câble est de 120 brasses.

(N. du T.)

forte raison celle de Funchal. Située du côté sud de Madère, entre deux pointes de terre proéminentes qui forment les deux extrémités d'un demi-cercle régulier, cette petite ville, assise juste au milieu de ce demi-cercle, avec ses maisons propres et brillantes, entourée et dominée par ses coteaux vignobles, a quelque chose de doux et de paisible lorsqu'on la voit ainsi dorée par les rayons du soleil couchant. A gauche, sur une hauteur qui commande la ville, s'élève la Citadelle; juste au-dessous, à peu de distance de la côte, est le petit fort construit sur Loo-rock dont nous avons déjà parlé, et un peu plus à gauche, sur le bord même de la côte, un second fort nommé Poutimeha. Cependant toutes ces fortifications sont plus pittoresques qu'utiles à la défense de la ville; quelques décharges de grosse artillerie en auraient bientôt abattu les murs chétifs et minces et démonté les quelques canons qui s'y trouvent.

La Citadelle elle-même, construite un peu plus haut sur un rocher situé entre deux gorges, est plus neuve et en un peu meilleur état, ainsi que quelques batteries établies le long du rivage; mais il faut espérer qu'on n'aura jamais besoin de ces fortifications. Elles peuvent bien avoir servi à l'époque où les guerres n'étaient encore, la plupart du temps, que des expéditions de flibustiers; mais maintenant les petits différends sont vidés par les diplomates, sous la tutelle des grandes puissances maritimes qui, lorsque les paroles ne peuvent pas suffire, en viennent elles-mêmes à l'action. En ce cas, les meilleures fortifications ne pourraient être ici d'aucune utilité, car un blocus rigoureux aurait bientôt réduit à la famine, cette pauvre île, dont les habitants ne peuvent pas vivre sans faire venir du dehors ce qui leur est nécessaire.

Le lendemain le *Mississipi* commença à embarquer du charbon; pour échapper à la poussière et à la saleté que cela faisait à bord, tous les officiers, qui n'étaient pas indispensables au service, demandèrent des permissions, et j'en fis autant.

A peine étions-nous sortis de notre chaloupe, que nous nous vîmes entourés par toute une troupe de porteurs de palanquins et de hamacs, et par des gens qui avaient à louer des chevaux de selle et des traîneaux attelés de bœufs. Je les nomme ainsi parce que je ne trouve aucune autre dénomination pour exprimer cette étrange espèce de véhicule. Son train de dessous ressemble tout à fait aux barres de nos traîneaux, cependant il est couvert

comme les anciens carrosses, et un attelage de bœufs le traine sur les petits cailloux glissants dont les rues sont pavées. On perce dans les cornes des bœufs des trous auxquels on fixe des clochettes et des grelots. Ordinairement un jeune garçon marche devant, conduisant les bœufs par les cornes, tandis qu'un homme les aiguillonne par derrière.

Marcher sur le pavé de Funchal est, pour un nouveau débarqué, chose assez difficile, surtout lorsqu'il pleut ; il se trouve exactement dans la position d'une cigogne qui essayerait de se promener sur le parquet ciré et luisant d'un salon ; aussi m'empressai-je bien vite de louer un des nombreux petits poneys qu'on trouve toujours sur le port, et je m'en allai, sous la protection d'un guide, faire quelques emplettes nécessaires et visiter les curiosités de la ville.

Ici quiconque peut se procurer un cheval s'en sert également pour ses courses d'affaires, pour ses visites ou ses promenades ; il est toujours accompagné d'un personnage officieux qui, lorsqu'on prend le trot, se tient solidement à la queue du cheval. Mon guide se nommait Manuel Jésus ; je ne pouvais, à coup sûr, me trouver sous plus saint patronage. Cet homme, d'ailleurs, me fut utile, me servit avec zèle, et me parut aussi honnête que peut l'être un serviteur à gages.

La population mâle de Madère m'a semblé belle, mais je ne puis en dire autant des femmes, dont les traits et le maintien manquent de noblesse. Cela provient peut-être des rudes travaux auxquels elles sont constamment occupées. On les voit dans les rues portant sur la tête de lourdes charges de bois à brûler qu'elles vont chercher dans les montagnes, ou bien se livrant à d'autres occupations non moins pénibles. Le vêtement des hommes consiste en un pantalon de toile et une veste rouge ou bleue ; les femmes ont les épaules couvertes d'une espèce de mantille ; les deux sexes portent des bottines de cuir brun montant jusqu'à mi-jambe, et pour coiffure un petit capuchon rond terminé par une pointe longue et effilée au bout de laquelle se trouve une petite houppe qui, lorsqu'on allonge le pas, va et vient sans cesse d'arrière en avant et d'avant en arrière.

Il n'y a pas grand'chose de curieux à voir à Funchal. Le tout se réduit à une cathédrale construite dans un style moitié gothique et moitié byzantin, avec quelques ornements rococo et autres d'une date plus récente ; deux petites églises avec de vieux tableaux sans aucune valeur, une caserne avec

un régiment de soldats portugais, une prison dans laquelle un certain nombre d'individus des deux sexes doivent expier le crime horrible d'avoir fraudé un morceau de savon grand comme la main ou une demi-livre de tabac, deux objets dont le gouvernement a le monopole; un hôpital et une résidence d'été appartenant à la reine, enfin, un hôtel de ville qui n'est pas précisément imposant, et une promenade publique.

J'eus bientôt terminé mes quelques emplettes, et je résolus de faire encore le même jour une petite excursion dans les collines voisines. Le chemin que je dus suivre était bordé de charmantes villas et de jardins, et comme nous nous trouvions précisément dans la seconde moitié de la saison des pluies, toutes les plantes étaient du vert le plus éclatant, à l'exception des vignes qui commençaient seulement à pousser leurs premières feuilles.

Les gens de campagne paraissaient très-abattus parce que, cette année, la récolte du vin avait manqué, et que c'est à peu près la seule source de revenu des habitants de Madère.

En poursuivant ma route, j'atteignis, au bout de quelque temps, la cime d'une montagne sur laquelle se trouvait un couvent avec une petite église, et d'où l'on a une vue très-étendue et extrêmement agréable. A mes pieds était Funchal, dans un amphithéâtre de coteaux et de montagnes dont les pentes couvertes de la verdure la plus brillante étaient toutes semées de blanches maisonnettes. Au delà s'étendait la belle nappe de l'océan avec ses flots d'un azur sombre, et le premier plan était occupé par un groupe pittoresque de beaux et vieux châtaigniers qui entouraient et cachaient à moitié le couvent et l'église. C'était un couvent de femmes; il ne s'y trouvait qu'un petit nombre de religieuses, elles n'étaient ni assez jeunes ni assez jolies pour être exposées, même en dehors de cette enceinte sacrée, aux tentations du monde. Elles s'occupaient, pour la plupart, d'ouvrages de femmes; celle d'entre elles qui me servait de guide fit tous les efforts imaginables pour me faire acheter quelques-uns de leurs produits, et, en vérité, l'état du couvent semblait indiquer qu'elles avaient grand besoin d'en trouver le placement.

Le matin du 14, je me dirigeai vers le sud-ouest de l'île.

Au commencement, je marchai, comme le jour précédent, à travers des jardins, et pendant tout ce temps-là j'eus des chemins pavés de ces petits cailloux glissants dont j'ai déjà parlé, et très-bien entretenus. De temps en

temps, je passais devant des maisons où je voyais des pressoirs dont le mécanisme très-simple est mis en mouvement par de petits ruisseaux qui coulent le long du chemin, dans des rigoles soigneusement maçonnées.

Plus tard, je quittai ce chemin et j'arrivai dans une vallée entourée de rochers très-élevés; de là un étroit sentier me conduisit à travers des co-teaux et des gorges jusqu'à la partie haute des montagnes, à un endroit nommé *El Curral*. C'est un groupe de massifs rocheux et déchiquetés qui se trouve à peu près au milieu de l'île. Le site est ici moins sauvage que sur la côte méridionale; on dirait presque une copie en miniature des Alpes ou des Pyrénées. Quelques misérables cabanes, quelques habitants en haillons et un certain nombre de chèvres et de brebis, suspendues aux pentes des monts, formaient tout *l'étoffage* du tableau.

D'un des sommets les plus élevés, on jouit d'une vue extrêmement pittoresque. Le regard plongé dans une vallée d'environ 2 à 3,000 pieds de profondeur; au fond de cette vallée on aperçoit un petit village situé au bord d'une rivière qui, se précipitant du haut de la crête de la montagne qui ferme le paysage, produit une belle cascade.

Toutefois, à cause des nuages qui entouraient les monts et qui, parfois, m'enveloppaient moi-même, il m'était assez difficile de saisir le bon moment pour dessiner.

Vers le soir, comme je retournais à bord en trottant le long du rivage, je rencontrai deux hommes, portant sur leurs épaules un hamac suspendu à une perche. Dans ce hamac était couchée une jeune fille de 16 à 17 ans, à figure pâle et malade, et dont les joues amaigries étaient à moitié cachées par d'abondantes boucles de cheveux blonds. On la descendait au bord de la mer pour lui faire respirer la brise fraîche du soir. Ses beaux yeux bleus, d'une expression douce et mélancolique, regardaient tristement ce magnifique paysage éclairé par les splendeurs du soleil couchant. Pauvre jeune fille! la pâleur de tes joues sur lesquelles se détachent deux pommettes rouges, tes petites mains délicates et presque translucides n'indiquent que trop clairement la terrible maladie qui est venue flétrir ta jeunesse, et dont tu seras bientôt la triste victime! Il y a tant de ces pauvres phthisiques qui viennent de toutes les parties du monde chercher la santé à Madère! Mais, la plupart du temps, ils y viennent trop tard et ils n'y trouvent qu'un tombeau.

A côté du hamac s'avancait à pied une dame déjà sur le retour, accompagnée d'un jeune homme. Je pense que c'était le frère ou un proche parent de la jeune malade, mais si c'était son amant, il devait bien souffrir !

Cependant, lorsqu'il croyait n'être pas observé, il jetait un long et triste regard sur la pauvre jeune fille. Je faisais semblant de ne rien voir et d'être absorbé dans ma contemplation de la mer aux flots bleus et du soleil couchant. J'avais pourtant tout vu et je retournai à bord plein de tristes pensées.

Le troisième jour, c'est-à-dire le 15, je fis une excursion vers la partie orientale de l'île, et, après avoir franchi la plus haute crête des montagnes, je vis ce rocher de l'Aigle, dont j'ai déjà fait mention, se détacher net et brillant sur le fond sombre de l'océan ; c'était un magnifique spectacle. Je me trouvais alors sur cette même éminence que j'avais aperçue tout d'abord étant en mer.

Le soir, en redescendant vers la ville, j'aperçus, à quelque distance, deux jeunes Anglaises à cheval, accompagnées d'un domestique à pied selon la coutume.

Le cheval d'une de ces dames était un peu rétif et, en faisant un mouvement trop brusque, il avait cassé une des étrivières.

Pendant que le domestique cherchait le moyen de réparer l'accident, j'avais rejoint ces dames ; toutes les tentatives faites jusqu'alors n'ayant pas abouti, j'offris de leur venir en aide ; et avec la courroie à laquelle était suspendu mon *album*, je fis une nouvelle étrivière qui n'était, à la vérité, pas très-élégante, mais qui suffisait pour le moment. Je fus récompensé par quelques paroles aimables, et, sans doute, ce petit accident m'aurait procuré un agréable entretien pendant le reste de ma route si, bientôt après, je n'eusse entendu un coup de canon, tiré du *Mississipi*, en même temps qu'on arborait au mât de misaine le signal : « *Tout le monde à bord !* » Cela voulait dire que je devais me hâter ; aussi, après avoir salué poliment ces dames, je partis au galop.

Deux heures après, nous levions l'ancre et, dans la nuit, nous perdions l'île de vue.

Pendant les trois jours que nous restâmes à l'ancre, à Funchal, il n'y eut pas beaucoup d'arrivages au port ; je n'y vis absolument rien qu'un petit brick portugais de huit canons, un aviso à vapeur français de trois canons et un petit schooner.

Nous avions pris à bord un certain nombre de poulets, de dindons, de moutons, de porcs, et six petits bœufs gras, destinés à notre nourriture et à celle de l'équipage.

Les pauvres bêtes, et surtout les bœufs, eurent beaucoup à souffrir du mal de mer, et quand le roulis était fort, elles se laissaient glisser tantôt à bâbord, tantôt à tribord.

Le 17, au point du jour, nous nous trouvâmes en vue de l'île de Palma, qui fait partie du groupe des Canaries; plus tard, nous aperçûmes, à une grande distance, le pic de Ténériffe entouré d'une ceinture de nuages, et, à la nuit tombante, nous étions à la hauteur de l'île Ferro.

Le jour de Noël, tous les officiers dinèrent ensemble dans la grande cabine et nous fîmes tous, de grand cœur, chorus à ce toast : « Puissions-nous, dans un an, nous retrouver encore tous réunis et en bonne santé ! »

Nous tâchâmes de passer le plus gaiement possible le dernier jour de l'année. Un bal fut improvisé, naturellement sans dames, et on exécuta une foule de galops, de quadrilles et de polkas, aussi bien que le permettait le mouvement tant soit peu violent du navire.

Cependant peu s'en fallût que l'année ne se terminât d'une manière très-triste. J'étais à moitié endormi dans mon hamac, lorsqu'un peu avant minuit, le cri : « Un homme à la mer ! » répandit partout l'alarme. Quelque précipitation que j'eusse mise à me rendre sur le pont, lorsque j'y arrivai, on avait déjà jeté le *life bowie* (appareil pour soutenir un homme sur l'eau); une lumière bleue brûlait sur le tillac et on venait de mettre une chaloupe à la mer; grâce à la promptitude avec laquelle les ordres avaient été donnés et exécutés, quelques minutes après, l'homme était sauvé, et je me plus à y voir un heureux augure pour notre voyage.

Le premier jour de l'an, le commodore Perry donna au corps d'officiers un dîner auquel nous assistâmes en pantalon blanc, car nous nous trouvions précisément sous la ligne, et il faisait une chaleur suffocante. Je suis tenté de croire que celui qui serait venu à notre table nous vendre de l'eau fraîche, aurait fait de meilleures affaires qu'en nous offrant le vin le plus exquis. Du reste, je suis en mesure de dire très-exactement à cette heure ce qu'on voit sous la ligne : 12 milles de mer en tous sens, l'horizon à environ 36 milles, et un peu moins quand le temps est couvert, calme plat, chaleur étouffante, atmosphère vaporeuse et accablante, de temps en temps

une ondée de pluie, mais d'une pluie chaude. Voilà ce que c'est que la ligne !

On ne fit pas, d'ailleurs, le baptême du tropique ; il semble qu'en notre siècle incrédule le vieux Neptune ait perdu son crédit.

Aujourd'hui, 10 janvier 1855, nous avons atteint Sainte-Hélène et nous y avons jeté l'ancre, à 10 heures du matin. Comme nous devons repartir dès demain soir, je ne pourrai écrire qu'à la ville du Cap le récit de ma visite à ce rocher historique.

SAINTE-HÉLÈNE

SAINTE-HÉLÈNE.

— ASPECT DE SAINTE-HÉLÈNE DU CÔTÉ DE LA MER. —
FORTIFICATIONS. — PLANTATION-HOUSE. — JAMESTOWN. — TEMPLE CHINOIS.
— LONGWOOD. —
LA CHAMBRE QU'A HABITÉE NAPOLÉON ET CELLE OU IL EST MORT,
TELLES QU'ELLES SONT AUJOURD'HUI.
— LE TOMBEAU VIDE DE L'EMPEREUR. —

Si l'on veut savoir quel aspect présente aujourd'hui Sainte-Hélène, on n'a qu'à lire cette lettre :

Le 10 janvier 1855, à midi, nous avons jeté l'ancre dans la baie de Jamestown. A droite et à gauche, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des rochers pelés et nus, s'élevant à pic à 3 ou 400 pieds au-dessus de la mer qui vient sans cesse, en mugissant, se briser à leurs pieds ; çà et là, des blocs, effleuris et rongés par la longue action des eaux, se sont détachés, ce qui a formé des espèces de grottes ; à l'entrée de quelques gorges on aperçoit des batteries ; plus à l'ouest est un ilot, Egg-Island, défendu par quelques canons ; au centre, juste en face de nous, la petite ville de James-

town, si toutefois on peut nommer ainsi 150 maisons construites dans une gorge; en haut des rochers, à l'ouest, un fort, *Ladder hill* (colline de l'échelle), armé de puissantes batteries; à l'est, à moitié chemin du sommet du roc, un autre fort avec des batteries, surmontées d'autres batteries; à droite et à gauche, dessus et dessous, de quelque côté qu'on regarde, ce ne sont partout que batteries et canons, ce qui fait ressembler l'île à une espèce de porc-épic. A l'exception de quelques maigres arbres qui se trouvent dans la ville, il n'y a nulle part la moindre trace de verdure, en un mot c'est un aspect si triste que cela vous serre le cœur.

Telle est la physionomie extérieure de Sainte-Hélène.

Comme nous ne devions y faire qu'une station très-courte, je voulus mettre le mieux possible mon temps à profit, et je me rendis de suite à terre. A l'extrémité d'une longue digue qui s'étend au pied des rochers, on monte quelques marches sur lesquelles se trouve une unique lanterne représentant le phare de Sainte-Hélène, et, alors seulement, on se trouve de fait sur le sol d'une colonie de Sa Majesté britannique.

En poursuivant sa route, on arrive à une ligne de retranchements sur le parapet desquels des sentinelles, en habit rouge, vont et viennent d'un air sombre et majestueux, tandis que l'officier vient, en se dandinant et en faisant trainer son sabre sur le pavé, s'assurer que les défenseurs de la patrie font bonne garde contre tout ennemi, tant du dedans que du dehors.

Une petite porte donne accès dans l'intérieur des fortifications; on passe devant une rangée de canons de 18 et, après avoir franchi une seconde porte, on se trouve sur la place d'armes.

A gauche est la maison du gouvernement, dont la cour est ornée de quelques arbres rabougris, mais qui sont cependant de vrais arbres, avec de vraies branches et de vraies feuilles; au milieu de cette cour s'ouvre la rue principale qui monte et la domine; tout près est une petite église; à droite on voit, taillé dans le roc, un escalier qui ressemble beaucoup à une échelle; cet escalier de 652 marches, comme je l'appris plus tard, conduit jusqu'au fort que je résolus de visiter; le caporal, de garde à la porte, me remit, en homme qui a parfaitement conscience de sa haute dignité, l'autorisation nécessaire pour gravir les échelons, et je commençai mon ascension.

Sans avoir besoin de compter les marches, je m'aperçus à mes jambes

qu'il y en avait un nombre très-respectable, et sans doute les soldats anglais qui montaient et descendaient ne s'en trouvaient pas mieux que moi. Si l'on pouvait se figurer les anges en uniforme rouge, j'aurais très-bien pu me comparer à Jacob au pied de l'échelle céleste.

Plus je montais, plus ce maudit escalier me semblait haut ; enfin, après bien des fatigues, j'atteignis la dernière marche. Cependant, je n'étais pas encore pour cela dans le ciel ; je n'étais que dans le fort, dont un sergent d'artillerie me fit faire le tour.

Il y avait là bien des choses à voir : casernes, corps de garde, arsenaux, canons avec et sans affûts ; soldats en habits rouges et en habits bleus, soldats en pantalons blancs, soldats en pantalons noirs, soldats en pantalons bleus, et soldats sans pantalons.

Lorsque j'eus rassasié mes yeux de toutes ces magnificences, je me remis à grimper jusqu'à un fort construit en forme de tour sur la pointe de la montagne.

Un plateau incliné, d'une longueur d'environ un demi-mille, semblait avoir un sol trop maigre, même pour nourrir quelques cactus desséchés ; on y voyait, dispersées çà et là, quelques misérables huttes habitées par des Chinois, des Laskars et des nègres.

La tour, que j'atteignis enfin, se trouve sur une hauteur tout à fait isolée ; à l'est, au nord, à l'ouest, on voit partout les mêmes rochers stériles ; ce n'est que dans la direction du sud-ouest qu'on aperçoit un tant soit peu de verdure. La tour est armée de quelques pièces de 12 et sert de station télégraphique.

Comme il n'y avait là rien de plus intéressant à voir que dans le fort inférieur, je poursuivis ma route et j'arrivai enfin, en traversant une vallée qui n'était réellement pas trop désagréable, jusqu'à une autre hauteur sur laquelle se trouvait une petite église, et, non loin de là, *Plantation-house*, résidence du gouverneur. Cet endroit paraît, en effet, un peu plus habitable, et décidément c'est encore la meilleure partie de l'île. Au sud et à l'ouest, on revoit la mer, car l'île a un circuit total d'environ 30 milles et un diamètre de 8 à 9 milles. A l'est, se trouvait Longwood, mais séparé de *Plantation-house* par une gorge très-profonde. Comme il était trop tard pour visiter encore Longwood le même jour, je retournai par cette gorge du côté de Jamestown. Je passai devant la maison de campagne, nommée les Briars, où

Napoléon résida provisoirement en attendant qu'on eût disposé Longwood pour l'y recevoir.

C'est un endroit extrêmement resserré, il est vrai, mais qui pourtant valait encore mieux que la prison dans laquelle il devait languir plus tard.

Les dernières maisons de la ville sont habitées par les quelques survivants des 500 Chinois que le gouvernement anglais avait jadis amenés dans cette île inhospitalière, pour la défricher; cet essai fut infructueux et un grand nombre des pauvres Chinois sont morts. Il s'y trouve encore un petit temple, à peine assez grand pour y faire tourner un chat par la queue, et où réside un dieu ventru qui a l'air assez bon diable; c'est une de ces divinités qui font tout à la fois, la pluie pour l'un, le beau temps pour un autre, et savent contenter tous les fous qui les implorent; il est assis, les jambes croisées, et clignote d'un air bonhomme à travers les toiles d'araignée qui entourent sa tête divine. Le grand prêtre de ce dieu qui s'occupe en même temps à fabriquer des chaussures, me présenta un tronc pour les pauvres, et, pour un schelling que je donnai, je reçus un vocabulaire complet de félicitations anglo-chinoises ou chinoiso-anglaises.

Plus bas dans la rue était la caserne d'infanterie, auprès de laquelle une quantité de soldats se balançaient, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, à la manière des cigognes, et s'exerçaient à toutes sortes de poses d'équilibre parfaitement inutiles au soldat de campagne. Cela ne m'en apprit pas moins que sur ce rocher lointain on pratiquait dans ses moindres détails le grand et sublime art de la guerre, tout aussi bien que dans les cours de nos casernes d'Europe.

De là on arrive au marché; c'est un édifice imposant, supporté par d'innombrables colonnes et formant de nombreuses galeries. Le tout, d'environ 25 pieds de long sur 15 de large, rappelle, pour peu que l'imagination veuille s'y prêter, le Rialto de Venise. Une vieille femme et deux jeunes nègres composaient la foule des marchands, et j'avais l'honneur de représenter à moi tout seul la foule des acheteurs; je traitai, moyennant 6 pences, une affaire de poires en gros avec la vieille; mais bien que ses fruits eussent une apparence assez passable, ils se trouvaient, lorsqu'on voulait y mordre, durs et secs comme du bois.

Comme j'étais pour ce jour-là rassasié de curiosités, je descendis au bord de la mer, à l'hôtel Sainte-Hélène où, en ma qualité d'allemand pur sang,

je demandai une bouteille de bière ; mais je fus mal récompensé de mon patriotisme, car, pour mes trois schellings, on ne me servit, sous le nom d'ale, qu'un horrible vinaigre ; j'en avalai quelques gorgées et retournai à bord.

Le 11, de bon matin, je revins à terre bien résolu cette fois de pousser en tout cas jusqu'à Longwood. Le chemin le plus court pour s'y rendre monte constamment ; on suit d'abord la vallée au bout de laquelle on tourne à l'est, et, après 5 milles de marche, on arrive à une éminence d'où l'on domine la vallée et le tombeau ainsi que le plateau de Longwood et *Death-Wood-plains*. La partie supérieure et la plus rapprochée de la vallée, ainsi que les alentours immédiats du tombeau, ont encore un aspect assez supportable ; on voit çà et là dans la prairie des buissons et quelques arbres, et, tout en haut, au bord de la route, il y a une espèce d'hôtel avec un petit jardin dans lequel on trouve même des fleurs.

Je gardai pour le retour la visite au tombeau, et je marchai tranquillement jusqu'à Longwood distant d'environ un demi-mille. Dès qu'on a quitté la petite vallée, le paysage est horriblement triste ; à l'exception d'un tout petit bois situé tout près de Longwood, on ne voit rien que des plaines nues, stériles et pierreuses, et des rochers arides. C'est à peine si, de loin en loin, un misérable cactus ou une armoise rabougrie trouvent de quoi se nourrir. Ce pays a quelque chose de triste et de mélancolique même pour le voyageur qui ne fait que le visiter en passant et peut s'en aller quand il veut ; mais combien n'a-t-il pas dû sembler plus affreux à l'illustre prisonnier et à ses compagnons de souffrance !

J'arrivai enfin à la porte de Longwood sur laquelle je trouvai une petite fille qui me présenta un écrit grasseyé par lequel on invite, en français et en anglais, les visiteurs et visiteuses à payer la somme de deux schellings avant de passer la grille. On entre alors dans une sorte d'allée, formée d'une rangée de tristes gommiers à droite, et d'aloès à gauche ; derrière les aloès, on voit quelques champs cultivés. Au bout de l'allée, se trouve une place sur le côté gauche de laquelle s'élève ce qu'on nomme la nouvelle résidence ; c'est un bâtiment assez spacieux, mais qui n'a jamais été achevé, et par conséquent, n'a jamais été habité par Napoléon pour qui on l'avait construit ; à droite, un peu plus en arrière, est la ferme de Longwood proprement dite, la résidence historique. Derrière cette ferme, quelques misérables arbres séparent Longwood de *Death-Wood-plains*, plateau sur lequel un régiment

anglais avait établi son camp pendant le séjour de Napoléon ; enfin, tout à fait au loin, on aperçoit la mer, entre deux hauts massifs de rochers, nommés *Barren* et *Sugarloof*. Sur ce dernier se trouve une petite vigie d'où l'on pouvait observer tout ce qui se passait à Longwood. La ferme de Longwood, véritable demeure de Napoléon, est située sur le versant méridional de la colline et est, en conséquence, on ne peut plus exposée aux vents alizés qui, pendant toute l'année, s'y font rudement sentir. Ainsi, sur cette île entièrement inhabitable, on avait choisi pour lui la situation la plus triste et la plus malsaine, la plus inhabitable de toutes.

La maison d'habitation présente un aspect pitoyable ; les portes et les fenêtres sont brisées ; sur la place, qui est devant la maison, on voit des pots cassés, des débris de toutes sortes ; tout autour sont des écuries et des clôtures à moitié détruites.

On entre d'abord dans un appartement — si toutefois on peut encore l'appeler de ce nom — de vingt pieds de long sur seize de large, qui servait de salle de billard.

Les murs, autrefois peints en vert, sont couverts d'une multitude de noms et d'inscriptions dont plusieurs sont l'épanchement de sentiments tels que ceux-ci : *Malédiction à l'Angleterre !* ou : *J'ai vu et j'ai maudit*, ou en anglais : *One murder makes a felon, millions of them make a great man*, c'est-à-dire : Un assassinat fait un criminel, des millions d'assassinats font un grand homme. Au-dessous de cette inscription on lit : *You lie, you goddam Englishman !* : Tu mens, maudit Anglais ! etc., etc.

La chambre qui vient après celle-ci était la salle à manger ; c'est aussi celle où mourut l'empereur. Elle a l'air encore plus désolée que la première. On y avait établi, pendant un certain temps, un moulin à bras, de sorte que le plancher, les murs, le plafond, bref, tout est souillé ; des tas de paille, de décombres et d'immondices de toute espèce sont dispersés de tous côtés ; une partie du moulin subsiste même encore.

A la moitié de la hauteur de cette chambre on a construit une soupente en planches pour y mettre de la paille ; les planches sont à moitié arrachées, une partie du toit est crevée. A droite en entrant, entre les deux fenêtres, était autrefois le lit de l'empereur ; il a appuyé contre ce mur sa tête mourante. Je me sentis, malgré moi, reporté par la pensée à cette heure émouvante de sa mort ; au dehors, l'orage grondait avec violence et ajoutait encore

à la tristesse de cette scène : autour du lit se tenaient abîmés dans leur douleur les quelques amis restés fidèles au héros captif. *Tête de l'armée!* telles furent les dernières paroles que balbutièrent les lèvres pâles du mourant, et ce corps qu'avait habité une des âmes les mieux douées et les plus ambitieuses, était étendu là, sans mouvement et sans vie.

La pierre contre laquelle avait été appuyée la tête du défunt, ses amis l'avaient enlevée et se l'étaient partagée comme une précieuse relique. Au delà de cette seconde chambre, il y avait encore une série de misérables petites pièces assez conformes à la description qu'en a donnée Las Cases dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, bien que, depuis cette époque, on y ait fait quelques changements.

L'ancienne chambre à coucher de l'empereur est maintenant une écurie; il s'y trouve un vieux cheval et toutes sortes de vieux meubles. Dans un coin obscur, on a écrit, à la craie blanche, en lettres gigantesques : « Lippmann, 1852. » Ce doit être un des passagers du *Greatbritain*, qui, se rendant en Australie, relâcha ici, vers la fin de l'année dernière, pour prendre du charbon et faire de l'eau.

L'impression générale que me laissa ma visite, fut on ne peut plus triste et désagréable. J'avais cru, jusqu'alors, que, dans ce que j'avais lu sur la captivité et les derniers moments de Napoléon, il y avait beaucoup d'exagération; je me l'expliquais fort bien, du reste, par l'irritation qu'avait dû causer au prisonnier et à ses fidèles compagnons la surveillance sévère dont ils étaient l'objet, surveillance que rendait plus pénible encore la déplaisante personne d'Hudson Lowes; mais, depuis que j'ai été à Sainte-Hélène et que j'ai tout vu par moi-même, je suis tenté de croire que non-seulement on n'a rien exagéré, mais qu'on s'est même très-souvent servi d'expressions trop douces.

En redescendant de Longwood, je visitai aussi la place où était autrefois le tombeau de l'empereur. On me présenta encore l'éternelle pancarte, invitant à payer deux schellings; seulement, au lieu d'une petite fille, comme à Longwood, ce fut une vieille nègresse. J'ai entendu dire que les contributions qu'on lève ainsi sur les visiteurs, entrent dans la caisse du gouvernement, et cela me fit faire toutes sortes de réflexions, vu surtout le peu de soin qu'on affecte de prendre pour l'entretien de Longwood. Comme je n'avais pas de petite monnaie, je dus donner une demi-couronne,

ce qui me valut l'honneur de m'entendre appeler capitaine, par la vieille nègresse. Le tombeau est situé dans une prairie fermée d'une grille ; il est entouré de jeunes pins et de cyprès et ombragé par un saule pleureur. La vieille donnait invariablement l'explication suivante qu'ont recueillie, comme moi, plusieurs autres officiers du *Mississipi* : « Ceci est le tombeau, il a 8 pieds de long, 4 de large et 19 de profondeur, Napoléon y a été couché pendant 19 ans et 5 jours ; il a résidé dans l'île pendant 10 ans, en tout 51 ans (je n'ai jamais pu découvrir comment elle arrivait à ce total) ; lorsqu'il fut mort, *ils* le placèrent dans quatre cercueils, dont un de plomb, un d'étain, un de sapin et le dernier d'acajou, puis *ils* le déposèrent dans la fosse ; *ils* la remplirent de terre, mirent par-dessus du plomb, par-dessus le plomb un velours avec quatre glands d'or, par-dessus le velours du ciment, et sur le ciment la pierre, et puis des barres de fer. »

Le lecteur peut voir qu'on a au moins, pour son argent, une description extrêmement claire et intelligible.

Mais la vérité est, comme on le sait, que dans la première fosse il y a une seconde cavité, plus étroite, dans laquelle était placé le cercueil couvert de velours ; l'ouverture en était fermée par trois dalles de pierre (qui, soit dit en passant, formaient auparavant le foyer de la cuisine de Longwood) et ces dalles étaient jointes avec du ciment ; la pierre principale, qui fermait la grande fosse, était scellée par des barres de fer.

La manière dont on procéda à l'inhumation a été décrite, tout au long, par tant de journaux et de brochures, que je puis me dispenser d'en parler ici.

Je retournai à Jamestown, le cœur plein d'un profond sentiment de dégoût. En voyant la manière insolente et railleuse, dont les Anglais triomphent de ce grand mort, je songeais, malgré moi, à cette visite solennelle, qu'après la nuit de la Saint-Barthélemy, Charles IX alla rendre au gibet de Montfaucon, pour y contempler à son aise, le cadavre mutilé et décomposé de Coligny !

Je fus heureux lorsque, à 6 heures du soir, nous remîmes à la voile, et je respirai plus librement quand nous eûmes perdu de vue cette île maudite. Je ne me sens pas la moindre envie de revenir jamais visiter Sainte-Hélène.

LA VILLE DU CAP

LA VILLE DU CAP.

— PHYSIONOMIE DE LA CÔTE SUD-OUEST DE L'AFRIQUE. —
ARRIVÉE DANS LA BAIE DE LA TABLE. — ASPECT DU CAP, VU DE LA BAIE.
— UN TOUR DANS LA VILLE DU CAP. —
HOMMES VOILÉS. — ASCENSION AU MONT DE LA TABLE. — GÉOLOGIE.
— PANORAMA. — TENTATION D'UN DISCIPLE DES SOCIÉTÉS DE TEMPÉRANCE. —
— ÉTUDE DE LAVANDIÈRES. — ORNITHOLOGIE. —
EXCURSION A LA CÔTE OCCIDENTALE DU CAP. — DÉTAILS SUR LA CHASSE
AUX ÉLÉPHANTS ET LA GUERRE DES CAFFRES.

Le 24 janvier, au point du jour, nous étions en vue de la côte sud-ouest d'Afrique. L'aspect qu'elle présente peut se résumer ainsi : des dunes de sable blanc ; au-dessus, des collines couvertes de broussailles, coupées çà et là par des places nues d'un sol pierreux, et quelques blocs de grès semés de loin en loin — autant du moins que j'ai pu en juger — parfois aussi, dans le lointain, de hautes montagnes fermant l'horizon, une atmosphère vaporeuse et étouffante, le thermomètre à 84 degrés Fahrenheit (1), des pingouins, des cormorans et de grandes mouettes, souvent par nombreuses bandes.

(1) 84 Fahrenheit équivalent à 28° 8 centigrades. (N. du T.)

Pendant les 130 milles que nous longeâmes la côte, nous n'aperçûmes pas trace de fleuve ou seulement de ruisseau. Les cartes indiquent même que, sur une étendue de 800 milles de côtes, il n'y a pas d'eau à trouver. Quels affreux parages pour des naufragés !

Vers midi, nous passâmes la baie de Saldanha, grande rade spacieuse qui n'est toutefois pas très-bien garantie des vents. Peu de temps après, nous aperçûmes la montagne de la *Table* du cap de Bonne-Espérance ; au coucher du soleil, nous passâmes *Robben-Island*, île de sable peu élevée au-dessus du niveau de la mer, distante d'environ 2 milles et demi de la ville du Cap, et sur laquelle il ne se trouve aucun autre bâtiment qu'une maison de fous ; à l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Table. La malle d'Angleterre partait au moment même de notre arrivée et en emporta la nouvelle.

La ville du Cap est située à l'ouest, à environ 30 milles du cap de Bonne-Espérance proprement dit, sur une sorte de péninsule réunie à la terre ferme par une plaine composée de champs fertiles et de beaux vignobles, et coupée çà et là par des collines de sable. La ville se trouve sur la partie nord de cette péninsule, au pied de la montagne de la Table. Elle domine une belle et spacieuse rade admirablement protégée par des montagnes, au sud-ouest, au sud-est et au sud ; même du côté de la mer, la baie est couverte par la petite île de Robben-Island dont nous avons déjà fait mention. On a tant écrit sur la colonie du Cap et l'Afrique du Sud, que je me bornerai à raconter purement et simplement ce que j'y ai vu moi-même et ce qui m'y est arrivé.

De l'endroit où était notre frégate, la baie a un aspect des plus pittoresques. La montagne de la Table qui, selon les opérations trigonométriques du master Webb de notre frégate, a une hauteur de 3,360 pieds, se termine, ainsi que l'indique clairement son nom, par un terrain en forme de table, d'une longueur d'environ un mille et demi, et occupe juste le centre du paysage ; la ville s'étend en longueur au pied de la montagne, et à droite et à gauche, s'élèvent deux autres montagnes de formation analogue, nommées l'une la tête et l'autre le corps de lion. A droite, c'est-à-dire au nord, sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer, on voit une colline d'environ 1,800 pieds d'élévation, et au sommet de laquelle se trouve un télégraphe.

Il y avait dans le port un assez bon nombre de navires, plus de 60 ; les

uns avec un chargement en destination de la ville, les autres pour faire de l'eau ou des vivres, ou pour réparer des avaries.

Entre ces navires allait et venait une incroyable quantité de bateaux pêcheurs, montés par des Malais coiffés de mouchoirs rouges, ou par des Chinois avec leurs chapeaux pointus, (il y a ici un grand nombre d'individus des deux nations, qui exercent les professions de porte-faix, bateliers, etc.), des gabares et d'autres petits bateaux, de toute espèce et de toute grandeur, contribuaient à donner encore plus d'animation à cette scène.

Vers midi, je me rendis à terre pour remettre quelques lettres et visiter la ville. Elle porte naturellement le cachet de sa population mêlée, c'est-à-dire qu'elle a un air moitié hollandais, moitié anglais; elle est construite régulièrement et toute à angles droits; elle a des rues larges mais non pavées, une grande place d'armes, de très-belles casernes neuves pour sa nombreuse garnison, plusieurs forts le long de la côte, une très-jolie promenade du côté de l'ouest, un jardin botanique fondé par souscription et très-bien entretenu, et une assez bonne bibliothèque; voilà du moins tout ce que j'eus le temps de visiter très à la hâte. Je dois ajouter encore un excellent observatoire, devenu célèbre dans le monde entier par le long séjour qu'y fit l'illustre Herschel, le vaste palais du gouvernement dans lequel il y avait justement alors une exposition que je ne pus aller visiter, ainsi que bien d'autres choses, faute de temps.

Je fus surpris de voir qu'une grande partie de la population mâle, notamment dans les hautes classes, portait un voile autour du chapeau — je devais bientôt avoir le mot de cette énigme.

A midi, le sommet de la montagne de la Table commença à se couvrir de nuages blancs. « *The table cloth is spread,* » (la nappe est mise) disait-on, et c'est un signe certain qu'il va y avoir une bourrasque de vent du sud, le plus violent et le plus dangereux de tous dans ces parages. En effet, il ne se fit pas longtemps attendre. Des nuages de poussière blanche s'élevèrent sur la plaine qui relie la presqu'île à la terre ferme, annonçant l'approche de l'ouragan qui se déchaina bientôt après sur la baie avec une telle furie, que les navires tiraient sur leurs ancres comme des chevaux rétifs sur le licou. Il était impossible de retourner à bord; aucune de nos chaloupes n'aurait pu tenir la mer sans courir les plus grands dangers, et quelques Malais qui étaient prêts à tenter, avec leurs petits bateaux à voile, cette périlleuse entre-

prise, demandaient, pour me passer, la bagatelle de 3 livres. C'était un peu trop salé pour ma bourse, et je restai à terre d'autant plus patiemment, que plusieurs officiers de notre frégate, dont la présence à bord eût été beaucoup plus utile et plus importante que la mienne, se résignaient à leur sort avec la même philosophie.

Nous étions à l'hôtel devant une table très-bien servie, lorsque, à 10 heures du soir, nous entendîmes tout à coup tirer le canot d'alarme ; craignant pour notre navire, nous courûmes bien vite au rivage. Mais nos craintes étaient vaines ; notre bonne frégate se tenait ferme sur ses deux ancres. C'était le *Bosphore*, petit vapeur de poste anglais, qui tirait coup sur coup et montrait une lumière bleue en signe de détresse. Ce bâtiment avait chassé sur ses ancres et s'était échoué ; mais, comme cela se passait pendant la marée basse, la marée montante vint bientôt le remettre à flot.

Le vent faisait tourbillonner de la poussière et de gros sable avec une telle violence, que cela piquait la figure comme des pointes d'aiguille, et c'est pourquoi les hommes portent ici des voiles à leurs chapeaux.

Je m'étais proposé de faire, le 26, l'ascension de la montagne de la Table, mais j'étais venu à terre avec mon meilleur uniforme, et cette tenue n'était pas du tout ce qu'il fallait en pareil cas. J'empruntai donc une vieille veste à un des garçons de l'hôtel et je conservai le reste de mon costume, ce dont je me trouvais fort mal, surtout pour la chaussure. A 7 heures, je me mis en route, accompagné de notre chapelain, qui est chargé de la partie géologique.

Le vent soufflait encore avec assez de violence ; les rues étaient comme balayées, et à tous les coins on voyait de grands tas de paille et de branches d'arbres brisés qu'y avait amassés le vent ; un grand nombre d'aloès, qui sont très-communs au Cap et y viennent fort bien, avaient été arrachés ; des oiseaux, lancés par la tempête contre les murs et les maisons, gisaient morts sur le sol ou voltigeaient çà et là épuisés de fatigue ; un pauvre engoulevent, aveuglé par les tourbillons de sable et brisé par d'inutiles efforts pour lutter contre la tourmente, s'agitait convulsivement au fond d'un fossé. Bien que cet oiseau ne fût pas un beau spécimen de l'espèce, je n'eus pas le courage de le laisser périr si misérablement ; je lui lavai les yeux dans une flaque d'eau, puis je le mis dans un buisson où, étant un peu mieux garanti du vent, il put revenir à lui. La pauvre petite bête devait peut-être tout son mal à la seule douleur que le sable lui causait aux yeux.

Le chemin par lequel nous voulions gravir la montagne, suivait au commencement le lit d'un petit ruisseau, et les collines qui s'élevaient sur ses bords étaient couvertes, jusqu'à une hauteur de 200 pieds environ, de terre végétale et de grands blocs de grès. Le lit en était de même formation que la base de la montagne et offrait de l'intérêt sous le rapport géologique ; c'était un mélange de granit et de schiste disposé de telle sorte, qu'on eût dit d'énormes blocs de schiste superposés en manière de mur par la main des Cyclopes, et reliés entre eux par un ciment formé de granit d'un grain assez gros, à l'état liquide.

Les 1500 autres pieds de la montagne se composent au contraire de couches de granit, puis de grès, et sont à peu près à pic. Le seul sentier qui conduise au sommet est pratiqué dans une petite gorge à travers laquelle nous atteignîmes enfin, à 9 heures, le plateau de la table. L'ascension, je dois le dire, avait été assez rude et nous l'avions faite lestement. Il y a au sud-est un autre chemin qui part du vignoble ou de Constantia et qui est moins fatigant, car, de ce côté, la pente de la montagne est plus douce.

Toute la surface de ce plateau est une formation de grès sur laquelle on voit çà et là de maigres touffes de verdure ; les eaux pluviales en s'accumulant avaient formé presque au milieu une petite mare dans laquelle s'ébattaient gaiement de toutes petites grenouilles ; à l'extrémité orientale, sur une saillie de rochers, s'élève un grand tas de pierres en forme de cône qui sert de marque de terre et facilite les triangulations. C'est de là qu'on a la vue la plus étendue ; on embrasse tout le paysage : au sud, est ce qu'on appelle, la fausse baie, fermée au sud-ouest par une chaîne de rochers dont l'extrémité sud forme le cap de Bonne-Espérance ; à l'est s'étend également une chaîne de montagnes qui se termine à ce qu'on appelle le faux cap ; plus d'une fois, en temps d'orage, ce faux cap a été pris pour le cap véritable et il a causé la perte de bien des navires. Au nord, sur l'autre côté de la petite plaine qui relie la péninsule du Cap au continent africain, on voit, entassées les unes sur les autres, des montagnes s'élevant à une hauteur considérable et présentant souvent les formes les plus belles et les plus hardies. D'après un calcul approximatif, plusieurs de ces sommités doivent avoir au moins 10,000 pieds d'élévation. De ce côté, au pied de la montagne de la Table, est située Constance, célèbre par le vin précieux qui porte son nom. Les rochers que l'on voit dans la direction de ce cap sont dentelés et ont un aspect on ne

peut plus pittoresque. Au nord-ouest, se trouve la baie de la Table avec la ville du Cap, dans les rues de laquelle on voit les hommes grouiller comme des fourmis; les navires qui étaient dans la baie ne nous paraissaient pas plus grands que des coques de noisette.

Après avoir passé une bonne partie de la journée à détacher de petits fragments de grosses pierres, ce qui s'appelle géologiser, et à arracher des plantes avec leurs racines, autrement dit botaniser, nous nous disposâmes à redescendre, ayant tous deux un havresac très-lourd et l'estomac très-vidé. C'était surtout la soif qui nous tourmentait. L'eau de la petite mare était trouble et tiède; j'avais un peu de cognac dans ma gourde, pour la couper et la rendre au moins potable; mais le chapelain était un membre consciencieux et convaincu des sociétés de tempérance; il ne voulait entendre parler de spiritueux à aucun prix, même à si faible dose, et rien ne put le décider à en boire, ni la raison de santé qui militait alors puissamment en faveur de mon cognac, ni tout ce que je dépensai d'éloquence pour le persuader.

Je crois que si je lui eusse dit, comme Satan au Seigneur: « Bois, et tout ce pays t'appartiendra! » j'aurais été repoussé d'une manière aussi honteuse que Satan le fut par le Christ. Plus bas nous rencontrâmes un petit ruisseau et je dus accorder à mon digne compagnon que dans certains cas l'eau fraîche et limpide d'une source est un breuvage plus précieux que le plus précieux des vins.

Plus loin, tout le bord du ruisseau était garni de lavandières hottentotes, superbes moricaudes qui, comme les lavandières de l'Amérique centrale, placent leur linge sur de grandes pierres, et, sans plus de façons, le frappent avec une autre pierre pour le nettoyer.

Ce spectacle eût scandalisé grandement une vraie ménagère allemande. Moi-même, je ne me sentis pas très-rassuré sur le sort de mes chemises, et depuis, les franges que je trouvais à mes cols, les boutons manquants, les boutonnières arrachées ne vinrent que trop, hélas! justifier mes appréhensions.

Bien que 3,500 pieds ne soient pas pour une montagne une hauteur gigantesque, je me sentis, quand nous fûmes descendus, tout à fait fatigué; et cela s'explique, car, depuis notre départ de New-York, j'avais eu rarement occasion d'exercer mes jambes. Aussi, je restai à bord pendant les deux jours suivants pour revoir et mettre en ordre mes dessins de vues et de plantes.

Le 29, j'allai faire une promenade jusqu'à la maison de M. V..., qui fait un grand commerce de graines et d'animaux d'Afrique; dans son jardin botanique assez important, il y avait de très-beaux spécimens d'animaux, entre autres un charmant petit couple de lions de 18 mois. J'y vis aussi, pour la première fois, une famille de pélicans qui allait en toute liberté faire des excursions à la côte et y chercher sa provision de poisson. Un oiseau qui m'était également inconnu, c'est celui qu'on nomme ici le héron cafre; il a environ 5 pieds de haut, le cou, la gorge et le dos d'un gris argenté, les ailes noires, le dessous des ailes blanc, et, vers la queue, son plumage prend une belle teinte jaune d'or; la queue est d'un châtain brillant; autour des yeux est un cercle blanc derrière lequel on voit en haut et en bas deux taches rouges et brillantes; sur le devant, au-dessus du bec, la tête est noire et couronnée d'une touffe de plumes jaunes d'or élastiques et minces. A voir son bec, je ne l'aurais certes pas rangé dans la classe des hérons, car il est court et épais, cependant les pieds sont longs et noirs, exactement comme ceux du héron.

Le héron cafre diffère aussi essentiellement du héron ordinaire par sa manière de se nourrir. En effet, il se nourrit d'insectes, de grains, de pain et de graines, et, bien différent en cela de toute l'espèce, il ne mange pas du tout de poisson.

Je me rappelle avoir lu jadis quelque part, que l'on avait trouvé sur la montagne de la Table des morceaux de fer météorologique, et, en en faisant l'ascension, j'ai moi-même trouvé quelques morceaux de minerai de fer que j'ai emportés avec moi, car ils avaient un aspect qui me fit concevoir quelques doutes sur leur origine météorologique. M. V..., que je questionnai à cet égard, prétendit que notre trouvaille, ainsi que celles faites précédemment, s'expliquait d'une manière toute naturelle; qu'on avait jadis laissé par hasard quelques morceaux de fer sur le haut de la montagne, et que, par hasard aussi, ces morceaux de fer avaient été trouvés par nous et par d'autres. Je n'étais pas en mesure de prononcer entre les deux opinions.

Le 30, je fis une excursion à la côte sud-ouest du Cap. Cette fois je me proposais de passer la nuit dehors et je partis sac au dos, ce qui me sembla assez dur, car depuis longtemps déjà, je m'étais déshabitué de le porter. Après avoir franchi une colline d'environ, 1,300 pieds, j'arrivai à une petite

auberge nommée *Round-house*, où j'établis mon quartier général. Le propriétaire, autrefois sergent dans l'armée anglaise, était revenu depuis peu de mois de la guerre des Caffres ; il s'était souvent trouvé en rapport avec Cumings, connu par ses chasses dans l'Afrique du Sud, et il me donna beaucoup de détails intéressants sur ces chasses et sur la guerre des Caffres. L'arme dont on se sert pour tirer l'éléphant, est une carabine courte de fort calibre ; les balles sont de zinc et de 12 à la livre. Les provisions pour une expédition de chasse sont ordinairement chargées sur une grande voiture, trainée par cinq ou six paires de bœufs qui sont en ce pays extrêmement bon marché. Outre les armes et les munitions, on charge encore des provisions de bouche et quelques articles de commerce pour les Caffres, principalement des couvertures de laine, des perles de verre, des couteaux, de vieux fusils, de la poudre, du plomb, etc. Cependant, depuis la guerre, on a prohibé l'exportation de ces deux derniers articles.

Les chasses se font généralement à cheval. Les éléphants, dont la vue est très-courte, laissent approcher le chasseur assez près pour qu'il puisse viser à l'œil ou aux tempes. Si l'animal n'est que blessé, le chasseur n'a qu'à bien courir s'il veut avoir la vie sauve ; toutefois, comme il est rare que l'éléphant distance un cheval, un chasseur exercé et bien monté a encore le temps nécessaire pour se mettre en sûreté.

Mon hôte ne disait que du bien des Caffres, et ce qu'il m'a conté de leur manière de faire la guerre n'a rien du tout de barbare. Bien qu'en rase campagne ou en embuscade ils soient de dangereux adversaires, il n'y a pas d'exemple qu'ils aient martyrisé des prisonniers ou fait violence à des femmes. Une fois même qu'ils avaient attaqué et pris le camp anglais, ils avaient, à la vérité, enlevé les provisions, le bétail et les munitions, et brûlé ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, mais ils avaient complètement épargné les femmes et les enfants.

Cet homme me disait que la guerre contre ces peuplades serait très-difficile à terminer par les armes, attendu que le pays lui-même présente de trop grands obstacles et que les Caffres ont une foule de lieux de refuge, pour la plupart inabordables. A cette époque, la guerre se bornait à des *razzias* des Caffres quelquefois heureuses pour eux, quelquefois aussi vigoureusement repoussées par les troupes, et se terminant, selon les cas, par la perte du bétail ou par la mort de quelques Caffres.

Voici de quoi se compose d'ordinaire l'armement d'un Caffre :

1° Un paquet de javelots, nommés *assegaïs*; ces javelots sont de différentes longueurs et le plus souvent au nombre de sept; les Caffres les lancent à des distances considérables et manquent rarement leur but; 2° une très-longue lance et une espèce de massue, employée aussi comme projectile. Cependant, ils ont déjà beaucoup d'armes à feu et savent très-bien s'en servir.

Dans une petite collection, que possédait mon hôte, je vis plusieurs cornes de buffle d'une grandeur énorme et telles que je n'en vis nulle part en Amérique qui leur fussent comparables, j'y vis encore des cornes d'antilope, ainsi que de cette étrange espèce qui, dans des temps reculés, a pu faire croire à l'existence de la fabuleuse licorne.

Un peu plus loin, habite M. H..., qui mène une espèce de vie d'anachorète; sa maison est, avec la petite auberge où je logeais, la seule qui existe sur cette partie de la côte, et il faudrait aller bien loin pour en trouver d'autres. J'y vis une collection assez complète et intéressante des animaux du sud de l'Afrique. Deux jours avant mon arrivée, mon hôte l'avait enrichie d'une magnifique peau de léopard; cet animal avait rendu à la bergerie de M. H... de fréquentes visites auxquelles un morceau de viande empoisonné avec de la strychnine avait mis un terme. La nuit, j'entendais les hurlements répétés du chacal et aussi de la hyène, à ce que m'assura mon hôte; mais, comme il ne faisait pas alors clair de lune, je ne pus malheureusement pas me mettre à l'affût. Je n'en mis que plus d'ardeur, pendant le jour, à peindre et à dessiner, et, de fait, après une interruption si longue et si involontaire, c'était pour moi un vrai besoin. J'éprouvai aussi un grand plaisir, après avoir vécu si longtemps à bord de viande salée et autres conserves, à manger des œufs frais, du lait, du beurre, d'excellents pigeons, des pêches savoureuses et une foule d'autres bonnes choses; je sentais que cela me rafraichissait le sang.

Le soir du 1^{er} février, je retournai à bord, et le lendemain matin nous quittâmes le port. Cette fois, nous avions embarqué toute une ménagerie : douze bœufs, vingt-cinq moutons, des porcs, des cochons de lait et des volailles à proportion, de sorte que, pour le moment du moins, nous ne craignions pas de mourir de faim.

La côte le long de laquelle nous naviguâmes tout le jour, est escarpée et

rocheuse, elle a presque partout plus de 2,000 pieds d'élévation. Le soir nous doublâmes le cap; depuis lors nous perdîmes la terre de vue et nous n'aperçûmes plus que quelques mouettes, et de loin en loin un grand albatros.

L'ILE MAURICE

L'ILE MAURICE.

VOYAGE A LA CÔTE SUD-EST D'AFRIQUE. — LES MIRAGES.
— ASPECT DE L'ILE MAURICE (ILE DE FRANCE). — RADE DE PORT-LOUIS. —
PROMENADE A TRAVERS LA VILLE. — OPINIONS POLITIQUES
DES INDIGÈNES. — FORTIFICATIONS DE LA MONTAGNE LA POUCE.
— LE PETIT VILLAGE DE MOCCA. — PAYSAGE DES TROPIQUES. —
HINDOUS. — COSTUMES ORIGINAUX POUR JESSONDA.
— PAMPLEMOUSSE. — TOMBEAUX DE PAUL ET VIRGINIE. —
UN MODÈLE DU PARADIS. — LA JUSTICE. — LE BANC DE NAZARETH.

A bord du *Mississipi*, le 6 mars 1853, dans l'océan Indien
au sud de Ceylan.

Depuis le soir, où nous perdimes de vue le cap de Bonne-Espérance, la première terre que nous rencontrâmes fut l'île Maurice ou, comme on l'appelait autrefois, l'île de France.

Naturellement, je n'ai pas eu le bonheur d'apercevoir le hollandais volant qui, à ce qu'on prétend, erre dans ces mers orageuses, car le roman du capitaine Marryat et l'opéra de Richard Wagner l'ont heureusement délivré du charme qui pesait sur lui. L'atmosphère brumeuse particulière à ces latitudes produit souvent ces singuliers mirages qui ont, sans aucun doute, donné nais-

sance à cette ancienne et lugubre légende maritime. Un vaisseau se réfléchit souvent deux fois, dans l'eau et dans l'air; on le voit renversé, les voiles en bas et la quille en haut; souvent même on voit déjà un vaisseau réfléchi dans l'air lorsqu'il se trouve encore au-dessous de l'horizon, et, par conséquent, avant qu'on ne puisse l'apercevoir. Ajoutez à cela une longue et violente houle formant des vagues, dont trois à peine s'étendent à une distance d'un mille, et viennent, lorsque le vent est contraire et un peu fort, se briser contre le navire avec un bruit semblable à celui du tonnerre; une atmosphère lourde et brumeuse qui fait éprouver un sentiment de malaise, tout cela réuni est plus que suffisant pour avoir donné lieu à cette légende dans un temps d'ignorance et de superstition où l'on n'avait encore que des connaissances très-bornées en fait de navigation maritime.

Le 19 février, au matin, nous aperçûmes enfin les côtes si longtemps désirées de l'île de France ou île Maurice. Des montagnes bien découpées, de formation volcanique, les unes groupées, les autres isolées, s'élèvent entre des plaines en pente douce où l'on voit la canne à sucre et les autres richesses de ces pays fertiles des tropiques; le tout, à l'exception de quelques parties de rochers qui ont une agréable teinte d'un gris-violet, présente à l'œil le vert le plus doux; telle apparaît, à première vue, cette île délicieuse. De tout ce que j'ai vu sous les tropiques, rien ne m'a fait éprouver, comme beauté naturelle, une impression aussi ravissante.

Le soir nous jetâmes l'ancre sur la rade à une portée de canon de la ville, dans une espèce de bassin dont l'entrée est assez dangereuse à cause des bancs de corail qui font tout le tour de l'île et laissent à peine quelques étroits passages libres.

Port-Louis est une fort jolie ville dont la partie européenne rappelle l'époque de sa splendeur sous la domination française; les faubourgs, au contraire, se composent généralement de misérables maisons de bois ou de huttes de paille construites par des Malais; ces faubourgs et les nombreux jardins au milieu desquels sont disséminées les maisons, donnent à la ville une étendue considérable. Les fortifications assez importantes qui datent encore du temps des Français sont actuellement désarmées; les Anglais les ont remplacées par une masse de batteries de côtes et par une forte citadelle construite sur une éminence dans la partie sud de la ville que ces batteries et cette citadelle protègent, en tant que tous les ouvrages situés à l'extérieur ne

sont pas armés; quant à ceux qui commandent les rues et les places ils sont garnis d'un nombre de canons très-respectable. Malgré tout, les créoles français sont toujours aussi français que jamais; on ne parle pas volontiers anglais bien que ce soit la langue usitée dans les tribunaux et pour les actes officiels du gouvernement; les créoles disent beaucoup de mal des Anglais, et si jamais la lutte devait recommencer entre John Bull et Jean Crapaud (1), je crois fort que John Bull n'aurait pas trop beau jeu.

Je passai presque toute la journée du 20 à parcourir les rues, les quais et les bazars pour y prendre toutes sortes de costumes dont il y a ici une grande variété, à cause de l'assemblage des Hindous, des Malgaches et autres races de l'Asie méridionale. Comme les Hindous surtout ne se laissent pas volontiers dessiner, cela me donna beaucoup de peine et le soir j'étais aussi fatigué que si j'eusse fait une journée de portefaix. J'étais logé à l'*hôtel de l'Europe* qui est tenu par un créole français. C'est un hôtel très-bon, très-confortable, mais aussi très-cher. Trois dollars pour un dîner! C'est plus qu'à Londres et à New-York!

Le jour suivant je me levai au point du jour pour gravir une montagne située derrière la ville et nommée La Pouce. Un long sentier tournant conduit à peu près jusqu'aux deux tiers de la hauteur; on marche à travers la plus riche végétation; et plus d'un de nos botanistes du nord se fût pâmé d'admiration en présence de cette vigoureuse nature. Au bout du sentier il fallait prendre ses jambes à son cou et s'en tirer de son mieux. L'extrême pointe du cône que forme le rocher, sert de station de mesurage et l'on y a planté, pour ce motif, un bâton de pavillon.

J'y demeurai quelque temps pour relever quelques beaux profils des côtes; toutefois, en descendant un peu plus bas par une autre pente de la montagne qui s'étend à peu près jusqu'à la côte méridionale, je découvris une vue beaucoup plus pittoresque et plus intéressante; elle embrassait les monts, la ville et la baie dont le développement est considérable. Là encore, je trouvai une végétation d'une incroyable richesse et j'arrivai au charmant village de Mocca, à travers lequel serpente une petite rivière d'un aspect très-riant. Des Hindous étaient occupés à y laver, d'autres y

(1) Nom qu'on donne aux créoles.

venaient faire leurs ablutions et leurs prières et tout cela formait un tableau plein d'animation et de grâce.

Je fus frappé du soin extraordinaire que mettent les Hindous à cacher leur nudité; même dans l'eau les hommes gardaient leur pague autour des hanches; quant aux femmes, elles se baignaient à d'autres places entre d'épais buissons, au dessus desquels elles étendaient encore leurs longues draperies de coton pour se mettre tout à fait à l'abri des regards; les Hindous sont bien différents en cela des Indiens de l'Amérique centrale chez qui tout le monde, hommes et femmes, jeunes et vieux, blancs et gens de couleur, se mêlent sans façon et barbottent dans la même eau. Je dois encore faire observer que je pus examiner tous ces coutumes des Hindous, sans être vu ni remarqué, que je pris, de la sorte, la nature sur le fait, et enfin, que ces gens appartenaient tous à la classe la plus infime et la plus pauvre.

Le costume des femmes se compose, la plupart du temps, d'une seule grande pièce d'étoffe de coton; elles la roulent d'abord autour de la tête, comme un turban, puis, autour du corps, enfin elles lui font faire plusieurs fois le tour des hanches, et elles en rentrent l'extrémité dans la ceinture formée par l'étoffe même; les femmes pauvres vont toutes nues. Les hommes portent le turban séparé; un second morceau d'étoffe leur fait plusieurs fois le tour des hanches, formant sur le côté droit une queue qui pend jusqu'à terre; l'autre pan est retiré d'avant en arrière entre les jambes, et rentre par derrière, de sorte que cette partie de la draperie forme une espèce de pantalon; cette toilette, d'une extrême simplicité, ne manque pas de grâce, car les Hindous savent bien se draper et y mettent même beaucoup de coquetterie. Je serais vraiment curieux de voir dans ce vrai costume indien nos chanteurs et nos chanteuses, dans l'opéra de *Jessonda*, par exemple; je crois qu'ils y seraient assez disgracieux.

A midi, je m'étais mis à l'ombre sous des arbres; à proximité de quelques huttes indiennes, j'avais ouvert mon havresac et j'étais en train de faire honneur au diner frugal que j'avais eu soin d'apporter, lorsqu'un tout jeune homme, d'une tournure agréable et dont la main droite était horriblement mutilée, vint me demander l'aumône; n'ayant pas de petite monnaie, je lui donnai plus qu'il n'avait probablement coutume de recevoir, et lorsqu'il fut retourné à sa hutte, je vis venir à moi deux jeunes filles, qui devaient être des parentes du pauvre diable, et qui m'apportaient, en présent, une corbeille

remplie d'ananas et d'autres fruits très-savoureux, entremêlés des plus belles fleurs. Comme je savais déjà qu'il est dangereux, pour les Européens, de manger trop de fruits des tropiques, je ne pus malheureusement guère profiter de la gracieuseté de ces bonnes gens.

Mais, sur ma demande, on me prépara une tasse d'excellent café, aussi bon que dans le meilleur café de Paris, et l'on ne voulut absolument pas en être payé.

J'avais déjà fait un assez bon bout de chemin, du côté de la ville, lorsque je vis le pauvre jeune homme qui courait après moi, pour me supplier d'accepter encore une petite corbeille de fruits avec un gros bouquet de fleurs.

Dans l'après-midi, tout en continuant mes études de paysages, je rencontrai quelques ingénieurs qui nivelaient le cours de la petite rivière dont j'ai déjà parlé, pour en conduire les eaux à la ville. J'obtins d'eux des détails précis sur l'ascension de ce massif de montagne le plus élevé de l'île, que les Anglais nomment *Peter Boot*, et qui a environ 2,500 pieds de haut. L'extrême pointe, qui sert de point de repère principal pour tous les mesurages, est formée par des cônes de rochers qui s'élèvent presque perpendiculairement, et l'on ne peut y arriver qu'à l'aide de crampons de fer, plantés dans le roc.

Le soir, comme je soupais gaiement à l'hôtel en compagnie de quelques officiers de notre frégate, je tombai dans un piège d'où j'aurais bien voulu me tirer, s'il y eût eu quelque moyen de le faire.

Voici la chose : j'eus le bonheur, ou le malheur, si l'on veut, de faire la connaissance d'une douzaine de jeunes gens aisés de l'île, qui, pendant trois jours, s'emparèrent si bien de moi, que je n'étais plus capable de faire rien qui vaille. Quelqu'agréables que soient, en certaines circonstances, ces marques d'hospitalité, elles me mettaient mal à l'aise, d'abord, parce qu'elles m'empêchaient de travailler, et, aussi, parce que je ne voyais absolument pas quand je pourrais les rendre.

Le lendemain matin, j'avais à peine fini de déjeuner, que, déjà, deux de mes nouvelles connaissances arrivaient dans une élégante calèche et la mettaient à ma disposition, c'est-à-dire qu'ils mettaient, pour toute la journée, l'embargo sur ma petite personne. Notre première excursion fut dirigée vers le village de Pamplémousse.

Quiconque a lu le charmant petit livre de Bernardin de Saint-Pierre, intitulé *Paul et Virginie* — et qui ne l'a pas lu ? — se souviendra que la scène se passe à l'île de France et que les faits racontés par l'auteur sont des faits historiques.

Je demandai à ce sujet quelques renseignements à un jeune employé de la Bibliothèque de Port-Louis, excellente bibliothèque qui, soit dit, en passant, se compose environ de 6,000 volumes. Il me communiqua divers documents relatifs au naufrage du *Saint-Géran*, qui eut lieu en 1742 et dans lequel périrent deux jeunes fiancés. L'endroit, où l'on repêcha les cadavres, est situé au nord-est de l'île, au pied du *Peter Boot*, non loin du petit village de Pamplémousse. Dans un jardin, qui se trouve tout près de la jolie petite église du village, on voit deux tombeaux, placés l'un contre l'autre ; ce sont, dit-on, ceux de Paul et de Virginie. Je n'avais pas la moindre envie de rechercher si c'étaient bien réellement les tombeaux de ces deux amants dont les noms sont les plus connus dans la littérature des romans d'amour, après ceux de Roméo et Juliette ; je me contentai donc de croire sans approfondir davantage. Je payai très-volontiers la petite contribution de six pences, qu'on prélève sur les visiteurs, et j'inscrivis mon nom, à côté d'une foule d'autres, dans le livre des étrangers.

Non loin de ce petit village se trouve le jardin botanique proprement dit ; je le désigne ainsi, car toute cette île merveilleuse est un véritable jardin du bon Dieu. Le but de ce jardin est principalement de recueillir toutes sortes de semences utiles qu'on distribue ensuite gratuitement. On y trouve une masse de plantes les plus diverses et les plus magnifiques dont je nommerais et décrirais les plus remarquables, si cette lettre était un traité de botanique. Ce qui me frappa le plus, c'est la situation admirablement pittoresque de ce jardin ; de longues allées d'élégants palmiers forment des perspectives et des arcades comme aucun architecte au monde ne saurait les mieux faire ; il y a d'autres promenades ombragées par de hauts manguiers ; de loin en loin, la monotonie est rompue par des parties plus ou moins grandes qui ont conservé leur caractère primitif et où l'art n'est pour rien ; un ruisseau limpide serpente naturellement à travers des fourrés de bambous, hauts de 40 à 45 pieds, et, à certains endroits, il forme de petits étangs. Si jamais un autre prince Pückler-Muskau avait encore la fantaisie de faire représenter l'Éden dans un petit coin de son parc, il devrait envoyer

ici son jardinier pour y chercher un modèle. Mais le jardinier ferait bien d'acheter, en même temps, un petit pan de ce merveilleux ciel des tropiques. La plante qui m'intéressa le plus, à cause de sa structure étrange et tout à fait particulière, c'est le *Ravenala madagascariensis*, nommé ici *arbre du voyageur*. Cet arbre ressemble à un éventail gigantesque; ses feuilles, longues de quinze à vingt pieds, recueillent l'eau de pluie et la conduisent au tronc dans lequel le voyageur altéré n'a qu'à faire un trou pour trouver, en tout temps, de quoi se rafraîchir; c'est de là que lui vient son nom. Ainsi, la nature, dans sa bonté infinie, a pris soin ici de venir en aide au voyageur tourmenté par la soif, de même que dans les montagnes du Honduras, je pus apaiser la mienne avec l'eau qui se trouvait dans les branches creuses de gigantesques plantes grimpantes.

Dans une espèce d'auberge ou de cabaret, nous fîmes un *tiffin* (second déjeuner); l'on nous servit une espèce particulière de crevettes, aussi petites dans leur genre que les colibris dans le genre oiseau, et que je trouvai délicieuses. Le propriétaire de l'auberge avait à payer trois patentes : une comme marchand de vin, l'autre comme aubergiste, la troisième comme droguiste; il y a ici des impôts sur toutes choses : chiens, voitures, portes, fenêtres, chevaux, porcs, bétail, même les charettes à bras, tout est imposé; c'est tout comme chez nous!

En rentrant à la ville, nous vîmes des condamnés que l'État employait à la construction des routes; c'étaient tous des hommes de couleur; il n'y avait pas un seul blanc parmi eux. Il paraît que les tribunaux du pays ont coutume de condamner tout accusé, par cela même qu'il est accusé, ne fût-ce qu'à une amende de 1 schelling; tout au moins, on procède ainsi avec les gens de couleur. Ce n'est que dans un petit nombre de cas excessivement rares que le gouverneur fait grâce. Mais celui qui ne peut pas payer doit travailler pour sa peine, et comme les hommes de couleur sont généralement trop pauvres pour payer, ils sont condamnés au travail forcé. De cette manière, tous les travaux publics sont exécutés par les condamnés dont il ne manque jamais, attendu que les mauvais traitements qu'on fait subir à la population de couleur la portent souvent à résister à ses bourreaux blancs. Sur une étendue de moins de dix milles, j'ai vu au moins quatre cents de ces condamnés; les grandes routes et les chemins vicinaux, les conduites d'eau et autres travaux publics ont pris un grand développement, et cependant se

maintiennent en parfait état d'entretien ; si l'on considère combien est courte la journée de travail d'un homme, dans ce climat, on pourra se faire à peu près une idée du nombre de condamnations qui sont prononcées ici chaque année.

J'ai été étonné aussi du petit nombre de nègres purs, que j'ai rencontrés à l'île de France ; car il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que l'esclavage y est aboli et, jusqu'alors, tous les esclaves étaient des nègres. Lorsque je demandai ce qu'étaient devenus tous les noirs qui se trouvaient dans le pays, on me fit cette laconique réponse : « Ils deviennent tous de même, et bientôt la race en aura complètement disparu. »

Le paysage offre, tant sous le rapport des formes qu'affectent les montagnes, que sous celui de la végétation, les plus beaux sujets qu'un peintre puisse désirer, et la population n'est pas une mine moins féconde à exploiter pour le peintre de genre ; seulement, ce qui me parut étrange, c'est que je ne trouvais de ce côté de l'île, ni dans le voisinage de la ville, aucun costume vraiment original, comme j'en avais tant vu de l'autre côté. J'en fus d'autant plus affligé, que nous devions bientôt partir et qu'il me fut impossible de recueillir tous ces précieux motifs d'études, comme j'en aurais eu grande envie.

Aujourd'hui, 9 mars, nous passons sous la ligue, pour la seconde fois, et nous avons mis le cap directement sur Point-de-Galle, la pointe méridionale de Ceylan. Nous avons rasé le banc de Nazareth, célèbre par le naufrage de la *Méduse*, que notre Reisziger a aussi illustré en musique. Depuis que nous avons quitté cet endroit, nous avons un calme continuel, et malgré la marche rapide de notre vapeur, je puis me mettre en imagination à la place de ces malheureux qui, sur un misérable radeau, durent flotter des semaines entières sous ce soleil brûlant, sans provisions suffisantes d'eau ni de vivres. Dieu préserve d'un pareil sort tout brave marin !

CEYLAN

CEYLAN.

— ARRIVÉE A POINT DE GALLE. — BATEAUX PILOTES DE CEYLAN. —
PHYSIONOMIE DE LA VILLE. — COMMERCE ACTIF. — COSTUMES.
— PROMENADE A LA CÔTE ORIENTALE. — TEMPLE ET PRÊTRE BOUDDHIQUES. —
ÉCRITURE CINGALAISE. — UN SERPENT SACRÉ.
— RARETÉ DES FEMMES. — PRÉCAUTIONS A PRENDRE DANS LE COMMERCE. —
PÈLERINS ET BONZES SIAMOIS.

Sur la route de Malacca dans l'archipel Indien,
18 mars 1853.

Le 10 mars, à la nuit tombante, nous aperçûmes le phare de Point-de-Galle, établi sur la pointe méridionale de Ceylan ; mais comme la côte est dangereuse, nous mîmes en panne et nous attendîmes le point du jour pour entrer dans le port. Bien que nous nous fussions tenus pendant toute la nuit, à environ quarante milles de la côte, nous vîmes, à minuit, arriver à bord un pilote dans une pirogue, construite d'une façon si étrange, qu'un homme, qui n'aurait pas l'habitude de ce genre de bateau, ne songerait jamais à se risquer en mer sur une telle embarcation. Elle consiste tout sim-

plement en un tronc d'arbre creux de quinze à dix-huit pouces de largeur; sur ce tronc, deux planches minces sont assujéties en guise de bords, pour empêcher les vagues d'entrer; la largeur intérieure est tout au plus de douze pouces, de sorte qu'on a juste de quoi se tenir assis sur une planchette transversale et qu'il faut avoir les pieds croisés l'un sur l'autre, à moins pourtant qu'on ne préfère se mettre à cheval sur cette étrange machine et laisser pendre ses jambes dans l'eau. A première vue, il n'est pas un marin qui ne pense que cette pirogue doit infailliblement chavirer, et cependant on l'en préserve par un appareil aussi simple qu'ingénieux; de l'avant et de l'arrière de la pirogue partent, à angle droit, deux longues perches de six à huit pieds de long; à l'extrémité de ces perches est fixée une forte solive de six à huit pouces en diagonale avec la pirogue; cette solive peut, à volonté, plonger dans l'eau ou en sortir, et elle rend cette embarcation aussi solide qu'un bateau construit selon toutes les règles de l'architecture navale. Plus tard, je me suis servi moi-même plusieurs fois de ces sortes de bateaux pour aller à la chasse ou faire d'autres excursions, et je les ai de fait trouvés à toute épreuve.

En quittant Ceylan, nous trouvâmes des bateaux pêcheurs construits sur le même modèle, jusqu'à une distance de soixante à soixante-dix milles en mer.

Le port de Point-de-Galle a un aspect étrange. Sur une longue langue de terre, ou mieux sur une étroite péninsule, derrière laquelle se trouve le port bien abrité, est située la ville; elle est assez bien fortifiée et avec son mélange de vieilles maisons hollandaises et indiennes, à moitié cachées derrière des arbres, elle a une physionomie assez pittoresque. De nombreux blocs de rochers sont disséminés devant le rivage, et la mer vient s'y briser avec un fracas épouvantable; le reste de la côte est couvert d'innombrables cocotiers, au-dessus desquels on aperçoit çà et là une petite colline bleue ou la blanche pyramide d'un temple de bouddhistes. La baie était remplie de nombreux navires, de toute forme et de toute grandeur, les uns en chargement, les autres en déchargement, et entre lesquels circulaient une masse de *prahous* qui font le commerce des côtes. Ces derniers me rappelaient tout à fait, par leur tournure, ces petits bateaux de papier qu'étant enfant, je lançais sur l'auge qui se trouvait sous le vieux poirier, dans la cour de la maison paternelle. Dans la construction de la plupart de ces bateaux de Ceylan il n'entre presque pas de fer; pour les assembler et les relier, on se

sert de clous de bois et de cordes faites avec du chanvre de coco qui forme l'enveloppe extérieure et fibreuse de la noix.

A peine étions-nous à l'ancre, qu'une masse de pirogues, telles que je viens de les décrire, vinrent se presser autour de notre frégate; elles étaient montées par des gaillards à moitié nus qui nous firent, en un anglais impossible, leurs offres de service; ils vantaient leur talent de blanchisseur et leur probité exemplaire, dont ils nous présentaient pour preuves une masse de certificats, les uns neufs, les autres sales et déchirés. Lorsque toute la bande se fut élancée à bord, toutes les caïutes se trouvèrent envahies par ces serveurs empressés, dont plusieurs avaient des certificats délivrés par nos camarades de la frégate *Susquehannah*, qui était passée là dix mois avant nous. Un homme du nom de Daniel — j'ignore si c'était celui de la fosse aux lions — était recommandé particulièrement pour sa probité; je confiai mon linge à ce bon sujet, et, après avoir terminé cette affaire importante, je me mis en grande tenue pour aller un peu visiter la ville et jeter à la boîte des lettres qui devaient porter dans la patrie mes vœux les plus ardents pour le bonheur de ceux à qui elles étaient adressées.

La première chose qui me frappa, ce fut le costume des hommes de Ceylan; ils se fixent, autour des hanches, une grande pièce de mousseline qui leur descend comme une robe de femme jusqu'au dessous de la cheville; la plupart avaient le haut du corps nu; les hommes des classes supérieures portent seuls une chemise ou de courtes jaquettes. Les hommes portent aussi les cheveux longs et retroussés par derrière en forme de chignon, ce qui, avec leur jupon, les fait ressembler tout à fait à des femmes.

Les jeunes enfants de 5 à 8 ans étaient, au contraire, charmants; avec leurs traits doux et bons, leurs longs cheveux noirs et bouclés, ils ressemblent moins à des garçons qu'à de jolies petites filles.

J'eus bientôt vu ce qu'il y avait dans la ville; les rues sont uniformes et il n'y a ni places ni édifices qui vailent la peine qu'on en parle.

Ce qu'il y a de mieux, c'est encore les fortifications, dont quelques-unes sont très-anciennes et tombent en ruine; elles sont toutes assez pittoresques et je les ai dessinées.

Cependant, je désirais bien voir un peu le pays; aussi, le 11, je me levai au point du jour pour aller visiter au moins la côte orientale. Tandis que je cheminais sur le sable du rivage, le soleil parut derrière les cimes des pal-

miers ; il avait beaucoup plu la nuit précédente et l'atmosphère était encore chargée de vapeurs qui voilaient entièrement l'horizon de la mer ; au-dessus de la forêt de palmiers, on voyait s'élever, en tourbillonnant, de petits nuages de fumée bleue, sortant des chaumières indiennes et qui se mêlaient aux brouillards dont elles étaient recouvertes. Le soleil sortit de ces brumes, semblable à un disque de fer rouge, d'une grandeur extraordinaire ; la côte était toute unie et sablonneuse, de sorte qu'à chaque fois que la vague se retirait, le sable humide reflétait longtemps la teinte rouge du soleil. Au premier plan, des hommes nus, à la peau brune, étaient occupés à mettre leurs bateaux à flot, tandis que plus loin bon nombre de petites pirogues avaient déjà déployé leurs voiles. C'était, surtout sous le rapport des magnifiques effets de couleur et de lumière, un des plus beaux sujets de paysage que j'aie jamais rencontrés ; je regrettai vivement d'avoir laissé à bord ce qu'il fallait pour peindre ; je dus me contenter de prendre sur le papier un croquis du tableau et d'en fixer les teintes dans ma mémoire.

En compagnie d'un matelot, qui m'accompagnait dans mon excursion et portait mon bagage, je marchai d'un bon pas et j'arrivai, au bout de peu de temps, dans des champs de riz marécageux.

Comme je n'espérais trouver à faire que des études ornithologiques, je n'avais apporté que mon album, mon fusil à deux coups et tout mon équipage de chasse ; je ne fus pas longtemps sans avoir fait lever de ces champs de riz quelques bécasses, certaines espèces de hérons qui m'étaient inconnues, et de petites grues. Malheureusement je n'avais pas de chien, car j'aurais pu alors faire une chasse bien plus fructueuse.

Cependant quelques petits gamins cingalais me tinrent lieu de chiens avec assez d'avantage. Ces drôles, qui courent tout nus, faisaient lever les bécasses et allaient me chercher celles que j'avais tirées dans la vase noire où ils pataugeaient avec bonheur. Comme le soleil commençait à chauffer un peu trop, j'allai me mettre au frais sur une éminence ombragée par des cocotiers et là je me mis en devoir de vider et de dépouiller mon gibier, car sous ce climat brûlant, on ne peut pas différer longtemps cette besogne. Cela fait, je tirai de mon havresac mon frugal déjeuner, composé de biscuit de mer et de viande salée, et je le dévorai avec un véritable appétit de chasseur ; l'eau n'étant pas potable à l'endroit où je me trouvais, je n'en savourai qu'avec plus de plaisir quelques magnifiques cocos qu'allèrent me cueillir

mes jeunes cingalais ; je ne sais si cela tient à la chaleur excessive qu'il faisait alors et à la soif brûlante qui me dévorait, mais jamais rafraîchissement ne me fit plus de plaisir et ne me sembla plus exquis que ce lait de cocotier.

Non loin de là se trouvait un petit temple de bouddhistes ; sur la prière des Indiens, je laissai mon fusil et mon couteau de chasse à quelque distance, et j'allai rendre visite au prêtre qui y résidait.

Ce petit temple, de forme octogone, était situé au sommet d'une colline et entouré d'un mur d'environ quatre pieds d'élévation ; à côté, et un peu plus bas, il y avait une espèce de parvis avec un mur d'enceinte pareil à celui du temple ; on y descendait par un perron de quelques marches. A la porte de la cour intérieure du temple une petite lampe brûlait dans une niche située sur le côté gauche. A droite de cette cour intérieure et un peu plus haut, se trouvait, dans une enceinte particulière, un puits sacré devant lequel s'élevait un petit autel.

Quelques marches conduisaient de la première cour à ce puits, sans qu'on eût besoin cependant de traverser la cour la plus intérieure, et un second escalier conduisait également de la première cour à la maison du prêtre, située un peu plus bas.

Le temple, comme je l'ai déjà dit, était de forme octogone ; il avait quatre portes, protégées chacune par un avant-toit que supportaient d'élégantes colonnettes ; le tout était surmonté d'une pyramide en maçonnerie massive à la pointe de laquelle étaient des ornements en fer, d'où pendait un faisceau de petites cloches. Chaque temple bouddhiste a une pyramide semblable, soit posée sur le temple même, comme ici, soit élevée à peu de distance comme un monument séparé ; cette pyramide contient toujours une relique quelconque du célèbre réformateur de la religion brahmanique ou dieu principal Bouddha.

A l'intérieur du petit édifice se trouvaient, en face des quatre portes, quatre sanctuaires représentant l'image de Bouddha et celles de quelques saints ou dieux inférieurs ; devant chacun de ces sanctuaires s'élevait un petit autel sur lequel étaient déposées diverses offrandes, telles que fleurs, graines, palmes, fruits et quelques monnaies de cuivre de peu valeur.

Les parois intérieures de l'octogone étaient ornées de peintures représentant des sujets religieux, et dans lesquelles des éléphants blancs semblaient être particulièrement vénérés. On y voyait aussi beaucoup de martyres de

prêtres et de jeunes filles, dont quelques-uns étaient tués à coups de flèches ou à coups de sabre, tandis que d'autres étaient empalés, sciés, brûlés ou subissaient quelque supplice non moins atroce. Le principal persécuteur revenait souvent sous la forme d'un prince ayant la couronne sur la tête ; une de ces peintures le représente atteint par la vengeance céleste ; il est sur son lit de mort, un torrent de feu se répand autour de son cou et l'entraîne dans l'abîme infernal, où l'on voit déjà d'autres de ses compagnons couronnés, qu'une bande de diables blancs, avec de longues dents de sanglier, tourmente et fait rôtir de diverses manières.

Le vieux prêtre avait la tête et la barbe rasées, et le corps enveloppé d'une longue pièce d'étoffe de coton jaune-foncé ; il me montra tout avec empressement et bienveillance ; comme je voulais lui offrir une petite rémunération, il refusa de l'accepter et m'indiqua, en même temps, le bassin aux offrandes qui se trouvait devant un dieu au regard louche ; j'y laissai tomber mon présent et je reçus en échange, au moment de partir, de solennels salamalecs et un cadeau de fruits et de fleurs. Ce petit temple avec les palmiers et les quelques cabanes qui l'entourent, en y ajoutant un groupe d'indigènes pour animer le sujet, fournirait le motif d'un charmant tableau ; du reste, le pays en lui-même n'a rien de bien pittoresque.

A la nuit, j'allumai du feu, je me préparai, avec mes provisions, un souper frugal, puis, après avoir pris mon café et fumé un cigare, je m'étendis, comme je l'avais fait un an auparavant dans les montagnes de l'Amérique centrale, sur la terre du bon Dieu, et je dormis paisiblement jusqu'au lendemain matin ; le jour suivant, je recommençai à faire, comme la veille, la guerre au gibier et je ne fus pas moins heureux.

Ce jour là et le suivant se passèrent comme le premier, avec la seule différence que je traversai tantôt des rivières marécageuses, tantôt des bois, et que je fis plusieurs haltes, soit pour vider mon gibier, soit pour prendre quelques esquisses.

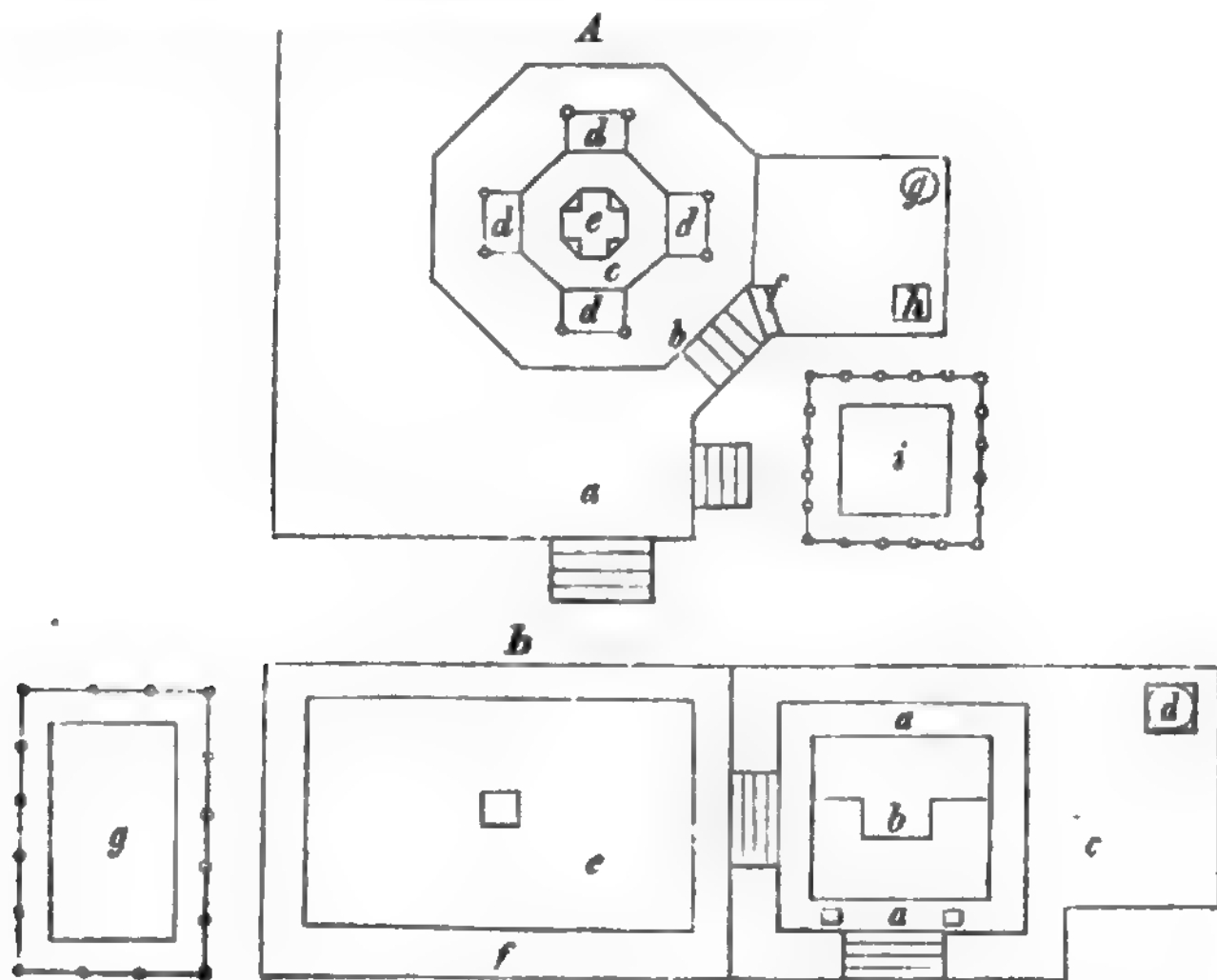
Le troisième jour, vers midi, j'arrivai à un autre petit temple, disposé d'une manière tout à fait différente de celui dont j'ai déjà donné la description ; il était, en effet, construit sur un terrain plat, et au lieu d'être octogone, il formait un carré parfait. Les idoles y occupaient trois sanctuaires ; celle de Bouddha était au milieu, un peu plus grande et plus en avant, et entourée de sculptures de bois peint ; à droite et à gauche de l'entrée, on

voyait, le glaive à la main, deux figures en pied, vêtues de longues robes et d'une physionomie assez débonnaire; les murailles étaient couvertes de peintures comme dans l'autre temple. La pyramide était construite à part, toutefois dans la même cour que les trois sanctuaires. Tout auprès, et relié à la pyramide par un péristyle, était un bâtiment d'environ soixante à soixante-dix pieds de long, avec quatre portes, contenant à l'intérieur une salle spacieuse dans laquelle se trouvait une espèce de chaire au milieu d'un carré fermé par une grille.

Ce bâtiment devait être affecté au culte, car la maison du prêtre en était entièrement séparée; toutefois, elle était, comme tous les autres bâtiments, entourée d'un péristyle.

Devant le temple, sous de sveltes et élégants palmiers, était une fontaine dont l'eau se déversait dans un bassin en maçonnerie, où on la puisait au moyen d'une coquille de coco attachée à une corde d'écorce.

Voici à peu près les plans des deux temples :



A PREMIER TEMPLE.

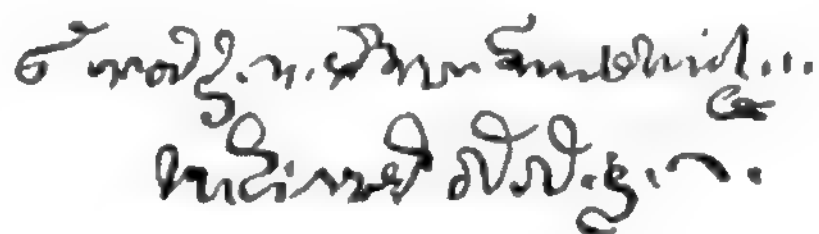
a Cour extérieure. — b Cour intérieure. — c Temple octogone. — d Portes avec de petits avant-toits. — e Sanctuaire. — f Cour latérale. — g Puits. — h Autel. — i Habitation du prêtre.

B DEUXIÈME TEMPLE.

a Temple. — b Sanctuaire. — c Cour latérale. — d Pyramide avec les cloches. — e Salle où est la chaire. — f Porche. — g Habitation du prêtre et son péristyle.

Sous les colonnes était assis un prêtre d'un rang plus élevé que le premier, comme semblait l'indiquer son vêtement de soie jaune-clair. Il était entouré de ses fils, vêtus d'une étoffe de coton jaune foncé, et il leur apprenait, ainsi qu'à plusieurs autres petits garçons accroupis en cercle, à écrire avec des poinçons de fer sur des feuilles de palmier, ce qui rappelait tout à fait le style et la manière d'écrire des anciens. Lorsqu'on a tracé les caractères sur la feuille avec le poinçon, on y passe une certaine huile et on fait sécher la feuille sur le feu ; c'est alors seulement que l'écriture ressort noire. Chacune de ces feuilles a deux trous par lesquels on passe un fil pour faire ainsi un livre. L'écriture a un aspect assez bizarre, mais lorsqu'elle est bien formée, comme, par exemple, celle du vieux prêtre, elle fait très-bien sur les feuilles blanchies du palmier.

En voici un échantillon :



Pour écrire, on tient le style d'une manière assez singulière ; le bout le plus pointu est légèrement incliné vers le corps, et l'autre, un peu plus lourd, est tourné plus en dehors.

J'avais grande envie de posséder un de ces styles et quelques feuilles de palmier écrites ; le vieux prêtre s'empressa de me satisfaire, mais, pas plus que le premier, il ne voulut entendre parler de paiement, et je dus avoir recours au tronc aux offrandes.

Je témoignai aussi le désir d'avoir un coran bouddhiste et une grammaire cingalaise que possédait le vieux prêtre, mais, comme il me parut avoir de la répugnance à s'en dessaisir, je me fis scrupule d'insister davantage.

L'après-midi était déjà assez avancé, et, comme ma permission expirait au coucher du soleil, je dus me hâter de regagner la côte. Je traversai pour m'y rendre une forêt de palmiers, où je vis un serpent admirablement tacheté et d'une longueur de cinq pieds environ. J'étais déjà sur le point de le tirer, pour en avoir la peau, lorsque quelques-uns des Hindous, qui m'ac-

compagnaient, s'élancèrent sur moi pour défendre le reptile; l'un d'eux poussa même le zèle jusqu'à se mettre devant le canon de mon fusil; ils avaient, sans doute, pour agir ainsi, un motif religieux. Je me vis privé de la sorte d'un magnifique spécimen de ce genre dont j'espérais enrichir ma collection; je ne me permis pas même d'aller examiner de plus près à quelle espèce appartenait ce serpent, pour ne pas fâcher ces braves gens qui m'avaient témoigné beaucoup d'amitié et de bon vouloir.

Je fus surpris du petit nombre de femmes que j'avais aperçues pendant ces trois jours; je n'en avais vu en tout que cinq, dont trois très-vieilles et deux toutes jeunes. Il est possible qu'elles restent dans l'intérieur des maisons, dont je n'ai visité que quelques-unes et très à la hâte; ou bien que, comme on l'assure, les femmes soient avec la population mâle dans la proportion de un à six.

Je me rendis à bord dans une des pirogues dont j'ai déjà parlé, et j'arrivai à la frégate encore une heure avant le coucher du soleil.

Le pont était rempli de visiteurs de toutes les classes. Des officiers anglais et des dames anglaises s'étaient réunis sur le tillac pour entendre la musique; les autres parties du navire étaient pleines de Cingalais de diverses conditions, parmi lesquels un grand nombre offraient en vente des dents et des mâchoires d'éléphant, d'autres des pierreries, des modèles de pirogues, etc. Quelque bas que paraissent les prix, si l'on n'a pas l'expérience de ces sortes de marchés, on risque encore d'être trompé; le mieux est de chercher à échanger les objets qu'on vous présente contre de vieux habits, du vieux linge que les indigènes recherchent par-dessus tout. C'est ainsi que je donnai quelques-unes des chemises si maltraitées par ces dames hottentotes et quelques effets d'habillement pour deux jolis modèles de pirogues, une caisse de cigares et une mâchoire d'éléphant.

Un vaisseau de guerre siamois avait amené une masse de pèlerins; car Ceylan, dans la capitale de laquelle (à Candy) se trouve une dent de Bouddha, est un lieu saint. Parmi ces pèlerins, il y avait plusieurs bonzes, dont deux d'un rang élevé, qui nous avaient également fait l'honneur de venir nous rendre visite. Je présentai à l'un d'eux la feuille écrite de palmier, qu'on m'avait donnée dans l'après-midi, et je le priai de me la lire, ce qu'il fit très-volontiers d'une voix nasillarde, et en psalmodiant à peu près comme nos prêtres à la grand'messe; il m'expliqua ensuite, en anglais,

aussi bien qu'il put, que c'était une prière pour un homme engagé dans une périlleuse entreprise.

Peu à peu nos visiteurs se retirèrent et on tira le coup de canon du soir; brisé de corps et d'esprit, j'allai chercher dans mon hamac un repos salutaire, et le lendemain matin, à mon réveil, je m'aperçus au mouvement du navire que nous étions déjà rentrés en pleine mer. En effet, je ne vis plus Ceylan que comme une ligne bleue à l'horizon, et si je n'avais eu, pour me convaincre, mes esquisses, mes peaux d'oiseaux, mes habits sales et ma fatigue, j'aurais à peine cru que je venais de passer quatre jours sur cette île. Si cela doit continuer ainsi, il me semblera, à mon retour à New-York, que j'ai rêvé avoir fait un voyage autour du monde, tant les images et les impressions se succèdent rapidement et s'effacent les unes les autres.

SINGAPORE

SINGAPORE.

ARRIVÉE DANS LE PORT. — IMPORTANCE CROISSANTE DE SINGAPORE.
— LA VILLE. — CASERNES DES CIPAYES. —
LES SAMPANS. — NAVIGATION ENTRE LES ILES. — VILLAGES DE PÊCHEURS.
— ACHATS A BON MARCHÉ. — POULO-PASSE. —
POURS. — CIMETIÈRES. — PLANTATIONS DE POIVRE ET DE MUSCADE.
— COLONS CHINOIS. —
REPAS DANS LA CABANE DE PÊCHEURS. — ARRIVÉE A HONG-KONG.

A bord, le 1^{er} avril 1853, dans la mer de la Chine.

Vers son extrémité sud-est la route de Malacca, large au commencement, se resserre de plus en plus, à tel point, que nous avions presque constamment d'un côté la côte, de l'autre, de petites îles. Le 25 mars au matin, nous rencontrâmes une frégate anglaise à voiles, que remorquait un vapeur. Le navire nous salua et nous répondîmes à son salut, ce qui nous donna une charmante image en miniature d'un combat naval pacifique ; ensuite les deux vaisseaux anglais mirent en panne et passèrent sous notre poupe, tandis que notre musique jouait l'air du *God save the queen*. Un peu après,

le pilote vint à notre bord et apporta des lettres pour quelques-uns de nous, ce qui fut une cause de joie pour ces privilégiés et d'envie pour les autres dont je faisais partie.

Le même soir, nous entrâmes dans le port de Singapore que nous trouvâmes plein de vaisseaux et surtout de jonques chinoises ; il n'y avait dans le nombre qu'un seul navire américain. Le jour précédent nous avions rencontré sept clippers de la marine américaine.

Singapore, déclarée colonie anglaise en 1819, pour dédommager l'Angleterre de la reddition de Batavia et faire contrepoids à l'influence hollandaise dans les Indes orientales, était déjà depuis longtemps alors une place très-importante ; cependant les discordes civiles avaient mis le pays si bas, qu'en 1819, lorsque les Anglais prirent possession de l'île, il ne s'y trouvait plus que 150 habitants. Sir Stamford Raffles dit que, lors de la fondation de la ville actuelle, on retrouva encore des restes assez considérables de l'ancienne ville. La nouvelle colonie a rapidement prospéré, son port-franc y attira des négociants et des colons de tous les pays, et elle est devenue en très-peu de temps une place marchande qui déjà peut être nommée à bon droit le Londres des Indes orientales.

C'est là que je vis pour la première fois des jonques chinoises, ces étranges bâtiments si lourds, qui s'élèvent à une grande hauteur au-dessus de l'eau et dont je parlerai plus au long en racontant mon séjour à Hong-Kong. Il n'y avait pas une demi-heure que nous étions dans le port, que déjà notre vaisseau était assiégé par d'innombrables chaloupes qui venaient les unes chercher du linge à blanchir, les autres faire du commerce ; ceux qui les montaient s'efforçaient, en criant et en gesticulant, d'escalader les flancs de notre navire ; mais quelques seaux d'eau salée qu'on leur jeta sur la tête, les contraignirent bientôt à la retraite. C'étaient des Malais et surtout des Chinois, la tête rasée, les yeux fendus en amande, tous solidement bâtis. J'employai le reste du jour à faire une promenade par la ville, mais je fus peu content de ses rues sales qui ont un air moitié anglais, moitié chinois, et où une foule bruyante de marchands crient leur marchandise, sur mille tons faux et glapissants. Je me réserve de dépeindre les Chinois, leurs maisons et leur genre de vie, lorsque je parlerai de Canton où je verrai tout cela beaucoup plus exactement et de première main. Ici les Chinois sont pour la plupart bateliers, manœuvres et portefaix, et il paraît qu'ils y rendent de

bons services. Le quartier européen est le meilleur de la ville et se compose presque entièrement de jolies villas avec des jardins. La garnison est composée, comme à Ceylan, moitié de troupes anglaises et moitié de cipayes. Les casernes de ces derniers ont un aspect assez singulier ; c'est un grand carré entouré d'une colonnade derrière laquelle se trouve une rangée de tentes formées tout simplement de nattes suspendues ; dans ces tentes les cipayes, demi-nus, sont accroupis à terre avec toute leur famille, nue de la tête aux pieds, car en dehors du service, on met bien vite de côté l'uniforme gênant. Il y a aussi un corps de constables en uniforme bleu et armés de gourdins ; ce corps est composé entièrement d'indigènes. On trouve à Singapore quelques hôtels à l'européenne, très-bien tenus mais fort chers, comme j'avais déjà pu m'en apercevoir à l'île de France.

Quand je revins à bord j'appris, à ma grande joie, que le commodore avait déjà loué pour trois jours un bateau et un guide à mon intention, afin que je pusse faire mes excursions le long de la côte. Ces petits bateaux nommés *sampans*, sont les plus commodes en pareil cas ; ils n'ont pas plus de 25 pieds de long, sont très-effilés, un peu renflés vers le milieu et voguent au moindre souffle de vent ; il y a à l'avant quatre rameurs et un homme au gouvernail. La partie du milieu, qui est la plus large, est couverte d'un toit de nattes ; il peut s'y tenir et y coucher deux ou trois personnes. A l'arrière, il y a un petit foyer pour faire la cuisine, et la nuit on étend sur tout le bateau une couverture de nattes supplémentaires.

On embarqua quelques provisions de riz, thé, biscuit, etc. et un petit tonneau d'eau ; nous arborâmes un pavillon américain et dès le jour suivant, nous commençâmes à naviguer entre de nombreux groupes de petits ilots, sur la plupart desquels étaient construits des villages de pêcheurs malais. En beaucoup d'endroits étaient tendues de grandes nasses, faites de baguettes et de roseaux. Les roseaux étaient disposés de telle sorte, que les poissons pouvaient, aussi bien à la marée basse qu'à la marée haute, entrer aisément dans la nasse, mais ne pouvaient plus en sortir.

En d'autres endroits, des pêcheurs, montés sur de petits bateaux, étaient occupés à harponner des poissons, ce qu'ils faisaient avec une remarquable adresse. J'achetai d'un Chinois, qui conduisait à la ville un bateau d'ananas, douze de ces fruits excellents, moyennant six cents, et cette provision nous suffit à tous pendant nos trois jours ; plus loin, vers le soir, j'achetai pour le

même prix, un nombre suffisant de savoureux poissons de mer qui nous fournirent à tous les sept un diner et un déjeuner complets.

Sur plusieurs îles il y avait des champs assez vastes, semblables à nos champs de choux et de pommes de terre, qui étaient entièrement plantés d'ananas; car, dans ces derniers temps, on a acquis la conviction que ces fruits deviennent plus gros et plus doux lorsqu'ils sont cultivés, que ceux qui viennent à l'état sauvage dans les bois où pourtant on en trouve encore une grande quantité. Les maisons sont, pour la plupart, tout au bord de l'eau; à cause de la marée et des visites de certains animaux peu agréables, on les bâtit entièrement sur pilotis à 10 ou 12 pieds au-dessus du sol. La nuit on retire les échelles qui servent d'escalier pendant le jour.

Cette première nuit je couchai à Poulo-Passe, petite île, située à l'entrée de la route de Malacca. La nuit, surtout à la nouvelle lune, il arrive souvent que des tigres viennent de terre à la nage, car ici le canal en plusieurs endroits n'a pas plus d'un demi-mille anglais de largeur. J'aurais volontiers dérangé un de ces animaux dans son bain nocturne, mais j'eus beau me tenir aux aguets, aucun ne me fit le plaisir de se montrer; cependant il faisait un si beau clair de lune qu'on aurait très-bien pu lire. Je fus d'autant plus dépité de n'avoir pas aperçu le moindre tigre que peu de jours auparavant, dans un village de pêcheurs, à peine éloigné d'un mille, un de ces rôdeurs avait attaqué une vieille femme et l'avait emportée après avoir renversé plusieurs hommes qui étaient accourus au secours de la malheureuse victime.

J'avais résolu de remonter un peu le River-Juvong qui s'avance assez loin dans l'intérieur de l'île, et longtemps avant le point du jour, nous étions déjà en route. Mes matelots m'ayant dit qu'il y avait au bord de la rivière beaucoup de bécasses, je me plaçai dans un endroit favorable pour attendre le jour. En effet, je ne tardai pas à en voir passer une bande, et la couleur claire de leurs plumes, se détachant sur l'eau d'une teinte foncée, je les visais d'autant mieux; j'avais à peine le temps de charger mon fusil, tant elles se suivaient vite; mais au bout d'une demi-heure la chasse était finie; il ne venait plus, de loin en loin, que quelques retardataires. Ces bécasses étaient plus petites qu'elles ne sont ordinairement dans nos pays, mais grasses et succulentes, et nous en fîmes un excellent diner. Je trouvai çà et là sur le rivage des pistes de sangliers, qui devaient être très-lourds à en juger par les empreintes qu'ils avaient laissées; mais je dus renoncer, au bout de peu

de temps, à suivre leurs traces, car les roseaux épais et la vase noire et poisseuse, dans laquelle je m'enfonçais jusqu'au-dessus des genoux, étaient des obstacles insurmontables ; les bateliers malais n'auraient, d'ailleurs, voulu à aucun prix, entrer dans les jungles, de peur de tigres, et, en vérité, ils n'avaient pas tout à fait tort ; attendu que, d'une part le tigre est très-friand de la chair des hommes de couleur, d'autre part qu'une jungle est le terrain le plus défavorable pour livrer bataille à ce féroce animal ; en effet, la vase et les bambous épais vous y permettent à peine de vous retourner et vous mettent presque dans l'impossibilité de faire usage de vos armes.

Un peu plus haut, en remontant la rivière, j'arrivai à un petit village, construit exactement comme ceux qui sont sur la côte, et dont les habitants étaient occupés à faire cuire des vases de terre dans des fours tout à fait primitifs. Les vases sont placés sur une couche de bois, sur ces vases on met encore du bois, puis des vases et ainsi de suite jusqu'à la dernière couche de bois qui est couverte d'une couche d'argile dans laquelle on laisse une petite ouverture pour le feu ; le tout est entouré de terre glaise de toutes parts et ressemble parfaitement à nos fourneaux de charbonniers ; cependant ces vases étaient très-bien cuits ; les uns étaient noirs, les autres d'un brun rougeâtre, et tous de forme assez élégante. Non loin du village, dans le bois, se trouvait le cimetière ; les tombeaux les plus grands et les plus apparents étaient entourés d'une balustrade en bois très-bien sculpté ; autour des autres il n'y avait que des quilles également en bois sculpté, qui tenaient lieu de pierre tumulaire. Aux tombeaux de femmes, l'extrémité supérieure de la quille était plate tandis qu'à ceux des hommes elle se terminait par un bout sculpté. Sur plusieurs de ces quilles de bois on avait attaché des morceaux de coton blanc, sans doute dans quelque intention religieuse, car ceux que je questionnai à ce sujet, soit qu'ils ne me comprissent pas, soit qu'ils ne voulussent pas me comprendre, ne me donnèrent aucune explication satisfaisante. Un homme à qui je demandai un bon affût, pour attendre le tigre, m'indiqua un peu plus en amont de la rivière, un endroit où l'on en avait récemment pris un dans un piège, et il s'offrit à me servir de guide.

Comme nous avions alors la marée haute, nous pûmes remonter encore la rivière pendant environ 5 milles, jusqu'à un endroit où elle se termine par une espèce de petit étang. Mais les bateliers ne voulurent absolument pas aller plus loin ; je mis donc ma carabine sur l'épaule, j'en donnai une

autre au matelot, et au guide le fusil double, que par précaution j'avais chargé à balles, et nous nous mimes en route, à travers les hautes herbes. Je conseille aux chasseurs de se munir, en pareil cas, de fortes bottes de pèche, s'ils ne veulent emporter à leurs jambes une superbe collection de sangsues. Plus loin nous rencontrâmes un sentier battu qui nous conduisit à une plantation de poivre. « Combien de fois n'ai-je pas entendu, chez mon père, souhaiter à quelqu'un, en guise de malédiction, d'aller dans le pays où pousse le poivre, et qu'il y en a peu, pour qui s'est réalisé ce souhait charitable ! Puissent tous ceux qui peuvent m'avoir voulu le même bien se réjouir en apprenant que je fais partie à cette heure de cette minime exception ! » Telle fut la pensée qui me vint en passant entre ces petites collines qui ressemblaient assez à une plantation de houblons ; la plante grimpe comme les pois autour d'une perche, et le fruit, qui ressemble à un raisin vert avec des grains de la grosseur de jeunes pois, pousse sur de petites branches tombantes ; la feuille est fraîche, d'un vert brillant et en forme de cœur. Le sol était pierreux et les coteaux secs ; mais la partie basse sur laquelle ils s'élevaient était marécageuse, on y respirait un air humide et lourd.

Un peu plus loin on préparait ce qu'on nomme le *gambeir* ; on l'obtient en faisant bouillir les feuilles d'un arbuste et il fournit une belle teinture jaune et jaune brun. On avait fait aussi un essai de plantation de noix de muscade ; mais les arbres étaient encore jeunes et ne pouvaient se comparer à ceux que j'avais vus à Ceylan. C'est, du reste, un arbre charmant avec ses feuilles d'un vert sombre au milieu desquelles brille un fruit couleur d'or assez semblable à une petite orange ; quand ce fruit est assez mûr, il se fend et laisse voir la noix qui est noire et recouverte d'un beau réseau rouge. On dégage alors la noix de ce réseau qui, séché convenablement, fournit un condiment d'un goût très-agréable, improprement nommé chez nous fleur de muscade ; on le lave dans l'eau salée et on le fait sécher lentement à l'ombre. On mange également l'enveloppe extérieure du fruit cuite avec du sucre. Ces plantations étaient cultivées par des Chinois, mais même cette race si dure semblait ne pas pouvoir supporter ce climat malsain ; ils étaient maigres et avaient un air misérable ; plusieurs, ainsi que je l'avais déjà remarqué chez les habitants des villages riverains, étaient couverts d'ulcères et de pustules ; il y en avait même un dont une bonne partie du nez et des joues était rongée.

Les maisons en cet endroit étaient entourées de palissades, par motif de sûreté. Non loin de là on me montra le piège à tigres; c'était une fosse d'environ 12 pieds de profondeur, couverte de bâtons minces sur lesquels était posé comme amorce un morceau de viande.

Les Chinois étaient déplaisants et inhospitaliers; bon nombre fumaient de l'opium et étaient couchés à moitié ivres dans des coins; c'est à peine, s'ils voulaient me permettre de boire une gorgée d'eau, bien différents en cela des bons Malais. On ne voulut, à aucune condition, me donner des cocos, sous le prétexte que personne ne pouvait monter sur l'arbre. J'eus alors, sans plus de façon, recours à ma carabine, je visai à la queue d'un joli groupe de noix, et du coup, j'en fis tomber cinq très-belles, pleines d'un suc rafraichissant; je me décidai à les emporter avec moi et je donnai en paiement une pièce d'argent aux Chinois qui maugréaient. Comme le soir approchait et nous enveloppait déjà d'un épais brouillard, nous nous remîmes bien vite en route pour redescendre la rivière, car si j'avais grande envie d'emporter une belle peau de tigre, je me souciais beaucoup moins d'attraper la fièvre fatale des jungles. Chemin faisant, je tirai quelques beaux oiseaux, entre autres un pigeon sauvage dont le plumage était admirable.

Nous descendîmes très-lentement la rivière, car je comptais bien surprendre encore un sanglier au clair de la lune; mais mon espérance fut encore une fois déçue, et, profitant d'une agréable brise de terre, nous voguâmes jusqu'à une petite île, nommée *Poulo-Seaga*, où nous jetâmes l'ancre et où nous passâmes la nuit sous notre toit de nattes, après avoir fait un copieux souper.

Un de mes bateliers était natif de cette île et m'assura qu'il s'y trouvait des sangliers; aussi, dès qu'il fit assez clair pour pouvoir distinguer la visière et le point de mire, je m'engageai dans une jungle. J'y vis assez de pistes, mais je restai longtemps sans voir aucun gibier, lorsque j'aperçus, à 150 pas environ, un vieux sanglier mâle qui se roulait dans le marais. Je me glissai, sans bruit, de son côté, mais, tout d'un coup, il prit la fuite et disparut dans un massif de roseaux. Je n'en revis plus d'autre, mais je tirai quelques poulets des jungles ressemblant beaucoup à nos poulets domestiques d'Allemagne, qui, si je ne me trompe, proviennent de la même race. Quand je vis, saignant à mes pieds, le coq au plumage bigarré, je me trouvai

dans la même position qu'un chasseur novice qui a pris un canard privé pour un canard sauvage et qui craint d'être querellé par la fermière. Lorsque je revins au petit village des pêcheurs, les bateliers me préparèrent un délicieux ragoût de poulet, dont la sauce était assaisonnée de noix de coco et de noix muscade, de poivre indien, de curry et autres ingrédients, et aurait fait honneur à un cuisinier parisien ; nous eûmes ensuite un bon riz, et, pour dessert, une tasse de café d'un parfum admirable et un excellent cigare de Manille.

Cette fois je ne mangeai pas dans le bateau, mais dans une cabane où l'on m'avait étendu à terre une natte de paille propre et bien tressée, sur laquelle on avait mis le couvert ; chaque ustensile était sur une petite assiette de terre, et le tout sur un grand plateau de métal ; pour siège, j'avais un escabeau d'une hauteur d'environ douze pouces. Les habitants, pendant que je mangeais, se retirèrent discrètement dans une autre pièce, seulement ils jetaient de temps en temps, à travers un rideau de natte, un regard de curiosité sur l'étranger hardi qui venait de si loin. Ici non plus je n'ai pas vu des femmes, à l'exception d'une très-vieille, et d'une petite fille d'environ six ans.

Lorsque j'eus dépouillé tous mes oiseaux, il était grand temps de songer à retourner à la frégate.

Je revins par une autre partie de l'archipel de Singapore et j'abattis encore, en route, un assez bon nombre de bécasses et quelques espèces de mouettes. Tous ces oiseaux étaient très-dodus, ainsi qu'un aigle que j'avais blessé aux ailes et que j'apportai vivant à bord du navire.

Le 29, au matin, nous nous remimes en route et, dans l'après-midi du même jour, nous sortîmes de la route de Singapore pour entrer dans la mer de la Chine. J'espère voir, dans quatre ou cinq jours, les côtes du céleste empire.

Hong-Kong, le 8 avril 1853.

Il y a une heure que nous sommes arrivés ici, et après une traversée de 156 jours, nous voici heureusement parvenus à l'endroit où commence, à proprement parler, notre expédition. Les deux derniers jours nous avons traversé un groupe d'îles nommé *Rover-Island*, c'est-à-dire, îles des bri-

gands, à cause des nombreux pirates qui infestent les côtes du sud-ouest; il ne faut pas confondre ce groupe avec celui des îles des voleurs, situé beaucoup plus à l'est; nous sommes entrés ensuite dans l'archipel chinois qui, sous le rapport pittoresque, a de beaucoup surpassé mon attente. Au lieu d'îles plates et insignifiantes que je m'attendais à voir, je vis des masses de granit de formes admirables, et l'atmosphère, lourde et vaporeuse, produisait, le matin et le soir, les plus beaux effets de lumière. Mille jonques, de toutes formes et de toutes grandeurs (et je dis mille dans le sens propre du mot), couvraient au loin la mer; les unes faisaient la pêche, les autres le commerce des côtes. A 5 heures, nous doublâmes le cap derrière lequel est située Hong-Kong et le grand pavillon du commodore Perry fut salué par les canons du *Plymouth* et du *Saratoga*, vaisseaux des États-Unis auxquels nous rendimes, non moins bruyamment, leur bruyant salut. Peu de temps après, on apporta à bord notre sac de lettres et j'eus le bonheur d'être au nombre de ceux qui en reçurent. Envié par plus d'un de mes camarades, je me retirai à l'écart pour lire à mon aise, tandis que ceux qui n'avaient rien reçu regardaient l'eau avec humeur, ou cherchaient à soulager leur dépit par un *dam your eyes!* à moitié étouffé.

HONG-KONG

HONG-KONG.

SALUTS DANS LE PORT. — POSITION ET FORTIFICATIONS DE HONG-KONG.
— PROMENADE DANS LA VILLE. —
ACTIVITÉ DU COMMERCE. — COMMERCE DE L'ARGENT. — TABLEAUX A BON MARCHÉ.
— VUES PITTORESQUES. — UN TEMPLE DE FO. — ORACLÉ. —
LES MISSIONS ANGLAISES EN CHINE. — LES MINUTIES DU SERVICE MILITAIRE.
— LA COMÉDIE JOUÉE PAR LES MATELOTS. —

Rade de Macao, mer de la Chine, 17 avril 1853.

Comme je l'ai dit, à la fin de ma dernière lettre, nous entrâmes le 8 au soir, dans le port de Hong-Kong ou Victoria, ainsi que l'ont rebaptisé les Anglais.

La plus grande partie du jour suivant fut employée en visites officielles et autres cérémonies d'usage.

Notre navire était en parade, c'est-à-dire qu'au grand mât flottaient le grand pavillon, ainsi que l'*union-jack* (1) et le pennon du commodore; qu'on

(1) L'*union-jack* est un petit pavillon bleu étoilé, qui se hisse ordinairement au beaupré.

avait hissé le pavillon anglais au mât de misaine; que les hamacs, bien lavés et bien blancs, étaient à découvert dans les filets de bastingage; et les officiers et l'équipage en grande tenue. On commença par faire au pavillon anglais un salut de vingt et un coups de canon, puis un salut amiral de treize coups, autant pour une frégate française qui se trouvait alors dans le port, idem pour le commodore anglais, et chacun de ces saluts était rendu par ceux à qui ils s'adressaient; enfin vint le salut d'usage pour le gouverneur; bref, c'était un feu continu; et, avec toute la poudre qu'on jeta au vent, on aurait pu livrer un joli combat naval. Quand ces compliments bruyants furent terminés, je me rendis à terre avec les autres officiers qui avaient des permissions, pour visiter un peu la ville.

Hong-Kong, ainsi que tous les ports dont les Anglais ont pris possession dans ces derniers temps, a toutes les qualités requises au point de vue maritime, et il eût été difficile de mieux choisir. Situé au nord-est d'une île montagneuse, qui a de dix-huit à vingt milles de circonférence, au milieu d'un archipel également montagneux, ce port très-spacieux a l'avantage d'avoir deux entrées qui se font face, de sorte qu'il est accessible, sans danger, par presque tous les vents.

L'eau est assez profonde pour que les navires ayant un tirant d'eau de quinze pieds puissent jeter l'ancre à très-peu de distance, et que ceux dont le tirant d'eau est de vingt-cinq pieds ne restent pas à plus de trois ou quatre cents yards. Un terrain argileux, mou et résistant, tient parfaitement l'ancre jusqu'auprès du rivage, et un vaisseau qui, venant à chasser sur ses ancres ou à les perdre, serait jeté à la côte, n'éprouverait que des avaries insignifiantes, lors même que les montagnes, de huit cents à mille pieds d'élévation, qui entourent le bassin du port, ne le protégeraient pas déjà suffisamment contre le typhon qui, en automne et en hiver, cause dans ces eaux beaucoup de désastres. La situation du port de Hong-Kong est également excellente, au point de vue de la défense; un petit nombre de batteries de côtes avec quelques vaisseaux de guerre, chaloupes canonnières ou batteries flottantes, occupant les deux entrées, suffiraient amplement à repousser toute espèce d'attaque. Les montagnes de granit qui se trouvent dans l'île, fournissent d'excellente eau et en quantité plus que suffisante, bref, le frère John Bull s'est fait là un bon nid; il n'y a pas jusqu'aux désavantages du pays qui ne tournent à son profit : ainsi, l'île, ne produisant pas assez

pour la subsistance de ses habitants, est obligée d'avoir recours à l'importation. A l'époque de la guerre des Anglais contre la Chine, il y avait, à l'entrée occidentale, un assez grand fort protégé par un second fort, situé à l'intérieur même du premier et à une demi-portée de canon seulement du rivage; l'un et l'autre étaient occupés par une forte garnison de Tartares chinois. Quant aux avantages énormes, que présente Hong-Kong, sous le rapport commercial, il suffit, pour s'en faire une idée, de songer avec quelle rapidité cette place a atteint le degré de prospérité où elle est aujourd'hui, de voir ses nombreux et superbes édifices publics, ses belles et spacieuses maisons, l'activité qui règne dans ses larges rues et l'air de bien-être qu'on y remarque partout.

A cause de la disposition du terrain, Hong-Kong n'avait, il y a peu d'années, qu'une seule rue parallèle au rivage; maintenant, elle en a déjà trois, en partie parallèles, en partie superposées, et reliées entre elles par de nombreuses rues transversales, qui, en beaucoup d'endroits, sont à escaliers. Même les petites gorges qui se trouvent entre les montagnes, et certaines pentes saillantes sont déjà couvertes de constructions monumentales assez pittoresques. La plus importante est la nouvelle résidence du gouverneur, qui, alors, n'était pas encore terminée.

Elle s'élève sur une hauteur formée en partie de terrains rapportés; à côté, au-dessus et au-dessous de cette résidence, se groupent une caserne d'infanterie, la cathédrale, bâtie dans le style gothique, le palais archiépiscopal et une caserne pour un régiment de cipayes. Le style anglo-gothique de plusieurs de ces édifices ne s'accorde pas, selon moi, avec le paysage; le style vénitien, roman ou même renaissance, s'harmonierait infiniment mieux avec le climat et le caractère du pays. Mais c'est une des particularités de John Bull, que tous les pays du monde lui semblent être plus ou moins des annexes de l'Angleterre, et que, partout où il s'installe, il traîne avec lui tout ce qu'exige le ciel brumeux de son île; en Norwège et à Rio-Janeiro, sur les glaciers de la Suisse, comme au pied de l'Himalaya, aux sources du Nil ou aux bords du Sacramento, à Canton ou à Ispahan, partout il veut avoir à déjeuner son thé, ses œufs à la coque, ses *toasts*, son beefsteak avec accompagnement obligé de *Morning-Chronicle* ou de *Times*. Cependant, on ne peut méconnaître que c'est surtout à ce sentiment excessif de nationalité, dont les manifestations sont souvent si blessantes

pour les autres peuples, que l'Angleterre doit, en grande partie, sinon entièrement, sa puissance et sa grandeur. Je ne m'étendrai pas sur les effets bons ou mauvais que peut avoir ce trait distinctif du caractère anglais ; je laisse ce soin aux politiques, aux philanthropes et aux cosmopolites. Ce qui m'a été particulièrement désagréable, en ma qualité d'artiste, c'est l'aspect des édifices anglo-gothiques que l'on voit à Hong-Kong ; et plus encore, les quartiers sales et puants, espèces de cloaques où grouille la population chinoise. Dans des rues et des ruelles étroites, malpropres et sombres, se presse une foule bruyante et dégoûtante au dernier point ; on y voit de petites maisonnettes dont le rez-de-chaussée est le plus souvent une boutique, derrière laquelle sont une ou deux chambres obscures et un étroit escalier qui conduit à l'étage supérieur. Cet étage, qui est en saillie de quelques pieds sur le rez-de-chaussée, est celui où se trouvent les chambres à coucher. On mange et l'on se tient généralement dans les boutiques qui, du côté de la rue, sont ouvertes dans toute leur largeur, de sorte qu'on peut plonger librement le regard dans l'intérieur des familles.

Ici, c'est un tailleur avec quelques ouvriers, assis, les jambes croisées, sur leur établi, ce qu'on retrouve dans tous les pays que j'ai visités ; c'est même une chose assez curieuse que cet air de famille qu'on remarque chez les tailleurs de toutes les parties du monde ; là, c'est un cordonnier ; plus loin, un changeur qui, le nez armé d'énormes lunettes, examine d'un air rusé les dollars qu'on lui présente et en échange desquels il vous donne une masse de petites monnaies chinoises enfilées dans une ficelle ; cela s'appelle des *cash* et il en faut 1,250 pour faire un dollar, de sorte qu'un homme vigoureux pourrait à peine traîner quelques dollars de cette monnaie. Plus loin encore, c'est une gargote où l'on voit toutes sortes de viandes équivoques, coupées en petits morceaux, des oignons, des olives et une masse de légumes et de fruits d'un aspect étrange, passés dans de petites brochettes de bois ; toutes bonnes choses qui attirent les gourmands chinois et font fuir quiconque n'est pas né au céleste empire.

En face, est l'atelier de l'honorable M. Ming-Qua, peintre de paysages, de portraits et de cartes géographiques ; il copie aussi la musique, et ce digne artiste, assisté de huit ou dix ouvriers peintres, est en mesure de vous livrer autant de copies que vous voulez de quelqu'air populaire, qui, par conséquent, se vend bien. Le bon marché est le principal mérite de ces

peintures. Moyennant deux dollars, on peut se procurer une vue de toute la ville de Hong-Kong, de la dimension de trois pieds, peinte avec de vraies couleurs à l'huile, sur toile très-solide, et, si l'on marchandé un peu, on reçoit encore, par-dessus le marché, un joli cadre verni en noir. Ce cadre, pris à part, coûte autant que le tableau, mais, en ajoutant fort peu de chose au prix, on peut aussi avoir le tableau par-dessus. Des produits vraiment remarquables de la peinture chinoise, ce sont les représentations de costumes chinois, peintes en gouache sur papier de riz de six à huit pouces; on peut en avoir une douzaine pour deux dollars, et c'est véritablement un prix fabuleux, car les costumes sont copiés très-fidèlement et avec beaucoup de soin; il est vrai qu'il y a dans ces peintures quelque chose d'un peu étrange: cependant, elles sont, à certains égards, parfaites comme exécution: ainsi, le caractère des étoffes est admirablement rendu et les petites têtes des personnages sont dessinées et peintes avec un certain talent.

Les cartes géographiques sont copiées avec la plus scrupuleuse fidélité et même, sur les cartes marines, la profondeur de l'eau est indiquée très-exactement.

Ici déjà, une bonne partie de la population vit sur des bateaux; mais comme j'espère voir à Canton cette existence aquatique dans toute sa perfection, je me réserve d'en parler plus amplement lorsqu'il sera question de cette dernière ville.

La plus grande partie du temps que nous restâmes à Hong-Kong, je l'employai à faire, hors de la ville, de nombreuses études de paysages; car les sujets pittoresques ne sont pas rares dans ce pays. La plus belle vue est celle que l'on a d'une hauteur située près de la Garde-marine. La ville apparaît un peu plus distinctement qu'une masse confuse, s'étendant au pied de rochers pittoresques, dont la formation a beaucoup d'analogie avec celle des montagnes de la Basse-Suisse; les innombrables groupes de l'archipel montagneux forment à ce tableau un fond admirable sur lequel se détachent en tons chauds les côteaux plus rapprochés, qui sont un mélange de terre et de roche d'un jaune rougeâtre; au premier plan, de grands arbres, d'un vert vigoureux, font un agréable contraste avec un temple de Fo, construit en granit gris-bleu et à moitié caché derrière leur feuillage.

Il y avait dans la baie beaucoup de navires à l'ancre, entre autres cinq

ou six steamers de diverses grandeurs, et, dans un endroit à part, les carcasses de deux vaisseaux de ligne, l'un de cent canons, l'autre de quatre-vingts, tous les deux recouverts d'une toiture en bois et ressemblant à deux vieux invalides. Ce sont de bons et vieux navires qui, après avoir longtemps et vaillamment servi leur pays, pourrissent maintenant et tombent en ruine dans des mers étrangères.

Hélas ! le sort du marin n'est guère différent de celui de son navire. L'un de ces vieux débris sert de dépôt d'opium, et l'autre d'hôpital. A côté d'eux, un troisième, plus petit, est transformé en église flottante, pouvant contenir environ cent cinquante personnes.

Après avoir fidèlement dessiné et colorié de mon mieux tout ce que je viens de décrire, je fermai mon carton, mon pliant et mon parasol, et j'allai rendre une visite au dieu Fo, dans le petit temple dont j'ai déjà parlé. Un vieux bonhomme, dont l'œil petillait de malice sous ses grandes lunettes, m'accueillit avec un *tshing-tshing* (bonjour) et me présenta une toute petite tasse de thé sans lait ni sucre. Je le regalai, en échange, d'un petit paquet de cigarettes chinoises, qu'il accepta en faisant toutes les cérémonies d'usage et une foule de révérences. Nous en allumâmes chacun une, et le vieil habitant du céleste empire me montra l'intérieur du temple. Ces présents de cigarettes, soit dit en passant, sont, dans ce pays, une politesse très-peu ruineuse, car elles ne coûtent qu'un schelling (1 fr. 25 c.) le mille ; ce qui n'empêche pas qu'on ne les reçoive toujours avec beaucoup de compliments.

L'intérieur était un grand espace environné de colonnades comme l'atrium des anciens. En face de l'entrée, à l'autre extrémité, se trouvait le sanctuaire où était le dieu principal ; à droite et à gauche de celui-ci, deux autres sanctuaires, plus petits, contenaient des dieux d'un rang inférieur. Qui ne connaît ces bonnes divinités chinoises avec leurs yeux en coulisse, leurs grosses bedaines, leur barbe clair-semée, leurs longues queues et leurs physionomies joviales ? Elles sont chargées d'une foule de pendeloques, représentant des lions, des serpents, des lézards et autres animaux ; leurs autels sont ornés des sculptures les plus bizarres, ainsi que de vases et d'ustensiles plus bizarres encore et dont la plupart sont restés pour moi une énigme, malgré la bonne volonté que mit mon guide à m'en expliquer l'usage. J'avais bien lu plusieurs fois le livre de Räder, intitulé : *Le Voyageur autour du*

monde, par un voyageur malgré lui, j'avais étudié, avec la plus grande attention, les chœurs chinois qui s'y trouvent; mais, cependant, je n'étais pas encore assez familiarisé avec la langue chinoise pour tenir couramment une conversation.

Au moment même où j'entrais dans le temple, quelques femmes étaient occupées à y faire leurs dévotions; voici comment : d'abord agenouillées sur une natte devant le dieu principal, elles se prosternent plusieurs fois, le front contre terre, puis secouent une boîte dans laquelle se trouvent un certain nombre de petits bâtons, jusqu'à ce qu'elles en aient fait tomber un. Sur ce petit bâton, est écrite une lettre; la femme crie cette lettre au prêtre assis dans la nef latérale, et celui-ci en prend note. La même chose se répète six ou sept fois; chaque fois, le prêtre détache d'une ficelle, où elles sont enfilées en grand nombre, une formule écrite sur papier jaune, et de toutes ces formules il compose une espèce de constellation. Puis chaque dévote reçoit un paquet de brins de paille ou de petites enveloppes de papier contenant de l'encens. Elle y met le feu, les présente au dieu principal, en faisant force révérences, et va ensuite les déposer dans plusieurs bassins remplis de sable, sur des autels qui se trouvent, les uns devant le dieu principal, les autres dans d'autres parties du temple, devant des dieux inférieurs.

Pendant que toutes ces offrandes d'encens répandaient leur fumée dans le temple, la femme qui priait agenouillée sur la natte, prit deux petits morceaux de racine de bambou, en forme de demi-lunes, et, après en avoir touché son front, elle les éleva en l'air; la manière dont ils retombaient me parut encore être considérée comme une sorte d'oracle. Ainsi finit ce pieux exercice.

Dans plusieurs temples que je visitai plus tard, je vis répéter les mêmes cérémonies. Dans quelques-uns, l'habitation du prêtre, composée de plusieurs appartements, faisait partie du temple; à d'autres, on voyait, à droite et à gauche, devant l'entrée principale, deux lions, et, un peu plus en avant, des bâtons de pavillon, dont le nombre et la grandeur paraissaient généralement être en rapport avec la grandeur et l'importance du temple.

En ville, je fis la connaissance d'un M. D..., missionnaire anglais, qui habite, avec sa famille, la belle et spacieuse maison des Missions. C'est un homme instruit et affable qui jouit d'une excellente réputation.

Dans une autre circonstance, je fus présenté à l'évêque de Hong-Kong,

qui, bien qu'agé de 40 ans à peine, paraît en avoir 70 ; il passait pour un homme de grand talent et d'un profond savoir, ce qui l'a fait arriver si vite à la haute position qu'il occupe et qui lui vaut annuellement 2,000 livres sterling (30,000 francs). Autant que j'ai pu en juger, pendant le peu de temps qu'il m'a été donné de les voir, je suis porté à croire que ces deux prêtres méritent la haute estime qu'on leur accorde, aussi bien par la manière dont ils s'acquittent de leur ministère, que par leur vie privée et leurs qualités d'excellents pères de famille. Mais, en voyant la magnificence de ce palais épiscopal, cette belle et confortable maison des Missions, en apprenant surtout le traitement considérable dont jouissait ce prélat, je fus amené, malgré moi, à me demander si cet argent, qui sort en très-grande partie de la bourse de gens pauvres et pieux, était bien employé conformément aux intentions des donateurs.

Madame Ida Pfeiffer, de Vienne, dans son *Voyage autour du monde* (livre que j'estime infiniment, à cause de la clarté, de la simplicité et de l'élégance du récit), en parlant des missions de la Perse et de l'Hindoustan, fait ressortir le grand inconvénient de la vie aisée et même opulente des missionnaires, et de leurs mariages avec des Européennes, qui parviennent très-rarement à s'acclimater, ce qui nécessite le retour, provisoire ou définitif, mais toujours fort coûteux, de ces familles dans leur patrie. Elle cite, comme contraste, l'exemple du Christ et de ses apôtres qui, le bâton à la main et couverts d'un simple manteau, s'en allaient enseigner les peuples de tous les pays. D'après tout ce que j'ai vu jusqu'ici, je ne puis m'empêcher de dire que les observations de madame Ida Pfeiffer sont également justes pour les missions de Hong-Kong, surtout si l'on veut que le but religieux qu'elles doivent avoir en vue ne soit pas une affaire de forme et purement nominale.

Je regarde le célibat absolu comme une monstruosité, mais je recommanderais tout particulièrement à MM. les missionnaires d'épouser au moins des filles du pays dans lequel ils veulent enseigner l'Évangile ; ce serait un lien naturel qui les rattacherait aux populations, et les enfants qui naîtraient de ces mariages, appartenant au pays et au peuple qu'on veut convertir, élevés en bons chrétiens et en vrais serviteurs de Dieu, feraient, par leur exemple, la meilleure des propagandes ; ils contribueraient plus, à coup sûr, à répandre le véritable esprit chrétien et la vraie morale, que tous les catéchismes et les petits traités qu'on traduit, chaque année, dans des

langues sans nom, et qu'on distribue gratis par millions d'exemplaires à des gens qui ne les acceptent que pour la valeur du papier.

Un dimanche, j'eus aussi l'occasion de voir aller à l'église les soldats de la garnison anglaise. Il y avait eu, auparavant, inspection dans la cour de la caserne; l'adjudant, suivi de son caporal, passa et repassa devant le front de la troupe; il examina les soldats devant et derrière, redressant ici un bonnet de police, là une boucle, distribuant les réprimandes et relevant parfois le menton d'un conscrit *par une douce pression de la main*, comme dit le règlement, pression si douce que le nez du pauvre diable en saignait; chaque fois que l'adjudant s'arrêtait, le caporal s'arrêtait aussi; là où l'adjudant trouvait quelque chose à redresser, le caporal le redressait après lui, si l'adjudant faisait une observation ou lançait un regard significatif, le caporal mettait sous son bras son jonc d'Espagne, tirait de dessous son plastron un certain livret crasseux, couvert en parchemin, et y inscrivait une note qui faisait pâlir le délinquant; puis il se remettait à suivre, d'un air d'importance, son supérieur, dont il imitait de tous points les gestes et la démarche. Il faut avouer que cette manière militaire de dresser les hommes produit des effets merveilleux, et qu'avec un pareil système un lieutenant d'infanterie est quelque chose de grand!

L'inspection terminée, le régiment se rendit à l'église, musique en tête; les soldats n'avaient que le sabre; c'étaient, pour la plupart, de beaux et vigoureux gaillards, d'une tenue et d'une propreté irréprochables, et dont l'ensemble offrait un assez joli coup d'œil. Obtient-on quelque chose, sous le rapport moral, à ces parades d'église, je n'en sais vraiment rien; seulement j'ai remarqué, ce même dimanche, qu'aussitôt après dîner, des bandes entières de soldats allaient se répandre dans les nombreuses et sales fermes contiguës à l'extrémité ouest de la rue principale et exclusivement fréquentées par la plus infime populace chinoise et des dames d'une certaine classe. Il arrive parfois qu'une de ces charmantes Chinoises épanche sa colère, c'est-à-dire le contenu de certain vase que je ne puis nommer, sur l'habit rouge et le pantalon blanc de quelque soldat; il en résulte une certaine quantité de taches plus ou moins jaunes, qui fournissent à l'affreux caporal matière à inscrire de nouvelles notes dans son petit livret de parchemin, véritable livre du destin.

Nous avons à bord des distractions d'un genre plus relevé. Ainsi, par

exemple, nos matelots nous ont donné une représentation théâtrale à laquelle j'ai fourni mon contingent artistique, en peignant de merveilleux décors. Le gaillard d'avant formait la scène, l'avant servait de parterre, et le pont du *roof*, plus haut de huit pieds, fut transformé en loges où prirent place les officiers de l'escadre anglaise, ceux d'une frégate française, et d'autres invités de la ville, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de dames, et enfin les officiers de l'escadre américaine; tout le pont, au moyen de voiles et de pavillons, avait été changé en une grande salle et notre musique composait l'orchestre. Je vais donner ici la description de cette représentation classique, en vue d'être utile à nos dramaturges; puissent Laube, Gutzkow et Dingelstedt en faire leur profit!

La première pièce, composée par un anonyme, est intitulée : *le riche Fermier*. C'est l'histoire d'un fermier qui, après s'être enrichi par la contrebande, est sur le point de quitter le métier; mais il se laisse encore entraîner dans une entreprise où il se commet un assassinat; soupçonné d'en être l'auteur, il est condamné à mort; cependant, on découvre à temps le véritable assassin et le fermier est sauvé. La pièce fut bien représentée eu égard aux circonstances; le cuisinier du commodore, entre autres, jouait avec un naturel parfait le rôle d'un crieur-juré toujours ivre.

Le côté piquant de la chose, c'étaient surtout les rôles de femme. La femme du fermier était représentée par un gros matelot à jambes cagneuses, qu'on avait choisi à cause de sa voix grêle et flûtée; un mousse faisait la charmante petite fille du fermier. Comme cette jeune demoiselle restait court assez souvent, madame sa mère la rappelait à l'ordre, par quelques bourrades qu'elle lui appliquait à la dérobée; de temps en temps, madame tournait aussi la tête de côté, pour envoyer, derrière les coulisses, quelques petits jets de salive brunie par le jus de sa chique. Lorsqu'elle apprend la grâce du fermier, la fermière tombe évanouie dans les bras d'un des suppôts de Thémis, qui l'entourent. Il lui entra, sans doute, dans la gorge un peu de jus de tabac, ce qui lui causa une violente quinte de toux, pendant laquelle une chique, grosse comme le poing, vint s'appliquer sur le visage de l'agent de police en question, que lâcha madame en poussant un affreux : « *Damn the son of a gun* (1)! » La fermière tomba lourdement sur le pont et la toile s'abaissa sur ce groupe final.

(1) Maudit soit l'enfant de p... !

Ensuite vint une *laughable negro scene* (scène comique de nègres), car il n'y a pas de bonne farce américaine sans un nègre; toutefois, ce genre de divertissement est tout à fait intraduisible, et il ne serait même pas bon de le décrire. Puis, une danse de matelots, nommée *sailor's hornpipe* (la cornemuse du marin), fut très-bien exécutée par un homme de l'équipage, ainsi qu'un chant par deux jeunes mousses dont l'un était déguisé en fille et avait fort bonne grâce. Le spectacle se termina par la farce favorite : « *Poor Pilli-Caddy!* » ; c'est l'histoire d'un jeune homme qui, ayant épousé la veuve d'un capitaine de vaisseau qu'on avait cru noyé, vivait dans la crainte continuelle de voir revenir le premier époux réclamer la meilleure moitié de lui-même. En effet, il ne tarde pas à arriver un marin qui réclame brusquement sa femme; il l'a vu, dit-il, à la fenêtre et prétend l'avoir reconnue. Grand désespoir du pauvre Pilli-Caddy. Toutes les propositions d'accommodement que fait le loup de mer, comme, par exemple, un duel à mort, sont repoussées par Pilli. Le marin, transporté de rage, s'éloigne enfin pour prévenir la justice; il veut sa femme et rien d'autre! Pilli-Caddy n'a plus le choix qu'entre son Anastasie ou la mort; il préfère pourtant la première et ouvre la porte de sa chambre à coucher pour l'engager à fuir au plus vite. Mais, aux éclats de son amour et de son désespoir, dont il lui adresse dans l'obscurité la véhémence expression, il ne reçoit d'autre réponse qu'un formidable soufflet; puis la charmante dame qui le lui a appliqué se retire de nouveau dans la chambre à coucher et en ferme la porte au nez de l'inconsolable Pilli-Caddy. Il ne lui reste plus alors qu'à s'empoisonner; mais il se trompe de flacon, et, dans l'obscurité, au lieu de celui qui contenait du poison, il en prend un qui contient un purgatif dont les affreux effets ne se font que trop tôt sentir. Sur ce, le marin furieux se précipite dans l'appartement, brise en mille morceaux la porte de la chambre à coucher et en emmène sa chère moitié. Mais ce n'est pas Anastasie, car elle sort, au même moment, par l'autre côté, c'est une jeune parente à elle, qui était venue la voir à l'insu de Pelli-Caddy, et était restée dans la chambre à coucher. Le mystère commence à s'éclaircir. Le vieux loup de mer était second pilote à bord du navire du premier époux d'Anastasie, qu'il affirme, de la manière la plus positive, avoir vu se noyer de ses propres yeux; sur quoi l'heureux Pilli-Caddy, dont le mal de ventre s'est calmé pendant ce temps-là, remercie l'honorable public de l'indulgence qu'il a bien voulu lui témoigner et qu'il ose réclamer

encore pour la première occasion. Ainsi finit le spectacle, et, au lieu du roulement de voitures, qu'on entend alors à la porte de nos théâtres, on entendit le bruit que faisaient, dans l'eau, les rames de nos dix chaloupes, reconduisant nos invités à terre ou à leurs vaisseaux respectifs. Des bateaux chinois, qui, attirés par la lumière et la musique, s'étaient pressés, pendant la représentation, autour de notre navire et ne voulaient pas s'éloigner, malgré les injonctions des sentinelles, furent gratifiés de quelques seaux d'eau, voire même de pierres, et le silence de l'auditoire fut parfois troublé par des coups de sifflet ou des injures chinoises. Du reste, tout se passa on ne peut mieux et, comme représentant de la presse allemande, je crois avoir rempli convenablement mon devoir de critique.

EXCURSION A CANTON

EXCURSION A CANTON

(PREMIÈRE JOURNÉE.)

VOYAGE SUR LA RIVIÈRE DE CANTON. — INDOLENCE DES CHINOIS.
— PORTIFICATIONS. — ASPECTS DES RIVES. — WAMPOA. —
PERMISSION D'ALLER A CANTON. — COMMERCE DE LA RIVIÈRE ET HABITANTS
RIVERAINS. — BATEAUX DE FLEURS. — JONQUES DE GUERRE.
— FACTORIES EUROPÉENNES. — HOTEL CHINOIS. — VIE DANS LA RUE. —
MARCHÉ AUX POISSONS ET AUX LÉGUMES. — PORTEFAIX.
— LA DEMEURE D'UN MANDARIN. — COSTUMES. — COMMERCE ET INDUSTRIE. —
LA VILLE INTÉRIEURE. — UN MAGASIN DE SOIE.
— TROMPERIES. — ABAX OU COMPTEUR A BOULES —
LES BEAUX-ARTS EN CHINE.

Rade de Macao, 27 avril 1853.

Depuis hier nous sommes de retour de cette ville bruyante, assourdissante et puante de Canton. Je ne sais vraiment par où commencer ma description, comment recueillir mes sens, pour vous donner une idée claire de ce que j'ai vu ; je suis dans l'état où doit se trouver un fumeur d'opium, tant les souvenirs de ces deux derniers jours s'embrouillent et se croisent dans ma tête. Le plus court, ce me semble, pour sortir de ce labyrinthe, c'est de décrire le panorama tel qu'il s'est déroulé devant moi.

Après être resté ici pendant plusieurs jours à l'ancre, et avoir fait quelques provisions, nous remontâmes la rivière de Canton jusqu'à Wampoa. Plusieurs barques chinoises nous avaient demandé à pouvoir venir avec nous et nous les avons prises à notre remorque; l'une d'elles était chargée de sel, que le propriétaire avait l'intention de passer en fraude, car les droits sont très-élevés; mais son avidité l'avait poussé, pour réaliser un plus gros bénéfice, à charger sa barque outre mesure; de sorte que la mer, étant passablement houleuse, elle n'avait plus assez de flottaison pour empêcher les vagues d'entrer, et que bientôt elle commença à couler bas. Les Chinois effrayés eurent l'imprudence de laisser aller le câble de remorque, et, avant qu'on eût pu arrêter notre vapeur, ils se trouvaient déjà à un mille de nous, filant à la dérive. Ces pauvres diables accroupis sur le bord du bateau, plongés dans l'eau jusqu'à mi-corps, faisaient des signaux de détresse et appelaient au secours; néanmoins, il y en avait un qui gardait encore assez de sang-froid pour arranger coquettement autour de sa tête sa queue qui s'était déliée; il craignait, sans doute, de n'être pas en toilette convenable pour paraître dans l'autre monde. Il y avait tout près de ces infortunés une masse de bateaux pêcheurs, mais pas un seul de leurs compatriotes ne songeait seulement à leur porter secours, bien qu'ils recueillissent avec ardeur tous les débris et provisions qui se détachaient du bateau près de sombrer. On le mit en communication avec quelques anneaux de la grande vergue et bientôt il revint sur l'eau; une douzaine de nos matelots le vidèrent, et au bout d'une heure il était de nouveau en état de tenir la mer; seulement la plus grande partie du chargement était perdue et les matelots chinois retournèrent avec leur barque à Macao. Quant à nous, nous continuâmes à naviguer entre d'innombrables groupes d'îles. Vers midi nous arrivâmes à la Bogue, qui est l'embouchure proprement dite de la rivière de Canton, laquelle en cet endroit a environ quatre milles de largeur. Sur deux coteaux médiocrement élevés, sont des forts singulièrement construits; le long du rivage, il y a des batteries avec d'énormes embrasures, disposées de telle sorte, que les bouches des canons s'élèvent d'environ cinq à six pieds au-dessus du niveau de l'eau; d'autres murs, sans embrasures, suivent la direction du terrain qui monte, mais, par suite de cette disposition ascendante du terrain, tout l'intérieur des fortifications, excepté la petite partie située au bord de l'eau, est exposé au feu de l'ennemi. Juste au milieu de ces deux

forts, il y en a un troisième; ces fortifications armées de pièces de gros calibre, servies par de bons artilleurs, et appuyées encore au besoin par un certain nombre de chaloupes canonnières ou un vaisseau de ligne, suffiraient à elles seules pour défendre l'entrée du port contre des forces considérables. Cependant, lors de la guerre des Anglais contre les Chinois, les jonques de guerre prirent la fuite, et les garnisons des forts les abandonnèrent dès les premières bombes qui vinrent y éclater, de sorte que les Anglais n'eurent pas beaucoup de peine à forcer l'embouchure.

A mesure qu'on remonte le fleuve, les rives deviennent toujours plus plates et les immenses champs de riz ne sont que de loin en loin coupés par de petites collines. A une portée de signaux de l'embouchure, sur un petit rocher, se trouve une pagode; il y en a, le long du fleuve, quatre, dont la dernière est dans le faubourg même de Canton. Des rivières et des canaux coupent les vastes plaines en divers sens; sur les rives de plusieurs, on voit des villages et des hameaux, les uns, sur un terrain un peu plus élevé et construits de matériaux solides, les autres, dans la partie basse, et dont les maisons sont faites seulement de pieux et de bambous. Quand la marée montante vient submerger les champs, ces villages sortent du sein de l'eau comme autant de petites îles.

De lourdes jonques glissent sur les eaux du fleuve, que de petits bateaux pêcheurs sillonnent en tous sens, tandis que de grands vaisseaux européens sont à l'ancre ou bien, profitant de la marée, s'éloignent à toutes voiles. Nous remontâmes le courant à grande vapeur, et au coucher du soleil nous arrivions à Wampoa.

Il n'y a pas grand'chose à dire de ce port sinon qu'il sert d'entrepôt au commerce de Canton, absolument comme Kurhafen pour Hambourg et Bremerhafen pour Brême; car l'eau n'étant pas assez profonde pour permettre aux grands navires de remonter le fleuve plus haut, on doit décharger les marchandises à Wampoa dans des jonques et des bateaux. Cette localité peut contenir cent maisons de bambou et une population relativement beaucoup plus considérable; une quantité d'habitants au moins égale à celle de l'intérieur passe sa vie sur des bateaux. L'ancrage y est bon, sûr et spacieux, les communications avec la terre et Canton sont faciles; mais les champs de riz que couvre deux fois par jour la marée montante rendent le pays extrêmement malsain, et l'eau du fleuve, la seule qui soit potable,

donne facilement des coliques et la dyssenterie. Il y a ici des moustiques à foison, et le matin quelques-uns de nos midshipmen, dont les insectes avaient trouvé le sang de leur goût, avaient le visage entièrement criblé de piqûres.

Le navire ne devant rester à Wampoa que trois jours, et Canton n'étant qu'à douze milles, la moitié des officiers eut une permission de trente-six heures, à l'expiration de laquelle l'autre moitié devait avoir une permission d'égale durée; mais, comme ma présence à bord n'était pas aussi nécessaire, j'eus la permission pour les trois jours pleins.

La rivière est renommée pour ses pirates, et les Chinois n'étant pas animés d'intentions très-bienveillantes envers les étrangers, nous allions toujours quatre ensemble dans le même bateau, et dans la ville nous avions soin de ne pas trop nous séparer.

Je pris avec M. P., secrétaire du commodore, le maître canonnier et un de nos ingénieurs, un petit bateau de bambou sous le toit de nattes duquel se trouvait un siège commode; on nous distribua des pistolets et des munitions, et à la marée montante nous nous mîmes en route. En cinq heures, nous avions remonté le fleuve dont les rives plates se distinguaient à peine à travers l'épais brouillard du matin; de temps en temps, on voyait sortir de la brume une espèce de fantôme; c'était une lourde jonque qui nous regardait d'un air étonné, comme un énorme poisson avec ses deux grands yeux peints à droite et à gauche du beaupré. Nous passâmes la pagode dont j'ai déjà parlé, ainsi qu'une espèce de douane, mais nous ne pûmes pas découvrir la moindre curiosité jusqu'à dix heures environ, où un bruit effroyable de gongs (1), de cymbales et de voix humaines, nous annonça que nous approchions de Canton. Le brouillard se dissipa et nous pûmes à peu près contempler dans son ensemble cette scène bizarre.

La ville ne se présente guère que comme une masse innombrable de cabanes de bambou s'étendant le long du rivage, et au milieu desquelles se détache çà et là une maison un peu mieux construite en briques d'argile grises. A part la pagode, dont j'ai déjà fait mention, et quelques vastes bâtiments situés sur des collines en arrière de la ville qui semblaient être

(1) Le gong, instrument de musique des Chinois; c'est une plaque de métal dont on tire des sons très-éclatants en la frappant avec une baguette garnie de peau. (N. du T.)

des temples ou des fortifications, on n'aperçoit aucun de ces édifices ou monuments qui dominent l'ensemble dans la plupart des grandes villes. Des milliers de petites barques, dont chacune est pour une famille l'habitation et la patrie, sont attachées à des piquets le long du rivage. On en évalue le nombre à 60,000, chiffre qui ne me paraît pas exagéré; elles sont divisées en rues régulières et soumises à une surveillance sévère de la part de la police.

Les plus chétives de ces barques ont une longueur de quinze à vingt pieds environ; elles sont construites et couvertes en bambou, et les joints en sont bouchés par une espèce de ciment; les ais sont assemblés au moyen de roseaux fendus par lesquels ils semblent, pour ainsi dire, être cousus les uns aux autres. Ces barques sont habitées pour la plupart par de pauvres familles de pêcheurs que les nécessités de leur industrie forcent souvent à changer de place. A l'arrière du bateau se tient ordinairement la femme qui gouverne à l'aide d'une longue rame qu'elle fait aller de droite et de gauche à peu près comme la queue d'un poisson (1). L'homme se tient à l'avant et se sert d'une rame pareille qu'il dépose à l'occasion pour jeter son filet, dont les mailles sont faites soit de roseau, soit des fils qui se trouvent sur la noix de coco. Au milieu du bateau est la cuisine qui sert en même temps de chambre pour les enfants. Cependant le plus jeune d'entre eux est attaché sur le dos, soit de la mère, soit d'une sœur aînée. Il y a même dans le bateau une petite place d'un pied environ, réservée pour un autel domestique, devant lequel brûle une lampe.

Ce n'est là, toutefois, que la plèbe de la population ambulante du fleuve; l'aristocratie habite de vieilles jonques hors de service qui ont souvent plusieurs étages; un assez grand espace leur est réservé pour la commodité du débarquement, et elles sont ornées d'une certaine quantité de pots de fleurs qui leur donnent l'aspect d'une sorte de veranda. Parmi ces jonques, on aperçoit souvent un grand bateau peint en diverses couleurs et richement doré; c'est la demeure de quelque belle à la peau jaune, aux pieds courts et aux yeux fendus en amandes, qui vous lance des œillades non moins séduisantes qu'intéressées. Ces bateaux, nommés *flower boats* (bateaux de fleurs), sont habités par la portion du beau sexe qui, à Paris, domine dans

(1) C'est ce que les mariniens français appellent *godiller*.

(N. du T.)

le quartier de Notre-Dame-de-Lorette, lequel a donné son nom à toutes les dames de cette catégorie.

Les grandes jonques de commerce se tiennent plus vers le milieu du fleuve. Ces lourds et grossiers bâtiments de haut bord ressemblent assez à des éléphants qui s'élèvent au-dessus de l'eau à une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds et plus. Ils ont la poupe excessivement large comme celle des vieux vaisseaux de ligne hollandais; bariolés de mille couleurs et surchargés de dorures, leur pont est recouvert d'un grand toit de paille, ce qui rend plus pesantes encore ces pesantes machines. Leurs mâts, extrêmement gros et d'une seule pièce, portent, à l'extrémité supérieure, une poulie sur laquelle s'enroule un cordage de deux à cinq pouces de diamètre qui sert à hisser une pesante voile de natte, tendue au moyen de perches de bambou disposées de six en six pieds environ et fixée horizontalement au mât. La proue est ordinairement peinte en rouge, et l'on y voit, à droite et à gauche, deux grands yeux de bœuf qui ont souvent cinq pieds d'ouverture. Cela donne à ces jonques l'aspect de poissons gigantesques, et les Chinois pensent effrayer ainsi et tenir à distance les dragons et autres monstres marins qui, selon leur croyance, peuplent le fond des eaux.

Comme je demandais à quoi servaient ces yeux, on me donna, en un jargon mêlé de chinois, de portugais et d'espagnol, une explication à peu près ainsi conçue : « Pas avoir d'yeux, pas voir, comme lui sait que pouvoir pas voir ! » J'étais avec cela on ne peut mieux renseigné.

Ordinairement les grandes jonques de commerce ont à bord un ou deux canons pour se défendre contre les pirates du fleuve qui viennent très-souvent les attaquer.

Un peu plus près de la ville, et à côté d'un fort construit au milieu du fleuve, il y avait aussi quelques jonques de guerre d'une construction un peu plus fine que les jonques de commerce et moins hautes de bord. Ces jonques portent ordinairement de quatre à six canons de trois ou de quatre sur les côtés, une ou deux pièces longues de six ou de neuf à l'avant, et, parfois aussi, quelques petits canons à l'arrière. Quelques guingals ou fusils de rempart, dont le canon a de six à huit pieds de long et deux pouces de diamètre à la bouche, pivotent sur leur affût qui est fixé aux parois du navire. L'équipage est armé de fusils à mèche, de lances, de boucliers et de sabres; cependant, bon nombre d'hommes ont encore des arcs et des

flèches. De longues rames, au nombre de vingt-cinq ou trente, appuient au besoin l'action des voiles.

A certaines heures, trois fois par jour, je crois, on fait la prière. On entend alors ce bruit assourdissant dont j'ai parlé plus haut; les sonnettes, les cymbales, les cris se confondent et vous brisent le tympan; en même temps l'on tire un feu d'artifice, composé de serpenteaux et de petites fusées.

Après avoir fait encore un mille et demi environ, nous arrivâmes aux factoreries sur lesquelles nous avons vu de loin flotter les grands pavillons anglais, américain, français, suédois et autres. Ces factoreries sont construites en style européen moderne sur un morceau de terrain acheté aux Chinois; elles sont entourées d'une forte muraille. Entre les maisons et le fleuve, se trouvent des plantations très-bien entretenues et disposées avec beaucoup de goût; c'est, je crois, la seule promenade qu'il y ait pour les étrangers; au milieu de ces plantations qu'égayent plusieurs jardins et parterres de fleurs, s'élève une charmante petite église. Du quai des factoreries partent, dans la direction du fleuve, des rangées de palissades qui s'avancent dans l'eau jusqu'à une distance de quarante à cinquante pieds, et forment une espèce de port fermé dans lequel on n'a ménagé qu'un étroit passage pour les bateaux.

Cette précaution, qui ressemble assez à une mesure de guerre, est bien justifiée par les nombreuses vexations que les étrangers ont à souffrir de la part des Chinois. Je remarquai aussi que toutes les maisons de la factorerie avaient des portes très-solides et que souvent il y avait dans les comptoirs un certain nombre de fusils.

Je ne suis pas suffisamment renseigné sur la situation du commerce à Canton pour en parler d'une manière compétente; toutefois, beaucoup de personnes, en mesure de porter un jugement sérieux sur ce point, prétendent que Shangai, au nord de la Chine, commence à devenir pour Canton une rivale dangereuse, surtout en ce qui concerne le commerce du thé. En tout cas, la grande quantité de navires que l'on voit à Wampoa, l'immense quantité de numéraire en circulation, l'activité qui règne dans les factoreries, et le taux élevé de l'intérêt témoignent de la prospérité commerciale de Canton. Une chose qui m'a singulièrement frappé, ce sont les Chinois que l'on voit dans chaque comptoir où ils n'ont d'autre occupation que de vérifier les diverses espèces de monnaie qu'on y reçoit. Il ne faut à ces

hommes qu'un temps relativement très-court pour vérifier des sacs entiers de dollars qui sont la monnaie la plus courante; ils ne font que les tourner entre leurs doigts, les assortissant au fur et à mesure et les mettant dans des corbeilles particulières, suivant que ce sont des dollars espagnols, américains ou mexicains. Chaque maison de commerce par laquelle l'argent passe y imprime son estampille, de sorte qu'à la fin une pièce qui a beaucoup circulé ressemble à une pigne d'argent informe; il y en a même souvent qui sont brisées, et, malgré cela, il est cependant très-rare que les Chinois chargés de la vérification s'y trompent. Du reste, cette déformation des monnaies a peu d'inconvénients, car, dans le grand commerce, on pèse l'argent en bloc, et ensuite les Chinois en question examinent chaque pièce pour voir s'il ne lui manque rien de son poids.

Dès que nous fûmes entrés dans les jardins de la factorerie, une espèce de domestique chinois vint nous remettre une masse d'adresses de diverses boutiques; il nous les vantait toutes dans son affreux anglais et nous parlait surtout d'une certaine *cow-house* (étable) dans laquelle il nous voulait conduire. Que diable nous veut cet animal-là avec son étable, me disais-je, et pourtant nous nous mîmes en devoir de le suivre. Il nous fit sortir par la grande porte des factoreries et nous conduisit dans une étroite rue chinoise à l'extrémité de laquelle on lisait cette enseigne : *Acows-Hôtel*. Voilà donc le mot de l'énigme; c'était là son *cow-house*! M. Acow, gros Chinois obèse, la tête ornée d'une queue démesurée et le corps enveloppé d'un long vêtement bleu, nous demanda si nous désirions un *lunch* (déjeuner à la fourchette). Cette demande fut on ne peut plus agréable à nos estomacs affamés, et nous trouvâmes, en effet, un excellent déjeuner à la fourchette préparé à l'anglaise et qui faisait le plus grand honneur au cuisinier chinois qui l'avait exécuté. Il y avait, entre autres choses, de très-jolies côtelettes, mais je m'en méfiais un peu, craignant que ce ne fussent des côtelettes de chien; car je me rappelais l'anecdote de ce voyageur qui, croyant manger du pâté de canard, demanda à l'hôtelier chinois qui le servait si la viande de ce pâté provenait des *couac-couac*, à quoi l'hôtelier lui répondit : Non! *ouaou, ouaou* (1)! Cependant je goûtai mes côtelettes et je ne tardai pas à reconnaître qu'elles provenaient d'un excellent cochon de lait. Je dois dire,

(1) Il voulait imiter l'aboiement du chien





THE STREET IN A CHINESE CITY

toutefois, que dans la rue où nous avons passé pour venir chez M. Acow, des marchands de volaille exposaient des cages pleines de volatiles de toute espèce, et que, dans ces mêmes cages, j'avais aperçu plusieurs jeunes chiens d'environ deux à trois mois, qui m'avaient semblé destinés à régaler quelque gastronome indigène.

Notre déjeuner terminé, nous nous disposâmes à aller un peu visiter Canton; mais nous avons à peine fait cent pas dans notre rue étroite, que nous reconnûmes qu'il nous serait presque impossible de mener à bon fin cette téméraire entreprise; nous retournâmes donc sur nos pas, et, à la suite d'un conseil de guerre tenu chez maître Acow, il fut résolu de prendre un guide. Nous trouvâmes tout à point le *comprador* du navire, c'est-à-dire l'homme qui était chargé de faire en gros toutes les provisions fraîches pour l'escadre; il se mit à notre tête, et nous nous avançâmes à sa suite au milieu de cet océan humain qui roule ses vagues serrées et tumultueuses dans les rues de Canton.

Les premières rues que nous rencontrâmes, *Old et New China street* ressemblent un peu au passage des Panoramas à Paris, avec cette différence, toutefois, que le climat, étant ici constamment doux, rend inutile la toiture en verre. Elles ont environ douze pieds de large, sont pavées de grandes dalles de granit et traversées à leur milieu, dans le sens longitudinal, par un égout couvert; à droite et à gauche on voit des boutiques où des orfèvres, des marchands de soie et de thé, etc., étalent leur marchandise. En sortant de ces rues qui sont encore relativement assez larges, propres et tranquilles, on arrive d'abord dans une espèce de marché aux poissons et aux légumes. Je ne saurais mieux le comparer qu'au *Marché des Innocents* à Paris, réduit au centième; quant à la foule, au bruit, à la masse de marchands et d'acheteurs, à la variété d'odeurs méphitiques et à la classe de la population, la ressemblance est tout à fait frappante. Entre de hauts échafaudages, regorgeant de légumes et de fruits pour la plupart d'un aspect fort étrange, sont disposés de grands tonneaux au bas desquels sort un roseau creux par où leur eau, renouvelée sans cesse, coule comme une fontaine dans des cuves placées au-dessous et pleines d'écrevisses et de poissons plus bizarres les uns que les autres. Des portefaix, tantôt seuls, tantôt deux ensemble, portent, suspendus à des perches de bambou, toutes sortes d'objets parmi lesquels j'ai remarqué particulièrement des tonneaux plats con-

tenant des anguilles et de lanches de très-petite espèce. Ces portefaix sont en général d'une race particulière ; forts et trapus, ils portent avec aisance les plus pesants fardeaux et marchent en criant sans cesse : Ohé, ohé ! pour se faire faire place dans les rues qui n'ont, à Canton, que six pieds de large. J'ai vu bon nombre d'entre eux à qui la pression continuelle de lourds fardeaux avait fait venir une véritable bosse sur l'épaule droite dont ils se servent presque tous. Les habitants marchent d'un air affairé et ont une allure qui ressemble assez à celle d'un chien qui trotte ; ils ne s'arrêtent presque nulle part ; mais, dès que nous nous arrêtions pour acheter quelques bagatelles, nous voyions à l'instant même se rassembler autour de nous une foule de curieux qui barraient complètement la rue si étroite et forçaient les portefaix à redoubler leurs ohé ! Il y avait aussi, à ce marché, une espèce de bureau de police attenant à la maison d'un mandarin.

Sous le porche de cette maison soutenu par des colonnes de bois richement sculptées se promenaient quelques soldats à la démarche lourde et indolente. Leur uniforme consistait en une blouse bleue à garniture blanche, des culottes courtes en coton blen qui laissaient la jambe nue, des souliers, un chapeau de nattes et un bouclier en tresses de roseau sur lequel était peinte une tête de dragon. A la première cour dans laquelle nous entrâmes, était attenant une spacieuse galerie où l'on voyait un grand dieu domestique avec son autel ; à droite et à gauche de cet autel deux figures en pied, dont l'une le glaive nu à la main, semblaient faire sentinelles. Il y avait aussi dans cette galerie une espèce d'arsenal contenant de longues épées, des lames en forme de faux, d'autres en croissant et coupant des deux côtés près de la pointe, des arcs, des flèches, deux longs fusils de rempart et quelques fusils à mèches. Aux deux côtés de cette galerie comme à ceux de la cour, étaient adossées des espèces de petites échoppes où, selon toute apparence, couchaient les domestiques et les hommes de garde ; à l'une des colonnes était attaché un vigoureux petit poney pie, le seul cheval que j'eusse encore vu à Canton ; à côté était suspendue une selle recouverte de velours rouge et ornée de boucles d'or. Derrière cette galerie il y avait une seconde cour à laquelle était attenant une maison à deux étages ; c'est à l'étage supérieur que se trouvaient les chambres à coucher de la famille.

Je n'ai vu ici qu'une seule dame de qualité ; elle était dans un *sedan* ou chaise à porteurs recouverte d'une étoffe épaisse et que deux hommes por-

taient sur leurs épaules ; quant aux femmes appartenant même à la basse ou à la moyenne classe je n'en n'ai que très-rarement rencontré dans les rues. Les hommes de la classe moyenne sont ordinairement vêtus d'un caftan gris ou bleu-clair qui descend jusque sur les pieds, ou d'une tunique qui tombe jusqu'au dessous du genou. Les souliers sont généralement en soie noire avec des semelles de feutre très-épaisses ; les culottes vont jusqu'au genou et la jambe est couverte par un bas cousu d'étoffe blanche ou jaune claire ; lorsqu'il fait froid, on met par-dessus des espèces de guêtres ouatées qui partent de la cheville et vont jusqu'en haut des cuisses. Tout le monde a la tête rasée, excepté un cercle de quatre à cinq pouces de diamètre que l'on ménage à l'occiput et d'où les cheveux, tressés en une longue queue, pendent jusque sur les jambes ; mais, souvent aussi, cette queue est enroulée autour du crâne et couverte d'un petit bonnet de soie noire.

Les Européens n'ont accès que dans les faubourgs ; lorsqu'ils entrent dans l'intérieur de la ville, ils sont presque toujours insultés par la populace qui souvent même se porte contre eux à des voies de fait.

Nous suivîmes une rue le long du mur de ville auquel s'adossaient également beaucoup de maisonnettes du côté extérieur. De temps en temps, nous rencontrâmes une porte étroite et basse qui conduisait dans la ville ; quelques-unes de ces portes étaient surmontées d'une tour sur laquelle se trouvaient ordinairement deux ou trois canons de léger calibre. Le mur d'enceinte lui-même pouvait avoir une épaisseur de vingt à vingt-cinq pieds et une hauteur d'environ trente pieds.

On sait que dans les villes chinoises, chaque profession a son quartier ; nous traversâmes donc successivement des rues entières habitées par des orfèvres, d'autres par des tabletiers, des forgerons, des ferblantiers, des potiers et une foule d'autres artisans dont je ne saurais décrire le genre de travail qui m'était totalement inconnu. Ces derniers exposaient en vente des objets de formes étonnantes dont je ne pus, malgré mes questions réitérées, apprendre ni le but ni l'usage.

Notre brave guide était sans cesse occupé à nous faire hâter le pas autant que possible, car si nous avions le malheur de nous arrêter une seule minute, nous étions de suite entourés d'une foule de curieux qui bourdonnaient à nos oreilles comme les abeilles d'une ruche bien qu'en sons moins harmonieux.

Il n'était pas, d'ailleurs, fort agréable de rester en place; car l'atmosphère, déjà étouffante dans ces rues étroites, était chargée encore d'odeurs indescriptibles; c'était un mélange de graisse brûlée, d'encens, de fleurs, de cloaques et de toutes sortes d'infections capables de vous suffoquer. Enfin la presse commença à diminuer un peu, et notre guide, après nous avoir recommandé encore le plus grand calme et la plus grande prudence, se glissa avec nous, par une des portes, dans l'intérieur de la ville.

Le quartier où nous nous trouvâmes semblait être habité par une classe plus comme il faut; les boutiques étaient garnies de toutes sortes de lanternes en soie huilée, et l'on y voyait étalé un grand choix d'objets de laque. Les rues étaient aussi un peu moins encombrées et l'on nous laissa circuler sans obstacle; seulement on lançait, de temps à autre, à notre guide des cris qui me semblaient être des reproches, et qui lui faisaient de plus en plus hâter le pas. Bref, après nous avoir fait encore visiter trois rues que nous traversâmes en courant plutôt qu'en marchant, il nous reconduisit par une autre porte hors de cette ville hospitalière.

S'il arrive que des matelots ivres s'égarent dans l'intérieur de la ville, il y a souvent des querelles et des rixes entre eux et les Chinois qui les saluent volontiers en leur faisant siffler des pierres aux oreilles; il y a même eu, paraît-il, des cas d'assassinat.

Avant d'avoir atteint la porte de la ville, nous étions suivis par une assez belle troupe de gens du bas peuple qui nous poursuivaient de leurs sarcasmes, et déjà nous nous préparions à recevoir quelques coups de pierre; nous avions même serré nos rangs et nous nous tenions prêts à combattre, car nous étions assez forts et assez bien armés pour pouvoir, au besoin, nous frayer un passage à travers cette canaille qui ne paraissait pas précisément briller par le courage. Mais sans doute notre guide pensa que le mieux serait d'éviter un conflit; il nous fit donc entrer dans un magasin de soieries; nous traversâmes une cour au bout de laquelle était le magasin principal, et nous y trouvâmes un second groupe d'officiers de notre navire en train d'acheter des châles. Lorsqu'ils eurent achevé de faire leurs emplettes, la foule qui nous avait suivie s'était déjà dispersée.

Le marchand chez lequel nous étions entrés vendait de ces grands châles de soie blanche que nous voyons si souvent porter par nos belles dames de New-York, dont ils font ressortir la taille élégante en même temps qu'ils ca-

chent, sous leurs plis gracieux, les défauts des tailles moins parfaites. Ces châles, dont l'étoffe est encore toute unie, sont tendus dans ce magasin sur des métiers à broder ; on commence par y exécuter à l'encre de Chine, des dessins généralement très-riches et de fort bon goût ; après quoi l'on y brode, en soie des couleurs les plus brillantes, ces fleurs, ces oiseaux et ces guirlandes de feuillages qui brochent sur le tout et font aussi bon effet à l'envers qu'à l'endroit. Ce qui m'a étonné, c'est de ne voir que des hommes occupés à ce travail. Il se peut toutefois qu'il n'en soit pas ainsi dans toutes les salles, car nous n'étions pas dans l'atelier proprement dit, mais dans la salle de vente où se trouvaient encore, outre ces brodeurs, quelques autres ouvriers. Toutes ces belles choses étaient d'un bon marché si fabuleux, que si je n'avais pas dû faire encore sur mer un voyage de plusieurs années, ce qui nuit beaucoup aux étoffes de soie, j'aurais eu bien de la peine à résister à la tentation de faire des emplettes qui auraient peut-être complètement épuisé ma bourse ; je me bornai sagement à acheter quelques objets qui m'étaient nécessaires, tels que de grands et lourds foulards de soie coûtant un quart de dollar la pièce, c'est-à-dire environ un franc vingt-cinq centimes. Plus les objets étaient beaux et de luxe, plus le prix en était relativement bas.

Il y avait encore une autre rue entièrement habitée par des marchands d'articles de luxe d'un autre genre ; on y vendait des jeux d'échecs admirablement sculptés, des jeux de dames dont les pions étaient aussi d'un travail exquis, des porte-bouquets, des tabatières, des bonbonnières, des étuis à cigares et toutes ces mille petites superfluités de la vie ; à côté de cela, il y avait aussi de splendides ouvrages d'or et d'argent, et que sais-je encore ?

Jusque-là, j'avais cru qu'une jeune élégante qui se promène, au bras de son nouvel époux, dans les rues, sur les boulevards et dans les passages de Paris, est une exception glorieuse parmi les personnes de son sexe si elle ne tourmente pas sans cesse son mari en lui demandant de satisfaire mille caprices et d'acheter tout ce qui lui passe par la tête ; mais, depuis que j'ai vu Canton, je suis convaincu que la femme qui pourrait y résister à ce genre de tentation qu'augmente encore un bon marché fabuleux, n'aurait plus besoin que d'une paire d'ailes pour être un ange accompli.

Il ne faut pas, toutefois, que l'extrême modicité des prix empêche de marchander, car j'ai vu souvent des objets cédés pour la moitié de ce qu'on en demandait d'abord, et même le marchand donner encore par-dessus le

marché un *comtcha* (présent) de quelque valeur, ce qui est d'usage dans le commerce de ce pays. On ne doit pas oublier que le Chinois cherche toujours à tromper l'Européen et qu'il y réussit le plus souvent, car il est impossible d'imaginer une race de fripons plus éhontés que les marchands chinois. S'aperçoit-on à temps qu'il veut vous tromper et lui en fait-on le reproche, le Chinois se met à rire de bon cœur et vous complimente de ce que vous êtes encore plus fin que lui. La tromperie est reçue officiellement chez eux comme une des qualités requises pour le commerce.

Pour faire leurs comptes, les Chinois se servent d'une table qui ressemble tout à fait à celles que l'on voit dans nos salles de billard pour marquer les points des joueurs. Seulement, au lieu de trois rangs de boules, il y en a davantage. Le premier rang représente les unités, le second les dizaines, le troisième les centaines, etc. (1). Comme les Chinois comptent tout par *cash* dont il faut 1250 pour un dollar, ils ont sans cesse à opérer sur des nombres énormes; mais à l'aide de cette table ils calculent avec une facilité et une rapidité vraiment incroyables. Pour la tenue des livres en partie double, ils se servent d'un instrument pareil mais double; les boules de celui-ci sont noires d'un côté et rouges de l'autre, et chacune des deux personnes qui font des affaires ensemble a son côté à elle.

Dans un de ces magasins de soie, un de nos enrégés midshipmen fit un tour qui mit tout le personnel chinois en révolution. Il imitait à s'y tromper le miaulement d'un chat qu'il faisait semblant de chercher sous les tables, les caisses et les coffres; tous les Chinois couraient à quatre pattes derrière lui pour tâcher de découvrir la maudite bête qui pouvait faire tant de dégâts dans leurs précieuses marchandises. Cette scène était si bouffonne, que nous eûmes toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

J'ai visité aussi les boutiques de quelques peintres et j'ai trouvé leurs ouvrages de beaucoup supérieurs à ceux de leurs confrères de Hong-Kong; il y a notamment beaucoup de naturel et de vérité dans les dessins qui représentent des sujets purement chinois, et même ces sujets sont traités avec un certain talent; toutefois, l'exécution en est minutieuse au dernier point. Le tout est peint sur papier de riz, et ce papier donne aux couleurs un

(1) Cet instrument usité par les Grecs qui le nommaient *abax* et par les Romains qui le nommaient *abacus*, est connu et répandu de nos jours en Russie où il porte le nom de *setzoty*; chez les Chinois il s'appelle *swan-pan*. (N. du T.)

velouté qui fait très-bien pour les fleurs, les oiseaux, les insectes et les costumes. Quant aux peintures à l'huile, ce sont pour la plupart des portraits d'après le daguerréotype; beaucoup de sécheresse dans la composition, des mains horriblement mal dessinées, art très-imparfait ou même nul, voilà tout ce que j'en puis dire. Les paysages et les vues sont pourtant un peu mieux, notamment une vue des factoreries dont l'original est évidemment de quelque méchant artiste anglais et que, sans doute, on a déjà reproduite quelques milliers de fois; néanmoins, c'était encore un dessin très-sec et très-incorrection. Quant à la perspective linéaire ou aérienne, il y en a à peine trace dans ces œuvres chinoises, dont les prix sont dérisoires comme ceux de tout le reste.

Brisés de fatigue après avoir vu tant de choses, nous retournâmes à notre hôtel. M. Acow nous y avait préparé un excellent diner; nous y fîmes surtout honneur à plusieurs pâtés de viande à la chinoise, ainsi qu'à des pâtisseries et des légumes on ne peut plus savoureux. Du reste, nous étions tous en appétit, et notre hôte dut être content de l'accueil fait à sa cuisine. Au dessert, on nous servit, entre autres friandises, de ces délicieuses petites oranges de mandarin, dont le jus est si doux et qui passent, à bon droit, pour les meilleures du monde entier; puis des *li-chy*, excellente espèce de noix, dont les coquilles sont à peine aussi épaisses que celles de nos amandes cassantes. Autour de la petite noix qu'elles contiennent se trouve une masse gélatineuse qui se mange également. Lorsqu'elle est fraîche, elle rappelle le raisin, et sèche, elle a le goût des ananas bouillis dans le sucre. Après le diner, tous mes compagnons de table allumèrent de précieux cigares de Manille; quant à moi, j'essayai du narguillé chinois. Il est en métal et la tête n'en est pas plus grosse qu'un dé à coudre. Un domestique prend dans une petite boîte à tabac ce qu'il faut pour la remplir, puis, tenant une allumette allumée au-dessus, il tire cinq ou six coups, après quoi il vide la pipe pour la remplir de nouveau. Le tabac que je goûtai était léger et un peu douceâtre; il avait cependant bon goût et la fumée, en passant à travers l'eau, arrivait très-fraîche à la bouche, ce que je trouvais fort agréable. Un peu plus tard, on nous servit le thé dans de toutes petites tasses, mais sans sucre et sans lait; on en donne toutefois à part aux barbares étrangers qui en demandent. Pour mon compte, je préfère la mode chinoise, et je trouve que le thé est bien meilleur lorsqu'on le prend pur. Celui qu'on nous servit

était, du reste, de première qualité. Après une journée aussi fatigante, nous avons tous besoin de sommeil; aussi, après le thé, ne tardâmes-nous guère à aller nous coucher.

EXCURSION A CANTON

EXCURSION A CANTON

(DEUXIÈME JOURNÉE)

— CONTINUATION DE LA PROMENADE SUR LA RIVIÈRE. —

SOUVENIR DE PILLNITZ. — LE PEARL-RIVER.

UN JARDIN CHINOIS DE GRANDEUR NATURELLE. — LE MÊME EN MINIATURE.

— LES BELLES INABORDABLES. — CANAUX. — PONTS. —

MANIÈRE ORIGINALE DE TRANSPORTER LES PORCS. — VISITE AU GRAND TEMPLE

DE HO-NAN. — DANGEREUSES ÉTUDES DE PEINTURE.

— HEUREUX RETOUR A CANTON. — COMMENT ON VIT A LA FACTORERIE. —

PIRATES DE LA RIVIÈRE.

Le lendemain matin, je sortis au point du jour pour dessiner quelques parties des rues pendant qu'elles étaient encore vides ; malheureusement elles ne le furent pas longtemps, car les Chinois, à ce qu'il paraît, se lèvent de très-bonne heure, et je me vis bientôt entouré par une foule de curieux, ce qui me força d'abandonner mon travail.

Après le déjeuner, deux d'entre nous, dont la permission expirait ce jour-là, retournèrent à bord ; quant à moi, je louai une barque, avec le secrétaire du commodore, pour remonter encore un peu la rivière.

C'était une gondole superbe aménagée avec beaucoup de luxe ; elle avait

une grande cajute en bois, divisée en deux appartements, garnis de meubles richement sculptés et de jolies peintures; les quatre fenêtres pouvaient se fermer avec des jalousies, et la barque, dans son ensemble, ressemblait à s'y tromper aux anciennes gondoles de Pillnitz dont se servait notre famille royale. Six rameurs nous faisaient aller assez bon train. Dans la première chambre, il y avait des chaises rembourées et une petite table sur laquelle se trouvaient une lampe allumée, un pot à eau, des verres et un joli service à thé en porcelaine; dans la seconde, deux grands bancs recouverts de nattes et de coussins mous sur lesquels on était fort à l'aise pour dormir.

Lorsque nous eûmes remonté la rivière jusqu'à une distance d'environ deux milles des factoreries, nous arrivâmes à l'embouchure de la *Pearl-River* qui vient du sud; au point de jonction des deux rivières, un brick ou yacht anglais de dix canons avait jeté l'ancre; c'était bien le plus propre et le plus élégant navire de guerre que j'eusse jamais vu; il me parut être stationné là comme vaisseau de garde en cas de besoin.

Le patron de notre barque qui baragouinait un peu d'anglais nous dit qu'à peu près à trois milles plus haut sur la rivière il y avait un jardin chinois accessible aux Européens; nous nous y fîmes donc conduire. Nous entrâmes dans une petite rivière latérale, ou plutôt un canal qui aboutissait à l'endroit indiqué; c'était une localité assez importante. Nous débarquâmes sur un quai revêtu de maçonnerie et bien entretenu; la foule étant là moins compacte et surtout moins importune qu'à Canton, nous pûmes, sans trop nous presser, suivre notre guide jusqu'au jardin en question. Il n'occupait qu'un assez petit espace, les allées étaient pavées de briques rouges, les couches recouvertes de caisses vitrées; on y voyait un grand nombre de plantes dans des pots élégants sur des supports à pieds, et il n'y avait pas un pouce de terrain perdu. C'est là que je vis pour la première fois des arbustes et des plantes taillés à la mode chinoise, en forme de dragons, d'oiseaux, de poissons et d'animaux de toute espèce. Le tronc et les grosses branches de l'arbuste sont attachés de manière à prendre avec le temps l'aspect général de l'objet que l'on veut représenter; plus tard les petites branches et les feuilles sont taillées, ravalées et liées de façon à compléter les autres parties, et l'on arrive ainsi à imiter assez fidèlement des groupes entiers, par exemple, de cerfs, de hérons etc.; on prend les sujets dans de vieilles gravures anglaises que le propriétaire du jardin nous montra. On imite

même ainsi les barques de rivière avec leurs appartements et les meubles qui s'y trouvent, et l'on place à bord de petits mariniers en porcelaine. On met aux animaux des yeux en porcelaine ou en bois peint. Tous ces objets étaient dans des caisses en porcelaine de trois à quatre pieds de long sur un pied et demi de large. Dans une autre partie du jardin, on *fabriquait* ces arbres et ces jardins nains dont on a tant parlé ; je dis *fabriquait*, car je ne trouve pas d'expression plus juste. Dans une caisse semblable à celles dont je viens de parler, il y avait quatre, six ou huit arbres et plantes microscopiques qui, avec les imitations de rochers, de mousses et d'herbes dont on les avait entourés, formaient un paysage en miniature. Malgré l'excessive exiguité de leurs proportions, ces petits arbres avaient tout à fait le caractère de ces vieux patriarches des forêts rabougris par l'âge, et l'ensemble faisait l'effet d'un paysage vu par le gros bout d'une lorgnette. Le propriétaire eut l'obligeance de m'expliquer de son mieux en mauvais anglais tout le procédé au moyen duquel on produit ces merveilleux petits jardins. La pauvre jeune plante doit d'abord être soumise à une préparation bien ennuyeuse ; on l'élève dans un petit pot rempli de petits fragments de pierre à chaux mélangés avec très-peu de terre, et ce misérable sol n'est arrosé qu'à la dernière extrémité. Sa croissance étant arrêtée par cette chétive nourriture, le petit arbre devient noueux et rabougri, et on achève de lui donner un air de vieillesse en faisant à l'écorce de fréquentes blessures. Lorsque le petit tronc a peu à peu atteint de cette manière la grosseur voulue, en s'élevant aussi peu que possible, on passe à la seconde opération, et voici en quoi elle consiste : Les jeunes arbrisseaux, comme on sait, poussent ordinairement leurs branches toutes droites comme des manches à balai ; il s'agit donc de les courber, les tourner de côté et par en bas, et de leur donner également un aspect noueux ; pour obtenir ce résultat, on s'y prend absolument de la même manière que pour greffer, avec cette seule différence qu'au lieu de faire une entaille oblique, on pratique dans le tronc une fente horizontale dans laquelle on serre la greffe enlevée à un côté de l'écorce, et que l'on bouche ensuite avec de l'aubier et une espèce particulière de mastic à enter. Malheureusement je suis trop peu versé dans la botanique de la Chine pour dire à quelle espèce appartiennent les petits arbres ainsi traités ou plutôt maltraités ; j'ai cependant remarqué que ces arbres nains ainsi que les autres plus grands qu'on taille de manière à imiter certaines figures sont

tous d'une seule et même famille. Par la structure et la forme, leur tronc et leurs branches ont assez de ressemblance avec nos pins du Nord, seulement le bois en est moins résineux ; leurs feuilles qui croissent par touffes comme les aiguilles de nos pins, ont la forme d'un cœur, elles sont charnues et d'un ton verdâtre foncé ; je n'ai pas vu de fleurs sur les arbres nains, mais sur les autres j'ai vu de très-petites fleurs blanches étoilées, dans le genre de celles du myrte qui est l'arbuste avec lequel la plante toute entière a le plus d'analogie. Le propriétaire me parut être jardinier de profession, car toutes les plantes élevées en pot étaient à vendre. Pour deux cerfs hauts de quatre pieds ou un de ces jardins en miniature, il ne demandait que trois dollars, quinze francs, ce qui est un prix vraiment ridicule si l'on considère combien il faut d'années pour mener à bonne fin ces jolis petits avortons.

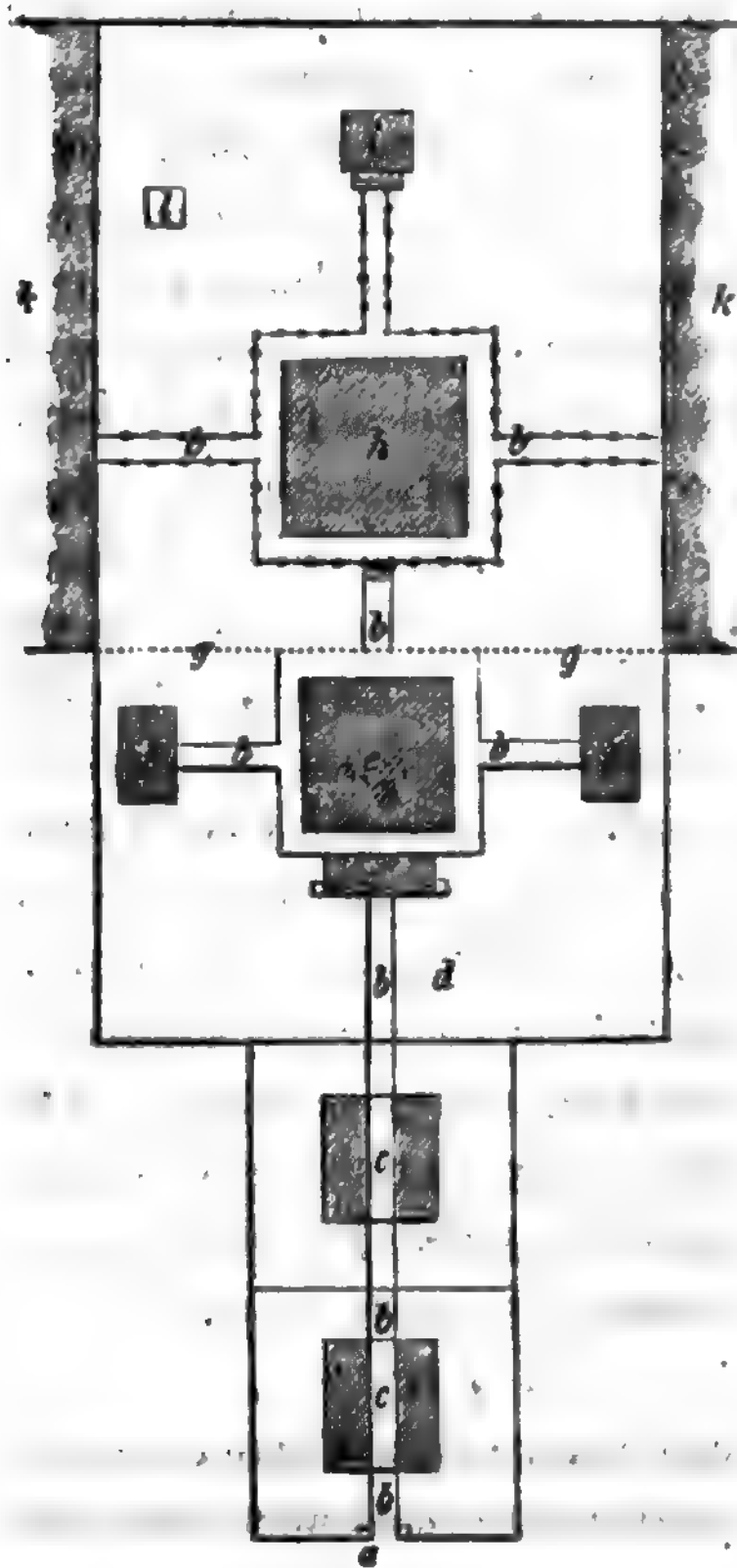
A l'extrémité du second jardin, il y avait une terrasse du haut de laquelle l'œil pouvait, par-dessus un mur assez bas, plonger dans le domaine d'un riche marchand chinois. Le jardin qui en dépendait pouvait avoir une longueur de trois cents pas ; sur un petit canal qui décrivait toutes sortes de capricieux méandres et le traversait dans toute son étendue, on avait jeté plusieurs passerelles en bois curieusement sculpté et orné de riches dorures. A certains endroits s'élevaient de petits pavillons, et à peu de distance de l'un d'eux, j'aperçus deux jeunes femmes ou demoiselles pêchant à la ligne. Leur costume les désignait comme appartenant aux classes élevées. J'avais déjà fait mon petit plan, et j'étais sur le point de me laisser glisser en bas du mur et de me faufiler à travers les broussailles pour aller examiner de plus près les deux belles, lorsque M. L., qui était monté après moi sur la terrasse, eut la maladresse de trébucher ; le bruit de son faux pas fut entendu par les dames chinoises qui se retournèrent et qui, effrayées à l'aspect d'uniformes étrangers, jetèrent vivement leurs lignes et s'enfuirent à toutes jambes, comme des oiseaux qui ont aperçu le chasseur. Le jardin était du reste très-bien garni de plantes, d'arbres et d'arbustes de toute espèce placés dans de grands et de petits pots ; je n'y vis toutefois que fort peu de fleurs, ce qui tenait peut-être à la saison où nous nous trouvions. En somme, ce jardin ressemblait parfaitement à ceux que nous voyons représentés sur les vases, les tapis et les cabarets chinois.

Nous retournâmes à notre gondole et redescendîmes la rivière. La ville est située si bas, que nous ne pûmes nulle part l'apercevoir dans son ensemble,

et quant à monter sur ces coteaux qui dominant Canton du côté opposé, on nous en détourna très-sérieusement ; nous passâmes devant plusieurs canaux qui conduisent dans l'intérieur de la ville et dont les deux rives sont bordées de maisons à plusieurs étages. On les traversait sur des ponts de brique voûtés dont l'arche en plein cintre pouvait avoir vingt-cinq pieds de diamètre ; le revêtement en maçonnerie était parfaitement fait et très-bien entretenu ; l'aspect général, y compris les petites barques qui glissaient sur les eaux tranquilles de ces canaux, faisait l'effet d'une traduction de Venise en chinois. Quelques chose de très-divertissant, c'est la manière dont on transporte en ville les porcs que les bateaux amènent jusqu'à l'entrée dans des cages de bois. Les rues étroites et encombrées de Canton, ainsi que la nature rétive de ces immondes quadrupèdes ne permettraient absolument pas de les laisser marcher librement au milieu de cette cohue. Un cylindre en tresses de roseau, ouvert par les deux bouts et d'une grandeur proportionnée aux dimensions du porc qu'on y veut introduire, est placé devant la porte de la cage qu'on a préalablement ouverte et dans laquelle un homme se glisse à quatre pattes ; cet homme se met alors à tirer de toutes ses forces la queue du porc qu'il s'agit de débarquer, et il le tourmente tant qu'à la fin l'animal furieux sort de la cage et court dans le cylindre qu'on soulève aussitôt ; et comme les jambes du porc sont empêtrées dans le clayonnage, il ne peut plus opposer la moindre résistance. On passe une perche à travers la partie supérieure du cylindre, et deux hommes chargent sur leurs épaules l'appareil complet et la bête qui s'y trouve prise. Je n'ai pas vu de quelle manière, une fois arrivé à destination, on délivrait le prisonnier, mais je suppose que cela se fait encore en le tirant par la queue comme pour l'incarcérer.

Il était près de midi, et je me disposai à aller visiter le grand temple de Ho-nan situé sur la rive gauche de la rivière, en face de Canton. Nous débarquâmes sous un groupe de vieux arbres majestueux, et nous nous trouvâmes devant une grande porte qui conduit au parvis du temple ou plutôt des temples, car, sur une longueur d'environ cinq cents yards, il n'y avait pas moins de sept grands temples, sans compter quelques autres plus petits situés dans des cours latérales et dont l'entrée ne me fut pas permise. Le premier parvis est traversé par le milieu par un chemin exhaussé d'environ quinze pieds de large et pavé de dalles de granit ; ce chemin va en droite ligne à travers l'ensem-

ble de la construction, il passe par le milieu des trois temples qu'il rencontre, il en fait tout le tour en guise de terrasse et se prolonge encore au delà de la façade de derrière. Les deux premiers temples, entre lesquels il y a encore une seconde cour, ont plutôt l'air de grands vestibules ; ils sont aussi coupés en droite ligne par le chemin exhaussé dont je viens de parler. A droite et à gauche



PLAN

GRAND TEMPLE

HO-NAN PRÈS DE CANTON.

- a* Entrée principale.
- b b b* Chemin exhaussé.
- c c* Avant-temple.
- d* Seconde cour.
- e* Grand temple.
- f* Petits temples latéraux.
- g* Grille.
- h* Temple principal.
- i* Sanctuaire.
- k* Bâtiments servant probablement à
loger les prêtres.
- l* Puits sacré.

du chemin, on voit dans chacun de ces deux temples quatre figures colossales d'une hauteur de vingt-cinq à trente pieds et placées sur des piédestaux de cinq à six pieds environ. J'ai retrouvé ces mêmes figures dans tous les temples que j'ai visités jusqu'ici ; elles sont partout identiques. Il y en a une entr'autres qui représente un guerrier à la mine farouche, à la barbe noire et tenant un énorme glaive à la main. Lorsqu'on a traversé le second vesti-

bule, on arrive à une seconde cour un peu plus large, à l'extrémité postérieure de laquelle, on aperçoit un grand temple, sur une terrasse élevée de douze marches au-dessus du sol ; à droite et à gauche de l'escalier sont deux animaux monstrueux ressemblant à des lions, et de chaque côté du temple principal, deux temples plus petits auxquels conduisent également des chemins latéraux pavés en dalles de granit. Une grande grille ferme cette cour intérieure dans laquelle s'élève le plus grand temple c'est-à-dire le temple principal proprement dit ; on y arrive par six marches et un péristyle règne tout autour. Tout à fait derrière est le plus petit temple auquel on monte par sept marches ; à en juger par les riches ornements qui le décorent, c'est là que doit se trouver le sanctuaire. A droite et à gauche, à l'extrémité du péristyle, il y avait un certain nombre de bâtiments qui sont probablement habités par les prêtres, car, ainsi que je l'ai déjà dit, on ne me permit pas d'y entrer.

Ces temples, à part plus ou moins de richesse dans l'ornementation, sont à peu près tous pareils à l'intérieur. A hauteur du milieu de la muraille du fond, et environ aux deux tiers de la longueur du temple, on remarque toujours une grande idole en pied à côté de laquelle il y en a deux plus petites ; devant celles-ci sont disposés des autels et des tables pour recevoir les offrandes. Derrière ces idoles, une petite cloison de bois isole un autel particulier sur lequel on voit des fleurs et de l'encens. A droite de l'entrée, on trouve toujours un grand bassin contenant de l'encens, et, le long des murs, il y a des tables devant lesquelles sont assis des prêtres qui écrivent ou lisent des prières écrites sur de petits billets ; ils ont à côté d'eux de l'encens et d'autres objets nécessaires au service divin.

Les murs sont en briques d'argile non cuites et d'un gris foncé ; il m'a semblé qu'elles avaient été pressées dans un moule ; en tout cas, elles ont belle apparence, et je les crois aussi bonnes et aussi dures que possible. Les colonnes et les statues sont la plupart en granit gris-clair et d'un grain très-fin ; mais il y en a aussi en bois peint de diverses couleurs et doré. Chaque temple a quatre portes, une à chaque façade, excepté toutefois le dernier qui n'a qu'une seule porte. Entre les colonnes, il y a des travées en bois qui s'élèvent jusqu'à moitié de la hauteur de l'édifice et au-dessus desquelles la lumière pénètre à travers une grille élégante et richement travaillée.

Dans la cour, à gauche du temple principal, se trouve un puits couvert

par un toit que supportent des colonnes. C'est là que chaque jour on distribue de la soupe à un certain nombre de pauvres. A ce propos, et soit dit en passant, les Chinois ne m'ont pas paru être très-grands faiseurs d'aumônes; par contre les aveugles jouissent chez eux de l'étrange privilège de pouvoir entrer dans toutes les maisons et d'y faire, avec deux os ou deux tiges de bambou, une abominable musique qu'on pourrait appeler un vrai charivari. Il paraît que les oreilles des Chinois sont moins délicates que les miennes, car j'ai vu dans des boutiques des aveugles faire, pendant plus d'une heure, leur affreux vacarme sans que les gens de la maison eussent l'air d'y prendre garde; enfin, on leur donnait une aumône insignifiante et ils se retiraient; souvent même ils s'en allaient sans avoir rien reçu. Mais revenons au temple de Ho-nan. J'en avais pris une esquisse et, comme toujours, j'avais été entouré, pendant mon travail, d'une foule compacte que je crois pouvoir, sans exagération, évaluer à quelques centaines de personnes. J'avais commencé par le temple le plus reculé, et peu à peu je me rapprochais de la partie antérieure des bâtiments. Les curieux s'étaient tenus dans le principe à une certaine distance, mais bientôt je les eus littéralement sur le dos. Je parvins, pendant quelque temps, à me faire place en écartant doucement ceux qui étaient le plus près de moi; mais lorsque la masse fut par trop compacte, ce moyen devint insuffisant, et, malgré l'odeur insupportable qu'exhalaient ces hommes, appartenant presque tous à la plus basse classe, il me fallut faire contre fortune bon cœur. Cependant mon calme et ma patience ne servirent qu'à les rendre plus effrontés, et, à la fin, un misérable tout déguenillé et à mine impudente s'étant permis de me tirer assez rudement les cheveux par derrière, je me retournai, et, d'un coup de poing vigoureusement appliqué, je lui fis dégringoler les douze marches de la terrasse. Je m'attendais alors à entendre siffler des pierres autour de moi, et ma position n'était pas des plus agréables, car, pour éviter toute apparence de provocation, nous avions, mon compagnon et moi, laissé nos armes dans la gondole. Mon coup de boxe me fit pourtant un peu respecter et nous pûmes, sans trop de difficulté, parvenir jusqu'à l'entrée du temple; mais arrivés là, nous nous retrouvâmes entourés de nouveau par une masse compacte. Le petit secrétaire avait été séparé de moi par cette cohue, et je cherchais à me frayer de mon mieux un chemin au milieu de ces gens en haillons, dont le nombre allait toujours grossissant et dont les physionomies

devenaient de plus en plus menaçantes. Tout à coup, à ma grande joie, je l'avoue franchement, j'aperçus devant moi et à peu de distance le toit vert de notre gondole. Je culbutai, sans plus de façon, deux citoyens du céleste empire, et, d'un bond, je fus dans la chaloupe. Alors, tenant un sabre d'une main et un pistolet de l'autre, je revins vivement à l'escalier du quai, et je me mis à crier comme un possédé : « Place, canaille ! faites place ! » Fut-ce la vue de mes armes, dont j'étais bien décidé à faire usage, qui effraya ces braves, ou peut-être la langue étrangère pour eux dans laquelle je m'exprimais, toujours est-il qu'ils se retirèrent au plus vite et qu'un instant après le secrétaire du commodore était aussi à bord. Nos mariniers qui, comme je l'appris plus tard, étaient jusqu'à un certain point responsables de notre heureux retour, ne perdirent pas une minute pour pousser notre barque au large, au milieu des cris et des sifflets de la populace. La grêle de pierres que nous attendions ne vint pas, mais je restai debout sur le toit de notre gondole jusqu'à ce que nous fussions hors de portée, bien décidé à répondre par une balle à la première pierre qu'on nous lancerait. Nous avions assez d'aventures comme cela ; aussi retournâmes-nous à l'hôtel de M. Acow pour y oublier, en prenant un bon repas, les émotions de la journée, et faire la première partie d'échecs sur un bel échiquier que j'avais acheté. Dans la soirée, par un beau clair de lune, je fis encore une promenade dans les jardins des factoreries. Les étrangers, ainsi que les négociants établis dans le pays, venaient y respirer l'air frais du soir avec leur famille. J'y rencontrai, entr'autres, avec sa jeune femme qu'il avait récemment amenée d'Amérique, M. K..., pour qui j'avais une lettre de recommandation. Le plaisir de me trouver dans une agréable société et de prendre part à une charmante conversation fut pour moi d'autant plus vif qu'étant presque toujours sur mer, j'en suis le plus souvent privé. Il y avait là des Persans qui font également le commerce et qui se promenaient sous les arbres ou étaient assis par groupes à certains lieux de repos. Ils étaient curieux à observer avec leurs longs caftans et leurs turbans en toile cirée d'une forme si bizarre ; bien vêtus, du reste, et d'une physionomie grave, ils avaient généralement bonne tournure et des figures sympathiques. Ce sont des gens bien élevés, se conduisant parfaitement et dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge. Il en vint un jour toute une société nous rendre visite à Wampoa ; ils se firent montrer toutes les parties du navire, et les questions qu'ils

faisaient en mauvais anglais annonçaient autant d'intelligence que d'instruction.

Il y avait dans les jardins des factoreries une petite pelouse sur laquelle était établi un gymnase, et un certain nombre de jeunes gens s'y livraient à toutes sortes d'exercices de corps. Un grand hangar abritait une flotille d'au moins cinquante bateaux à rames assez longs mais n'ayant guère plus de douze pouces de large ; ces bateaux appartenaient au club des rameurs. Je n'en avais encore jamais vu d'une construction aussi légère et aussi gracieuse ; les planches dont ils sont faits n'ont qu'une épaisseur d'un quart de pouce, elles sont vernies et polies en dehors avec de la litharge. Ces petites embarcations doivent filer sur l'eau avec une rapidité incroyable. La nuit était si belle et si douce, que j'aurais volontiers continué à descendre la rivière au clair de lune, mais les bateliers craignaient les pirates, et rien ne put les décider à se remettre en route. Ces aimables bandits lancent, à ce qu'il paraît, dans les bateaux, des pots hermétiquement fermés et pleins d'une composition chimique qui, lorsque le pot se brise, dégage des gaz si puants, que l'équipage se trouve pendant quelques instants hors d'état d'opposer aucune résistance ; il va sans dire que MM. les pirates en profitent pour enlever l'argent et tous les objets de valeur ; si même il se trouve parmi les voyageurs quelqu'un qui en vaille la peine, ils ne se gênent pas pour le garotter, l'emmènent et ne le rendent que contre rançon. On dit que l'amiral Charles Napier fut pris par eux de cette manière et qu'il n'obtint sa liberté que moyennant une rançon de 3,000 dollars. Je restai donc aux factoreries, j'y jouis le plus longtemps possible de l'agréable société que j'y avais rencontrée, puis je retournai à l'hôtel où, après avoir pris encore une tasse de thé et fumé un narguillé, je me mis au lit, fermai ma moustiquaire et oubiai, dans un profond sommeil, la Chine et les Chinois.

RETOUR A MACAO

RETOUR A MACAO

— LES GAMINS CHINOIS. — CRUAUTÉ DES CHINOIS. —

UNE GRANDE PAGODE AU BORD DE LA RIVIÈRE.

— CIMETIÈRE ET ENTERREMENT. — CHASSEURS CHINOIS. — VUE DE MACAO. —

DÉCADENCE DU COMMERCE.

— BEAUX SITES PITTORESQUES. — LE MONUMENT DE CAMOENS. —

Ma permission tirait à sa fin ; en outre, j'avais vu tout ce qu'on permet de voir aux étrangers et j'étais fatigué de l'agitation, de la foule et du vacarme ainsi que des allures provocatrices de MM. les Chinois, défaut dont les mieux élevés eux-mêmes ne sont pas tout à fait exempts.

Le lendemain matin, je me levai donc, ainsi que M. L., d'aussi bonne heure que possible, et nous descendîmes la large rivière jaune dans la même gondole qui nous avait servi la veille. Avant de m'embarquer, j'observai un jeu que paraît aimer beaucoup la jeunesse chinoise, c'est-à-dire les gamins des rues. Deux de ces gamins avaient mis deux grillons dans une casserole en fer-blanc, et ils agaçaient et tourmentaient ces pauvres bêtes jusqu'à ce

que rendues furieuses elles se jetassent l'une sur l'autre pour se livrer un combat dans le genre des combats de coqs ; ce jeu se termine d'ordinaire par mort du plus faible ; souvent il arrive que le malheureux insecte s'en tire avec une patte ou une aile de moins ou qu'ils restent tous deux sur la place privés de tous leurs membres. Je n'aime pas plus ce jeu que les combats de coqs que j'ai vus dans l'Amérique centrale, et, si j'avais pensé pouvoir corriger ces jeunes drôles je leur aurais de grand cœur frotté les oreilles avec la casserole qui servait à la lutte, au risque de voir, nouvel Orphée, les pierres se lever derrière moi. Mais la cruauté est un trait si dominant du caractère chinois qu'il ne servirait de rien de châtier en passant quelques individus. Il y a encore un autre jeu qui consiste à jeter un grain de riz entre deux perdrix affamées ; dès que l'une des deux y donne un coup de bec elle est attaquée par l'autre, et il se livre alors entre les deux infortunés volatiles un combat acharné où l'on voit voler les plumes. J'ai vu aussi certains pères chinois qui, pour corriger leurs enfants, leur frappaient sur la tête à coups de bâton jusqu'au sang. Je dois à ce propos faire remarquer qu'en Chine la tête est l'endroit sur lequel on frappe le plus volontiers bien qu'elle soit rasée presque complètement ; aussi voit-on peu d'individus, surtout dans les basses classes, dont le crâne pelé ne soit marqué de quelques cicatrices ; cela prouve combien ces petits bonshommes ont la tête dure.

En m'en retournant, j'avais grande envie d'examiner de plus près une des pagodes dont j'ai déjà parlé. En face de la première il n'y eut pas moyen de débarquer, car la marée montante avait entièrement inondé les rizières ; mais devant la seconde, qui est à trois milles environ au-dessus de Wampoa, les conditions se trouvèrent plus propices. Cette pagode est située sur une île, au sommet d'une colline, et à ses pieds s'étend un village chinois. J'avais d'abord espéré que je pourrais tourner le village, mais les champs étaient partout coupés par de profonds fossés, et il me fallut suivre le chemin qui passe au milieu des maisons. Je remarquai que ce chemin, aussi bien que les sentiers, les grandes routes et les ponts que j'avais vus jusqu'alors, était pavé de larges pierres, et dans un état excellent d'entretien et de propreté. Dans la partie du village que je traversai, les maisons étaient toutes construites en briques grises comme celles dont j'ai fait mention plus haut, quelques-unes même se faisaient remarquer par un certain luxe. On y voyait aussi plusieurs édifices qui avaient pu servir autrefois de temples ou de

tribunaux; ils étaient ornés de riches sculptures en granit, mais c'étaient des édifices abandonnés et qui commençaient à tomber en ruines.

Là aussi, j'eus bientôt derrière moi une suite assez nombreuse; mais on paraissait plus civilisé et plus convenable; il faut dire que cette fois j'avais eu la précaution de ne pas laisser mes armes à bord. Je cherchai donc une place commode, je m'y assis tranquillement et je me mis à esquisser la pagode avec un temple qui y est attenant. Les gens du village se tenaient tranquilles et à distance respectueuse. Il se trouvait parmi eux plusieurs petits enfants, et je donnai à l'un de ces enfants, que la curiosité avait fait m'approcher de plus près, une orange que j'avais en poche. Un présent quelque petit qu'il soit paraît être regardé ici comme une grande marque d'honneur; c'est ainsi du moins qu'on prit la chose, car le papa de l'enfant vint à moi avec un autre bambin plus petit qu'il tenait dans ses bras et me donna, en me faisant force révérences, quelques fleurs en échange de mon présent. Plusieurs autres villageois en firent autant, ce qui m'embarrassa un peu, car je ne savais comment répondre à leurs politesses; je n'avais garde de montrer de l'argent, on m'avait trop bien recommandé de m'en abstenir; heureusement j'avais sur moi quelques cigares que je distribuai; mais, comme il n'y en avait pas pour tout le monde, je donnai aux autres quelques capsules; on les accepta comme une rareté et j'en expliquai de suite l'usage en abattant d'un coup de pistolet une citrouille placée sur un piquet. Je fis ainsi d'une pierre deux coups : d'abord j'établis la bonne intelligence, et ensuite j'inspirai à ces gens un certain respect pour mon revolver, de sorte que je pus à loisir examiner la pagode.

Elle s'élève, comme je l'ai dit, au sommet d'une colline; construite en forme d'octogone régulier avec ces briques d'argile d'un gris foncé que j'avais déjà vues au temple de Ho-nan, elle est revêtue d'un mortier blanc extrêmement solide. Neuf galeries superposées règnent autour de l'édifice; ces galeries ont dû avoir jadis de larges saillies en bois; mais le temps a rongé toute la charpente et il ne reste plus que la maçonnerie complètement intacte et aussi solide qu'elle ait jamais pu l'être. Si l'on ne voyait, çà et là sur quelques saillies, des touffes de verdure qui vous rappellent qu'on est en présence d'une ruine, on pourrait prendre cette pagode pour un bâtiment tout neuf.

On se sert en Chine, pour les constructions, de bois de cèdre qui est

extrêmement dur et résistant ; or, comme dans le bâtiment en question le bois a entièrement disparu sans qu'on aperçoive la moindre trace d'incendie ou d'aucune autre destruction violente, on peut en conclure que ce bâtiment remonte à une haute antiquité. Quant à la destination qu'il a pu avoir, les opinions diffèrent. Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que ces pagodes étaient autrefois des tours de vigie ou des phares, car il n'y a pas le moindre indice qui puisse faire croire qu'elles aient eu jadis une destination religieuse comme quelques-uns le prétendent.

Sur quatre des côtés de l'octogone, il y a un escalier étroit et massif placé à angle droit avec l'axe de l'édifice, mais il cesse à l'extrémité du mur qui a treize pieds d'épaisseur. Toutefois, il devait y avoir autrefois des marches de bois ou des ponts sur lesquels on passait le vide intérieur, dont le diamètre est de quatorze pieds ; car, en face de chaque escalier, et à la hauteur correspondante, un second escalier de pierre conduit à la galerie extérieure ; à en juger par la position des trous que l'on voit encore plus haut et dans lesquels étaient engagées les marches, j'ai pensé que, pour chaque palier intérieur, on devait contourner les trois huitièmes de la galerie extérieure ; là, une autre porte s'ouvre sur l'escalier suivant qui fait avec le précédent un angle de quarante-cinq degrés et ainsi de suite jusqu'au neuvième et dernier qui se retrouve droit au-dessus du premier, c'est-à-dire de celui qui est situé le plus bas. D'après la hauteur des marches et leur nombre, autant que j'ai pu les compter, je crois que la galerie a deux cents pieds de haut, et comme il y a encore vingt-cinq pieds environ jusqu'au sommet, on peut évaluer approximativement la hauteur totale de la pagode à deux cent vingt-cinq ou deux cent trente pieds. Ce monument d'un aspect imposant repose sur des fondations en blocs de granit.

Devant la pagode, il y a une enceinte dont l'axe correspond juste au milieu de l'édifice ; on y voit deux petits temples, un vestibule et de petites cours ornées de vieux arbres fort beaux. La disposition est, à peu de chose près, la même que celle du temple de Ho-nan ; les ornements de sculpture sont d'un travail exquis et le tout est en très-bon état ; le terrain ayant une pente assez forte, cet ensemble, que l'on embrasse d'un seul coup d'œil, fait un effet on ne peut plus pittoresque. Sur l'un des flancs de la colline se trouve un cimetière ; c'est ordinairement, paraît-il, dans ces endroits-là qu'on les place, car presque tout le long de la rivière j'ai remarqué, sur les

pent des coteaux, de nombreuses pierres blanches recouvrant des tombeaux. Ceux des riches sont entourés d'un mur bas en forme de cœur, sur le côté large duquel est pratiquée l'entrée, tandis qu'il y a des sièges du côté de la pointe.

Les tombeaux des pauvres sont entourés d'un mur de même forme, seulement il est en terre. Quant aux tertres qui s'élèvent au-dessus de la fosse, ils sont les mêmes pour tous; on les recouvre de morceaux de papiers rouges et jaunes sur lesquels sont imprimées des prières; le plus grand de ces morceaux de papier est ordinairement placé au sommet du tertre où on le maintient à l'aide d'un morceau de gazon superposé.

Je veux, puisque je parle de cimetière, raconter un enterrement chinois que j'ai vu plus tard à Macao du haut d'un fort. En tête du cortège s'avançaient plusieurs hommes portant des étendards et des oriflammes barriolés de diverses couleurs; puis, à la suite l'un de l'autre, deux brancards sur lesquels on portait des statues de dieux. Ces statues étaient entourées d'une espèce de corps de musique; certains musiciens jouaient d'un long instrument à vent qui avait quelque analogie avec le hautbois; d'autres frappaient sur des gongs ou sur des timbales. Ensuite venaient d'autres personnes tenant à la main des cassolettes d'encens, des serpenteaux, des fusées et autres menues pièces d'artifice qu'elles faisaient partir à certains intervalles. Derrière elles, suivait le cercueil porté aussi sur un brancard; il était fait de planches rondes et suspendu à des cordes entre les deux bras du brancard. Derrière le cercueil, s'avançait un prêtre et le cortège funèbre fermait la marche. Arrivé au bord de la fosse, on y fit descendre le cercueil après avoir récité quelques prières et brûlé de l'encens sur le corps. Puis on tira quelques paquets de fusées et la cérémonie était terminée. Mais revenons à ma pagode.

J'avais achevé de la mesurer et de l'esquisser et j'étais debout sur la terrasse, quand j'entendis le bruit d'un coup de pistolet venant du côté de la rivière; en même temps je vis que de la chaloupe on me faisait des signaux. Je ramassai bien vite tout mon attirail et courus à toutes jambes vers le rivage pour savoir ce que signifiait cette alerte. M. P., me voyant rester si longtemps, avait conçu quelque inquiétude; et comme il avait aperçu tant de monde se diriger vers la pagode, il craignait qu'on ne m'eût fait prisonnier; il voulait même aller chercher du secours à la frégate avant le

coucher du soleil si je n'avais pas répondu à son signal. Mais ma présence le rassura complètement, et nous continuâmes à descendre la rivière.

Chemin faisant, nous rencontrâmes encore deux chasseurs chinois armés de longs fusils ayant au moins de huit à neuf pieds et tout au plus un demi-pouce de diamètre à la bouche du canon ; la crosse ressemblait tout à fait à celle d'un pistolet, et la platine était à rouet, chose que je voyais pour la première fois dans ce pays. Bien que ces armes soient fort mal commodes, ces hommes n'en avaient pas moins tué deux grands hérons gris. L'un des deux n'était que blessé à l'aile, et avec une cruauté digne de leur race, nos Chinois lui avaient lié les deux ailes et l'emportaient vivant pour le conserver plus longtemps ; mais afin que la pauvre bête ne pût pas donner de coups de bec, on l'avait aveuglée en lui passant sous les paupières un brin de paille qui venait s'attacher sur la tête.

J'eus aussi l'occasion de reconnaître la vérité d'une anecdote chinoise que le capitaine Hanker, du navire *Deutschland*, m'avait racontée un jour à New-York.

Il y avait dans la rivière deux bateaux que dépassaient des deux côtés deux longues poutres placées sur leurs bords ; sur ces poutres se trouvaient deux cages à canards. Une planche conduisait au rivage où les heureux volatiles barbotaient dans la vase tout à leur aise. Le soir venu, un homme les appelait en poussant un certain cri perçant, et ils accouraient tous au plus vite, se culbutant les uns les autres ; c'était à qui serait le premier dans la cage, car celui qui arrivait le dernier sur la planche recevait de grands coups de verges. Peut-être y a-t-il dans cette bouffonnerie un enseignement précieux pour les hommes d'État.

Nous arrivâmes à la nuit tombante à bord de la frégate, et, le lendemain matin, nous levions l'ancre et filions à toute vapeur vers Macao, pour y reprendre notre ancien mouillage.

Comme nous n'y étions restés la première fois que fort peu de temps et que je n'avais presque rien pu voir du pays, je fus enchanté de pouvoir le visiter maintenant un peu plus à l'aise.

Notre mouillage était à environ six milles de la côte dans une eau basse, jaune et sale ; l'air était âpre et froid, l'atmosphère épaisse comme une purée de pois, le vent d'une violence à emporter des canons de gros calibre, et, en outre, il y avait à bord une cohue et un vacarme affreux comme cela

ne peut manquer sur un grand navire qui embarque du charbon et des provisions; bref, le séjour du bord était insupportable, et je me rendis à terre le plus tôt possible.

Macao forme avec Canton un singulier contraste. Aux beaux temps de la puissance portugaise, cette ville construite sur une presqu'île était un entrepôt important du commerce chinois, et par suite elle prit rapidement une grande extension. Les hauteurs qui la dominent sont couronnées de forts qui, eu égard à l'époque où ils furent construits, étaient de sérieuses et solides défenses. Une masse d'églises, de couvents et d'autres grands édifices situés pour la plupart d'une manière très-pittoresque, ornent la ville, dont les rues spacieuses bien pavées et très-propres, ont une physionomie qui respire l'aisance et le bien-être. On a grand soin des promenades; des fontaines publiques, etc., et le style d'architecture portugais avec ses réminiscences mauresques, auxquelles se joint parfois l'emploi des couleurs usitées en Chine, s'harmonie parfaitement avec le caractère du pays, beaucoup mieux en tout cas que l'architecture anglaise à Hong-Kong, où elle produit un si détestable effet. La population m'a paru sociable et assez bien élevée, la vie supportable et pas trop chère, bref, sous ce rapport, j'ai été complètement satisfait. Mais, par exemple, pour tout ce qui constitue les qualités d'une ville et d'un port de commerce comme on les conçoit de nos jours, Macao, laisse beaucoup à désirer. L'eau y étant très-basse, les petits bâtiments eux-mêmes doivent rester beaucoup plus loin de la terre qu'à Hong-Kong; les grands, comme le nôtre, ne peuvent pas approcher à plus de six milles; les marchandises doivent être déchargées dans de petites jonques qui les conduisent à terre, et cela rend les affaires d'autant plus difficiles que le mouillage est complètement exposé à tous les vents; de sorte que parfois le travail de chargement et de déchargement est interrompu pendant plusieurs jours. L'eau potable est peu abondante et pas très-bonne. A l'extrémité nord de la ville, entre quelques collines rocheuses, on aperçoit plusieurs temples chinois, qui offrent un coup d'œil étonnant et très-pittoresque. Ces temples sont taillés en partie dans la roche même, en partie construits entre les rochers; un escalier tournant et complètement isolé de la masse des constructions relie les temples du bas avec ceux qui se trouvent situés plus haut. Il y en a cinq en tout, et au plus grand sont attenantes un certain nombre de maisons spacieuses qu'habitent les prêtres et qui contribuent

également à l'aspect pittoresque de l'ensemble. Entre les temples on voit de grands blocs de rochers couverts en partie d'inscriptions, de peintures et de riches dorures; de vieux arbres superbes, dont le feuillage d'un beau vert foncé tranche agréablement sur la couleur claire des murs, plongent certaines parties dans une ombre épaisse. J'ai étudié avec beaucoup de soin ces temples et le paysage environnant, et j'en ai pris le plan et plusieurs vues aussi exactement que possible, car, dans aucun ouvrage sur la Chine, il n'en a encore été fait mention.

Dans le cimetière anglais, il se trouvait beaucoup de tombes de marins et d'officiers américains, notamment celles du capitaine Waldron, jadis consul à Macao, du chirurgien Brooks et plusieurs autres.

Lorsqu'on a dépassé le cimetière, on arrive à un grand bâtiment entouré de jardins spacieux dont le propriétaire M. M^{***}, permet l'entrée au public. Ces jardins sont dessinés avec beaucoup de goût, et l'on s'y promène agréablement à l'ombre de vieux arbres de très-belle venue. Dans un coin retiré se trouve un quartier de roc, dans lequel est une grotte, et dans cette grotte un petit monument en style espagnol de la renaissance; quatre pilastres supportant une petite coupole entourent le buste d'un homme en costume espagnol du xvi^e siècle; sur le piédestal, on lit ces mots : *Luiz de Camoes, Nasceo 1524, Morco 1579*. C'est là que le poète exilé a écrit ses *Lusiades* dont huit strophes sont gravées sur les autres faces du piédestal. A côté, dans le rocher, est incrustée une table de pierre sur laquelle un admirateur du grand poète a fait graver l'inscription suivante :

Patane, lieu charmant et si cher au poète,
Je n'oublierai jamais ton illustre retraite;
Ici, Camoens, au bruit du flot retentissant,
Mêla l'accord plaintif de son luth gémissant;
Au flambeau d'Apollon allumant son génie,
Il chanta les héros de la Lusitanie,
Du Tage à l'urne d'or, loin des bords paternels,
De Bellone, il cueillit les lauriers immortels.
Malheureux exilé, cet émule d'Homère,
Acheta son génie au prix de la misère;
Il posséda, du moins, pour charmer ses douleurs,
Les baisers de l'amour et les chants des neuf sœurs

Losas et les Chinois honorent sa mémoire ;
 Le temps, qui détruit tout, aggrandira sa gloire !
 Moi qui chéris ses vers, qui pleure ses malheurs !
 J'aimais à saluer ces bois inspireurs ;
 Je visitai cent fois cet humble et noble asile.
 Dans ta grotte, ô Louis, mon cœur fut plus tranquille.
 Agité plus que toi, je fuyais dans les champs
 Et le monde et mon cœur, l'envie et les tyrans !

Au grand Louis de Camoens, Portugais d'origine castillane,
 Soldat religieux, voyageur et poète exilé,
 L'humble Louis de Rienzi, Français d'origine romaine,
 Voyageur religieux, soldat et poète exilé.

30 mars 1827.

Je me sentis aussi tenté d'essayer ma muse, et j'écrivis dans le livre des étrangers ce que je trouvais sur le moment :

Soldat, voyageur, et poète non illustre (1),
 Réfugié, moi dans ces lieux sombres et retirés,
 Je me rappelle ici par ta mémoire
 Que je partage ton sort sans partager ta gloire.

W. H. — U. S. N.

Marin américain, artiste de métier,
 Poète non célèbre, et Allemand expatrié.

Le jardin dans lequel se trouve ce monument a été établi à grands frais et avec goût, mais, maintenant, comme toutes les autres promenades de Macao, il est un peu négligé, et tout, en effet, dans cette ville, annonce la décadence. Les fortifications, bien que tenues en très-bon état, sont cependant insuffi-

(1) L'auteur étant Allemand, on ne s'étonnera pas de son style français auquel nous avons conservé sa naïveté originale.

santes, les canons sont vieux, incommodes et mal montés, leurs affûts à moitié pourris. Partout on ne retrouve qu'à l'état de souvenirs une ancienne splendeur, une ancienne puissance qui ont disparu. Les colonies du Portugal me font l'effet d'être comme la monarchie portugaise, qui s'efforce de maintenir sa puissance et sa domination d'autrefois sans en avoir les moyens. Hong-Kong semble être en train de donner le coup de grâce au commerce de Macao ; les maisons importantes se transportent toutes dans la première de ces deux villes, et même les magasins de notre marine, qui sont encore à Macao, doivent être transférés aussi à Hong-Kong.

SHANGHAI

SHANGHAI

ENTRÉE DANS LE YANG-TZE-KIANG. — ARRIVÉE A SHANGHAI.

— UNE VISITE DANS LA VILLE. —

HABILETÉ DES CHINOIS DANS LES TRAVAUX D'ART A LA MAIN. — JARDINS A THÉ.

— THÉÂTRE CHINOIS. — MAISONS DE PRÊT SUR GAGES. —

MORQUE POUR LES ENFANTS. — SPORTSMEN CHINOIS. — VIE DES ÉTRANGERS

A SHANGHAI. — MESURES PRISES PAR EUX POUR SE GARANTIR

DES DANGERS DE LA GUERRE CIVILE.

— DÉPART DE SHANGHAI ET VRAI COMMENCEMENT DE L'EXPÉDITION. —

PAYS PEU INTÉRESSANT. — PARTICULARITÉ ATMOSPHÉRIQUE.

— TRAJET AUX ILES DE LIOU-KIOW. — MESURES DE PRÉCAUTION. —

ARRIVÉE DANS LE PORT DE NAPA-KIANG.

Le 27 avril, nous quittâmes Hong-Kong et remontâmes le canal de Formosa. Le temps était brumeux, il pleuvait, et nous n'avancions que très-lentement, car nous eussions risqué, sans cela, de couler bas quelqu'un des nombreux bateaux de pêcheurs chinois qui nous croisaient sans cesse; de temps en temps, notre musique jouait et les cloches signalaient notre approche afin de prévenir tout accident.

Le beau mois de mai, ce mois des fleurs et du renouveau en Europe, commençait pour nous cette année par un temps froid et âpre, et par une

tempête si violente en mer que, pendant la nuit, elle emporta une partie du contrefort qui se trouve à bâbord à l'avant du navire. Le ciel était gris et triste, le pont humide, et, dans les cordages d'où l'eau dégouttait de partout, de pauvres petits oiseaux de terre, à moitié transis de froid, se cramponnaient de toutes leurs forces; de grandes et lourdes jonques chinoises, ressemblant, avec leurs gros yeux de couleur, à des monstres mélancoliques, regardaient fixément l'immense nappe jaune des eaux; bref, notre situation n'était rien moins qu'agréable.

Le 3 mai, nous arrivâmes à l'embouchure du Yang-tze-Kiang (fils de l'Océan) que l'on doit remonter pendant assez longtemps avant d'en apercevoir les deux rives qui vous annoncent qu'on a quitté la mer. L'embouchure méridionale de ce fleuve, le plus grand de tous ceux qui arrosent le nord-ouest de l'Asie, a une largeur de trente milles, et contient beaucoup de bancs de sable, de bas-fonds et d'écueils qui en rendent la navigation dangereuse; on y voit un grand nombre d'îles, dont quelques-unes sont cultivées, mais dont le plus grand nombre sont couvertes de rochers et paraissent inhabitées. Vers midi, nous approchions de l'île de Goutzlaïf; comme nous avançons lentement, ayant contre nous la marée et un vent violent, nous ne la perdîmes de vue que vers quatre heures; et, à la tombée de la nuit, nous dûmes rester à l'ancre devant la première barre, long banc de sable qui, à la marée basse, n'est recouvert que de quatre brasses d'eau.

Shanghai est à trente milles environ de l'embouchure de la rivière de Woosong, dans laquelle nous entrâmes le lendemain matin. A Woosong, où se trouve l'embouchure, nous dûmes littéralement nous faufiler à travers les innombrables bâtiments étrangers qui y sont à l'ancre; et, ensuite, nous remontâmes la rivière dont le lit est étroit, mais les eaux assez profondes. Dans ces terrains bas et formés d'une couche noire et limoneuse, le sol est d'une fertilité incroyable; le pays ressemble à un grand jardin potager, et les récoltes s'y succèdent presque sans interruption.

Bientôt nous aperçûmes les maisons blanches des factoreries étrangères de Shanghai ainsi que les mâts des vaisseaux; et les canons du *Susquehanna* et du *Plymouth* nous saluèrent de leur voix tonnante, couvrant des nuages blancs de leur fumée les champs verdoyants d'alentour. Avant d'arriver au mouillage de la ville, on passe devant une petite église protestante, autour de laquelle sont groupées les maisons de mission, où l'on élève un

certain nombre d'enfants-trouvés chinois. Mais, le proverbe dit : « Lorsqu'on élève un temple à Dieu, le diable met un cabaret à côté ; » aussi, tout près de l'église, y a-t-il un chantier entouré de tavernes de matelots on ne peut moins édifiantes.

La ville de Shanghai, proprement dite (car les factoreries, de même que tous les établissements européens et étrangers, sont situées en dehors de son enceinte) est, comme toutes les villes chinoises que j'ai vues jusqu'ici, entourée d'un mur perpendiculaire en pierres de taille; ce mur d'une hauteur d'environ trente à quarante pieds, est percé, tous les trois cents pas, d'une porte surmontée d'une tour. Un fossé peu profond, rempli d'une eau sale et puante, contribue encore à la défense; mais, à d'autres endroits, les rizières, qui entourent la ville, s'étendent jusqu'au pied même du mur d'enceinte; souvent aussi l'on voit de grands arbres qui en sont si près, qu'on pourrait s'en servir comme d'échelles naturelles pour monter à l'assaut, et qu'un ennemi tant soit peu déterminé s'emparerait de la ville sans beaucoup de peine. Heureusement que dans les guerres chinoises, les deux partis tiennent aussi peu l'un que l'autre à se voir de près, de sorte que, dans la plupart des cas, ces fortifications, quoique très-imparfaites, doivent être suffisantes. Les étrangers habitent, comme je l'ai déjà dit, un morceau de terre à part, hors des portes et le long de la rivière; cet emplacement leur a été assuré par traité depuis la guerre anglo-chinoise.

Un beau matin, je me mis en route à travers les rizières qui étaient çà et là interrompues par un groupe d'arbres; j'espérais rencontrer quelque paysage un peu plus attrayant, un monument ou un objet intéressant quelconque; mais je fus complètement trompé dans mon attente. D'un côté, c'était une plaine monotone couverte de rizières à perte de vue; de l'autre, le mur de ville non moins monotone que la plaine; aussi me décidai-je à entrer, par la première porte que je rencontrai, dans l'intérieur de la ville.

Dans la tour qui surmontait cette porte, se trouvait un corps de garde où une demi-douzaine de soldats, misérablement vêtus et mal armés, étaient les uns endormis sur des nattes de paille, les autres accroupis sur leurs talons, et fumant dans ces pipes à petite tête que tout le monde connaît. Du côté intérieur du mur de ville, il y a un rempart de terre d'une largeur de quinze à vingt pieds, mais si bas qu'il n'y a pas eu besoin d'y percer des

meurtrières. Derrière ce rempart s'étend, tout autour de la ville, une espèce de glacis auquel viennent aboutir les rues étroites, sales et pavées de dalles de granit. J'enfilai la première qui se présenta, et, cette fois, je m'aventurai seul dans le labyrinthe que forment les maisons de Shanghai; il est vrai que je courais ici beaucoup moins de danger qu'à Canton, car, dans ces provinces du nord, les Chinois sont, en général, animés de dispositions plus bienveillantes à l'égard des étrangers. Je n'eus à supporter, en effet, aucune de ces grossièretés qui rendent le séjour de Canton si désagréable; dans les rues, on ne fit nullement attention à moi, et, dans quelques boutiques où j'entrai, soit par curiosité, soit pour faire quelques emplettes, je fus traité avec beaucoup de politesse et même de prévenance.

J'eus de nouveau l'occasion d'admirer ici l'adresse extraordinaire des Chinois pour tous les ouvrages manuels en fait d'objets d'art, et le bon marché fabuleux de ces objets. Shanghai est particulièrement renommée pour ses sculptures en bois, en ébène, en bambou et même sur des noyaux de fruits; on en voit dans une foule de boutiques les spécimens les plus admirables. J'achetai, au prix incroyable d'un schelling (1 franc 25 centimes), un bracelet de dame d'un merveilleux travail; il se composait de douze noyaux de pêche très-petits, taillés en forme de bateaux chinois; on pouvait, lorsqu'on en ouvrait les fenêtres, voir les personnes assises à l'intérieur, dont les têtes n'étaient pas plus grosses que de petits grains de millet. Entre ces noyaux de pêche, il y avait des noyaux de cerises taillés en forme de têtes grotesques, et, au milieu du bracelet, pendait une petite noix très-délicatement travaillée à jour et destinée à recevoir des parfums. Je pense que, chez nous, un bracelet pareil ne coûterait pas beaucoup moins cher qu'un bracelet d'or. On pouvait choisir parmi une foule d'objets du même genre exécutés en toutes sortes de matières différentes.

Après m'être promené assez longtemps dans les rues, et en avoir admiré toutes les merveilles, j'arrivai à un singulier établissement, nommé Tcha-koo, ou jardin à thé. C'était un jardin de moyenne grandeur, coupé en tous sens par d'innombrables canaux et canalicules, ou, pour mieux dire, un étang sur lequel de nombreux sentiers sur pilotis se croisaient en zig-zag et conduisaient à autant de pavillons situés dans de tout petits ilots; ces pavillons étaient remplis de gens de différentes classes qui, assis sur des bancs devant de longues tables, buvaient du thé en fumant du tabac dans

ces pipes chinoises à tête microscopique. Je pris place aussi dans un de ces pavillons, et j'y bus une petite tasse d'un thé très-médiocre, mais qui ne me coûta que trois cash, c'est-à-dire environ deux centimes et demi.

Entre les pavillons, il y avait çà et là des arbres, et, à certains endroits, des groupes de rochers artificiels formés de pierres et de mortier ; on voyait aussi exposées diverses curiosités, telles que des souris blanches et des oiseaux dressés à faire certains petits tours de cartes, des chiens savants, etc. Un cercle assez nombreux de spectateurs s'était formé autour d'un homme qui, sur une planche humide où se trouvaient déposées quelques gouttes d'encre de Chine, soufflait de manière à élargir ces gouttes en forme de fleurs, d'oiseaux et d'autres animaux.

Après avoir satisfait ma curiosité en ce lieu, je poursuivis ma promenade et je rencontrai, non loin du mur de ville, un vieux temple de Fò tombant en ruines ; contrairement à d'autres édifices de ce genre, il se composait de plusieurs étages superposés et si hauts, que le plus élevé surpassait de beaucoup le mur d'enceinte. Quelques meurtrières, percées à cet étage supérieur, indiquaient que cet édifice avait pu avoir jadis une destination militaire. Un vieux prêtre pauvrement vêtu fut mon guide à travers les autels ruinés et les statues des dieux dont les figures étranges étaient en partie mutilées. A un étage inférieur auquel était attenant un petit jardin, il y avait quelques gamins chinois occupés à un jeu qui ressemble assez à notre jeu de dominos, avec cette différence qu'il se joue avec cent cinquante dés, dont les numéros sont marqués sur de petits morceaux de bambou, les uns en noir, les autres en rouge, d'autres enfin mi-partie en noir, mi-partie en rouge. Je m'assis auprès de ces bambins et je pris part à leur jeu, ce qui parut divertir beaucoup les jeunes habitants du céleste empire, d'autant plus que je perdis à dessein quelques cash que je payai consciencieusement, en échange de quoi l'on me régala d'une tasse de petit thé.

A peu de distance de ce temple, j'entendis tout à coup une musique bruyante, si toutefois on peut nommer ainsi un bruit infernal de gongs, de petites timbales, de tambours et de cymbales, auxquels un certain nombre d'instruments à vent et à cordes mêlaient leurs sons criards et discordants. Je me dirigeai du côté d'où venait le bruit, et j'arrivai à une cour assez spacieuse au fond de laquelle, sur une scène en maçonnerie passablement haute, on jouait la comédie. La cour était remplie d'une foule com-

pacte de spectateurs qui, tous, suivaient la pièce avec une grande attention. Deux douzaines environ d'acteurs ou figurants, dans les costumes les plus fantastiques, se démenaient sur la scène comme des furieux, tandis qu'au fond du théâtre, et dans une espèce de petite chaire, un autre acteur, dans un accoutrement bizarre, la figure barbouillée d'une couche de rouge très-vif, sur laquelle se coupaient des lignes noires et blanches, débitait, en nasillant et d'une voix de fausset, un monologue des plus animés, qui, à en juger par ses gestes, avait pour but d'augmenter encore l'irritation de ses collègues. De temps en temps l'orchestre, caché derrière un rideau, faisait entendre son vacarme infernal, jusqu'à ce qu'enfin un formidable coup de gong rétentit; à ce signal, tous les acteurs se retirèrent; la pièce était finie. Je n'ai pas assisté au commencement; mais le sujet de cette pièce nationale était emprunté, comme celui de la plupart des pièces chinoises, à l'histoire de la conquête de la Chine par les Tartares et à la destruction de la dynastie des Ming.

Il y eut ensuite un intermède d'un genre plus gai. Un jeune amoureux, pour s'approcher de la dame de ses pensées, imagine de se déguiser en chaudronnier ambulant. Après un long dialogue qui devait être très-spirituel, si j'en juge par les nombreux éclats de rire qu'il provoquait, l'amoureux se dépouille de ses vêtements d'emprunt, et se présente sous sa véritable forme à sa belle aux petits pieds.

Cet intermède fut suivi d'un autre drame, dans le même goût que le premier; mais, comme j'en avais assez vu, je partis prudemment, sans attendre la fin, pour assister à la course de chevaux, qui devait avoir lieu dans l'après-midi. Je dois faire remarquer en passant que tous ces spectacles sont gratuits. Un mandarin, ou toute autre personne de distinction, loue une troupe d'acteurs et leur fait donner un certain nombre de représentations, pour lesquelles sont établies des scènes permanentes et semblables à celle que je venais de voir. Ce genre de divertissement se nomme un Sing-Song.

En revenant du spectacle, je rencontrai Bayard Taylor qui avait été comme moi faire une promenade, mais dans une autre direction. Il avait visité, entr'autres choses, une maison chinoise de prêt sur gages qui occupait une superficie de plusieurs acres. On y voit des vêtements de toute sorte, depuis le costume du mandarin jusqu'à la misérable défroque du portefaix, le tout numéroté, avec la date du dépôt et l'indication de la somme

prêtée. D'autres appartements contiennent des assiettes, des pots, des bassins à charbon, des couteaux et des *chopsticks*, (ces petits bâtons d'ivoire, dont on se sert pour manger), des chaises, des tables, bref, tous les objets imaginables, tant de ménage que de luxe ; il y a même jusqu'à de petits autels portatifs. Oui, les Chinois respectent assez peu leurs dieux pour les mettre en gage !

Dans un autre quartier nous vîmes un grand bâtiment où l'on dépose des corps de petits enfants morts enveloppés dans des paquets de guenilles. Je me fis une idée si affreuse de l'atmosphère qu'on devait y respirer, que je n'eus pas le courage d'entrer. Cet usage de conserver les cadavres des enfants dans un lieu particulier me semble d'autant plus surprenant qu'en général on fait ici très-peu de façons avec les morts, et que souvent on les jette tout simplement à l'eau. Pendant mon séjour à Shanghai, j'ai vu très-fréquemment les eaux de la rivière charrier des cadavres qui étaient complètement en putréfaction, ou à moitié mangés par les poissons.

Je me dirigeai en compagnie de Taylor, vers l'endroit où devait avoir lieu la course de chevaux. On n'admettait à concourir que des poneys montés par leurs maîtres eux-mêmes. Une estrade avait été dressée pour les juges et les dames et, sous un pavillon placé vis-à-vis, jouait la musique du *Susquehannah*. La course se passa comme se passent à peu près toutes les courses ; seulement il n'y eut ni côtes enfouées, ni bras ni jambes cassés ; les chevaux étaient trop petits pour cela. La partie la plus amusante de la fête, ce fut lorsqu'à la fin on ouvrit la lice aux Chinois. Rien n'était plus comique que de voir les sportmen chinois avec leurs longues queues, blottis dans leurs lourdes selles, et faisant aller leurs bras absolument comme les ailes d'une oie qui court.

A Shanghai, la monotonie de la vie du bord fut plusieurs fois rompue de la manière la plus agréable, grâce aux réceptions tout hospitalières que nous firent les consuls et marchands étrangers qui y sont établis. Il y eut entre autres une brillante fête donnée par le consul américain à tous les officiers des navires américains, anglais et français stationnés dans le port. Les appartements du consul étaient entièrement tendus de soie blanche et rouge, ornés de fleurs disposées avec un goût parfait, et resplendissants de lumières ; les tables étaient chargées de mets les plus exquis, et les vins les plus fins coulaient vraiment à flots. Bref, cette fête fut ordonnée avec le plus grand

luxe, et il y en eut ensuite plusieurs autres également brillantes données par diverses personnes de la colonie. Si l'on considère, en outre, la manière somptueuse dont sont logés presque tous les marchands, et le grand train de vie qu'ils mènent, on peut en conclure avec assurance que le commerce de Shanghai est très-florissant et que cette ville opulente est encore en voie de progrès. M. Humphrey Marshal, ministre résident des États-Unis, nous donna aussi un bal très-brillant; mais il avait, ainsi que les autres fêtes, un grand inconvénient pour nous autres jeunes gens, c'est le petit nombre des dames; on n'en comptait que douze en tout, et de plus elles étaient toutes mariées. Nous essayâmes de suppléer tant soit peu au manque de dames, en continuant, après le diner, le bal entre nous, faute de mieux. Je fus aussi une fois invité à diner par les officiers de la frégate française, le *Cassini*, et je passai avec eux quelques heures bien agréables à rappeler mes souvenirs du temps où je vivais moi-même dans ce gai pays de France.

Je n'entrerai pas dans de longs détails sur la révolution chinoise, car je n'ai pas eu suffisamment d'occasions pour m'en faire une idée bien nette. Il me semble cependant, vu ses progrès incessants, qu'elle pourrait bien finir par porter le coup de grâce à ce vieil empire décrépît. La cause des rebelles a pour elle un grand enthousiasme religieux, tandis que le vieux parti impérial ou tartare paraît être très-affaibli, manquer d'énergie et n'avoir pas non plus les ressources suffisantes pour conjurer le péril; la preuve en est que ces orgueilleux enfants du céleste empire se sont abaissés jusqu'à implorer l'assistance de navires de guerre étrangers, assistance que naturellement on ne pouvait pas leur prêter, car on voulait éviter toute immixtion dans les affaires de politique intérieure du pays. Le vapeur anglais *Hermès*, ayant à bord le ministre résident anglais, se rendit un jour à Nankin pour obtenir des chefs des rebelles la promesse d'observer la neutralité vis-à-vis de tous les négociants étrangers, promesse qui fut accordée. Néanmoins les négociants de Shanghai se sont organisés en corps de volontaires et ont construit des retranchements protégés par deux batteries armées chacune de trois canons; ils ont été assistés avec empressement, dans cette tâche, par tous les officiers et les équipages des navires de guerre qui leur ont fourni des armes, les ont aidés de leurs conseils et leur ont prêté un concours actif.

A mon avis, nous nous trouvons ici au commencement d'une de ces

grandes époques de l'histoire du monde qui, bien que s'annonçant d'une autre manière et sous une autre forme, a néanmoins beaucoup d'analogie avec l'époque de la conquête du continent américain. Ici, comme en Amérique, on voit se briser de vieux moules d'États qui se sont, pour ainsi dire, pourris par une longue stagnation ; des pays jadis très-civilisés, mais qui, en se séquestrant du reste du monde, sont retombés peu à peu dans un état qu'on peut appeler la barbarie civilisée, sont enfin entraînés par le torrent impétueux du temps, qui emporte dans son cours ces barrières péniblement élevées, plus péniblement défendues encore. On infuse à ce vieux corps une vie nouvelle, afin que les trésors de la nature et de l'esprit humain, après avoir été si longtemps séquestrés et enfouis, puissent enfin se développer librement et s'échanger avec ceux des autres peuples.

Mais il est temps de terminer cette digression et de revenir à l'expédition.

Le 16, nous reçûmes la nouvelle que notre bâtiment de transport, le *Supply*, était engagé sur un banc de sable à la première barre et se trouvait dans une position critique. M. Carnover, capitaine du *Supply*, avait fait pour nous l'annoncer plus de trente milles, par un temps affreux, dans une légère chaloupe, montée seulement de quatre hommes, et il était arrivé complètement épuisé de fatigue. Le *Mississippi* reçut immédiatement l'ordre d'aller en toute hâte au secours du transport, et ses officiers furent ainsi privés d'assister à la charmante fête donnée par le consul ; mais, avant l'arrivée du *Mississippi*, la marée et d'habiles manœuvres avaient déjà dégagé le *Supply*.

Le 17 mai, dans l'après-midi, au moment où la marée commençait à monter, le commodore donna l'ordre de lever l'ancre ; notre musique joua une marche vive, et les matelots, tournant avec entrain autour des cabestans, retirèrent de son lit de vase cette masse pesante. L'officier qui était sur le pont fit le commandement : « En avant, à toute vapeur ! » Aussitôt, le noir colosse se mit en mouvement et descendit majestueusement la rivière. C'est alors, à proprement parler, que commençait notre expédition, et j'éprouvai, en ce moment, une vive impression. La musique jouait les airs nationaux américains : *Hail Columbia* et *Star-spangled-banner* ; les officiers et les hommes d'équipage étaient tous à leur poste ; chaque fois que nous passions devant un des navires de guerre ou de commerce anglais, français et américains, tous les pavillons s'abaissaient à mi-mât pour les saluer, et les hommes d'équipage agitaient leurs chapeaux en l'air.

Plus bas, presque en pleine campagne, là où les bâtiments de la mission se groupent autour d'une église, un chant pieux retentit sur la rive; c'étaient les élèves de la mission, avec leurs maîtres, qui, rangés sur les marches de l'église, nous envoyaient l'expression des vœux qu'ils formaient pour notre heureux voyage; notre musique répondit en jouant un hymne, et, par un singulier hasard, malgré le vent qui soufflait de l'arrière, notre cheminée lança, au même instant, son épaisse colonne de fumée qui monta droit au-dessus de nos têtes et se perdit enfin dans l'éther azuré comme un encens agréable à Dieu. Je crois qu'en ce moment il y en eut bien peu à bord qui n'adressèrent pas au Ciel une courte prière pour le succès de notre entreprise.

Il n'y a pas grand'chose à dire de la rivière et du pays que nous traversâmes alors; c'est un pays plat, tout en champs de riz; çà et là un groupe d'arbres, une masse de villages et quelques cabanes isolées. En somme, je n'ai trouvé, au nord de la Chine, aucun attrait particulier qui pût me faire désirer de revoir ces parages.

Après un court séjour à Wou-sang, localité située à l'embouchure de la rivière, et où nous embarquâmes encore du charbon, nous descendîmes jusqu'à notre ancien mouillage pour y attendre le reste de l'escadre.

Ce qui m'a le plus frappé dans cette partie de la mer de Chine, ce sont certains phénomènes atmosphériques tout particuliers, notamment un épais brouillard blanc qui souvent couvrait la mer pendant des jours entiers, et était parfois si intense qu'on ne pouvait pas voir d'un bout du navire à l'autre; souvent aussi ce brouillard se tient à une hauteur de trente à quarante pieds au-dessus de l'eau, de telle sorte que nous voyions très-bien, par exemple, la coque du *Mississipi* qui était à l'ancre à un mille de nous, tandis que les extrémités de ses mâts et les vergues les plus hautes étaient complètement cachées. Lorsqu'il fait des brouillards pareils, les levers et les couchers de soleil, au lieu d'avoir, comme dans nos contrées, une teinte rougeâtre, sont d'un blanc de lait et tout à fait ternes, en sorte que le soleil ressemble à un fromage frais. Je suis tenté de croire que si le pays et ses habitants sont si peu intéressants, cela tient à cette lumière pâle et mélancolique que leur soleil leur envoie.

Nous eûmes à essuyer un typhon (vent orageux du sud-est) assez violent pour nous obliger à descendre les pointes des mâts et les vergues; mais quoiqu'il secouât un peu rudement le navire, il ne put cependant lui faire

aucun mal. Deux jonques chinoises, qui avaient chargé du charbon pour l'escadre, furent moins heureuses. L'une d'elles chassa sur son ancre, et vint se briser contre l'autre qu'elle coula bas; les Chinois qui la montaient barbotaient dans l'eau et s'y débattaient comme des canards; et ceux que nous avions pris à bord (ils étaient trente environ qu'on avait engagés comme cuisiniers, garçons de service, portefaix, etc.) couraient comme des fous, et de désespoir se frappaient la tête contre le pont. Ils différaient essentiellement en cela de leurs compatriotes du Sud (voir la lettre de Macao) lesquels regardaient leurs camarades se noyer avec la plus grande indifférence. Cependant quelques-unes de nos chaloupes furent mises à la mer avec la rapidité de l'éclair et ramenèrent heureusement à bord les naufragés qui en furent quittes cette fois pour un bain et pour la peur, et qu'on reconduisit le jour suivant à Wou-Sang. Il n'y eut donc qu'une perte matérielle, et l'on n'eut aucune mort à déplorer.

Le 23, notre second vaisseau de transport, le *Caprice* fut en vue et aussitôt l'escadre se mit en mouvement. Nous étions sur le *Susquehannah* qui marchait en avant comme vaisseau-amiral, puis venait le *Mississipi* remorquant le *Supply* (transport de neuf cents tonneaux.) Le sloop de guerre *Saratoga* avait fait voile directement de Macao pour Liou-Kiou, et le sloop de guerre *Plymouth* devait quitter Shanghai dans quelques jours pour nous suivre.

Le 23 dans l'après-midi, nous eûmes la terre en vue. Nous fîmes au *Mississipi* le signal de laisser aller le *Supply*, et, à partir de là, les deux grandes frégates à vapeur marchèrent l'une à côté de l'autre à peu de distance.

Pendant toute la journée, nous fûmes occupés à mettre nos armes en état, et, dans l'après-dînée, il y eut grand exercice; c'était comme une répétition générale d'un jeu qui bientôt peut-être deviendrait sanglant. Je désirais de tout mon cœur ne tirer mes balles que sur du gibier, et n'entendre gronder le tonnerre de nos canons que pour donner des marques d'honneur et d'amitié.

Comme nous approchions d'un peuple dont rien ne nous garantissait les dispositions amicales, le commodore publia une proclamation dans laquelle il recommandait diverses mesures de prudence. On fit charger les armes des sentinelles dont on augmenta le nombre, et l'on recommanda à tous la plus grande vigilance. Les chaloupes furent pourvues de toutes les provi-

sions nécessaires en eau, vivres, munitions et instruments nautiques, afin de pouvoir être utilisées sur-le-champ pour les besoins du service; on recommanda aux officiers et aux hommes d'équipage beaucoup de prudence et de dignité jointes à la plus grande douceur, et surtout on leur défendit sévèrement d'accepter des indigènes des îles de Liou-Kiou, sur lesquelles nous nous dirigeons, aucun objet ou présent quelconque sans donner en échange quelque chose d'équivalent.

Le 26 mai au point du jour, nous fûmes en vue de terre. La première était une île d'environ dix milles de diamètre dont la pointe sud-ouest était formée par des rochers sortant à pic du sein des flots; les autres côtés allaient s'abaissant par une pente assez douce et présentaient à l'œil des champs vert et fertiles coupés de loin en loin par quelques beaux groupes d'arbres, ce qui faisait un tableau on ne peut plus gracieux.

Dans le courant de la journée nous aperçûmes au moins vingt îles du même genre, les unes plus grandes, les autres plus petites; c'est ce qu'on nomme le groupe d'Ari-Karima; toutefois nous n'en approchâmes aucune à plus de dix milles environ, de sorte qu'il nous fût impossible de rien distinguer quant aux habitants. Le *Susquehanna* marchait en tête, puis venait le *Mississipi* à un demi-mille de l'arrière du vaisseau amiral, et, un peu plus loin, le *Supply* et le *Caprice* toutes voiles déployées.

Vers midi, la vigie signala un navire en vue. C'était le *Saratoga* que nous avions attendu si longtemps, et qui venait nous rejoindre ici au moment le plus opportun, ce que tout le monde à bord regarda comme étant d'un heureux augure. « Dieu le veut ! » tel fut le cri de joie qui s'échappa de toutes les poitrines, et nous continuâmes gaiement notre route. Vers quatre heures, nous entrions dans le port spacieux et assez bon de Napa (1) ou Napa-Kiang, chaque vaisseau étant précédé de deux chaloupes qui devaient indiquer la profondeur de l'eau.

A cinq heures, les chaînes des ancres tombèrent et, le soir, les insulaires écoutaient avec curiosité sans doute les tambours américains qui battaient la retraite. *Boum!* C'était le coup de canon du soir qui venait d'être tiré et les autres vaisseaux y répondirent par trois *Boum! Boum! Boum!* qui retentirent au loin dans le silence de la nuit.

(1) D'autres écrivent : *Napha*.





Vue de Napa dans l'île de Liou-kou.

P R E M I E R

DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

PREMIER

DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

— PREMIER CONTACT AVEC LES INDIGÈNES. — A TERRE ! —

UN MISSIONNAIRE ANGLAIS. — PORT DE NAPA.

— FORTIFICATIONS. — LA VILLE. — VISITE OFFICIELLE DU RÉGENT A BORD. —

EXPÉDITION DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE. — NATURE DU PAYS.

— AGRICULTURE. — GUIDES OFFICIELS. — SCHOUY, LA CAPITALE. —

AUBERGES POUR LES VOYAGEURS.

— DOUCEUR DES INDIGÈNES. — FORMATION GÉOLOGIQUE DE L'ÎLE. —

Le 27 au matin, deux chaloupes venant de Napa se présentèrent devant le *Susquehannah*. Le hadji-madji, ou bourgmestre, envoyait en présent deux bœufs, quelques cents d'œufs, des légumes, des pommes de terre, etc. Cependant, comme il fallait maintenir le principe de ne rien accepter des indigènes sans leur donner un équivalent, ces présents ne furent reçus que plus tard dans la journée, après que M. C., lieutenant de pavillon et M. V., l'interprète, eurent été eux-mêmes rendre visite au hadji-madji et lui remettre, en échange de son envoi, un présent de la part du commodore Perry. A l'exception des deux délégués que je viens de dire, personne ne se rendit à terre ce jour-là ; mais plusieurs d'entre nous firent en chaloupe une prome-

nade dans la baie pour examiner les bancs de corail qui l'entourent. Nous trouvâmes dans l'eau de mer qui en remplit les cavités une masse de petits poissons bleus d'azur ; mais, après en avoir pris quelques-uns avec beaucoup de peine, nous nous aperçûmes que leur belle couleur disparaissait dès qu'ils avaient cessé de vivre. Les petits bateaux pêcheurs des indigènes se tenaient soigneusement hors de notre chemin.

Le dimanche 28, le commodore accorda enfin la permission d'aller à terre ; naturellement beaucoup en profitèrent et je fus du nombre. Dans un petit temple, non loin d'un rocher proéminent qui a la forme d'un cabestan et que pour cela on a nommé *capstern* (1), habite, depuis près de sept ans, avec sa famille, un missionnaire anglais, le docteur Betelheimer.

Le capitaine Marwell et d'autres officiers, qui étaient venus jadis à Liou-Kiou, ouvrirent, à leur retour en Angleterre, une souscription pour envoyer un missionnaire dans cette île écartée, et leur fondation se nomme encore aujourd'hui la mission navale. Le docteur Betelheimer, envoyé par cette société arriva en 1847 sur un petit schooner qui, aussitôt après avoir débarqué son passager avec sa famille et leur modeste bagage, reprit de nouveau la mer. Ces pauvres gens se trouvèrent ainsi sur le rivage avec deux enfants ne sachant de quel côté porter leurs pas. Enfin ils se dirigèrent vers un temple situé dans le voisinage ; ils y trouvèrent un abri pour la première nuit, et les habitants leur fournirent quelque nourriture ; mais leurs effets restèrent sur le rivage et, à la marée haute, ils furent complètement inondés, car les indigènes qu'inquiétait la présence de ces étrangers ne voulaient avoir aucun rapport avec eux. Le père Adret, prêtre français, qui était à Napa depuis quelques années et demeurait, à une distance d'environ trois milles, à l'autre extrémité de la ville, offrit généreusement de venir en aide aux nouveaux venus ; mais ce qu'il pouvait faire pour eux était bien peu de chose, et la pauvre famille, pendant les premiers temps, eut à supporter de rudes épreuves. Plus tard, on mit à sa disposition le petit temple qu'elle habite encore aujourd'hui ; un ou deux navires qui abordèrent par hasard dans ces parages lui laissèrent quelques objets de première nécessité et un peu de vivres ; et, en 1849, le steamer anglais *Reinard* vient visiter l'île ayant à bord l'évêque de Hong-Kong.

(1) Ce mot signifie en anglais *cabestan*

A cette occasion l'on rendit le régent de Liou-Kiou responsable de la sûreté de la famille du missionnaire, et, depuis cette époque, elle eut en effet beaucoup moins à souffrir des petites vexations de toute sorte qu'elle avait subies jusqu'alors. Toutefois il n'y avait pas moyen d'opérer la moindre conversion, car, dès que le docteur Betelheimer commençait à prêcher, soit sur la place du marché, soit dans les rues, tout le monde se dispersait aussitôt, et maintenant encore les choses se passent de la même manière. En fait de religion l'on est à Liou-Kiou tout aussi intolérant qu'au Japon, et le peuple étant constamment surveillé par des espions, personne n'ose prêter l'oreille aux prédicateurs étrangers.

La ville de Napa est la place commerciale la plus importante du grand groupe de Liou-Kiou; elle est située à l'extrémité sud-ouest de l'île principale de ce nom. Une rivière assez profonde pour les jonques chinoises forme le port intérieur qui est défendu par des ouvrages de fortification en pierre établis de distance en distance. Les grands blocs de corail, dont les murs sont formés, sont taillés en forme polygonale et superposés sans aucun ciment, comme les murs cyclopiques en Grèce; et bien qu'ils paraissent dater de fort loin, ils sont encore en très-bon état. Il me semble qu'on n'a jamais fait usage d'armes à feu, ni pour attaquer ces fortifications ni pour les défendre; ou bien ce devaient être des armes d'un très-petit calibre. Les parapets ont environ quatre pieds de haut et trois d'épaisseur; sur quelques points avancés, il y a de petites poivrières percées d'étroits créneaux, mais elles ne peuvent guère servir de vigie, car c'est à peine si elles sont assez grandes pour recevoir une sentinelle.

Le port extérieur de Napa, dans lequel nos vaisseaux sont à l'ancre, est un bassin formé du côté de la terre par une courbe semi-circulaire que décrit la côte, et du côté de la mer par une série de bancs de corail. Il y a dans le banc de corail trois entrées dont la plus méridionale est aussi la plus spacieuse et la plus fréquentée. La ville s'étend le long de la côte et de la petite rivière qui forme le port intérieur; elle peut avoir environ quatre mille maisons et vingt mille habitants. Les rues en sont assez larges et pavées de grands blocs de corail; dans le quartier qui paraît être habité par la classe riche, les rues sont bordées des deux côtés de murs dans lesquels sont pratiquées des portes par où l'on a accès dans les maisons qui se trouvent cachées par ces murs. Les indigènes avaient une grande frayeur des

étrangers, car, bien qu'on aperçût beaucoup de monde derrière les murs et les arbres et dans les rues latérales, tout ce monde prenait la fuite dès que quelqu'un de nous faisait mine de vouloir les approcher ou leur adresser la parole.

Lorsqu'à l'aide des interprètes on eut échangé quelques explications sur le but de notre présence, le régent des îles Liou-Kiou vint enfin, le 29 mai, faire une visite à bord ; il fut reçu avec tous les honneurs de la guerre, on le traita magnifiquement et on lui fit visiter le navire dans toutes ses parties. Le régent, respectable vieillard, gouverne le pays, à ce qu'on nous a dit, pendant la minorité du prince qui n'a encore que douze ans. Sa suite se composait aussi en très-grande partie d'hommes âgés portant de longues barbes, et dont les cheveux étaient relevés de tous les côtés de la tête, au sommet de laquelle ils formaient un élégant chignon traversé par deux aiguilles de métal. Leur costume consistait en une espèce de long caftan d'un tissu fin et à manches très-larges ; ils portaient autour du corps une ceinture de soie dans laquelle étaient l'éventail, une petite blague à tabac et une courte pipe à tête de métal pas plus grosse qu'un dé à coudre. Les personnages d'un rang élevé portaient encore sous ce caftan une chemise fine et de larges culottes qui venaient jusqu'aux genoux, des bas cousus en étoffe de coton, mais dans lesquels toutefois l'orteil était séparé des autres doigts du pied par une division apparente. Ils avaient, par politesse sans doute, laissé leurs chaussures dans leur chaloupe ; et ils marchaient sur leurs bas, comme ils font habituellement dans leurs maisons, ainsi que j'ai pu le voir par la suite.

Lorsqu'on tira le canon pour les saluer, quelques-uns d'entre eux s'évanouirent presque de peur.

Les formalités préliminaires une fois remplies, le commodore Perry résolut d'envoyer une expédition dans l'intérieur de l'île pour se renseigner sur les ressources que présente le pays.

Le personnel de cette expédition se composait de M. J..., chapelain, du docteur L..., troisième chirurgien du *Mississipi*, plus M. B... t... et moi, du *Susquehannah* ; on nous avait adjoint, en outre, deux matelots ou deux Chinois de chaque navire pour porter nos bagages. Nous avions une tente, des provisions pour huit jours, et nous étions bien pourvus de fusils de chasse, de carabines et d'autres armes, afin de pouvoir, au besoin, repousser énergiquement une attaque et nous faire respecter.

Le 30 mai, notre petite troupe débarqua à Napa, et poursuivit immédiatement sa route.

De l'extrémité nord-est de Napa partent des champs que traverse, sur une haute digue, la route de Schouy vraie capitale de l'île. Environ un mille plus loin, on passe une petite rivière qui se jette également dans la baie de Napa, et sur les bords de laquelle est située une petite localité de trois à quatre mille habitants, nommée Foumay. Près du pont sur lequel on traverse cette rivière, est un grand édifice en forme de temple; il est entouré de murs épais dans lesquels sont percées trois portes que l'on tient constamment fermées. Cela avait l'air d'être, soit un temple, soit la résidence de quelque haut personnage; mais il était évident qu'on ne s'en servait pas beaucoup.

La route de Schouy traverse des rizières situées entre des coteaux, et parfois ces coteaux eux-mêmes; elle est presque entièrement bordée d'arbres, et forme une agréable promenade où l'on trouve de l'ombre et de la fraîcheur. Sa largeur est de dix-huit à vingt pieds, elle est pavée de blocs de pierre de forme polygonale. Dans les champs, les cultivateurs étaient occupés à planter du riz. Ces champs sont tous disposés en manière de terrasses et tenus constamment très-humides; de petits canaux amènent l'eau, souvent d'une distance assez considérable, sur les terrains les plus élevés, d'où elle se répand sur les parties les plus basses, maintenant ainsi le sol à l'état marécageux. Vers le printemps, on sème du riz dans de petites parcelles de terrain; et dès que les plants sont suffisamment grands, on les transplante plus loin, et un à un. On était précisément occupé à faire ce travail dans certains endroits, tandis que, dans d'autres, le riz était mûr et prêt à récolter.

Presque aussitôt après avoir quitté la ville de Napa, nous rencontrâmes trois indigènes qui étaient probablement des personnes d'un certain rang, et qui, à partir de ce moment, ne nous quittèrent pas une minute. Il y en avait un déjà âgé, et deux autres plus jeunes, dont l'un était grand et bien découplé. Évidemment, ils avaient été envoyés pour examiner quels pouvaient être les desseins de ces singuliers étrangers, car, plus tard, nous remarquâmes qu'ils prenaient exactement note, par écrit, de tout ce qui se passait et que, chaque soir, ils comparaient ensemble leurs rapports. Si l'un de nous se séparait du groupe, il était toujours suivi par un des indigènes

qui observaient, du reste, une attitude tout à fait passive. Lorsque le bagage se trouvait trop lourd pour nos Chinois, nos mystérieux compagnons mettaient à réquisition quelques indigènes pour le porter, et, lorsque ceux-ci étaient fatigués, ils en appelaient d'autres occupés parfois au travail des champs qu'ils quittaient sans observation, pour obéir de suite à l'ordre qu'ils avaient reçu. Ces trois personnages eurent également soin, à diverses reprises, de nous procurer des vivres, tels que poulets, pommes de terre et autres légumes, et jamais ils ne voulurent rien accepter en paiement; mais, le sixième jour, étant de retour à Napa, nous nous entendîmes avec eux, par l'intermédiaire du docteur Betelheimer dont les services comme interprète nous furent précieux, et nous leur payâmes la note très-modérée qu'ils avaient consciencieusement tenue au courant pendant tout le temps de notre voyage.

Après avoir marché environ trois milles, nous atteignîmes la capitale Schouy; elle est construite de la même manière que Napa, seulement dans un style un peu plus grandiose; assise au sommet et sur le flanc d'une colline, elle est dominée par une espèce de forteresse ou de château. Tout à l'entrée de la ville, et avant de passer la porte, nos compagnons nous invitèrent à entrer dans une maison pour nous rafraîchir. Ces lieux de rafraîchissement ou hôtelleries, nommés *kounk-kwa* dans la langue du pays, se trouvent dans toutes les localités de quelque importance, et sont destinées à héberger les voyageurs comme il faut. On traverse une cour entourée d'arbres et de parterres de fleurs, et l'on arrive dans une salle de réception qui occupe ordinairement un coin de la maison. Celle-ci était, comme toutes les autres, construite en bois, et entourée par une galerie à colonnes large de trois à quatre pieds; après cette galerie vient une muraille formée d'une boiserie légère qui, à l'exception d'un petit morceau à chaque coin du bâtiment, peut s'enlever à volonté, de sorte que l'on se trouve en plein air de tous les côtés. Lorsqu'il fait mauvais temps, on remplace les panneaux du haut par des espèces de fenêtres en papier huilé. Le plancher est recouvert de belles nattes bien douces sur lesquelles on dort admirablement; elles ont six à sept pieds de long, trois pieds de large et deux pouces d'épaisseur.

L'homme qui jouait ici le rôle de notre hôte, mais qui était probablement une espèce de magistrat, commença par nous faire force révérences, puis





Tchan-di-coo-sah aux Iles Liou-kiou.

il claqua des mains, et nous vîmes arriver des domestiques portant pour chacun de nous une petite assiette de bois sur laquelle se trouvait une coquille en porcelaine contenant des charbons ardents et une petite tige en bambou pour nettoyer les pipes. A un second signal, on nous apporta du thé dans de très-petites tasses, et, bien entendu, sans sucre ni lait, comme en Chine. Je le trouvai néanmoins excellent, et il me fit circuler le sang d'une manière admirable. Devant la maison, il y avait un grand tonneau d'eau dans lequel on allait puiser pour se laver les mains, les pieds et la figure. On vous fait ôter vos souliers dans le vestibule, en l'on entre dans la maison sur ses bas.

Dans toutes les parties de l'île que nous visitâmes, nous retrouvâmes ces hôtelleries qui se ressemblent toutes, et où l'on vous reçoit invariablement avec les mêmes cérémonies.

Après avoir pris un peu de repos, nous nous remîmes en marche et nous traversâmes la capitale, drapeau déployé. Les rues étaient désertes, les maisons fermées, mais partout nous apercevions des têtes qui nous examinaient avec curiosité. Nous marchions en ordre de bataille, avec une avant-garde et une arrière-garde, les bagages au milieu ; nous passâmes ainsi devant le château dont j'ai déjà parlé ; il est entouré de murs imposants de soixante à soixante-dix pieds de haut, et il a plusieurs portes, mais elles étaient fermées comme toutes les autres. Conformément aux ordres que nous avions reçus, nous nous abstinmes de faire aucune observation et nous ressortîmes par l'autre côté de la ville, dans la direction du nord-ouest, jusqu'à la côte située vis-à-vis.

D'un endroit assez élevé nous eûmes une vue étendue sur tout le pays où la moindre petite parcelle de terre est utilisée et cultivée avec plus de soin encore, s'il est possible, qu'en Chine. Entre les collines, des rizières sont superposées en forme de terrasses ; l'eau qui tombe de l'une de ces terrasses en féconde une autre située plus bas, et l'on force ainsi ce sol argileux à produire de riches moissons. Dans le lointain on apercevait une longue chaîne de montagnes, qui pouvaient avoir une hauteur de mille-pieds environ.

Nous continuâmes à marcher jusqu'au soir sur ce terrain argileux et glissant ; le soir venu, nous dressâmes notre tente, nous hissâmes notre pavillon, et après avoir placé une sentinelle, nous nous mîmes gaiement à faire cuire notre souper consistant en riz, en thé et en viande de porc que nous avions

apportée du navire; quelques pigeons sauvages que nous avions tirés en route, des poulets, de l'ail et des oignons que les indigènes nous procurèrent complétaient le festin. Les trois fonctionnaires qui nous surveillaient, entourés d'une troupe d'habitants du pays, campèrent à environ trente pas de nous sous un toit de roseau qui fut promptement dressé.

Un rapport officiel que nous remimes entre les mains du commodore contient de plus amples détails sur cette excursion, et sera publié par lui en son temps. Notre voyage dura six jours. Pendant trois jours, nous restâmes sur la rive orientale, puis nous traversâmes l'île diagonalement à vingt-quatre milles environ au-dessous de sa pointe nord-est, et nous revinmes partie par l'ouest, partie par le milieu de l'île, selon que la nature du terrain nous le permettait.

Nous fûmes généralement accueillis et traités de la manière la plus affable, on nous fournit les vivres que le pays produit, principalement des poulets, des œufs, des poissons frais et salés, des concombres, des citrouilles, des oignons marinés, du riz, et une espèce de pommes de terre douces. Les fonctionnaires chargés de nous suivre payèrent toutes nos emplettes; lorsque nous fûmes de retour au port, ils nous remirent, sur notre demande, la note de leurs déboursés qui portait tous les articles à des prix très-modérés. En tirant davantage vers le nord, la culture diminue et se restreint à peu près au voisinage de la côte; les montagnes et les collines sont couvertes de bois épais, tandis que, dans la partie méridionale de l'île, le bois est si rare, qu'on doit l'acheter à la livre. A l'exception de la première nuit, nous couchâmes toujours dans des *kounk-kwas* dont quelques-uns étaient situés très-agréablement et eussent été des habitations délicieuses. Dans tous régnait la plus grande propreté, les cours même et les jardins étaient balayés avec soin et parsemés de sable blanc de rivière. A l'entrée, on trouvait toujours l'auge avec des puisettes pour se laver, dès qu'on arrivait, le visage, les mains et les pieds, ce que, dans la bonne société, on a grand soin de faire avant et après le repas. Ce qui me fut particulièrement agréable, c'est qu'à part les moustiques, nous ne fûmes tourmentés par aucune vermine.

Vers le milieu de l'île, nous trouvâmes une masse de tombeaux vides et abandonnés; ils étaient creusés dans les flancs de collines et de rochers et ressemblaient aux anciens tombeaux égyptiens de Thèbes; ils contenaient un appartement assez spacieux, et contre la paroi faisant face à l'entrée, un

siège était taillé dans le roc; ces tombeaux diffèrent essentiellement par leur disposition générale des tombeaux de construction plus récente que j'ai eu l'occasion de voir dans d'autres parties de l'île; ces derniers ressemblent davantage aux tombeaux chinois. Je fus surpris de voir les indigènes qui montrent un si grand respect pour les tombeaux modernes traiter avec tant de mépris les anciens; ils en rient et les nomment, selon la traduction de notre interprète : *tombeaux des hommes du diable*.

Nous rencontrâmes également les ruines d'un ancien château fort ou d'un ouvrage de fortification dont les murs, qui, à certains endroits, ont encore une hauteur de soixante-dix pieds, étaient extraordinairement épais. La forme dominante de cette construction indiquait clairement que les parties des murs qui, dans tous les autres ouvrages de fortification, sont ordinairement convexes ou saillantes, étaient ici concaves; la voûte des portes était excessivement plate, mais construite en fortes pierres de taille. En tout cas, ces constructions remontent à une époque très-reculée; cependant, avant de me prononcer sur la race à laquelle ces ouvrages sont probablement dus, je veux être encore mieux renseigné sur le pays et ses habitants, et avoir des données plus certaines sur ce qui n'est encore actuellement qu'à l'état de conjectures. Le 4 juin à trois heures de l'après midi, nous nous retrouvâmes enfin à la côte en face de notre vaisseau. Nous hissâmes notre pavillon, fîmes une décharge en guise de salut, et bientôt une chaloupe nous ramenait à bord du *Susquehannah* où nos camarades nous souhaitèrent la bienvenue en nous donnant à tous de cordiales poignées de main.

Nos renseignements, ainsi que les spécimens de toute espèce que nous rapportions avec nous, parurent satisfaire complètement le commodore. Nous avions parcouru en six jours cent et huit milles en droite ligne, mais si l'on tient compte des petits détours que nous avons souvent dû faire à droite et à gauche de notre itinéraire, on peut aisément en mettre le double; nous avons exploré à fond beaucoup plus de la moitié de l'île, arboré pour la première fois sur le point le plus élevé de son sol le drapeau américain en le saluant de nos hurrahs et de décharges de mousqueterie, et surtout nous avons vu du pays et de ses habitants plus que n'en avait jamais vu avant nous aucune autre puissance maritime.

Quant à ce qui est des formations géologiques de l'île, nous trouvâmes

d'abord du grès; plus au nord, c'était de l'argile schisteuse, ensuite du granit, du gneiss et du quartz; malheureusement, quand nous fûmes arrivés au point où se trouvait cette dernière formation, il nous fallut, conformément à nos instructions, tourner à droite. On trouve sur les côtes une grande quantité de coraux et de coquillages des formes et des couleurs les plus variées, et l'île toute entière est entourée de bancs de corail. Le bois le plus précieux était le sapin jaune que nous trouvâmes d'une assez grande taille, particulièrement vers le nord. Nous ne vîmes que peu de bestiaux, mais par contre une très-grande quantité de porcs; les chèvres et la volaille étaient un peu moins communs. Excepté un seul jour, nous eûmes un temps superbe, le thermomètre se tenait entre 73 et 90 degrés Fahrenheit⁽¹⁾; toutefois, il n'atteignit que rarement cette dernière limite. L'eau était généralement bonne, et les lignes déchiquetées que forment les côtes offrent plusieurs mouillages excellents.

(1) C'est-à-dire entre 23 $\frac{8}{9}$ et 32 $\frac{2}{9}$ degrés centigrades.

(Note du traducteur.)

VISITE SOLENNELLE

DU

COMMODORE PERRY AU RÉGENT

DE LIOU-KIOU.

VISITE SOLENNELLE

DU COMMODORE PERRY AU RÉGENT

DE LIOU-KIOU.

ORDRE DU CORTÈGE. — ENTRÉE AU CHATEAU.

— CÉRÉMONIE DE RÉCEPTION. — REPAS DANS LA SALLE DES FÊTES. —
SOUPE AU CHIEN. — CURIOSITÉS GASTRONOMIQUES.

Le 6 juin, à huit heures du matin, la rade était couverte des obaloupes de tous les vaisseaux qui conduisaient à terre les détachements désignés pour le cortège solennel avec leurs officiers. Un peu avant neuf heures, M. Taylor et moi, nous reçûmes l'ordre de débarquer dans le premier cutter du commodore les chaises à porteur et les porteurs ; le commodore lui-même nous suivit de près. Deux compagnies de soldats de marine, avec deux légères pièces de campagne et leurs servants, étaient postés sur le rivage, en ordre de parade, et, lorsque le commodore les eut passés en revue, le cortège se mit en marche dans l'ordre suivant :

1° Deux fonctionnaires indigènes suivis de deux jeunes garçons portant leurs parasols ;

2° Les deux pièces de campagne, sous le commandement du lieutenant B... et de M. B...t, son adjudant; chaque pièce sous le commandement particulier d'un midshipman; elles étaient précédées d'un quartier-maître portant un drapeau;

3° Le corps de musique du *Susquehannah* et une compagnie de soldats de marine, commandés par un major;

4° Le commodore dans sa chaise à porteur, portée par des Chinois, et suivi de Chinois chargés des divers présents destinés au régent;

5° L'état-major de l'escadre composé de vingt-six officiers de différents grades;

6° La musique du *Mississippi*;

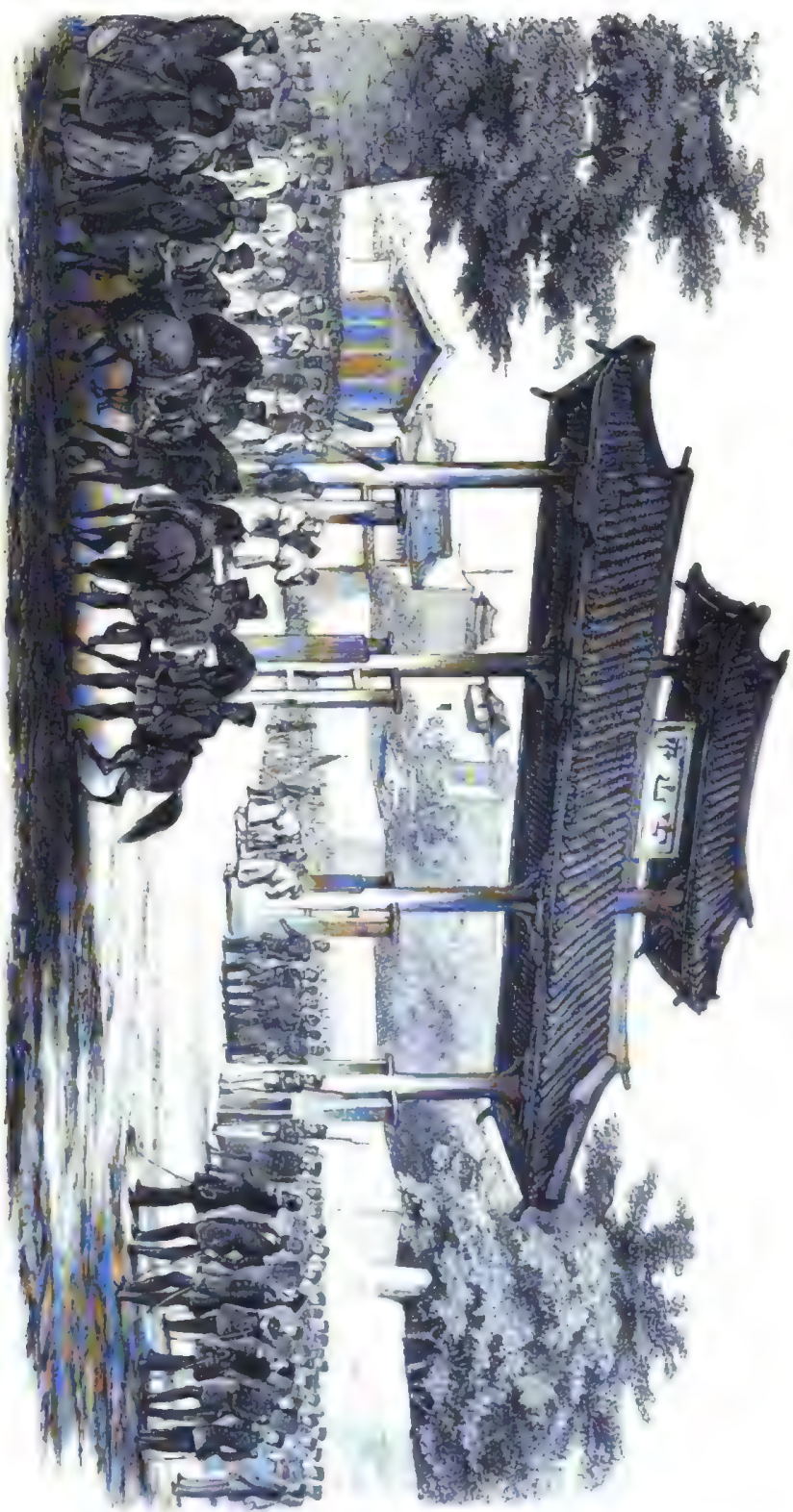
7° Enfin une compagnie de soldats de marine, fermant la marche, sous le commandement d'un capitaine.

Tout le long de la route jusqu'à Schouy, capitale de l'île, la musique joua des airs patriotiques, alternant avec les tambours qui, accompagnés par les fifres, battaient quelque joyeux pas redoublé.

A la porte de la capitale, le vénérable régent, suivi de quatre ministres, reçut le commodore avec la dignité et la gravité d'un ancien doge de Venise; il s'avancait sous un grand parasol qui semblait être un insigne particulier de sa dignité. Tous ces grands dignitaires portaient des bonnets de soie purpurine, et, parmi la suite nombreuse qui les entourait, les principaux personnages en avaient qui n'étaient qu'à moitié en soie; ceux d'un rang inférieur les portaient de crêpe, mais toujours de couleur pourpre.

A l'entrée du château, dont j'ai déjà parlé, il survint une difficulté inattendue. Le régent désirait recevoir le commodore en ville dans sa demeure particulière; mais, lors de la visite du *Reinard*, les officiers anglais, ayant été reçus au château même, le commodore exigea d'être traité comme eux. Toute l'escorte se rangea en bataille devant la porte du palais qui s'ouvrit enfin, et que le commodore franchit avec les officiers d'état-major qui l'accompagnaient, pendant que la musique jouait le *Hail Columbia*.

Une première avant-cour, à droite de l'entrée principale, contenait des murs encore plus élevés que ceux du dehors, et formant une seconde fortification intérieure. A peu près à moitié de sa hauteur, sortait une source d'eau limpide qui venait se perdre parmi les plantes fraîches et vertes dont elle était entourée; au milieu de cette avant-cour, un escalier découvert con-



Sony Capital de l'île Liu-Hou



duisait à travers un portail à une seconde et vaste cour située à une soixantaine de pieds plus haut que la première. Ces deux cours étaient entourées de bâtiments spacieux, et, à l'extrémité supérieure de la troisième, se trouvait une grande salle ressemblant à un temple. Des galeries pavées de larges dalles de pierre faisaient le tour de ces diverses cours ou s'y croisaient en plusieurs sens. A part la suite du régent, on n'apercevait qu'un très-petit nombre de serviteurs, et tout le palais paraissait désert; on n'y voyait pas l'ombre d'un soldat ou d'un gardien, pas même une arme quelconque.

La cérémonie de réception eut lieu dans une vaste salle, située à gauche, vers le milieu de la seconde cour. Le commodore fit connaître au régent le but de sa visite, l'assura des dispositions pacifiques et amicales des États-Unis à l'égard de cette île éloignée, et lui remit quelques présents. Le régent les accepta en faisant force révérences, puis on servit un peu de thé et de pâtisseries, après quoi le cortège reprit le chemin de la ville où, non loin de la porte, dans la demeure particulière du régent, un banquet avait été préparé pour les hôtes étrangers.

On mit les fusils en faisceau, on parqua les canons, et les hommes reçurent une ration extra de grog, pendant que les officiers étaient traités dans la salle.

Cette salle était divisée en trois compartiments; dans celui du milieu se trouvaient quatre tables, dont deux plus hautes que les autres, et où prirent place, le commodore à droite, le régent à gauche, chacun avec quelques officiers supérieurs. Les autres officiers furent placés aux deux autres tables, ainsi qu'à celles qui étaient dressées dans les compartiments latéraux de la salle des fêtes. Ces tables étaient couvertes d'un grand nombre de toutes petites assiettes d'environ quatre pouces de diamètre, sur lesquelles étaient arrangées, très-proprement, une quantité incroyable de hors-d'œuvre excellents, et, à coup sûr, beaucoup trop délicats pour être dignement appréciés par les palais barbares de marins comme nous. On nous servit le thé, sans sucre ni lait, dans de petites tasses qu'une foule de serviteurs étaient sans cesse occupés à remplir; cependant, par égard pour nous, on avait aussi mis sur la table de petites coquilles pleines de sucre candi. Mais tout cela n'était que l'ouverture de cette représentation gastronomique. Le repas, proprement dit, consistait en douze sortes de soupes différentes, ce qui, à ce qu'on nous a dit, s'appelle un repas royal. Il y a aussi des repas de trois,

six et neuf services, selon le rang de la personne qu'on traite ; mais on nous a assuré qu'un repas de douze services était le plus grand honneur qu'on pût faire à quelqu'un. Ces soupes étaient servies dans de petites terrines de la grandeur d'une soucoupe ordinaire ; elles se composaient de différentes sortes de viandes, de poissons, de légumes et de boulettes aux œufs, et avaient généralement un goût très-relevé, une surtout qu'on me dit être faite avec de la viande de chien. En tout cas, les petits animaux que l'on prend pour cela ne doivent rien avoir de commun avec nos chiens de rues ; ce sont plutôt de jeunes caniches, nourris d'une manière spéciale, et engraisés à cet effet, car je n'avais encore jamais mangé de viande plus délicate, et je suis certain que le mets en question n'aurait pas été dédaigné par le gourmand le plus blasé (1).

Avec le thé on nous présenta encore du sacki. C'est une boisson que l'on tire du riz et qui a une certaine analogie avec l'arack, mais elle contient du sucre et est très-agréable au goût. Elle était dans une théière placée sur la table et on la buvait dans de petites tasses de porcelaine grosses tout au plus comme un dé à coudre, ce qui nous forçait nous autres gens du Nord accoutumés à de plus fortes doses à remplir nos tasses d'autant plus souvent. Du reste, c'est une boisson légère, car j'en ai bien bu quinze petites tasses pour ma part, et je ne me suis aperçu d'aucun dérangement, ni dans ma raison, ni dans mes jambes. Il est à remarquer que dans ce pays on sert tout en très-petites quantités, mais qu'on revient si souvent à la charge et avec une telle persistance, que l'épicurien le plus consommé doit à la fin crier grâce !

Pour manger tous ces mets microscopiques on met sur la table des chopsticks, c'est-à-dire de petits bâtonnets d'ébène semblables à ceux des Chinois ; on les tient entre le pouce et le médium et on les dirige avec l'index.

(1) Ce mets était-il bien du chien ? C'est ce que mes camarades ont souvent, par la suite, révoqué en doute. Voici tous les renseignements que j'ai pu obtenir sur ce point : je dessinaï sur mon album un veau et un chien, et, montrant tantôt la soupe, tantôt mon album à l'un des indigènes, je lui demandai quel était celui des deux animaux dont on avait pris la chair. Il me montra le chien ; ce fut toute sa réponse, mais elle me parut assez claire. Il est vrai que je n'ai pas d'autres preuves, et qu'il se pourrait que l'homme à qui je m'étais adressé, m'eût mal compris ou eût mal compris mon dessein ; peut-être aussi a-t-il voulu se divertir à mes dépens, car, pendant les divers séjours que j'ai faits à Liou-Kiou, je n'ai jamais vu tuer de chiens.

Pour un premier essai je ne m'en tirai pas trop mal; cependant pour les soupes on vint un peu en aide à notre maladresse de barbares en nous présentant de petites cuillers de porcelaine, et, à chaque nouveau service, de petits bâtons pointus en bois de saule pour piquer les petits morceaux de viande et les boulettes aux œufs.

Il ne fut porté que deux toasts; le premier par le commodore : « Au régent de Liou-Kiou et à la bonne entente perpétuelle entre les habitants de l'île et les Américains ! » Le régent y répondit par un toast : « Aux États-Unis, au commodore Perry, leur envoyé, et à ses officiers ! »

Au bout d'une heure environ, nous nous retirâmes tous en fort belle humeur, ce qui venait de l'accueil amical et distingué qu'on nous avait fait et un peu aussi du sacki, du whiskey, du punch, etc. La route bordée de superbes pins serpentait à travers des collines et de riches campagnes; nous la parcourûmes drapeaux déployés et musique en tête, au son des airs les plus gais. Un bon nombre des officiers, soldats et matelots restés à bord étaient venus à notre rencontre jusqu'à moitié chemin; ils nous attendaient sur les collines et sous les arbres qui bordent la route, nous saluant de loin en agitant joyusement leurs chapeaux. Et de fait ils étaient ravis de nous voir en bonne intelligence avec les indigènes, car de notre première visite dépendait beaucoup l'avenir, et nous pouvions avec raison regarder comme un heureux pronostic qu'on nous fit une semblable réception dans un pays tributaire du Japon.

J'ai esquissé plusieurs scènes intéressantes, tant pendant notre excursion dans l'intérieur que pendant cette visite officielle, et déjà mon carton commence à se remplir agréablement. La route de Schouy qui traverse un pays si riche et si frais d'aspect m'a fourni plusieurs motifs charmants, et le retour du cortège que saluent des groupes variés de paysans et de marins anime on ne peut mieux la scène.

Le 9, nous quittâmes le port et en ce moment nous sommes en pleine mer, ayant à notre remorque le sloop de guerre *Saratoga*. Je présume (car à bord d'un vaisseau de guerre on ne peut que présumer) que nous allons aux îles Bonin et que nous y serons dans peu de jours. Ce sera la matière d'un nouveau chapitre.

LES ILES BONIN

LES ILES BONIN

— SITUATION DE CE GROUPE D'ILES. —

LES PREMIERS COLONS QUI SONT VENUS S'Y ÉTABLIR. — BEAUTÉ ET FERTILITÉ
DU PAYS. — ENVIE D'Y VIVRE A LA ROBINSON.

— EXPLORATION DE PORT-LLOYD. —

UNE PARTIE DE CHASSE DANS L'ILE DE STAPLETON. — RETOUR A BORD.

16 juin, en mer.

Dès le 14, au point du jour, nous arrivâmes en vue du groupe des îles Bonin, situées sous le 27° degré de latitude nord et, à peu près, sous le même degré de longitude que Jeddo, capitale du Japon. Il n'y a pas encore bien longtemps ces îles n'étaient visitées que de loin en loin par quelques baleiniers fréquentant la partie septentrionale de l'océan Pacifique, et qui profitaient des bons mouillages qui s'y trouvent pour y renouveler leur provision d'eau. En 1831, un matelot anglais, nommé Savory, déserta de son navire, en compagnie de plusieurs de ses camarades, et se cacha avec eux dans les bois jusqu'à ce que le navire eût remis à la voile. Alors nos déserteurs sortirent de leur cachette et commencèrent à s'établir à la Robinson Crusoe. Le pays était bon, il s'y trouvait en abondance de l'eau, des cannes à sucre, des pommes de terre, des haricots, des citrons, du

tabac, etc. Les nombreuses petites baies fourmillaient de poissons, et sur les parties plates du rivage, les tortues venaient, au clair de la lune, déposer leurs œufs dans le sable. La petite colonie avait donc largement de quoi vivre et même elle put bientôt vendre des légumes aux baleiniers de passage qui lui donnèrent en échange des outils, des graines, des poulets, des porcs et divers ustensiles. Les porcs se répandirent dans le bois, y devinrent sauvages et se multiplièrent d'une façon prodigieuse. On avait autrefois importé des chèvres dans une autre île de ce groupe; ces chèvres étaient également repassées à l'état sauvage, et s'étaient considérablement multipliées, de sorte que nos colons purent faire de grandes provisions de viande salée.

Ces premiers colons repartirent tous les uns après les autres, à l'exception de Savory; ils furent remplacés par de nouveaux venus dont une partie seulement demeura dans l'île. Enfin, il arriva aussi quelques hommes et quelques femmes des îles Sandwich, de sorte que le nombre total des colons, établis sur la plus grande île du groupe, peut être actuellement d'environ une cinquantaine.

Port-Lloyd fut visité, en 1827, par un navire anglais et par un navire russe, et, en 1838, par le brick anglais *Sulphur*, qui, sous le commandement de sir Édouard Belchers, vint relever les côtes et faire des sondages. Sur la carte excellente et très-correcte dressée par sir Belchers, le port principal de la plus grande île fut nommé Port-Lloyd, et les trois grandes îles reçurent les noms respectifs de Peel-Island, Buckland-Island et Stapleton-Island. La première est la plus méridionale, la dernière la plus au nord du groupe; il y a, toutefois, entre ces îles principales, et à côté d'elles, beaucoup d'autres îlots, rochers, écueils et rescifs.

Rien qu'à voir les contours de ces groupes d'îles je me promettais déjà une ample moisson de vues pittoresques, et lorsqu'un peu avant midi, nous vinmes jeter l'ancre dans la baie située à l'ouest de Port-Lloyd, je me crus tout à coup transporté dans un de ces beaux lacs de la Haute-Bavière ou du pays de Salzbourg. Cette magnifique baie, spacieuse et profonde, est entièrement fermée par de hauts rochers escarpés qui l'entourent de toutes parts et dont les formes sont on ne peut plus pittoresques; ces rochers ne laissent libre qu'un passage de médiocre largeur; au milieu de la baie s'élève un roc énorme en forme de cône, on dirait une reproduction en miniature

de celui de Gibraltar, et, en le garnissant de quelques canons de gros calibre, on le rendrait tout aussi imprenable que l'autre. Le fond de la baie est fermé par de hautes collines couvertes de bois épais, au pied desquelles s'étendent quelques larges bandes de bon sol labourable; un peu plus haut, et à moitié cachées par les arbres, sont les maisons des colons entourées de plantations de canne à sucre, de pommes de terre, de tabac, de melons, et autres cultures du même genre.

La belle eau bleu foncé de la baie forme le plus agréable contraste avec les coteaux boisés, les fraîches plantations, les bandes de sable blanc le long du rivage et les superbes rochers de granit rougeâtre dans lesquels les flots de la mer ont creusé des espèces de grottes ouvertes des deux côtés et dont les hautes voûtes, éclairées par les reflets du soleil du midi, me rappelaient les majestueuses cathédrales gothiques de mon Allemagne. Tout le rivage est couvert d'une innombrable quantité de coquillages plus beaux les uns que les autres; dans les fraîches profondeurs des eaux, des milliards d'animalcules infusoires ont formé une végétation dure comme la pierre et dont les branches de corail aux riches couleurs semblent vouloir cacher sous l'azur des flots leur beauté mystérieuse. On peut rester des heures entières, penché sur le bord de la chaloupe, à contempler ces merveilles qui, au fond de l'Océan, nous annoncent encore la sagesse de Dieu. Et, lorsqu'on est fatigué de ce spectacle, il s'en présente un autre non moins splendide aux yeux émerveillés; c'est cette luxuriante végétation des tropiques dorée par les rayons du soleil couchant; puis, quand le soleil a complètement disparu sous les flots, que la nuit étend sur la mer, sur les rochers et les collines son voile sombre et magique, on aperçoit au loin à l'horizon le disque rouge de la lune qui s'élève du sein de la mer, et Jupiter qui fait scintiller sa lumière si pure et si douce; on tombe alors dans des rêveries profondes, et l'on adore en silence le Créateur de toutes ces merveilles.

C'est seulement à présent que je comprends bien Alexandre Selkirk, celui qui a fourni le sujet de ce livre si utile à la jeunesse et connu dans le monde entier sous le titre de *Robinson Crusoë*. Je ne m'étonne plus qu'il ait été tellement séduit par les beautés de l'île Juan-Fernandez sur les côtes du Pérou, qu'il n'ait plus pu en partir et qu'il ait fini par s'y fixer tout à fait. Plusieurs fois, en parcourant l'île, pendant le temps de notre séjour, je rencontrai des endroits délicieux où il me semblait que je devais passer ma vie.

Je fus tout particulièrement attiré par une vallée située entre deux collines boisées qui l'enfermaient de toutes parts; deux jolis ruisseaux y descendaient de deux directions différentes et se réunissaient au milieu de la vallée, où ils formaient une petite rivière assez profonde pour porter un canot. Entre de vertes prairies et des champs de canne à sucre, deux Indiens, l'un d'Otaïiti, l'autre des îles Marquises, avaient placé leurs cabanes et ils vivaient là dans une paisible retraite. Je me sentais, devant ce petit paradis, comme sous l'influence d'un charme magique; il me semblait que je devais donner ma démission, et m'installer dans cet asile du calme et de la paix; ce ne fut qu'avec peine que je parvins à m'arracher à cette pensée, et il m'en coûta pour me souvenir que tant que Dieu m'accordait la jeunesse et la santé, je devais mettre toute mon activité et toutes mes forces au service de la société.

Le 16 juin.

Ce matin, avant le point du jour, nous avons débarqué à l'extrémité sud-est de la baie. Cette fois, nous sommes sous la conduite de M. Bayard Taylor, et, à l'exception d'un marin et d'un soldat de marine, tous nos autres compagnons sont des volontaires pris parmi les jeunes officiers. A partir de l'extrémité de la baie, nous avons monté, dans la direction du sud-est, en suivant un petit ruisseau qui vient de la montagne, car dans une hutte près de l'endroit où nous avons débarqué, il nous avait été impossible de nous procurer un guide; le sentier que nous avons suivi d'abord se perdit bientôt tout à fait dans le fourré du bois. Le terrain humide et glissant, une végétation épaisse de plantes grimpantes qui s'entrelaçaient en tous sens et étaient inondées de rosée, ne nous permettaient d'avancer qu'avec beaucoup de difficulté. Le soleil, qui venait de se lever, pouvait à peine percer l'épaisse voûte de feuillage que les arbres formaient au-dessus de nos têtes, et nous nous frayions lentement un chemin dans la pénombre mystérieuse de la forêt où nous ne voyions guère qu'à vingt ou trente pas autour de nous en tous sens; enfin nous rencontrâmes le lit d'un second ruisseau, et, en le suivant, nous arrivâmes dans une vallée spacieuse fermée par de hautes montagnes. Plus nous nous rapprochions de la partie basse, plus la végétation devenait vigoureuse; et lorsque nous trouvâmes les *pandennos* ou ananas sauvages, dont les feuilles piquantes nous opposaient un obstacle

insurmontable, il nous fallut; pour continuer notre route, entrer dans le ruisseau même. Nous atteignîmes bientôt une terre cultivée dans laquelle il y avait des pommes de terre douces, des citrouilles, du tabac et des cannes à sucre, et nous aperçûmes enfin, devant nous, deux cabanes construites en feuilles de palmier. Leurs habitants étant absents, nous déchargeâmes nos fusils pour les appeler; on nous répondit d'abord par un cri long et perçant, puis nous vîmes arriver un Indien cuivré dont la figure était à moitié couverte de tatouages bleu clair. Il était originaire de Noukahiva dans les îles Marquises, ainsi que son compagnon, que nous trouvâmes un peu plus bas sur le bord de la rivière (cette rivière était déjà assez profonde en cet endroit pour porter un canot) occupé à dépêcer une tortue dont une demi-douzaine de chiens maigres se partageaient les débris. L'un d'eux, qui se décida enfin à nous servir de guide, se nommait *judge*, c'est-à-dire juge.

En continuant d'avancer dans la direction de l'est, nous atteignîmes bientôt la plus haute crête de la montagne. Dans cette partie de l'île, nous trouvâmes de nombreuses traces de sangliers, ou, pour parler plus exactement, de porcs privés devenus sauvages; on voyait, en divers endroits, des trous profonds qu'ils avaient creusés dans ce sol limoneux.

Les chiens des deux Indiens eurent bientôt fait lever un jeune sanglier qui détala au plus vite; et nous nous mîmes tous, les chiens en tête, à le poursuivre filant comme le vent. Nous avions ainsi fait près d'un mille au grand pas de course, lorsque les chiens parvinrent enfin à le tenir en arrêt. Un de nos plus jeunes midshipmen se trouvait à environ cent pas en avant et avait dépassé le sanglier qui était aux prises avec les chiens au pied d'une colline; mais tout à coup la bête se dégage et revient droit sur nous. Le jeune midshipman, qui s'était retourné en même temps que le sanglier, lui lâche son coup de fusil, le manque, et sa balle vient se loger en terre tout contre mon pied. L'animal courant droit à moi, je lui envoyai une balle conique en pleine figure.

Chacun tira alors un morceau de pain de sa carnassière, but un coup à sa gourde, et nous nous remîmes en route. Après avoir grimpé et descendu par des sentiers affreux, nous atteignîmes, avec des peines inouïes, une baie entourée de hauts rochers à l'extrémité sud-est de l'île. Comme il était juste midi, nous fîmes halte, et, ayant allumé du feu, nous apprêtâmes

avec le foie, le cœur et les rognons du sanglier, plus quelques provisions que nous avions emportées du navire, un excellent repas de chasseurs. Tout le monde y fit grandement honneur, car les appétits étaient aiguisés par les fatigues de la matinée et par un bain de mer dont l'effet fut tout à la fois rafraîchissant et apéritif. En fait d'assaisonnements, nous n'avions que de l'ail et des pommes de paradis, mais cela nous parut exquis. Seulement, nous nous étions si bien garni l'estomac qu'au retour, lorsqu'il fallut nous remettre à monter, les deux premières heures de marche furent assez pénibles. A neuf heures du soir, nous arrivions sur une colline située à l'extrémité méridionale de l'île; nous y tirâmes quelques coups de fusil pour appeler une chaloupe, et, à dix heures, nous revenions à bord épuisés de fatigue.

Le lendemain, deux officiers du *Saratoga* m'invitèrent, avec un autre officier, à une partie de chasse dans l'île Stapleton. Deux des plus vieux colons nous y conduisirent dans leur canot. Dès que nous fûmes sortis de Port-Lloyd, nous nous dirigeâmes vers le nord. Nous passâmes plusieurs groupes de rochers situés à l'ouest des îles de Peel et de Buckland; ces rochers, avec l'île de Stapleton dont les côtes sont si admirablement découpées, présentent un magnifique spectacle; à chaque instant la scène change comme si l'on regardait dans un caléidoscope, et chaque vue nouvelle paraît plus belle que les précédentes. Le trajet de Port-Lloyd à Stapleton, qui peut être d'environ huit milles, forme une série non interrompue des plus beaux motifs de paysages. Nous abordâmes dans une petite baie et nous commençâmes aussitôt à gravir les flancs escarpés des rochers, car, en arrivant dans l'île, nous avions vu que tous leurs sommets et leurs saillies étaient littéralement couverts de chèvres sauvages.

Nous grimpions avec ardeur, chacun suivant son propre sentier; je tenais l'aile gauche, et, à peine arrivé au sommet, je vis, sur une pointe située à cent pas environ au-dessous de moi, une troupe de vingt-cinq à trente chèvres, parmi lesquelles deux magnifiques boucs. A l'instant même, je mis ma carabine en joue, mais j'hésitais entre les deux pièces principales et ne savais laquelle tirer. Essoufflé d'avoir fait si vite une ascension très-rapide et brûlant du désir de ne pas manquer le but, je fus pris de ce qu'on appelle la fièvre du bouc et je dus m'asseoir un instant. Mais, comme la fièvre ne voulait pas passer et qu'il fallait promptement prendre une réso-

lution, j'épaulai de nouveau ma carabine, je fis feu et ma balle alla frapper contre le rocher à six bons pouces au-dessus de la tête du bouc. Je me rassis avec dépit; je me faisais à moi-même l'effet d'un écolier qui a oublié sa leçon, et la troupe s'en allait tranquillement en chevrotant d'un air narquois. A l'aile droite un des colons fut plus heureux; il tua une grasse chevrette qui nous fournit un excellent souper; nous l'avions bien piquée d'oignons, et pendant qu'elle était à rôtir sur les charbons, l'eau nous en venait à la bouche; après avoir pris un bon bain de mer, nous nous établimes sur les galets polis de la côte et nous savourâmes cet excellent rôti en l'arrosant d'une tasse de thé aromatique. Nous entretenions le feu avec les débris d'une jonque qui probablement avait fait naufrage en cet endroit. Comme cette jonque était en bois de kiri et garnie de clous de cuivre, j'en conclus que c'était une jonque japonaise, car les Chinois ne se servent, dans la construction de leurs jonques, ni de cette sorte de bois, ni de clous en cuivre; ma conclusion était d'autant plus plausible que nous n'étions plus guère qu'à trois cents milles de Jeddo.

Nous profitâmes d'un beau clair de lune pour prendre quelques tortues qui viennent déposer leurs œufs dans le sable; en peu de temps nous en avions déjà mis trois sur le dos; la plus grosse, qui pouvait peser trois cents livres, nous donna bien du fil à retordre, car nous l'avions saisie qu'elle était encore à moitié dans l'eau; il fallut nous y mettre tous les six et employer toutes nos forces pour l'amener complètement à terre et la retourner.

La pêche aux tortues finie, chacun s'enveloppa dans sa couverture et dormit jusqu'au lendemain matin d'un doux et paisible sommeil; le lendemain, nous étions sur pied avant le point du jour, et, après nous être un peu réchauffés en avalant une bonne tasse de thé, nous nous disposâmes à visiter les pentes des rochers dans une autre direction. J'avais résolu, cette fois, d'atteindre le point le plus élevé de l'île, aussi commençai-je à monter lentement et en ménageant mes forces. Après bien des efforts, je quittai enfin la zone de la végétation, et cette magnifique terre végétale, si grasse et si forte, qui couvre les hauteurs presque jusqu'au sommet. J'arrivai alors sur un granit nu et très-effleuri, traversé çà et là par des veines de fer. Plus loin, je dus grimper à quatre pattes, portant ma carabine en bandouillère, car l'ascension était devenue aussi difficile que périlleuse. Enfin, un peu avant

le lever du soleil, j'atteignis le point culminant, et une vue splendide me dédommagea amplement de mes peines. Les nombreuses îles de ces parages toutes inondées de reflets d'or se détachaient sur l'azur sombre des flots de l'Océan, et les côtes pittoresquement découpées de l'île Stapleton avec leur luxuriante végétation tropicale formaient un premier plan superbe animé par des groupes nombreux de chèvres sauvages dont cette île contient au moins plusieurs milliers.

Sous mes pieds, les vallées étaient encore dans la pénombre du crépuscule, et les cimes seules commençaient à s'éclairer des premiers rayons du matin. Il y avait à peu près juste un an qu'à pareil jour, du haut de la vénérable cathédrale de Léon, je contemplais pour la dernière fois l'océan Pacifique du côté de l'Amérique; vivement préoccupé de savoir si je pourrais encore rejoindre l'expédition, j'étais loin de penser à cette époque qu'un an plus tard je serais à l'autre extrémité de ce même océan Pacifique, après avoir fait plus qu'aux trois quarts le tour du monde. Je fus assailli en ce moment par mille souvenirs du passé; tout à coup il me sembla que j'étais sur les bords du lac de Hallstadt (1), et que j'allais voir apparaître, en face de moi sur la cime voisine, quelque meunier, forgeron ou fromager de ma connaissance; cela me mit en belle humeur, je songai à l'avenir, au succès possible de notre expédition, et, ne pouvant exprimer autrement ma joie, je poussai, de toute la force de mes poumons, un vrai cri de Tyrolien que répétèrent tous les échos d'alentour. Mais ce cri eut encore un autre effet que celui de soulager ma poitrine, car tout à coup je vis les broussailles s'agiter au-dessous de moi; en même temps il en sortit deux longues cornes jaunes, et une vieille chèvre, à la mine vénérable comme celle d'un patriarche, leva en l'air sa barbe blanche pour découvrir l'impudent qui troublait ainsi son repos. Elle pouvait être à une distance de cent cinquante pas, mais j'étais sur la hauteur et je n'hésitai pas à lui envoyer la balle conique qui se trouvait dans ma carabine; je la vis faire un bond et rouler dans l'abîme. Comme si c'eût été le signal du combat, j'entendis au même instant retentir des coups de feu tout autour de moi. C'étaient mes compagnons qui avaient cerné tout un troupeau et qui venaient d'abattre quatre pièces. Nous avions ainsi chacun la nôtre et nous songions à la retraite, mais nos coups de feu

(1) Petite ville de la Haute-Autriche.

avaient fait lever de nouvelles troupes sur les autres rochers, et, en très-peu de temps, nous abattîmes cinq boucs et quatre chèvres. Nous redescendîmes alors en chantant; arrivés au rivage, nous prîmes un bon bain de mer, et, après avoir fait un délicieux déjeuner de chasseurs, nous nous embarquâmes pour retourner à bord, où nous rentrions à midi. Nous renvoyâmes une chaloupe à terre, et, le soir, elle nous rapportait nos cinq boucs, nos quatre chèvres et quatre énormes tortues. Le lendemain, nous reprenions la mer, et, après une heureuse traversée, nous abordions, le 21, pour la seconde fois à Liou-Kiou. Entretemps *le Caprice*, un de nos avisos à vapeur, était arrivé de Shangai avec les lettres de la malle anglaise.

SECOND

DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

SECOND

DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

VISITE A LA DÉROBÉE DANS LA VILLE DE NAPA. — DISPOSITION DES MAISONS.

— UNE INDISCRÉTION. — LE MARCHÉ. —

RENCONTRE DU PREMIER JAPONAIS. — CARACTÈRE DES INDIGÈNES.

— UNE FÊTE A BORD. —

VISITE A UNE VIEILLE RUINE. — PETITE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DE LIOU-KIOU.

— DÉPART POUR NIPHON (1). —

Pendant les huit jours que nous passâmes cette fois à Napa, pour remettre nos navires en état de tenir la mer et faire nos provisions d'eau, de vivres et de charbon, je m'occupai avec ardeur de travaux artistiques. Sans avoir un caractère très-imposant, les parties méridionales de l'île fournissent pourtant de fort bons motifs de paysages. Des ponts et d'autres constructions dans des situations très-pittoresques, la plupart délicieuses de forme et de couleur, de beaux groupes d'arbres, et particulièrement des sapins majestueux, comme les cèdres du Liban, me donnèrent d'amples

(1) Nippon est le nom de la plus grande des îles dont se compose le Japon; elle s'étend, en forme d'arc, entre le 31^e et le 41^e degré de latitude Nord, et sépare le grand Océan de la mer du Japon. C'est dans l'île de Nippon que se trouve Jeddo, capitale de l'empire. (*Note du Trad.*)

sujets d'études; les groupes des indigènes, leurs costumes et leurs physiologies étaient d'excellents accessoires, et le daguerréotype, que nous avions apporté, nous fut pour cette dernière partie on ne peut plus utile. M. B..., notre photographe, éprouva dans le principe quelques difficultés provenant de la localité et du climat, mais il en vint promptement à bout. Les indigènes se prêtaient très-volontiers à nous servir de modèles, et rien n'était plus divertissant que de voir leur stupéfaction, lorsqu'au bout de quelques minutes, on leur présentait leur portrait. Malheureusement, il ne nous fut pas toujours possible de vaincre la frayeur qu'éprouvent ces bonnes gens en présence des étrangers; très-souvent on fermait les maisons et les fenêtres dès qu'on nous apercevait dans une rue, et les femmes surtout s'enfuyaient à toutes jambes.

Une fois pourtant je réussis à surprendre une partie de la ville dans son aspect tout à fait naturel. J'avais passé la nuit à terre, et les moustiques me tourmentaient tellement, qu'en compagnie de M. D....s, le directeur du télégraphe, je me levai avant le point du jour pour chasser la bécasse le long de la rivière. Nous avons de la sorte tourné la ville de Napa, et, un peu après le lever du soleil, nous nous trouvâmes dans le quartier opposé, situé un peu plus haut, et habité, à ce qu'il nous sembla, par les classes aisées. Les rues étaient encore complètement désertes, et cependant les portes des cours, des jardins et des maisons étaient toutes grandes ouvertes. Il paraît que dans cet heureux pays on ne sait pas encore ce que c'est qu'un voleur. Malgré le respect qu'aurait dû nous inspirer cette innocente confiance, nous ne pûmes résister à la tentation de satisfaire notre curiosité, et nous nous glissâmes doucement dans ces intérieurs, qui nous avaient été fermés jusqu'ici.

Devant la plupart des maisons, il y a du côté de la rue une cour entourée de murs en pierre d'une hauteur de huit à dix pieds et n'ayant qu'une porte d'entrée. Ces cours contiennent ordinairement quelques haies de buis et des parterres de fleurs très-bien entretenus; les maisons y sont attenantes, elles sont généralement en bois et construites sur un plan très-simple. Elles se composent d'abord d'un ou de plusieurs vestibules, derrière lesquels sont les chambres d'habitation. Des châssis de bois qu'on enlève à volonté forment les cloisons; du côté de la cour elles sont presque toujours enlevées. J'ai déjà parlé des fenêtres de papier huilé, qu'on place lorsqu'il fait mauvais temps. Dans les grandes chaleurs on abaisse du côté de la verandah des



L'arrivée de Napa.

jalousies faites en roseau fendu, à travers lesquelles on peut tout voir au dehors sans être vu soi-même.

Comme nous ne voyions ni n'entendions pas une âme, nous continuâmes notre voyage d'exploration et nous arrivâmes dans le jardin proprement dit, qui est situé sur le derrière de la maison. C'était une reproduction assez exacte, mais en petit, des jardins d'agrément que nous avions vus en Chine; toutefois, ils étaient disposés avec plus de goût et ornés de belles fleurs. Au milieu se trouvait une espèce de bassin rempli d'eau, dont les bords étaient garnis de coquillages et de pierres de couleur de toute espèce, et dans lequel nageaient des poissons d'or. Nous nous approchâmes tout doucement du derrière de la maison et nous regardâmes avec précaution à travers les jalousies ouvertes. Sur les nattes de paille qui couvraient le plancher, trois femmes et deux petits enfants, dans un léger costume de nuit, dormaient d'un profond sommeil. Si, jadis à Constantinople, nous nous fussions permis pareille indiscretion et qu'on nous eût pris sur le fait, il est plus que probable que nos têtes ne seraient pas restées longtemps sur nos épaules; mais ici c'était bien différent, et la seule conséquence qu'aurait pu avoir notre coupable curiosité, c'eût été de causer une mortelle frayeur aux belles endormies. Nous en aurions été toutefois bien désolés et comme notre envie était satisfaite, nous nous retirâmes aussi doucement que nous étions venus; il est même probable que jusqu'à ce jour personne n'a été scandalisé par ce fait de deux étrangers assez effrontés pour pénétrer jusque dans ce *sanctum sanctorum* des bons insulaires.

A mesure que nous avancions vers les quartiers bas de la ville, la scène s'animait peu à peu, et déjà sur la place du marché, il y avait un grand mouvement. Plusieurs centaines de femmes appartenant aux basses classes étaient assises derrière des paniers et des étaux, où l'on voyait exposés en vente de la viande de porc, des volailles, et diverses sortes de légumes, tels que haricots, pommes de terre, oignons, concombres, etc. Quelques-unes de ces marchandes s'enfuirent à notre approche, d'autres restèrent tranquillement assises, et lorsque leurs camarades virent que nous ne songions à faire de mal à personne, elles vinrent bientôt reprendre leurs places. J'achetai un beau melon d'eau, dont nous nous régâlâmes à notre déjeuner. Un article qui me parut spécialement recherché, c'est une espèce de fromages doux, coupés en carrés, et à peu près de la grosseur d'un fromage de Lim-

bourg ; on les mange, soit frais, soit rôtis sur la braise, et ils sont excellents d'une manière comme de l'autre.

Du marché nous redescendîmes au port. Il s'y trouvait beaucoup de jonques japonaises dont une vingtaine étaient arrivées pendant les derniers huit jours. C'est sur le port que nous vîmes, pour la première fois, un noble Japonais ainsi que l'indiquaient les deux sabres qu'il portait à la ceinture. Il avait une partie du crâne complètement rasée ; les cheveux qui restaient, parfaitement peignés et huilés, étaient roulés en chignon sur le sommet de la tête ; sa barbe était peu fournie mais taillée avec soin, son costume se composait d'un long vêtement à carreaux gris et blancs avec de larges manches pendantes ; l'étoffe en était mince et presque transparente ; par dessus il portait une autre pièce de même étoffe drapée autour de la poitrine et des épaules, à peu près dans le genre d'un plaid écossais, mais de telle manière que cela ressemblait à une cuirasse. Dans sa ceinture, à côté de ses deux sabres, on voyait un éventail, une pipe courte à très-petite tête recouverte de soie, et une petite blague à tabac également en soie ; il tenait à la main un parasol en papier verni noir. Ce noble Japonais passa devant nous sans faire la moindre attention à nos personnes, et naturellement nous fîmes comme lui. Du reste, ses sabres étaient les premières armes que j'apercevais à Liou-Kiou.

Nous allâmes à bord de quelques-unes des jonques où l'on nous offrit du thé et du *sacky* ; en général, les matelots japonais nous firent un accueil très-amical et bienveillant, mais sans pouvoir toutefois se défendre vis-à-vis de nous d'une certaine timidité.

Un autre jour nous nous rendîmes avec notre daguerréotype à Schouy, la capitale de l'île. J'esquissai ce jour-là différentes vues, et je pus en animer quelques-unes de figures très-originales ; c'étaient des groupes d'indigènes qui, dans certaines rues et sur certaines places de la ville, fumaient leur pipe à l'ombre de beaux arbres, calmes et immobiles comme des statues. Lorsque je voulais, à l'aide du daguerréotype, placer un personnage sur tel ou tel point du tableau, je n'avais qu'à prendre poliment par la main un de ces indigènes et à le conduire à l'endroit voulu, où il se tenait roide et immobile comme un bloc de pierres. L'opération terminée, il me suffisait de faire signe à mon homme que c'était bien, et il se retirait en me faisant poliment une révérence.

Les travaux de peine semblent être ici, comme ailleurs, le partage exclusif des basses classes ; quant aux hommes d'une condition tant soit peu plus élevée, je les voyais passer une grande partie de la journée sous d'agréables ombrages où ils restaient assis à fumer leur pipe ; ils avaient aussi auprès d'eux de très-jolies petites boîtes de laque à plusieurs tiroirs d'où ils tiraient des comestibles, ainsi que du thé et du sacky dont ils arrosaient leur repas.

En général, j'ai trouvé tous les indigènes très-doux, très-polis et très-aimables, et je ne crois pas que sous ce rapport ils puissent rien gagner à se convertir au christianisme. Pendant toute la durée de mon séjour parmi eux je n'ai vu infliger aucun châtiment, commettre aucun acte de brutalité ; je n'ai même pas entendu la moindre querelle.

Le 28 juin, notre commodore donna à bord une fête d'adieu au régent de Liou-Kiou. Nous avions déjà entendu dire vaguement que le vieux régent avait été déposé par ordre de l'empereur pour nous avoir fait dans son château une réception hospitalière. Je ne sais si la chose était bien vraie ; toujours est-il qu'il avait donné sa démission et qu'il est actuellement remplacé par un homme un peu plus jeune que lui et qui paraît intelligent.

Nos hôtes furent exacts au rendez-vous. Ils mangèrent avec un grand plaisir la soupe à la tortue, les fricassées, les côtelettes, les légumes, la salade, le rôti, les fruits confits, les pâtés, les petits fours, et tout ce qu'on peut imaginer sur une table somptueusement servie. Quant au vin, à l'exception du champagne, ils ne paraissaient pas l'aimer beaucoup ; mais en revanche, ils firent largement honneur aux liqueurs douces, notamment au marasquin et aux vieilles eaux-de-vie fines. Ils étaient tous d'une humeur charmante, et ils sortirent de table avec une légère pointe.

Pendant notre second séjour à Liou-Kiou, je pus examiner de plus près les ruines de cet antique château situé au sud de l'île et dont j'ai déjà parlé. Je me confirmai ainsi dans mon opinion que ces ruines imposantes appartenaient à une civilisation éteinte depuis longtemps. Le chemin, bien que plusieurs personnes se fussent efforcées de me l'expliquer, n'était pas facile à trouver. Je suivis pendant trois milles environ, dans la direction de l'est, le cours de la rivière à l'embouchure de laquelle est située Napa. La contrée que je traversai est formée de collines ondulant doucement ; de temps à autre on y rencontre des parties de rochers, des bois, ou, dans les endroits

plats, des champs de riz ; le paysage est coupé par la rivière dont le cours est très-lent et dans laquelle se trouvent deux îles montueuses toutes couvertes de bois. L'ensemble aurait un caractère assez idyllique ; mais les champs de riz disposés en forme de terrasses, avec leurs divisions symétriques, font au milieu de tout cela l'effet d'un échiquier. Quelques petits villages, sur lesquels l'œil se repose agréablement, sont à moitié cachés dans des bois épais de bambous, et les découpures des rochers effleuris, dont les formes bizarres ressemblaient souvent à des restes de vieilles murailles, me firent plusieurs fois tromper de chemin. Enfin j'arrivai au but si longtemps cherché de mon excursion.

Le château était situé dans un angle formé par un coude de la rivière, sur un rocher d'environ trois cents pieds de hauteur, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Du côté de la terre, où le terrain suit une pente douce, on voit encore distinctement les restes de trois murs d'enceinte, bien que la maçonnerie soit tombée en très-grande partie, et qu'on ne puisse reconnaître le plan primitif qu'aux exhaussements formés par les ruines. Du côté de la rivière où le rocher, surplombant presque à pic, forme par lui-même une fortification à peu près imprenable, il n'y a qu'un seul mur ; ce mur, avec l'enceinte de la fortification la plus intérieure, laquelle est aussi la dernière, est encore le mieux conservé. Là aussi, j'ai vu ce mode de construction caractéristique que j'avais déjà observé au château plus moderne de Schouy ; c'est-à-dire que les bastions, au lieu d'être concaves, comme ils le sont chez presque tous les peuples de la terre, sont convexes ; en d'autres termes, que leur partie saillante est en dedans au lieu d'être en dehors. Le second mur d'enceinte est presque entièrement renversé à droite et à gauche de la porte d'entrée ; quant à la voûte énorme de cette porte qui, sans cela, se serait aussi depuis longtemps écroulée, elle est préservée d'une chute totale par les racines d'un arbre qui a poussé sur les ruines. Cette partie du château, d'où l'on aperçoit la rivière et la ville, forme un très-joli tableau.

L'intérieur de la dernière enceinte était tout plein d'arbres et d'arbustes qui y pullulent librement ; mais, par un singulier contraste avec la désolation et la solitude qui règnent tout à l'entour, il s'y trouvait une porte d'entrée en bois, non-seulement très-bien entretenue mais soigneusement fermée, ce qui me força à grimper par-dessus. Au milieu de cette enceinte, je trouvais un tertre, haut de quatre pieds environ, sur lequel était placée une

large pierre carrée d'à peu près dix-huit pieds de long sur douze de large. Cette pierre était creusée et on avait gravé à l'intérieur quelques caractères chinois; à côté, on voyait encore plantés, en terre, les restes d'un de ces encensoirs fixés sur de petits bâtons et semblables à ceux dont les Chinois se servent dans leurs prières; un étroit sentier battu conduit de la porte d'entrée à ce lieu, ce qui semblerait indiquer qu'on y fait encore des prières et des sacrifices.

Il ne sera pas, peut-être, hors de propos de donner ici une notice historique sur Liou-Kiou.

Les îles Loo-Choo, Lew-Kew, Lieu-Khieu, Liou-Kiou ou Riou-Kiou, comme disent les Japonais, sont sous la double dépendance du Japon et de la Chine; elles payent tribut à chacun de ces deux pays, sans être cependant soumises, d'une manière absolue, ni à l'un ni à l'autre. Le groupe entier se compose de trente-six îles qui se divisent, à leur tour, en trois groupes particuliers, savoir : le groupe du nord ou *Sanbok*, celui du milieu ou *Tchousan* et celui du sud ou *Sannan*.

On ne saurait donner un meilleur aperçu de la très-ancienne histoire de ces îles que celui du savant Chinois Sou-poa-koung, qui les visita en 1719 en qualité d'ambassadeur; son récit est inséré dans le rapport du capitaine Marwells qui fit, en 1817, un voyage d'exploration et de découverte sur la frégate anglaise *Alceste*.

Voici la tradition de Liou-Kiou ou Loo-Choo : Au commencement il y avait dans le grand chaos un homme et une femme portant tous deux le même nom d'Omo-mey-kiou. Ils eurent trois fils et deux filles. Le fils aîné se nommait Tieu-son (petit fils du ciel), et fut le premier roi de Liou-Kiou; le second fut la souche de tous les princes tributaires, et les descendants du troisième formèrent le peuple. On ne dit ni si ni comment les trois frères se sont partagés les deux sœurs, ni si le troisième fils a eu pour lui quelqu'autre femme. La fille aînée s'appelait l'esprit céleste, l'autre, l'esprit des eaux. Après la mort de Tieu-son, il y eut vingt-cinq dynasties successives qui régnèrent pendant une période de dix-sept mille huit cent deux ans, d'après leur propre supputation, jusqu'à l'époque du régent Choun-tein qui devait régner encore en 1817. Les indigènes sont, d'ailleurs, très-jaloux de cette histoire fabuleuse. Dans l'histoire réelle, il n'est fait mention de ces îles que vers le vu^e siècle, environ six cent cinquante

ans après Jésus-Christ, époque à laquelle l'empereur de la Chine, Yong-ti, exigea des insulaires de Liou-Kiou un tribut qu'ils refusèrent de payer.

Une flotte, portant une armée de dix mille hommes, fut équipée à Ancoa et à Fo-Kieu, et débarqua à Liou-Kiou. Le roi et un grand nombre d'habitants furent tués dans le combat, la flotte brûla la capitale et emmena en Chine cinq mille indigènes qui y furent vendus comme esclaves.

En 1291, un autre empereur de Chine, nommé Chit-soo, équipa à Fo-Kieu une seconde flotte contre les insulaires, mais cette flotte n'alla pas plus loin que Formosa. En 1372, l'empereur Hong-ou envoya un mandarin auprès du prince Tray-tou qui résidait à Tchou-Schaw, car le pays avait été alors divisé par la guerre civile en trois petits royaumes. Ce mandarin remplit sa mission avec tant d'habileté qu'il amena une partie des insulaires à se déclarer tributaires de la Chine. Les ambassadeurs de Liou-Kiou furent très-bien reçus en Chine, et on les renvoya chargés de riches présents. Encouragés par cet exemple, les rois ou princes des deux autres districts de Chan-pe et Chan-naou se soumirent également à l'empereur de la Chine. Trente familles chinoises vinrent s'établir à Cha-ou-li, le Napa d'aujourd'hui, où ils introduisirent l'écriture chinoise, ainsi que les livres et la doctrine de Confucius. Les fils des nobles de Liou-Kiou furent élevés et instruits à Nankin aux frais de l'empereur.

Sous le règne de Chaou-pa-chi, l'île entière fut enfin réunie de nouveau en un seul royaume, état dans lequel elle est toujours demeurée depuis lors. Le pays resta aussi en relations continuelles avec la Chine et le Japon, et fit avec ces deux pays un commerce avantageux.

Le célèbre Tay-cosoma, empereur du Japon, exigea enfin de Chang-ming, régent de Liou-Kiou, une soumission complète au Japon, mais on repoussa cette prétention. En conséquence, les Japonais envoyèrent une flotte, débarquèrent et amenèrent le roi au Japon, où, par sa noble fermeté, il mérita l'admiration de ses ennemis qui finirent par le renvoyer dans ses États.

Plus tard, lorsque la dynastie tartare monta sur le trône de Chine, il fut apporté quelques modifications à la nature du tribut que les îles Liou-Kiou devaient payer à cet empire, et leurs ambassadeurs ne furent plus obligés de venir à Peking tous les deux ans. Le nom du régent Chang-hi qui obtint ce résultat est encore aujourd'hui en grand honneur à Liou-Kiou.

Il peut y avoir environ mille ans que les bonzes ont introduit dans ce

pays la religion de Fo qui s'y est conservée jusqu'à ce jour. Je n'ai pas eu pour ma part l'occasion d'observer beaucoup les cérémonies religieuses, mais les indigènes paraissent vivre plutôt sous la loi d'une simple morale naturelle que sous une loi écrite, car les temples étaient généralement délabrés et les images des dieux d'autrefois abandonnées ou violemment mutilées, mutilations dont on voyait même des traces très-récentes. La polygamie est permise, mais il n'y en a que très-peu d'exemples. Le roi ne peut épouser que la fille d'une des trois familles princières. Il existe encore une quatrième famille très-considérée, mais le roi ne peut prendre de femme dans son sein parce qu'il n'est pas certain que la souche de cette famille soit de même sang que lui. Le rang des princes et des nobles est héréditaire; toutefois on peut anoblir les hommes qui ont rendu de grands services, de même que certains crimes peuvent faire dégrader un noble. Les revenus du roi lui sont fournis en partie par des domaines, en partie par les impôts sur le sel, le cuivre, l'étain, le soufre et d'autres articles encore. Il doit avec cela payer les serviteurs de l'État et suffire aux dépenses de sa propre maison.

Il y a ensuite, dans le livre du savant chinois, de longs détails sur les cérémonies à observer à la mort d'un prince ou au couronnement d'un nouveau roi; mais je les passerai sous silence, car cette partie n'offre pas un intérêt essentiel.

Quant au nom de ces Iles qui est écrit d'une manière différente sur chaque carte, nous avons eu ici une longue discussion sur sa véritable orthographe. Les Chinois les nomment Riou-Kiou, une carte anglaise écrit Loo-Choo, d'autres Liou-Kiou; le capitaine Hall, qui les a visitées en 1817, les nomme Lew-Chew, et les cartes françaises les désignent sous le nom de Lieu-Khieu. Il fut enfin décidé que sur notre carte on les appellerait Lew-Chew (c'est-à-dire Liou-Kiou d'après la prononciation anglaise) et c'est aussi cette orthographe que j'ai adoptée sans vouloir pour cela l'imposer à d'autres.

Demain nous reprenons la mer; nous allons entreprendre notre traversée la plus importante et la plus décisive car c'est à Nippon que nous nous rendons cette fois.

PREMIER SÉJOUR

DANS LA BAIE DE JEDDO

PREMIER SÉJOUR

DANS LA BAIE DE JEDDO

ASPECT DE LA CÔTE DE NIPHON. — BEAUTÉ DE CETTE CÔTE.

— ENTRÉE DANS LA BAIE. —

— PORT D'OURAGA. — PREMIÈRES RELATIONS AVEC LES JAPONAIS. —
LEUR EXTÉRIEUR ET LEUR COSTUME.

— MESURES DE PRUDENCE. — SONDAGE DE LA BAIE. —

FORTIFICATIONS DE LA CÔTE.

— DÉMONSTRATION HOSTILE. — EFFET D'UN SIFFLET. —

Comme c'était le 2 juillet que, sur le *Susquehannah* accompagné du *Mississipi*, du *Sarotoga* et du *Plymouth*, nous avons quitté le port de Napa, nous nous attendions à arriver le 8, au point du jour, en vue de Nippon, aussi, dès avant le point du jour, étais-je déjà sur le pont. La mer était couverte d'un épais nuage que le soleil avait peine à percer. Le *Susquehannah* marchait en tête ayant le *Sarotoga* à sa remorque; le *Mississipi* remorquant le *Plymouth*, suivait à un quart de mille en arrière. Nous voyions de temps en temps une jonque japonaise, mais dès qu'elle nous apercevait elle s'éloignait au plus vite. Ces bâtiments qui sont d'une

capacité de quatre-vingt à cent tonneaux, et assez bien construits, ont ordinairement une très-grande voile en étoffe de coton; parfois aussi ils en ont encore deux autres plus petites fixées à des mâts particuliers, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière; ils sont, d'ailleurs, assez fins voiliers. Contrairement aux jonques chinoises et à celles de Liou-Kiou, ils ne sont pas peints de diverses couleurs; mais seulement recouverts d'une simple couche de couleur bois sur laquelle se détachent quelques ornements de cuivre tout vert-de-grisés par l'eau de mer.

Vers six heures, nous passâmes entre un groupe de petites îles disséminées au sud-ouest de la baie de Jeddo; à neuf heures, nous vîmes sortir du brouillard les cimes des montagnes de Nippon, et en même temps on donna l'ordre de se préparer au combat. Cela ne fut pas long, car généralement à bord d'un vaisseau de guerre, on est toujours prêt à se battre au premier signal. On retira seulement les anciennes gargousses des canons pour les remplacer par de nouvelles, et l'équipage reçut des cartouches à mitrailles.

Les montagnes que nous avions en vue étaient très-belles de formes et on ne peut plus pittoresques; elles se terminaient vers la côte en pentes escarpées et rocheuses. Les hauteurs sont en partie boisées, mais partout où il y a une pente un peu moins roide ou un plateau, on voit des champs cultivés ou de belles prairies. A dix heures environ, nous aperçûmes, au-dessus des cimes des montagnes les plus rapprochées, qui peuvent avoir une hauteur de six à sept mille pieds, le sommet du grand volcan Fousi-Yama; il semblait n'être distant que de trente à quarante milles, mais je reconnus par la suite qu'il était à plus de cent milles. Il a, comme tous les volcans, la forme d'un cône tronqué dont les côtés s'élèvent en formant un angle de quarante à cinquante pieds d'ouverture. Nous remarquâmes qu'il s'y trouvait quelques places et bandes d'une nuance plus claire que le reste du terrain, mais l'atmosphère était tellement brumeuse, qu'il nous fut impossible de distinguer si c'était de la neige ou du sable très-clair.

Vers deux heures, nous arrivâmes à l'entrée de la baie extérieure de Jeddo. Les hauteurs les plus rapprochées se composent d'une série de collines de médiocre élévation derrière lesquelles s'élèvent des montagnes plus hautes.

Ces collines se terminent à plusieurs endroits par des rochers très-pittoresques, couverts d'une végétation luxuriante et de quelques groupes de

beaux et grands sapins ; à d'autres endroits elles se développent et forment de petites plaines et des vallées verdoyantes dans lesquelles on voit souvent des villes et des villages. Partout où la culture est tant soit peu possible, il y a de beaux champs de riz qui, avec les croupes rocheuses et les petits bois qui les entrecoupent, forment un délicieux paysage. Ce qui en augmente encore le charme, c'est qu'il est comme voilé par une légère brume grise qui lui donne une expression plus calme et en fond mieux les masses ; en outre, la teinte bleue foncée de la mer, qui occupe le premier plan, s'harmonie très-bien avec cet ensemble.

A mesure que nous approchions de la côte, le nombre des jonques augmentait, et dès que nous fûmes entrés dans la baie, l'eau était littéralement couverte d'une masse innombrable de petits bateaux pêcheurs. Au commencement ils avaient tous grand soin de s'écarter de notre chemin, mais une petite barque de pêche, qui ne pouvait pas filer assez vite, ayant passé tout contre nous, sans que nous l'eussions dérangée, ni même que nous y eussions pris garde le moins du monde, les autres, encouragées par cet exemple nous laissèrent parader devant elles, et ceux qui les montaient regardaient avec étonnement et curiosité ces merveilleux géants marins, qui naviguaient sans voiles et de plus contre le vent. A quatre heures, nous arrivâmes à un endroit où la baie, qui avait jusque-là une largeur de trente à quarante milles, se resserrait au point de n'en avoir plus que de dix à douze. C'est là l'entrée de la baie proprement dite ou baie intérieure, qui s'étend encore à trente ou trente-cinq milles plus loin et à l'extrémité de laquelle est située Jeddo.

Sur la pointe de terre, qui se trouve à l'ouest de cette partie étroite de la baie, il y a une ville assez grande et les flancs des collines sont, sur plusieurs points, garnies de batteries. Lorsque nous fûmes à peu près à trois milles de cette pointe, un léger nuage de fumée s'éleva d'une des batteries ; mais au lieu de voir, comme nous nous y attendions, un boulet ricocher sur l'eau, nous vîmes un instant après éclater en l'air, droit au-dessus de la batterie, une bombe ou une fusée. Ce n'était donc qu'un signal. Il fut répété trois fois et l'on y répondit d'autres collines situées à une grande distance.

Sans en tenir aucun compte, les vaisseaux poursuivirent leur chemin, et peu de temps après, ils venaient jeter l'ancre à un mille et demi environ de

terre ; ils étaient disposés en ordre de bataille, de manière à ce que chacun d'eux présentât le flanc à l'une des batteries de terre. Nous ne tardâmes pas à voir partir du rivage de nombreuses chaloupes d'assez belle grandeur, armées chacune de six à huit rames avec deux hommes à chaque rame. Selon la coutume chinoise, ces hommes ne ramaient pas d'avant en arrière, mais ils faisaient tourner leurs rames contre les flancs de la chaloupe à peu près comme fait un poisson avec sa queue et ses nageoires. Il y avait dans ces embarcations quelques autorités qui désiraient venir à bord. Après quelques pourparlers, on laissa monter le plus élevé en grade de ces fonctionnaires avec son interprète hollandais ; mais, comme ce n'était pas la plus haute autorité de l'endroit, il ne fut reçu que par le lieutenant de pavillon. On lui exposa en peu de mots le but de notre présence et on le pria en même temps d'inviter le gouverneur du pays à se rendre à bord. Entretemps le nombre des barques avait augmenté, et l'on faisait mine de vouloir, comme dans certains cas précédents, cerner complètement nos vaisseaux. Le commodore fit dire sèchement à ceux qui étaient à bord qu'ils eussent à les faire éloigner, attendu qu'il ne souffrirait pas un pareil procédé, contraire au droit maritime. Cela parut les déconcerter fort, mais l'ordre du commodore leur ayant été réitéré d'une manière menaçante, ils renvoyèrent les barques au rivage, en demandant seulement que personne ne débarquât jusqu'à nouvel ordre, car cela ferait peser sur eux une responsabilité terrible. On le leur promit et ils s'en retournèrent beaucoup plus tranquilles qu'ils n'étaient venus.

Le lendemain de très-bonne heure, le commandant en chef des troupes stationnées dans ces parages se rendit à bord accompagné d'une espèce de préfet ou de premier bourgmestre. Vu leur rang plus élevé, ceux-ci furent reçus par le capitaine de pavillon ; on leur donna communication de la mission du commodore et on leur dit en même temps que la flotte remonterait la baie jusqu'à Jeddo, pour y faire parvenir à l'autorité compétente la lettre du gouvernement américain. Les deux fonctionnaires voulurent faire des observations, mais comme on n'y eut aucun égard, ils demandèrent un délai de quatre jours pour envoyer leur rapport à Jeddo, ce qui leur fut accordé ; de sorte que jusqu'au 12 à midi, les vaisseaux durent rester dans la même position où ils se trouvaient alors.

Nous fûmes tous très-agréablement surpris de la politesse et de la conve-

nance parfaite de ces fonctionnaires. Les personnes des classes élevées avaient dans la physionomie quelque chose de légèrement asiatique; chez les gens des basses classes, tels que pêcheurs et bateliers, c'était le trait prédominant et il n'avait rien de désagréable. La seule chose qui me frappa, c'est que la partie inférieure du corps était un peu trop courte proportionnellement au buste; et cela sautait d'autant plus aux yeux que les Japonais portent leurs écharpes ou ceintures très-bas. Le costume était à peu près tel que je l'avais vu à Liou-Kiou, à bord des jonques japonaises; c'est-à-dire, un vêtement ample, en manière de caftan, avec de larges manches pendantes, cousu et fermé par en bas et serré autour des hanches par une ceinture dans laquelle étaient engagés un très-long sabre à deux mains et un autre plus petit; toutefois, portés de cette manière, ces sabres semblaient être fort gênants, car ceux qui en étaient pourvus avaient assez à faire à les remettre en place et les repoussaient sans cesse. Les habits de dessous étaient d'une étoffe mince et transparente; ils consistaient en une courte tunique de couleur claire et en pantalons descendant jusqu'à la cheville, d'où partait un bas cousu d'étoffe foncée, avec une seule séparation pour le gros orteil. Les sandales étaient en paille de riz, et entre le gros doigt de pied et le suivant étaient passées deux tresses de paille, très-finement travaillées, qui venaient se croiser à droite et à gauche sur le soulier. Les cheveux étaient presque entièrement rasés, et ceux qui restaient sur le sommet de la tête tressés de manière à former une petite queue qui était posée à plat jusque sur le bord supérieur du front. Cette coiffure paraissait être l'objet d'un très-grand soin et les cheveux étaient très-bien peignés et huilés. Je n'ai pas vu de barbes; quant aux fonctionnaires civils, ils ont toujours la tête nue, et ne se servent que de leur éventail pour se garantir des rayons du soleil. Les soldats avaient de larges chapeaux vernis, très-plats, mais recouverts d'une laque excellente. Les fonctionnaires supérieurs portaient un vêtement de dessus noir, orné sur les épaules, le dos, la poitrine, et les bords de broderies de soie de couleur, qui paraissaient représenter des armoiries. Je vis également sur les chapeaux des officiers une espèce de petit blason, tantôt doré, tantôt peint en diverses couleurs. Les bateliers, hommes vigoureux et bien conformés, étaient pour la plupart entièrement nus, n'ayant, pour couvrir les parties honteuses, qu'un morceau d'étoffe de coton passé autour des reins; toutefois, en approchant de nos vaisseaux, ils

dossèrent des espèces de petites jaquettes bariolées, dont les couleurs variaient selon le propriétaire de la barque. A l'arrière du bateau se tenait le pilote, à droite et à gauche duquel étaient plantés deux pavillons; l'un était aux armes du propriétaire, l'autre, sur lequel on voyait généralement une bande noire entre deux bandes blanches, était, ainsi que nous l'apprimes plus tard, aux couleurs impériales.

Il fut pris, pour tout le temps de notre séjour dans la baie de Jeddo, des mesures de précaution suffisantes pour prévenir tout accident, et surtout une surprise de la part des Japonais. Le nombre des sentinelles fut triplé, et, en outre, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, quatre officiers, qui étaient relevés toutes les deux heures, faisaient bonne garde dans les diverses parties du navire. L'ordre avait été donné de ne laisser approcher, pendant la nuit, aucune chaloupe plus près qu'à une portée de fusil, et, au moindre mouvement extraordinaire qu'on apercevrait sur la côte ou sur la mer, de donner de suite le signal d'alarme. Bien qu'il ne se produisit aucune manifestation hostile, ces mesures de prudence étaient justifiées par ce qui s'était passé précédemment sur les côtes du Japon, et notamment par la surprise dont avait été victime le capitaine Golownin, et par suite de laquelle ce brave officier et ses compagnons eurent à subir une captivité de plusieurs années.

A la nuit tombante, la côte présentait un aspect merveilleux. Partout sur les collines, de grands feux étaient allumés pour servir de signaux, les lignes des divers forts et des batteries étaient également garnies de feux de garde, et les nombreux villages et localités situés le long de la côte et entre les collines avec leurs feux et les torches qu'on portait souvent d'un point à un autre, ressemblaient à des essaims de lucioles.

Lorsque, à neuf heures du soir, le navire amiral tira, comme d'habitude, le coup de canon de retraite auquel répondirent les autres vaisseaux, nous remarquâmes sur le rivage un mouvement extraordinaire; un grand nombre d'individus couraient en tous sens avec des flambeaux, et l'on éteignit une partie des feux de garde, car, probablement, les Japonais redoutaient de notre part une attaque nocturne; cependant, au bout de quelque temps, le calme se rétablit, et l'on n'entendit plus que les sons d'une grosse cloche qui, à certaines heures de la nuit, faisait retentir jusqu'à nous sa voix grave et douce à la fois.

La ville d'Ouraga, devant laquelle nous nous trouvions, paraît contenir environ de huit à dix mille habitants, et former, pour ainsi dire, l'entrepôt de Jeddo ; car tous les bâtiments qui vont à Jeddo ou qui en viennent, s'arrêtent à Ouraga. Le nombre des grandes jonques qui entrent chaque jour dans ce port, peut être facilement porté à plus de cent, et cela se comprend, car tous les grands personnages du Japon passent une partie de l'année à Jeddo, et, pendant ce temps, on leur envoie de leurs domaines de province leurs provisions de toute espèce pour eux et pour leur suite.

Le délai de trois jours qui avait été accordé aux Japonais fut mis à profit pour faire un relevé nautique de la baie. J'étais placé dans le premier cutter sous les ordres du lieutenant Bent, du *Mississipi*, qui dirigeait les opérations. Après avoir sondé les diverses parties de la baie, nous suivîmes la côte pour relever le nombre, la position et le rayon des différentes batteries. Parfois les bateaux de garde stationnés le long du rivage faisaient mine de vouloir nous empêcher d'aller plus loin. En pareil cas, nous avions l'ordre d'opposer la force à la force. Chacune de nos chaloupes avait à bord seize hommes armés de mousquets, de sabres et de pistolets ; les officiers avaient de ces excellents pistolets à six coups qui ont été généralement admirés à la grande exposition de Londres, où ils figuraient sous le nom de *revolvers Colt*. Chaque fois que les bateaux japonais essayaient de nous barrer le chemin, la moitié de nos hommes laissaient tomber leurs rames et tiraient leurs mousquets de dessous les bancs de la chaloupe ; cette simple démonstration fut toujours suffisante pour qu'on nous laissât avancer sans plus de difficulté.

Tous les forts que nous vîmes n'étaient que des forts en terre, construits selon le mode usité au *xvi^e* et au *xvii^e* siècle, c'est-à-dire en forme de demi-lunes et d'ellipses, ce qui naturellement rendait les feux croisés impossibles. En outre, les pentes et les hauteurs situées derrière les forts étaient dépourvus de toute défense, de sorte que ces travaux étaient très-insuffisants et n'auraient pas pu résister à une attaque sérieuse. Sur une longueur de côtes de trois milles, il y avait, dans les diverses fortifications, des embrasures pour cent vingt à cent trente canons, mais le quart à peine de ces pièces était en batterie ; de plus, ce n'étaient que des pièces de neuf et de douze, de sorte qu'au pis aller nous n'avions qu'à nous mettre à l'ancre hors de leur portée et à bombarder les forts tout à notre aise avec nos

canons de soixante-huit. Dans tous les cas, nos ennemis les plus dangereux eussent encore été les barques qui sont bien construites, fines voilières, et que les Japonais manient avec habileté ; leurs vigoureux soldats eussent été aussi de sérieux adversaires dans un combat à l'arme blanche.

Le 11, le *Mississipi* reçut l'ordre de remonter la baie un peu plus haut pour protéger les chaloupes des différents navires qui devaient sonder la baie supérieure ou intérieure. De notre mouillage devant Ouraga une pointe de terre qui s'avancait très-loin dans la mer empêchait de voir la baie supérieure, et cette pointe elle-même était assez bien défendue par des forts et des batteries de côte. Je fus placé ce jour-là à bord du *Mississipi* et j'eus ainsi une bonne occasion d'examiner le haut de la baie. Lorsque la frégate et les chaloupes doublèrent la pointe, nous vîmes venir à nous, de différents points du rivage, au moins cent vingt grandes barques montées chacune par vingt à vingt-cinq hommes et qui, de nouveau, firent mine de vouloir nous barrer le chemin ; en même temps s'avançaient, du côté opposé de la baie, un nombre à peu près égal de barques également montées par des soldats, lesquelles semblaient vouloir se réunir à celles qui étaient parties de l'ouest. Nos quatre grandes chaloupes se tenaient à un quart de mille en avant de la frégate, sous la protection de nos canons, et s'avançaient lentement sur une seule ligne ayant chacune à bord un homme avec une sonde ; nous avions, de notre côté, quatre sondeurs à bord.

Les résultats obtenus de la sorte prouvèrent, de la façon la plus positive, que tout ce qu'on a dit de prétendus bancs de sable et rescifs de corail qui rendaient la baie peu sûre est complètement dénué de fondement.

Nous avons remonté ainsi, pendant environ douze milles, sans rencontrer de résistance sérieuse. Une seule fois les barques japonaises essayèrent de se former devant nous en une espèce d'ordre de bataille, mais la frégate poursuivit tranquillement son chemin, et lorsque nous arrivâmes assez près pour que les Japonais fussent en danger d'être coulés, on donna un signal d'avertissement avec le sifflet à vapeur ; ce signal produisit l'effet désiré, car, dès que le son aigu et perçant du sifflet retentit sur l'eau, toutes les barques se hâtèrent de se mettre en sûreté en se portant les unes à droite, les autres à gauche. Ce fut un spectacle vraiment comique, et je ne pus m'empêcher de rire en voyant l'effet merveilleux que faisait un simple sifflet.

Arrivés au point le plus large nous aperçûmes, tout à fait dans le loin-

tain, à l'extrémité supérieure de la baie, une ville très-étendue, qui, d'après sa position, devait être Jeddo ; mais comme les ordres du commodore étaient très-précis, nous ne pûmes pas nous en approcher assez pour vérifier l'exactitude de notre hypothèse.

Pendant ce temps il était venu plusieurs députations auprès du commodore, et on avait fini par lui annoncer que le 12, deux commissaires impériaux viendraient de Jeddo pour recevoir la lettre adressée à l'empereur du Japon par le président des États-Unis ; en même temps on lui avait présenté la lettre de créance impériale. Le lieu désigné pour l'entrevue était la petite ville de Gori-hama située à environ deux milles au-dessous d'Ouraga, et où l'on avait déjà fait les préparatifs pour la réception du commodore.

ENTREVUE

AVEC

LES COMMISSAIRES IMPÉRIAUX

ENTREVUE

AVEC LES COMMISSAIRES IMPÉRIAUX

- PRÉPARATIFS DE FÊTE. — HABITS DE GALA DES JAPONAIS. —
- DÉBARQUEMENT DU COMMODORE. — TROUPES JAPONAISES.
- LES COMMISSAIRES IMPÉRIAUX. — OUVERTURE DES NÉGOCIATIONS. —
- PERMETÉ DU COMMODORE.
- VISITE DU GOUVERNEUR D'OURAGA A BORD. —
- INSTRUCTION ET CONNAISSANCES DES JAPONAIS. — RETOUR A LIOU-KIOU.

Le matin du 12, nous vîmes tous les forts et les batteries ornés de drapeaux de toutes sortes; on avait aussi étendu, derrière les retranchements, de longues draperies noires et blanches. De précédents voyageurs, qui font mention de ces draperies, présumaient qu'elles avaient pour but de cacher l'intérieur des fortifications; mais notre interprète, M. Wells-Williams, qui, seize ans auparavant, était venu de Canton sur les côtes du Japon, en compagnie du docteur Parker, à bord du *Morrison*, pensait que ces draperies tendues les unes derrière les autres, et à peu d'intervalle, sont plutôt destinées à garantir les canonnières des balles; cette opinion me paraît beaucoup plus plausible, car ce moyen d'arrêter les balles

est assez bien imaginé; il est vrai, toutefois, qu'il serait insuffisant s'il s'agissait de boulets lancés par des canons de gros calibre.

Vers huit heures du matin, le gouverneur d'Ouraga, accompagné de quelques autres officiers, vint à bord annoncer que tout était prêt pour la réception. Cette fois ils portaient tous le costume officiel consistant en une espèce de pantalon très-large, d'épaisse soie noire, tombant jusqu'à la cheville et bordé autour des hanches ainsi qu'au bas des jambes de larges bandes de soie bleu foncé. Une veste à manches également en soie et collant à la taille, était rentrée dans la ceinture du pantalon, et l'on voyait autour du corps l'écharpe ordinaire avec les deux sabres dedans. Sur le tout venait un autre vêtement assez semblable à la *poncha* espagnole ou à la chasuble de nos prêtres catholiques, avec cette seule différence qu'il était fendu par devant et fermé sur la poitrine au moyen d'une agrafe. Chez les officiers supérieurs ce vêtement était de lourd brocart d'or, d'argent et de soie de couleur; celui des officiers subalternes était fait d'une espèce de drap rouge, ou jaune chez quelques-uns, bordé tout à l'entour de tresses d'or et d'argent et avec des armoiries brodées sur la poitrine et les épaules.

A neuf heures, le signal fut donné de s'embarquer dans les chaloupes; plusieurs de nos vaisseaux avaient été auparavant se mettre à l'ancre en face du lieu de l'entrevue, afin de pouvoir, au pis aller, nous protéger de leurs canons. On mit dans quinze chaloupes quatre cents hommes des différents navires, et lorsque, un peu avant dix heures, les canons du *Susquehannah* annoncèrent le départ du commodore, toute la flottille de chaloupes se mit en mouvement. Le lieu désigné pour l'entrevue était une petite baie à environ deux milles à l'ouest d'Ouraga, et sur laquelle est située la localité de Gouri-hama. Les côtés de cette baie étaient garnis d'environ cent cinquante barques. Sur le rivage on avait dressé deux pavillons spacieux devant lesquels nous aperçûmes un groupe d'officiers en riche uniforme; à droite et à gauche, sur une longueur d'environ deux milles, des draps noirs étaient tendus jusqu'à une hauteur de six à huit pieds, et, tout le long, des soldats étaient rangés en ligne. Il était difficile d'en évaluer le nombre, car ils ne formaient pas un front proprement dit. Les Japonais eux-mêmes nous dirent qu'il y avait six mille hommes; en tout cas, il n'y en avait pas moins de cinq mille. La plupart étaient armés de lances ou de fusils à mèche, quelques-uns avaient même des arcs et des flèches, mais à tous on voyait

les deux sabres d'usage. Pourquoi deux ? Je ne puis vraiment pas m'expliquer l'utilité du second ; ce n'est probablement qu'un objet de pure parade.

Non loin des pavillons, il y avait environ cent cinquante hommes armés de fusils à pierre et à baïonnettes et rangés militairement sur deux rangs ; ils étaient l'arme au pied, tandis que les autres soldats, divisés en groupes, étaient répartis irrégulièrement tout alentour. A l'aile gauche se trouvaient deux canons en bronze de trois ou de quatre, montés sur des affûts d'un très-ancien modèle ; c'étaient, selon toute apparence, de vieilles pièces espagnoles ou portugaises provenant de la guerre d'extermination des Japonais contre les chrétiens portugais. Les officiers des différentes troupes étaient assis sur des chaises basses, chacun portant les insignes de son grade, et derrière les lignes des soldats plusieurs chevaux étaient tenus en main par des domestiques. Ces chevaux étaient de petite race, mais vigoureux et bien faits, leur harnachement était bigarré de diverses couleurs avec de riches ornements d'or et d'argent. Ils avaient la crinière coupée courte et la queue enfermée dans une bourse de soie de plusieurs nuances ou tressée avec des morceaux d'étoffe de couleurs variées. Au son de notre musique ils dressèrent les oreilles, frappèrent du pied le sol en faisant de joyeuses cabrioles, et mirent un peu de désordre parmi les soldats. Auprès de chaque cheval, il y avait encore quelques soldats spéciaux armés de lances de différentes formes qui pouvaient bien avoir quinze à seize pieds de long.

A l'endroit où devait débarquer le commodore, nos soldats de marine étaient formés à droite et les matelots à gauche, en deux compagnies, de chaque côté ; chacun de ces corps avait sa musique avec les tambours et les fifres de rigueur qui se distinguaient par leur habit rouge. Un major et un capitaine commandaient les soldats de marine ; les matelots étaient commandés par quatre lieutenants et un midshipman ; les autres officiers, au nombre de quarante environ, formaient l'état-major et attendaient le commodore au lieu de débarquement.

Dès que celui-ci eut posé le pied à terre, le gouverneur d'Ouraga, qui était arrivé un peu avant lui avec sa suite, complimenta le commodore et ses officiers, et tout le cortège se dirigea vers les pavillons situés non loin de là. Il y avait devant ces pavillons une espèce de grand vestibule formé par de longues bandes d'étoffe de coton noir et blanc. Tous les Japonais

restèrent en dehors de cette première enceinte; il n'y eut que le gouverneur, avec une suite peu nombreuse, qui accompagna le commodore, lequel laissa également son escorte à l'entrée et ne prit avec lui que les officiers d'état-major. A l'extrémité de ce vestibule, où des nattes recouvraient le sol, se trouvait un pavillon ouvert et élevé de quelques marches; dans ce pavillon étaient assis les deux commissaires impériaux, Toda, prince d'Idzou, et Ido, prince de Ioucamy, le premier sur un siège un peu plus haut que celui du second; à côté et à droite du prince Ido, un autre fonctionnaire, nommé Yezaimon, se tenait à genoux; je n'ai pas pu savoir quel était le rang de ce fonctionnaire. Le gouverneur d'Ouraga, Yezaimon et l'interprète Tatsnoske vinrent faire d'abord de profondes révérences au prince d'Idzou, puis ils s'agenouillèrent devant lui et restèrent dans cette posture tout le temps de la conférence. En face du siège sur lequel était assis le prince, il y avait trois chaises d'égale hauteur sur lesquelles furent invités à prendre place le commodore et les deux plus anciens capitaines. Les autres officiers se groupèrent derrière le siège du commodore, tandis que le reste de la suite japonaise attendait à genoux dans le vestibule la fin de la séance.

On présenta encore une fois au commodore les pleins pouvoirs donnés aux deux commissaires par l'empereur du Japon; après quoi furent produites la lettre du président à l'empereur, ainsi que les lettres de créance du commodore portant toutes le grand sceau des États-Unis, qui pendait enfermé dans une capsule d'or; ces lettres étaient dans un coffret à morail lon et à serrure d'or, porté par les deux plus jolis mousses de l'escadre; on ouvrit le coffret, on en retira les pièces, et, après une courte allocution expliquant le but de mission du commodore, on les remit, accompagnées de la traduction chinoise, hollandaise et française, aux deux commissaires impériaux qui les reçurent et les déposèrent avec beaucoup de cérémonies dans une assez grande boîte; cette boîte fut ensuite fermée et entourée d'un fort cordon de soie auquel on fit faire plusieurs tours avec toutes sortes de nœuds très-compiqués.

Les deux commissaires impériaux étaient, à ce qu'on nous dit, du rang le plus élevé, et ils durent trouver notre manière d'être bien étrange, car elle faisait le plus violent contraste avec celle de leurs propres subordonnés. En effet, tandis que ceux-ci se présentaient toujours devant eux, sans souliers, ne leur parlaient qu'à genoux et le front contre terre, les barbares

étrangers faisaient très-peu de cérémonies et restaient constamment debout. C'était, il faut en convenir, un spectacle nouveau pour un peuple chez lequel les cérémonies et les formalités sont la partie la plus essentielle de la vie, et notre attitude différait étonnamment de celle qu'on avait imposée jadis aux ambassadeurs hollandais et russes qui avaient dû se soumettre aux lois d'une indigne et humiliante étiquette. Peut-être ces ambassadeurs avaient-ils reçu des instructions particulières qui les obligeaient à faire une profonde révérence au premier agent de police japonais qui aurait l'impudence de l'exiger d'eux, et à se trainer en avant et en arrière sur les genoux et sur le ventre. Quant à nous, Dieu merci, on nous avait recommandé tout le contraire; bien résolu à ne se soumettre à aucune humiliation, notre commodore avait donné les instructions les plus précises dans ce sens, et tous les Japonais furent reçus et salués avec les mêmes formes de politesse qui eussent été observées aux États-Unis envers toutes les personnes du même rang. Cela produisit un très-bon effet, et, bien qu'au commencement les pauvres Japonais parussent un peu déconcertés, ils se calmèrent à la fin lorsqu'ils virent quel profond respect on avait à bord pour nos chefs et avec quelle ponctualité tout le monde obéissait à chacun de leurs ordres sans qu'il fût besoin pour cela de ces dégradantes cérémonies. Ce qui les frappa encore, ce fut la manière amicale et bienveillante, bien que nullement servile, dont nous reçûmes à bord les députés japonais.

Lorsque nous voulions faire nos sondages de la baie ou jeter l'ancre aux endroits qui nous paraissaient les plus convenables, on nous faisait souvent des objections qu'on appuyait de cet argument : « Cela est contraire aux ordres de notre gouvernement à qui nous devons obéir. » Mais nous répondions invariablement chaque fois : « Et l'ordre de notre gouvernement auquel nous devons obéir, est que nous agissions ainsi, et comme nous sommes accoutumés à agir de la sorte dans le monde entier, nous agirons de même ici! » Seulement nous avons toujours soin d'ajouter que le gouvernement des États-Unis était animé de sentiments pacifiques à l'égard du Japon. Bien que tout cela semblât assez étrange à nos bons Japonais, ils n'avaient, en définitive, d'autre parti à prendre que de se soumettre, car, si l'on eût dû en venir aux dernières extrémités, leurs petites barques avec leurs canons de douze n'eussent pas tenu longtemps devant nos formidables vapeurs armés de pièces du plus gros calibre.

A la fin de la conférence, le commodore annonça que, comme sans aucun doute on prendrait le temps de délibérer mûrement sur l'objet de sa mission, il allait repartir et ne reviendrait qu'au printemps. Cela était surtout pour les Japonais quelque chose de tout à fait inouï et on ne peut plus différent du procédé suivi par les ambassadeurs des autres nations qui avaient attendu des mois entiers, dans une espèce de demi-captivité, qu'il plût aux Japonais de les renvoyer enfin avec une réponse équivoque.

Aussi les Japonais exprimèrent-ils naïvement la surprise que leur causait la déclaration du commodore, mais ils se rassurèrent lorsque le commodore leur représenta notre départ comme un acte de courtoisie, en disant qu'il ne voulait pas que la présence d'une force militaire si considérable dans le voisinage de la capitale de l'empire pût faire supposer qu'il voulût influencer le moins du monde les délibérations.

Il y eut encore un échange de politesses, après quoi tout le monde quitta le pavillon et se rembarqua en bon ordre dans les chaloupes. Pendant l'embarquement, le major Z***, qui commandait les soldats de marine, avait rassemblé tous les fifres, et le vieil air connu de *Yankee-Doodle*, avec l'accompagnement obligé de tambours, retentit pour la première fois sur la côte de Nippon. Cet épisode provoqua une hilarité générale.

Le gouverneur, avec ses officiers, nous accompagna à bord. On leur montra l'intérieur du navire qu'ils n'avaient pas encore vu, et ils examinèrent tout avec grande attention, bien qu'avec la réserve de gens qui penseraient être de mauvais ton s'ils laissaient deviner leur curiosité. Ce qui parut les étonner le plus, ce fut la machine, nos gros canons à percussion, les fusils, les revolvers, etc. Ils connaissaient bien les cartes géographiques et astronomiques, et désignaient très-exactement sur le globe la place du Japon, celle de la Russie, de l'Angleterre, de la Hollande, des États-Unis, ainsi que de leurs capitales. Ils firent aussi diverses questions indiquant qu'ils étaient assez au courant de ce qui se passait dans le monde. Ainsi, ils demandèrent si le Mexique existait encore, ou si les États-Unis l'avaient déjà entièrement conquis, et différentes choses du même genre, en montrant chaque fois sur le globe le pays dont ils parlaient.

Avant notre départ, on apporta encore divers présents, tels que du brocart d'or et d'autres étoffes, des objets de laque de toute espèce, des éventails, du sacky, plus de cent pièces de volaille, quelques milliers d'œufs, etc. ;

le commodore rendit politesse pour politesse, mais on refusa d'accepter plusieurs armes de prix qui se trouvaient parmi ses présents. Par contre, on reçut avec grand plaisir les vins et les pâtisseries fines, ainsi que les confitures dont le commodore avait envoyé une assez bonne quantité; en effet, toutes les fois que les Japonais étaient venus à bord, ils s'en étaient largement régalez, notamment le dernier jour où M. le gouverneur d'Ouraga et sa suite, ayant bu pas mal d'excellent champagne, avaient quitté le navire de très-belle humeur.

La flotte resta encore deux jours dans la baie après cette entrevue, afin d'achever les sondages et de choisir un bon ancrage pour le printemps suivant; pendant ce temps, la bonne entente avec les Japonais devint de plus en plus cordiale. Le gouverneur nous fit encore quelques visites, et plusieurs fois nos chaloupes de sondage abordèrent celles des indigènes; on fuma la pipe ensemble et l'on se fit même réciproquement de petits présents; une fois, entre autres, nous reçûmes en cadeau des fruits magnifiques parmi lesquels se trouvaient des pêches parfaitement mûres et de toute beauté.

Le 15, nous sortîmes de la baie; pendant toute la journée, nous nous dirigeâmes vers le sud entre une quantité d'îles, et, lorsque nous eûmes repris la pleine mer, nous retournâmes en droite ligne au dernier port que nous avions quitté, c'est-à-dire à Napa, dans les îles Liou-Kiou.

Nous fûmes assaillis par un violent orage qui nous secoua rudement et nous enleva quelques pièces de charpente; le *Mississipi* perdit même deux de ses chaloupes, mais heureusement personne ne périt. Le 25, vers midi, nous reprîmes notre précédent mouillage, où nous fûmes cordialement accueillis par nos camarades du *Supply* (vaisseau de transport), que nous y avions laissé. Nous étions enchantés, de notre côté, de pouvoir renouveler ici nos provisions de viande fraîche et de légumes dont nous avions été un peu à court pendant les derniers temps.

Quelques jours après notre arrivée, le régent nous donna une nouvelle fête à Schouy. Elle fut à peu près semblable à la première, avec cette différence qu'il y régna un peu plus de cordialité et qu'on n'avait pas débarqué l'escorte de soldats de marine et de matelots. Le commodore profita de l'occasion pour faire observer que les indigènes devaient être surabondamment convaincus de nos intentions pacifiques, et qu'on pourrait se dispenser à

l'avenir de nous faire accompagner par ces fonctionnaires qui ne nous quittaient pas d'une semelle, sous prétexte de nous être utiles, mais en réalité pour nous espionner. Il désirait, ajouta-t-il, que nous pussions acheter et payer nous-mêmes sur le marché nos vivres et autres provisions, en un mot, que les relations fussent libres de part et d'autre. On ne voulut pas accéder de suite à ce désir, et l'on donna pour prétexte que tout cela ne pouvait se faire qu'avec le consentement du prince; mais le commodore ayant déclaré qu'il irait lui-même à Schouy pour arranger cette affaire, on nous donna sur-le-champ une réponse affirmative.

Nous rencontrâmes les mêmes difficultés lorsqu'il fut question d'établir un magasin de charbon pour y laisser, jusqu'à l'année suivante, tout celui que nous avions de trop. On nous faisait à cela les objections les plus étonnantes, comme celle-ci, par exemple : « L'orage pourrait renverser la maison, » ou bien « elle devrait être construite sur le modèle de celles des indigènes; ceux-ci pourraient voler le charbon, etc., etc. » Bref, toutes ces objections furent écartées radicalement, quoique avec bienveillance, et le magasin fut construit.

Enfin, le 31 juillet, au matin, on ouvrit à Napa une espèce de bazar dans lequel étaient exposés en vente, à notre intention, des objets de laque, des étoffes de laine et de soie, des éventails, et toutes sortes d'ustensiles. Il paraît que dans ce pays l'argent a beaucoup de valeur, car, pour la modique somme de trois dollars (quinze francs), j'achetai un très-joli coffre de laque avec quatre tiroirs pour mettre le riz, la viande, les poissons, les légumes, un vase en étain pour le sacky, quelques petites tasses de laque, un castan avec une ceinture de soie, des souliers, des pipes, une blague à tabac, des éventails et d'autres objets encore. Sur le marché on paye les vivres à des prix tout aussi modiques, en cash chinois; ces relations d'affaires avec les habitants de Liou-Kiou nous ont mis à même de vaincre complètement la timidité naturelle de leur caractère, et j'espère qu'à l'avenir nous nous entendrons de mieux en mieux avec ces bonnes gens.

REPOS A MACAO

REPOS A MACAO

— COUM-SING-MOON. — LOGEMENT A MACAO. —
TON DE LA SOCIÉTÉ DE CETTE VILLE ET GENRE DE VIE QU'ON Y MÈNE.
— PROMENADE D'AGRÉMENT SUR LA RIVIÈRE. —
MAGASINS DE RIZ. — INSULAIRES DE LA MER DU SUD TROUVÉS EN PLEINE MER.
— NOUVELLES DU JAPON ET RÉFLEXIONS QU'ELLES SUGGÈRENT. —
UNE PERTE DOULOUREUSE.
— PARTIES DE CHASSE. — ASSASSINAT DU GOUVERNEUR AMARAL. —

Nous partîmes de Liou-Kiou le 1^{er} août ; mais les vents nous étant contraires, notre traversée fut très-longue. Le 3, au soir, nous entrâmes, en même temps que le sloop *Vandalia*, qui venait directement des États-Unis, dans le port bien connu de Hong-Kong, où nous jetâmes l'ancre. Nous n'y restâmes que trois jours, car nous approchions de l'époque des typhons ou violents orages ; le *Mississipi* se rendit à Wampoa, et le *Susquehannah* au mouillage un peu mieux abrité de *Coum-sing-moon*, ce qui signifie en français : *la porte d'or du soleil levant*. Celui qui a baptisé cet endroit serait, à coup sûr, fort en peine de justifier un pareil nom ; c'est un vaste bassin dans lequel sont à l'ancre les vaisseaux étrangers chargés d'opium ; il est

entouré de petits coteaux dénudés, entre lesquels se cachent quelques misérables cabanes de pêcheurs. La chaleur était étouffante; aussi les cols empesés étaient-ils passés à l'état de pure tradition, et nous n'avions d'autres moyens de nous distraire que d'aller rendre quelques visites à bord des navires d'opium ou de pêcher à la ligne. Bien que je ne sois pas grand amateur de ce genre de distraction, j'en vins, par désœuvrement, à faire comme les autres, et je jetai ma ligne par-dessus le bord; bientôt je retirai un malheureux habitant de ces profondeurs jaunes; ses deux grands yeux me regardaient d'un air de reproche, et, tout honteux de mon exploit, je rejetai à l'eau le poisson qui s'était laissé prendre à mon amorce traîtresse.

Au bout de quatre jours, nous reçûmes enfin l'agréable nouvelle que toute la *mess* des artistes devait aller prendre ses logements à l'hôpital qu'on venait d'établir à Macao; nous montâmes gaiement, avec nos bagages, à bord du lougre portugais qu'on nous avait envoyé, et, le même soir, nous débarquions à Macao.

Je crois avoir déjà dit que Macao, à cause de sa belle situation, est en été et en automne le rendez-vous des riches marchands étrangers de Canton et de Hong-Kong; cette année-là, les troubles politiques les y firent séjourner plus longtemps que de coutume, de sorte qu'il y avait beaucoup d'animation dans cette ville ordinairement si paisible.

Pendant les cinq ou six premières semaines de mon séjour à Macao, j'évitai autant que possible les nombreuses séductions de la société, car j'avais, d'une part, à mettre en ordre et à terminer mes études, ébauchées seulement au Japon, et, d'autre part, mes travaux au département hydrographique me prenaient trop de temps et exigeaient trop d'attention pour que j'eusse l'esprit libre. Cependant je faisais chaque soir une promenade pour me reposer des fatigues de la journée, et, peu à peu, cela m'amena à former de relations aussi nombreuses qu'agréables; de sorte qu'à la fin, sous peine de passer pour un misanthrope impoli, il ne me fut plus possible de refuser davantage les invitations qui m'étaient faites de toutes parts. Dîners, soupers, bals, parties de chasse et de promenade se succédaient presque sans interruption; mais, comme mes travaux avançaient et que j'avais un peu plus de temps à moi, je pouvais goûter, sans remords de conscience, le plaisir de la société.

En somme, les manières de la société d'ici offrent un singulier mélange de la liberté et du sans-façon du Sud avec la vraie décence anglaise; je n'ai jamais vu rien de semblable, et dans ce pays, véritable eldorado du cérémonial chinois, cela fait le plus étrange contraste avec les mœurs des indigènes; on peut appeler Macao une ville portugaise, une ville anglo-indienne, une ville orientale, bref, on peut l'appeler tout ce qu'on voudra, plutôt qu'une ville chinoise. Les règles de ce qu'on nomme le bon ton sont extrêmement commodes, et, à part quelques usages insolites auxquels on est bientôt fait, on ne peut plus agréables pour l'étranger nouveau-venu. Ainsi, par exemple, l'usage veut qu'un nouveau débarqué rende, avant tout, une visite à toutes les personnes dont il désire faire la connaissance. S'il a quelque ami qui l'accompagne dans ces visites, ce n'en est que mieux; mais s'il n'en a pas, cela ne fait rien; on peut même se dispenser de la formalité d'une lettre de recommandation. Une carte de visite, qui est toujours envoyée à la maîtresse de la maison, suffit et est généralement considérée comme équivalent à la visite elle-même. Le plus souvent on reçoit une contre-visite du maître, ou une invitation écrite de la maîtresse de la maison dont on peut, à partir de ce moment, se regarder comme l'ami.

D'autres fois il m'est arrivé qu'ayant l'intention d'aller, le soir, rendre visite à une dame, j'apprenais qu'elle devait elle-même aller en visite dans une maison que je ne connaissais pas encore ou qu'elle avait reçu une invitation; alors, au lieu de s'excuser poliment de ne pouvoir pas me recevoir, comme on fait d'ordinaire dans nos pays du nord, on m'engageait de la manière la plus amicale à prendre part à l'invitation.

Le costume des hommes qui, pendant les chaleurs, se compose d'un petit habit blanc négligé, aide beaucoup aussi à ces mœurs faciles, attendu que cette tenue blanche est reçue dans toutes les sociétés et qu'on n'est pas obligé, comme à Londres, à Paris, à New-York et à Vienne, de changer de toilette trois ou quatre fois par jour.

Une maison dans laquelle j'ai passé bien des heures délicieuses, c'est celle de M. de B..., ministre résident français en Chine. C'est ordinairement le rendez-vous de tous les officiers français. Madame de B...s qui, à un charmant talent de conversation, joint la connaissance de plusieurs langues et une éducation musicale peu commune, attirait chez elle tout ce qu'il y avait d'esprits cultivés, et l'on ne quittait cette maison qu'à regret.

Comme souvent il s'y trouvait réunis de très-forts dilettanti, j'ai eu le plaisir d'y entendre plusieurs fois de très-bonne musique, plaisir délicieux que je n'ai plus retrouvé dans la suite de mes voyages. Quelques officiers de la corvette française la *Constantine*, étaient très-bons chanteurs, et souvent ils exécutaient de beaux quatuors pour voix d'hommes; il m'arrivait alors de tomber dans de profondes rêveries, je me croyais transporté dans ma chère ville natale, et j'étais tout étonné, quand je revenais à moi, de me trouver à l'extrême frontière du céleste empire.

Une autre source de distractions et de délassements pour l'esprit et pour le corps, ce fut la connaissance intime que je fis d'un Anglais, le docteur W..., amateur passionné de la peinture de paysage et possédant lui-même un assez joli talent de paysagiste. Le docteur W... a un admirable bateau de Hong, contenant une cabine assez spacieuse pour une table de quatre couverts, et disposée avec tout le confort imaginable. Souvent sur ce bateau nous avons remonté la rivière pour y passer toute la journée. Le matin, je faisais ordinairement une petite battue dans les champs de riz où j'allais tirer quelques bécasses pour notre dîner; lorsque la chaleur devenait trop forte, j'allais m'asseoir quelque part à l'ombre, ou bien je revenais sur le bateau esquisser quelques jolies vues du rivage, des cabanes de pêcheurs groupées de la manière la plus pittoresque, des chaloupes, des jonques, des pagodes à moitié cachées entre les arbres, etc. A midi, nous dînions à bord en compagnie de madame W..., qui s'était occupée jusque-là à lire ou à faire des travaux d'aiguille, et le soir, à la fraîcheur, nous faisions ordinairement une promenade pour laquelle je prenais encore soit mon fusil, soit mon album. Dans ces petites excursions, nous visitâmes plusieurs fois certaines petites localités voisines dont la plupart sont situées sur les bords de la rivière. La plus importante est Casabranca, ville d'environ dix mille habitants et entourée d'une muraille de pierre.

A un autre endroit de la rivière, il y avait un singulier édifice en forme de tour. Dans les trois étages dont il se compose, on voit une quantité d'idoles et d'autels qui tous sont encore en très-bon état. L'encens qui brûlait sur quelques autels indiquait que ce temple n'était nullement abandonné. Cependant, de même que la plupart des autres temples que j'ai visités jusqu'ici, je n'y vis pas le moindre fidèle, pas un seul prêtre occupé aux cérémonies du culte; ce qui semblerait indiquer que la population

chinoise ne remplit pas avec beaucoup de zèle ses devoirs religieux, du moins quant à ce qui est des pratiques extérieures.

Sur un autre point il se trouvait encore un grand et vaste bâtiment qui servait tout à la fois de temple et de magasin. Autant que j'ai pu me renseigner, il paraît que, dans cette partie de la Chine, les paysans sont divisés en un certain nombre de clans ou de tribus, soumis à l'autorité de diverses familles auxquelles elles doivent certains services et un tribut annuel consistant en une certaine quantité de riz. A son tour, la famille du seigneur est obligée — ou peut-être le fait est-elle par tradition — de fournir, en temps de disette, du riz aux plus pauvres de ses serviteurs, et c'est dans ce but que sont élevés ces grands bâtiments qui sont construits à plus ou moins grands frais, selon que la famille seigneuriale est plus ou moins riche. Celui dont je parle était très-étendu, il pouvait avoir de trois à quatre cents pieds en tous sens, et il était orné partout de belles sculptures et de riches dorures. Comme c'était précisément l'époque de la seconde récolte, on était occupé à emmagasiner le riz. Le docteur W..., qui a visité cet endroit à différentes saisons de l'année, a vu le magasin quelquefois tout plein, d'autres fois presque entièrement vide. Je n'ai pas pu savoir s'il y a dans tout l'empire chinois des institutions de ce genre.

Je ne dois pas oublier de mentionner ici un fait curieux et intéressant. Notre vaisseau de transport, le *Southampton*, qui arriva vers cette époque, en doublant le cap Horn, avait recueilli en pleine mer un canot indien, long de quinze pieds, dans lequel se trouvaient sept hommes, appartenant évidemment aux îles de la mer du Sud, et que l'orage avait entraînés à une distance d'au moins douze cents milles marins. On ne put tirer d'eux aucune autre réponse que : *salibabou*, ce qui pouvait être aussi bien le nom de leur île que celui de leur race. Parmi le peu d'objets qu'ils avaient avec eux, on trouva quelques vases en métal de fabrication malaise et un chapelet catholique. On mit ces hommes dans un hôpital pour les faire soigner ; un officier français étant venu les y visiter, ils se livrèrent, en le voyant, aux démonstrations les plus vives et lui adressèrent la parole dans une langue pleine de sons gutturaux ; cette manifestation ainsi que le chapelet trouvé dans le canot firent présumer que peut-être des vaisseaux français avaient pu jadis visiter leur île. Mais il a été tout à fait impossible de savoir où elle était située. La physionomie de ces gens a beaucoup d'analogie avec celle des

Malais; cependant ils ont les cheveux crépus. Le canot est construit en planches assez solides, mais au lieu de clous, ils se servent, pour les assembler, de bandes de bambou très-minces. Comment ces hommes ont-ils pu, dans une aussi frêle embarcation, tenir la mer si longtemps? C'est pour nous tous une énigme.

Notre sloop de guerre, *Plymouth*, arriva plus tard de Lion-Kiou, où il avait été stationné jusqu'alors. Il y fut remplacé par la *Vandalia* et vint nous rejoindre à Macao. Il toucha, en revenant, Amoy et Ningpo; deux villes qui sont retombées de nouveau au pouvoir des impériaux. A Amoy, les insurgés ayant évacué la place sans opposer une grande résistance, les soldats de l'empereur avaient fait un affreux massacre des habitants, et particulièrement des femmes et des enfants. Les rebelles, partout où ils passent, n'épargnent pas non plus le sang de leurs adversaires, mais ils s'en tiennent le plus souvent aux mandarins et aux employés, qui sont décapités sans miséricorde. Dans tous les pays où la guerre civile exerce ses fureurs, les mêmes causes produisent les mêmes effets; il faut donc moins s'étonner des cruautés qui se commettent en Chine que les déplorer, en général, comme de tristes explosions de ce qu'il y a de brutal dans la nature humaine.

Les nouvelles que nous avons reçues par Shanghai sur les résultats obtenus par l'escadre russe au Japon, portent qu'on a refusé d'avoir aucune communication avec les envoyés russes jusqu'à nouvel ordre, mais elles en donnent divers motifs. Le premier, c'est que les Japonais ne veulent traiter avec aucune nation jusqu'à ce que les négociations entamées avec le commodore Perry soient terminées; d'après une autre version, on aurait annoncé au commandant de l'escadre russe que l'empereur du Japon était mort le 26 août, et que, pendant les trois ans que durait le deuil, on ne pouvait traiter aucune affaire d'État. Cette dernière raison nous paraît tout à fait absurde; elle serait de nature à faire passer les Japonais pour les plus grands imbéciles du monde, ce qu'ils sont fort loin d'être, comme nous l'avons vu; elle est aussi en contradiction trop manifeste avec ce que nous avons appris dans le pays sur les procédés du gouvernement pour que nous puissions y ajouter foi. Jamais on ne fait connaître la mort d'un empereur du Japon avant d'avoir installé son successeur, et tout cela est tenu dans le plus grand secret (*ne-boen*), afin de ne troubler ni d'interrompre en rien la

marche des affaires. Il est donc possible que cette raison-là ne soit qu'un prétexte. Cependant, si l'empereur était réellement mort, on pourrait en conclure qu'il y a eu de graves et importants conflits qui, évidemment, auraient eu pour cause les propositions du gouvernement américain. En effet, chaque fois qu'au Japon il se produit une divergence d'opinion entre l'empereur et ses ministres, on convoque les membres de la plus haute noblesse de l'empire qui jugent comme arbitres; s'ils prononcent une décision contraire à celle des ministres, ceux-ci n'ont plus qu'à s'ouvrir le ventre pour échapper à une exécution publique qui entraînerait, en même temps, pour la famille du supplicié la perte de ses biens; si, au contraire, ils donnent tort à l'empereur, celui-ci, bien entendu, ne s'ouvre pas le ventre, mais il est considéré comme mort politiquement, et on lui donne immédiatement un successeur. Or, si l'événement annoncé, en cas toutefois qu'il se confirme, avait eu réellement lieu si peu de temps après la remise des papiers du commodore et à la suite des délibérations ouvertes à ce sujet, il serait facile de deviner, d'après ce dénouement tragique, quel est le parti qui a triomphé dans cette lutte d'opinions; resterait à savoir ce que demandait ce parti. Quoi qu'il en soit, nous ne tarderons pas à savoir le fin mot. Il est possible que les Japonais, qui sont une nation brave, se soient décidés à opposer une vigoureuse résistance, et, dans ce cas, nous aurions sur les bras une rude besogne. Mais, comme ils sont aussi une nation prudente et bien au courant de ce qui se passe dans le monde, il paraît plus probable, d'après tout ce que nous avons observé, qu'ils auront pris un autre parti. Ils doivent bien voir que si, depuis deux siècles, ils se sont isolés du reste du monde, cet état de choses doit bientôt avoir un terme, et, sans doute, ils préfèrent entrer en relations avec une puissance dont la politique ne vise pas à faire de grandes conquêtes dans les pays étrangers, mais ne cherche qu'à assurer à son commerce les plus grands avantages possibles. Nous sommes prêts, du reste, dans l'un et l'autre cas, à mener glorieusement et avec honneur notre entreprise à bonne fin, et il est certain que nous approchons d'une des crises les plus intéressantes de l'histoire moderne; quant à moi, je m'estime heureux d'être tout à la fois acteur et spectateur de ce grand événement.

Le *Plsmouth* eut à déplorer une très-triste perte. Pendant qu'il était à l'ancre devant une des îles que nous avions visitées l'été précédent, le pre-

mier cutter, monté par le lieutenant Matthews et treize hommes d'équipage, avait était faire une pêche en mer ; tout à coup arrive un typhon épouvantable dont le *Plymouth* lui-même eut beaucoup à souffrir ; le cutter est entraîné au large et tous ceux qui le montaient trouvent la mort dans les flots.

Mais revenons à un sujet plus gai et parlons de mon séjour à Macao, où je fis pendant l'automne quelques agréables parties de chasse dans les rizières coupées où la bécasse abonde. Ces parties de chasse sont, en tout cas, un excellent exercice de corps, car le sol des champs de riz qui est resté sous l'eau pendant tout l'été, est si mou et si marécageux qu'après y avoir pataugé pendant quelques heures avec de lourdes bottes de pêche, on n'est guère moins fatigué que si l'on avait fait une étape dans trois pieds de neige. Afin d'arriver, sans être trop fatigué, aux endroits les plus écartés qui sont aussi les plus giboyeux, on s'y fait ordinairement conduire en chaise à porteur. J'ai fait une de ces parties avec le docteur L..., mon ancien camarade à bord, qui était alors employé à l'hôpital. Un vieux Français, M. D...; chasseur passionné, mit à notre disposition ses chiens, ses *valets de chiens* (je ne trouve pas d'autre nom pour désigner cet emploi), sa chaise de chasse, ses paniers à provisions, ses porteurs de fusils, bref, tout son service cynégétique. Pour chaque chaise il y a six *coolies* ou porteurs qui se relèvent de temps en temps ; ce qui, avec le reste du personnel, nous faisait une suite de dix-huit hommes.

Nous nous levâmes à trois heures du matin, car nous devions faire dix milles avant le point du jour ; c'était un superbe spectacle que de voir nos seigneuries dans leurs chaises, suivies des porteurs de fusils, des valets de chiens, des paniers à provisions et du reste de leur suite, traverser à cette heure matinale les rues désertes et mal éclairées de Macao. Nous arrivâmes bientôt en pleine campagne, et, pendant que nos *coolies* nous menaient bon train, excités qu'ils étaient par l'air frais du matin, nous causions, en fumant un excellent cigare, des événements de l'année qui venait de finir et de nos espérances pour l'année suivante. Pour une latitude aussi méridionale et où les journées sont si chaudes, la nuit était singulièrement froide ; nous tremblions, le docteur et moi, de tous nos membres.

Nous fîmes ainsi environ dix milles à travers la campagne ; nous ren-

contrions de temps en temps des maisons et des villages dont les habitants étaient déjà levés pour la plupart; les uns se disposaient à aller travailler aux champs, les autres à porter leurs denrées au marché de Macao. Au point du jour, nous avons dépassé la petite ville de Casabranca; après avoir cassé une croûte et bu une goutte de wiskey, nous lâchâmes les chiens et nous nous engageâmes dans les rizières suivi chacun de notre porteur de fusils qui portait et chargeait le second, tandis que nous tenions l'autre en main. Nous tirâmes à qui mieux mieux jusqu'à midi, et alors nous allâmes nous reposer à l'ombre d'un groupe d'arbres au bord de la rivière, car la journée était aussi chaude que la nuit avait été froide. Nous ouvrimmes nos paniers à provisions remplis de toutes sortes d'excellentes choses, et nous fîmes, sur le gazon vert, un bon repas qui rendit un peu de ressort à nos nerfs fatigués. Comme le docteur n'en pouvait plus, j'allai encore, un peu plus tard, faire tout seul une battue à travers champs, et j'eus le plaisir d'ajouter aux nombreuses bécasses et perdrix que nous avions déjà tuées, deux *woodcocks*, c'est-à-dire, en allemand, bécasses de bois; toutefois, je n'ai jamais vu cet oiseau en Allemagne. Lorsqu'enfin j'eus assez chassé pour un jour, je retournai à notre repos; mais mon compagnon en était déjà parti avec sa suite, et il ne me restait rien de mieux à faire que de reprendre aussi, avec la mienne, le chemin du logis. Comme nous devions, en revenant, tourner la petite ville de Casabranca, et que le chemin le plus court était de la traverser, je résolus d'essayer cette seconde route. Pendant tout le jour, j'avais trouvé les gens dans la campagne extrêmement affables et obligeants; on nous regardait faire, on m'apportait quelquefois la bécasse que j'avais tuée, ou l'on me faisait voir quelque champ de riz plus beau que ceux d'alentour; mais à peine approchai-je avec mon équipage de la porte de la ville, qu'un vieux citoyen du céleste empire, la tête ornée d'une longue queue, se porta vivement à ma rencontre, et, tout en gesticulant comme un beau diable, et, en me débitant un fatras de paroles, me barra le chemin. Je lui fis demander par mon porteur de fusils quelle pouvait être la cause de sa colère, et j'appris que, depuis les derniers différends avec les Portugais, aucun étranger ne pouvait pénétrer dans l'intérieur de la ville. Comme toutes les villes chinoises se ressemblent assez, et que je n'étais pas précisément très-curieux de visiter l'intérieur de Casabranca, il eût été inutile de tourmenter davantage ce digne idolâtre; d'autant plus que j'étais seul et qu' aussitôt qu'on

m'avait vu paraître on avait frappé trois coups sur un grand tambour pendu au-dessus de la porte, ce qui avait de suite rassemblé une foule de peuple dont l'aspect n'avait rien de très-engageant. Je fis donc sonner la retraite et je me décidai à faire le petit détour que j'avais cru pouvoir éviter.

La soirée était douce et charmante; et, comme je ne voulais pas rentrer de jour à Macao dans l'état où je me trouvais, je fis faire halte à mes *coolies* et je gravis un coteau que couronnent les ruines d'un petit fort chinois.

Si j'ai oublié de le dire, je dois mentionner ici en passant, que Macao est située sur une presqu'île accidentée, d'environ cinq à six milles de long sur un mille et demi ou deux milles de large. Cette presqu'île est reliée à la terre ferme ou plutôt à une seconde et très-grande presqu'île, par un isthme étroit, d'une longueur d'environ deux milles, au milieu duquel est un mur qui sépare le territoire portugais du territoire chinois. Aux deux extrémités de cet isthme des collines dominant la route, et, du côté des Portugais aussi bien que de celui des Chinois, on avait élevé quelques fortifications; dans le mur de séparation lui-même, il y avait une tour dont la porte était gardée par des soldats chinois.

Si je ne me trompe, c'est en 1849 que le gouverneur de Macao, Amaral, eut des difficultés si sérieuses avec les autorités chinoises, que les Chinois finirent par mettre la tête d'Amaral à prix pour quarante mille tael (1).

Le gouverneur Amaral était manchot et il allait souvent se promener à cheval, dans les environs, accompagné seulement de son aide de camp. Un soir il rencontre du côté portugais cinq ou six *coolies* portant sur leurs épaules des instruments aratoires, et, tout à coup, l'un d'eux le frappe au visage avec une grande perche de bambou. Amaral prend les rênes entre les dents pour tirer son pistolet de la fonte avec la main gauche, mais le cheval effrayé ne veut plus obéir et renverse son cavalier. Au même instant plusieurs des Chinois se jettent sur lui, pendant que d'autres attaquent également et blessent son aide de camp. Quelques promeneurs attirés par les cris : « Au secours ! » que poussait ce dernier, le trouvèrent étendu à terre gravement blessé, mais encore vivant; quant au gouverneur, il était déjà assassiné; on lui avait enlevé une main et la tête. Le cadavre et le blessé

(1) Le tael vaut 8 francs 25 centimes; donc 40,000 taels font 330,000 francs.

(Note du traducteur.)

furent transportés en ville sur une voiture qui passait là par hasard. Aussitôt après l'événement, les soldats qui gardaient la porte chinoise s'étaient enfuis et un lieutenant portugais vint de suite, avec trente hommes, prendre possession de la tour. Le lendemain matin on commença, du fort chinois qui avait reçu les fugitifs, à tirer sur les Portugais, et bientôt le feu devint si vif, que le brave officier, sans attendre de renforts, alla de suite, avec sa petite troupe, attaquer le fort, le prit d'assaut, le brûla et tua deux cents Chinois environ qui le défendaient. Plus tard on fit un nouvel accord ; la tête et la main du gouverneur furent rapportées et inhumées solennellement à Macao ; mais depuis cette époque le fort chinois, ainsi que la porte et la tour sont restés en ruines.

Les rayons du soleil couchant inondaient d'une vive lumière le chemin que je suivais à travers les ruines du fort, et les quartiers de rochers sur lesquels il était construit ; et la désolation qui régnait tout alentour, jointe aux souvenirs sanglants qui se rattachaient à ce lieu le rendaient doublement sinistre. Les murs d'enceinte du fort, construits en granit, sont encore en assez bon état. Les meurtrières, d'une grandeur inusitée et les plateformes de pierre qui se trouvent derrière, indiquent que ce fort a été jadis armé de vingt-six canons ; ces canons s'y trouvaient-ils encore lors de l'assaut donné par les Portugais ? J'en doute, ou bien les munitions manquaient ; sans quoi l'exploit de la petite troupe serait presque incroyable et tiendrait du prodige. Les corps de garde, construits avec des écailles d'huîtres, sont à peu près en ruines, ainsi qu'un petit temple. Sur un antique bloc de granit, qui est en même temps le milieu du fort et le point le plus élevé de la colline, on a gravé un grand nombre d'inscriptions chinoises qui sont encore parfaitement lisibles. Un vieil arbre offre sous ses larges rameaux le seul ombrage qu'on trouve en ce lieu ; au-dessous est un banc de pierre sur lequel je m'assis et d'où je pus contempler à l'aise un magnifique coucher du soleil. Les formes pittoresques de Macao et des îles situées dans le voisinage s'élevaient légères et gracieuses du sein des flots, tandis que, sur la rade, les mâts élancés de deux de nos navires (le *Mississipi* et le *Powhattan*), ainsi que ceux de quelques bâtiments marchands se détachaient délicatement sur le fond empourpré du ciel.

Les aboiements de mes chiens vinrent troubler les mélancoliques rêveries auxquelles je me laisse presque toujours aller en pareille cas, et je redes-

cendis lentement au pied de la colline ; j'y trouvai ma chaise qui m'attendait et nous reprîmes le chemin de la ville.

Telle est la description exacte et véridique d'une partie de chasse à Macao ; mais, peu de temps après, elle fut suivie d'une autre d'où je rapportai mieux que des bécasses.

REPOS A MACAË

REPOS À MACAO

(SUITE)

UN RÊVE QUI S'ACCOMPLIT. — ASSURANCE CONSOLANTE.

— RECHERCHES. —

BRAUCOUP DE CHOSES INTÉRESSANTES, MAIS PAS CELLES QUE JE CHERCHE.

— NOUVELLES RECHERCHES. —

UTILITÉ DES LONGUES QUEUES. — HEUREUSE CAPTURE. — PRÉPARATIFS

DU SECOND VOYAGE À NIPHON. — COMPOSITION

DE L'ESCADRE ET DÉTAIL DES PRÉSENTS DONT ELLE EST CHARGÉE.

J'étais plongé dans un profond sommeil et je rêvais que je tenais ma montre brisée entre mes mains, ce qui me contrariait fort. Il pouvait être quatre heures du matin, et comme, ce jour-là, je devais retourner à la chasse, je ne tardai pas à me lever; mais, en ouvrant mon pupitre, je m'aperçus, à mon grand étonnement, qu'il y manquait non-seulement ma montre, mais encore celle de M. W... qui devait m'accompagner à la chasse; impossible de les retrouver.

Cette perte nous était fort sensible, car c'étaient deux chronomètres qu'il nous eût été fort difficile de remplacer; j'avais acheté le mien cent dollars, tout exprès pour cette expédition, avant mon départ de New-York. Nous

nous aperçûmes bientôt qu'il nous manquait encore beaucoup d'autres objets que messieurs les voleurs avaient trouvés à leur convenance ; toutefois, nous ne tardâmes pas à être sur la trace de ces drôles. C'étaient deux domestiques chinois de l'hôpital dans lequel nous étions logés ; ils s'étaient glissés, à l'aide d'une corde, du second étage dans la rue, et il ne nous restait plus qu'à les rattraper, ce qui n'était pas chose très-facile. Comme on peut bien penser, la partie de chasse fut abandonnée et nous allâmes, le plus tôt possible, prévenir le consul américain et faire les démarches exigées par la loi. Ce que j'appris à cette occasion me fit grand mal au cœur, car, s'il est très-peu avantageux, sous toutes les latitudes, d'avoir à faire à la police, c'est encore bien pis ici où cette institution n'existe que de nom.

Tout ce qu'on me promet se bornait à ceci : c'est que dès que je pourrais attraper les voleurs on les punirait, et que, si je désirais faire quelques visites domiciliaires, on mettrait à ma disposition des soldats pour m'aider dans mes recherches. Mauvaises nouvelles pour un Allemand qui croit à la police ! Cependant, comme je m'étais assez souvent trouvé dans des circonstances telles qu'il m'avait fallu faire ma police moi-même, je résolus sur le champ d'user encore ici du même procédé.

Je commençai par promettre une bonne récompense à celui qui trouverait soit les voleurs, soit les objets volés. Généralement on incline à penser que celui qui promet de bonnes récompenses n'a guère envie de se donner lui-même beaucoup de peines, et c'est aussi le raisonnement qu'on devait faire en Chine ; mais, en même temps, je mettais en campagne autant d'espions que possible. Je passai tout le jour suivant à m'informer sous main des endroits où pouvaient s'être cachés mes voleurs ; seulement, je n'en dis pas un seul mot à mon compagnon d'infortune. A l'entrée de la nuit je m'armai, ainsi que deux de nos matelots, et, ayant pris avec moi un piquet de quatre hommes de garde, je commençai par visiter le quartier chinois de Macao.

Les endroits que je visitai étaient naturellement les tavernes les plus mal famées, des débits de thé et d'opium, des maisons de prostitution, des tripots, et autres établissements cosmopolites que probablement je n'aurais jamais vus, quelque intéressants qu'ils soient pour un observateur, sans le motif particulier qui m'y amenait. Je dois louer le tact que montrèrent mes soldats en cette circonstance. En un instant ils avaient occupé toutes les

issues de la maison, et, en quelques minutes, le caporal, mes soldats et moi nous l'avions visitée dans ses moindres recoins. Je pus, à cette occasion, faire d'intéressantes études sur la vie et les mœurs des honnêtes Chinois. Dans les maisons de prostitution, on prenait ordinairement du thé et d'autres rafraîchissements et l'on fumait beaucoup d'opium. Dans les appartements il y avait de très-grands lits couverts de nattes. Les personnes qui s'y trouvaient étaient, soit en train de souper avec toutes sortes de friandises, soit couchées sur les nattes et fumant de l'opium. Il y avait même, sur une petite planchette, une lampe avec une courte mèche à l'usage des fumeurs. La pipe dans laquelle on fume l'opium a de dix-huit à vingt pouces de long et une tête plus petite encore que celle dont on se sert, en Chine, pour fumer le tabac. L'opium, un peu préparé et ressemblant assez dans cet état à un épais sirop, est introduit dans la pipe au moyen d'une aiguille (on en met à peu près gros comme un grain de millet); le fumeur, couché sur le lit, approche de la lampe la tête de sa pipe dont il vide le contenu en trois ou quatre traits, et aspire la fumée dans les poumons. Il y en a beaucoup qui se contentent d'une quantité moindre, et ils éprouvent alors le même effet que nous après avoir fumé un cigare très-fort; mais d'autres renouvellent la dose si souvent qu'ils finissent par tomber sans connaissance et restent, pendant plusieurs heures, dans un état d'engourdissement complet. Quelques fumeurs avaient autour d'eux de jeunes filles qui chantaient d'une voix nasillarde en s'accompagnant sur une guitare à long manche. Cette musique faisait sur mes oreilles de barbare le même effet qu'un concert de chats sur les toits par une nuit du mois de mai; il se peut, toutefois, qu'elle paraisse très-harmonieuse à un fumeur d'opium à moitié pris de vertige.

Dans une autre maison de ce genre qui me parut la plus convenable de toutes, si toutefois on peut employer ce mot à propos d'endroits pareils, il y avait autour d'une table, sur laquelle était servi un souper délicat, dix ou douze hommes richement vêtus, avec autant ou plus de femmes. Outre le chant ordinaire avec accompagnement de guitare, il y avait encore là tout un orchestre en activité; il se composait d'une espèce de violon à trois cordes métalliques, d'une flûte, de castagnettes dont jouait un jeune garçon, et de deux petites timbales en métal dont s'accompagnait un chanteur. Outre cette circonstance que toutes les personnes présentes étaient très-bien

vêtues, je remarquai que les femmes étaient grandes, bien faites et d'une physionomie agréable; en somme, il semblait régner dans cette maison un certain décorum qui me frappa d'autant plus que je le trouvais en pareil lieu.

Malheureusement, toutes mes recherches furent infructueuses, et après avoir examiné tous les endroits du rivage, je passai une partie de la nuit à visiter aussi les vaisseaux chinois qui se trouvaient dans le port. Il était près de minuit, et nous trouvâmes tout le monde à bord plongé dans un profond sommeil; il y en eut même qui se réveillèrent tout effrayés, pensant que le vaisseau était attaqué par des pirates; cependant on se montra partout très-disposé à nous aider dans nos investigations, et l'on nous ouvrit tous les recoins où quelqu'un aurait pu se cacher. Le résultat fut encore nul et je retournai très-fatigué au logis.

Le lendemain, un de mes espions vint m'annoncer qu'on avait vu les deux individus en question; il me donna, en peu de mots, leur signalement, en m'indiquant le lieu où on les avait aperçus; après quelques minutes de réflexion, je combinai un plan qui me réussit, on ne peut mieux, comme on le verra par la suite. Pour mieux garder mon secret, je fis semblant de n'attacher que peu d'importance à l'avis qui m'était donné, et je passai toute la journée et la soirée à faire des recherches, comme la veille, sans m'occuper du rire moqueur des soldats qui commençaient à murmurer en voyant les peines inutiles que je leur donnais.

Macao, comme je l'ai déjà dit, est située sur une presqu'île, et au delà de la porte dont j'ai parlé précédemment, cesse l'autorité portugaise. Du côté intérieur de la presqu'île, c'est-à-dire du côté de la ville, s'étend un bras de mer d'une largeur d'un mille à peine, et le long de la rive opposée il y a quelques villages de pêcheurs et plusieurs pagodes isolées; une de ces pagodes m'avait été signalée comme le refuge de mes voleurs; et la connaissance des lieux que j'avais acquise dans mes précédentes parties de chasse, me permit de combiner un plan et de l'exécuter avec succès. Le lendemain matin, à trois heures, j'éveillai les deux matelots, je leur dis en peu de mots de quoi il s'agissait, et je les trouvai tout de suite très-disposés à m'aider dans mon entreprise. Je donnai à chacun d'eux un fusil et un pistolet à six coups, j'en pris autant pour ma part, et j'emmenai les chiens comme si j'avais l'intention de faire une partie de chasse; puis, accom-

pagnés d'un domestique chinois que j'avais jusqu'alors trouvé assez fidèle et qui devait, au besoin, me servir d'interprète, nous nous embarquâmes tous les quatre dans un des bateaux qui font le passage à toute heure du jour et de nuit.

Nous abordâmes à quelques centaines de pas au-dessus du point en question, et juste au moment où commençaient à pointer les premières lueurs du jour. J'indiquai promptement à mes hommes leurs postes respectifs, et, dès que j'eus pris toutes mes dispositions et que la place fut cernée, je donnai le signal de barrer les issues de la pagode. Au même instant, nous entendîmes du bruit dans le vieil édifice. C'étaient mes deux coquins avec dix ou douze autres misérables de la même trempe qui cherchaient à se sauver. Soit par hasard, soit à dessein, ils se dirigèrent vers la porte devant laquelle était posté le domestique chinois; celui-ci n'opposa, pour arrêter la bande, qu'une faible résistance et fut bientôt culbuté. Pendant que le pauvre diable était étendu là, les quatre fers en l'air, nos vagabonds tiraient au large et cherchaient à se séparer.

Mais nous ne les avions pas perdus de vue, et un matelot — le même qui, à Singapore, m'avait fait manquer par ses cris un magnifique sanglier, — se mit à hurler : *By Jassus, sir, thare he is!* (1) Il rejoignit le premier nos fuyards et en saisit un par sa longue queue. Le drôle se retourna et se mit en défense; c'était un grand et fort gaillard qui aurait pu donner du fil à retordre à mon Irlandais; mais celui-ci était furieux, et, tout en criant avec rage : *By Jassus, you damned son a bitch I will knock you down!* (2) il assena sur le crâne rasé du Chinois un si violent coup de crosse, que le malheureux tomba roide à terre.

Pendant ce temps-là, j'avais aussi empoigné un de nos gaillards; l'autre matelot en tenait également un par la queue, mais, tout à coup, le coquin donna une violente secousse et sa queue resta dans la main du matelot qui tomba rudement à terre et resta, la bouche béante, à regarder fuir son prisonnier. L'explication de ceci, c'est que ce vagabond chinois avait été condamné, pour quelque précédent méfait, à avoir la queue coupée, et qu'il s'en était mis une artificielle à la place de celle que lui avait enlevée la jus-

(1) Jésus! monsieur, c'est lui!

(2) Par Jésus! maudit enfant de chien, je t'assomme!

lice. Cela prouve suffisamment qu'il est absurde de condamner un voleur à la perte de sa queue, car, s'il vole une autre fois, comme c'était le cas avec notre drôle, par où l'empoignera-t-on ?

J'avais donc, comme je viens de le dire, saisi un autre personnage qui avait fait à l'hôpital de fréquentes visites, et, ayant attaché à nos deux prisonniers les mains derrière le dos, tandis que leurs deux queues, queues véritables celles-là, étaient reliées l'une à l'autre par un vrai nœud gordien de matelot, nous les transportâmes à bord du bateau. Ils étaient tous deux très-effrayés, et il y avait de quoi, car j'ai appris, plus tard, que les lois chinoises punissent de mort le voleur récidiviste.

Lorsque les deux compagnons furent bien en sûreté dans le bateau et que nous eûmes démarré, nous nous mîmes en devoir de les fouiller ; nous trouvâmes sur celui que j'avais arrêté la montre de M. William, cousue dans son pantalon ; la mienne, à ce qu'il me dit, avait été prise par un certain individu en paiement de nourriture fournie par lui. Il nous indiqua la maison de cet homme qui était située à peu de distance sur le bord de la rivière, près d'un petit village de pêcheurs ; nous nous y rendîmes aussitôt et nous y trouvâmes bien l'individu en question, ainsi qu'un certain nombre de chemises, des bas et d'autres objets à nous appartenant, mais pas ma montre. Nous nous assurâmes donc, jusqu'à nouvel ordre, de la personne de ce recéleur, nous reprîmes les effets volés, et, à huit heures, nous étions de retour à l'hôpital au grand étonnement de tout le monde pour qui mon entreprise était jusque-là restée un mystère.

Je fis mettre les prisonniers sous bonne garde et j'eus, pour la première fois, l'occasion de connaître un peu ces sociétés secrètes de voleurs qui existent chez les Chinois et dont les membres réclament l'assistance de leurs confrères lorsqu'ils se trouvent dans une position critique. Le recéleur, que j'avais arrêté le dernier, habitait le village où je l'avais trouvé, et il y jouissait même d'une certaine considération. Peu de temps après mon retour, deux autres individus, bien vêtus, vinrent se présenter à moi et se portèrent caution pour lui ; comme je refusai d'accepter leur proposition, ils me promirent de me faire rendre ma montre si je voulais, ensuite, remettre l'individu en liberté ; naturellement j'acceptai ce marché, et, dès l'après-midi du même jour, ma montre m'était remise parfaitement intacte.

Cette aventure fit assez de bruit à Macao, et l'on exalta beaucoup plus

que de raison le courage qu'il m'avait fallu pour mener à bonne fin une pareille entreprise. Il est vrai que les Chinois sont extrêmement fins et astucieux et qu'ils croient faire une œuvre méritoire en tuant un étranger, si toutefois ils peuvent le tenter sans courir trop de risques ; mais, d'un autre côté, ils sont si lâches qu'il est facile de leur imposer et de se faire respecter par une attitude énergique ; c'est là ce qui explique que trois hommes seulement aient pu arrêter un propriétaire dans son propre domicile et au milieu d'une population chinoise assez nombreuse.

Les autorités portugaises étaient très-scandalisées de ce que leur propre justice se fut révélée aussi insuffisante ; mais, néanmoins, je crois avoir, par ma manière d'agir, rendu un véritable service à la population étrangère, car, comme je viens de le dire, rien n'impose plus aux Chinois que l'audace et l'énergie.

A la fin de décembre, nous retournâmes tous à bord du *Susquehannah* et l'on se prépara, avec la plus grande activité, pour notre seconde visite à Jeddo. Depuis l'arrivée du *Lexington*, qui nous avait rejoint vers le nouvel an, l'escadre était au complet.

Elle se composait de :

1° Quatre frégates à vapeur, savoir :

Le <i>Susquehannah</i> (vaisseau amiral),	de 9 canons.
Le <i>Powhattan</i> , ...	de 9 —
Le <i>Mississipi</i> , ...	de 10 —
La <i>Macedonia</i> (rasée) (1), ...	de 10 —

Tous vapeurs de deux mille à deux mille cinq cents tonneaux, et armés uniquement de canons à la Paixhans, du calibre de soixante-huit à cent vingt.

2° Trois corvettes, savoir :

Le <i>Saratoga</i> ,	de 22 canons	de 32
Le <i>Plymouth</i> ,	de 24 —	32
La <i>Vandalia</i> ,	de 22 —	32

(1) On appelle *rasé*, un vaisseau de ligne qu'on a fait d'un pont plus bas.

3° Enfin trois vaisseaux de transport, savoir :

<i>Le Supply</i> ,	de 6 canons de	32
<i>Le Southampton</i> ,	de 6 —	32
<i>Le Lexington</i> ,	de 6 —	32

En tout dix vaisseaux avec cent trente canons, dont cinquante-deux à la Paixhans, et deux mille six cents hommes.

De plus, on attendait d'un jour à l'autre, l'arrivée de l'escadre du commodore Ringgold, qui se composait de cinq vaisseaux et devait former la réserve.

Tout était sens dessus dessous à bord et il n'y avait pas moyen de trouver un seul petit coin où l'on pût être tranquille. On chargeait caisses sur caisses pleines de provisions, et d'une incroyable quantité de machines, d'instruments aratoires et d'objets de luxe destinés à être offerts en présent à l'empereur du Japon, et dont je parlerai plus au long quand le moment sera venu. On déballa aussi le matériel complet pour un chemin de fer que nous avions amené d'Amérique, et on le trouva en très-bon état; c'était une charmante petite locomotive avec son tender, un waggon de cinquante personnes, construit avec le plus grand luxe, le tout d'un travail parfait, plus des rails pour plusieurs milles. Des presses à imprimer, des pompes à haute pression, des machines à faucher et à battre le blé, des métiers à tisser, des machines pour filer le coton et jusqu'à des fours de campagne portatifs remplissaient les navires dans tous les coins, et si nous déballions toutes ces belles choses, cela ferait une très-jolie petite exposition de l'industrie.

TROISIÈME

DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

TROISIÈME

DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

— DÉPART DE HONG-KONG. — VOLCANS SOUS-MARINS. —

ARRIVÉE A NAPA-KIANG.

— ÉTABLISSEMENT ET STATION DANS CE PORT. — SOUVENIRS DE LA PATRIE. —

LA FAMILLE DU MISSIONNAIRE.

— EXCURSION A LA RECHERCHE D'UN DÉPOT DE CHARBONS. —

ACCIDENT. — FÊTE DU NOUVEL AN A LIOU-KIOU.

— LES INDIGÈNES SONT PLUS CONFIANTS. — CHANGEMENT DE VAISSEAU. —

Mer du Japon, 10 février 1854, à bord de la frégate
à vapeur *Powhattan*.

Nous quittâmes Hong-Kong, le 13 janvier, pour retourner à Liou-Kiou ; dès le 3, la première division, composée de toutes les corvettes, s'y était rendue avant nous.

C'était, en vérité, un magnifique spectacle que de voir nos trois puissantes frégates à vapeur lever l'ancre l'une après l'autre, et sortir du port de Hong-Kong ayant chacune à sa remorque un des vaisseaux de transport, pendant que, sur les vaisseaux de guerre étrangers, tous les équipages étaient en parade dans le gréement et que le *Winchester*, portant le pavillon

de l'amiral Pellew, saluait notre départ de tous ses canons. Beaucoup de nos amis d'Hong-Kong étaient dans des barques, et agitaient en signe d'adieu leurs mouchoirs et leurs chapeaux; les barques chinoises elles-mêmes, celles qui avaient amené les provisions à bord des différents navires ou qui avaient servi de bateaux de passage, organisèrent un grand *Jin-Josh* (expression chinoise qui signifie fête publique) pour nous souhaiter un heureux voyage avec l'accompagnement obligé de tambours, de gongs, de fusées et de coups de canon.

Le 15, nous doublâmes la pointe sud de l'île de Formosa et nous observâmes dans deux endroits de petits volcans. Le *Southampton* (vaisseau de transport), lors de son dernier voyage à Liou-Kiou, avait découvert, à peu de distance de Formosa, un volcan sous-marin; de grandes masses de fumée s'élevaient de la mer, et, par un temps parfaitement calme, l'eau était violemment agitée. La *Macedonia*, qui était passée au même endroit quelque temps après le *Southampton*, eut, pendant plusieurs heures, tout son pont et son grément couvert de cendres blanches.

Le 20, nous revenions, après une courte et heureuse traversée, à Napa-Kiang, dans l'île de Liou-Kiou, et, le même jour, tout le personnel artiste du corps des masters-mates débarquait pour rester dans l'île jusqu'au jour où la division reprendrait la mer.

Pendant notre premier séjour à Liou-Kiou, le commodore Perry avait déjà loué au régent un ancien temple avec les bâtiments et les jardins qui en dépendaient, pour servir d'hôpital et de station à la flotte. Ce joli petit temple a joué un rôle dans toutes les relations qu'ont eues jusqu'à ce jour avec les étrangers les insulaires de Liou-Kiou, et il a acquis ainsi une sorte d'importance historique. C'est là, qu'en 1817, le capitaine Marwell débarqua ses provisions pour les faire sécher, c'est là qu'abordèrent également, plus tard, l'amiral Cécile, et, en 1849, le petit vaisseau américain *Preble*. Le père Adnète, missionnaire français, vécut aussi quelque temps dans ce même temple et y mourut. L'année dernière, nous y avons établi le télégraphe, le daguerréotype, etc., et, depuis lors, nous nous en servions comme d'hôpital. Tout près de là, sur la côte, nous avons élevé notre magasin de charbons, et, un peu plus loin, dans un petit bois de sapin, est notre cimetière où plus d'un, hélas! de nos braves camarades dort maintenant du sommeil éternel. Trois des tombeaux qui s'y trouvent, et qui sont déjà en

assez mauvais état, datent de l'époque du capitaine Marwell ; l'amiral Cecil y a laissé trois officiers et deux matelots ; la *Preble* a aussi une tombe qui rappelle son séjour, et notre flotte a, pour sa part, creusé sept fosses nouvelles. Ce petit champ de repos a souvent été le but de mes promenades du soir ; j'aimais à entendre, dans ce lieu paisible et solitaire, le bruit du vent se jouant dans les oïmes des sapins, et les mugissements de la mer qui mêlait sa voix lointaine à cette douce harmonie. J'avoue que de toutes les espèces d'arbres c'est le sapin que je préfère. Il est vrai qu'en voyant, pour la première fois, les palmiers à la tige élancée se détacher sur l'azur sombre du ciel, je fus ravi de ce spectacle ; que les belles forêts de Ceylan avec leurs mille et mille troncs plus élégants les uns que les autres, et leurs admirables voûtes de feuillage, qui semblent être un temple de la Divinité, m'ont fait une grande impression ; mais, lorsque la brise fraîche du matin commençait à souffler dans les feuilles sèches des palmiers, le charme était rompu, et je me prenais à aimer plus que jamais nos sapins du nord. Pour moi, le sapin seul, lorsque le vent du soir se joue dans son feuillage, fait entendre cette musique douce et mystérieuse qui remplit l'âme des plus suaves harmonies. Je ne connais aucune autre espèce d'arbre qui éveille en moi autant de sentiments de piété, de mélancolie, d'amitié et d'amour, bref, de tout ce qui donne du prix à la vie humaine, que mes chers sapins du nord.

Je débarquai dans l'après-midi et je passai le reste de la journée à mettre mes affaires en ordre. Vers le soir, je fis une promenade à pied à Napa jusqu'à la maison du docteur Betelheimer, le missionnaire, laquelle n'est qu'à un petit mille anglais de notre station. Il faisait déjà tout à fait nuit lorsque j'entrai dans la cour ; les chiens me reconnurent et vinrent au-devant de moi en me faisant mille caresses, de sorte que j'arrivai, sans être aperçu, jusqu'à la porte de la chambre qui se trouvait ouverte. Toute la famille était précisément réunie autour d'une table ronde sur laquelle était placée une lampe qui répandait dans la chambre une douce lumière ; on faisait en commun la prière du soir que récitait à haute voix la petite Lucy, la plus jeune des enfants. Malgré moi, je m'arrêtai pour ne pas troubler par mon entrée imprévue le doux tableau que j'avais devant les yeux ; je joignis moi-même les mains, sans m'en apercevoir, je priai tout bas avec la pieuse famille, et je restai caché dans l'obscurité longtemps encore après la fin de la prière. Tout un monde de pensées vint alors m'assaillir, et, voya-

geur sans patrie, je me sentis en ce moment bien seul dans le monde. De bons parents, des frères, des sœurs, des amis dévoués, sont des liens puissants qui enchainent les hommes et qui tiennent un cœur sensible par mille fils mystérieux dont il ne se dégage jamais ; mais toujours, malgré cela, ils laissent dans ce cœur une place vide ; et cette place, rien ne peut la remplir que la famille, le chez soi ; car ce n'est qu'avec une femme et des enfants que nous avons un avenir. Admirable conformation du cœur humain dont l'instinct le plus nécessaire et le plus puissant contient aussi le germe des plus hautes vertus ! S'il y avait plus d'hommes bien pénétrés de ce sentiment, il y aurait aussi plus d'heureux en ce monde !

Enfin, j'entrai, je souhaitai amicalement le bon soir, et on me le rendit avec joie et cordialité. Les enfants sautaient autour de moi, me prenaient par les mains ou s'accrochaient aux pans de mon habit ; ils avaient conservé de moi un bon souvenir et avaient imité dans leurs jeux l'appareil du daguerréotype. Un vieux coffre auquel ils avaient adapté le couvercle rond d'une théière représentait l'instrument ; Bernard, l'ainé, dirigeait l'opération comme artiste, Rose polissait de vieux carreaux de vitres pour remplacer les plaques métalliques, et la petite Lucy devait tenir le chien de basse-cour, ou le vieux chat sur une chaise, afin d'en obtenir un portrait bien réussi qui n'existait que dans leur imagination enfantine. Nous avions tous beaucoup de choses à nous dire et à nous raconter, et la conversation dura jusque bien avant dans la nuit. On me pria de rester à coucher, mais je sentais le besoin de faire encore une petite promenade, et je me remis en route. Si de bons souhaits peuvent valoir une prière, j'ai ce soir-là prié de tout mon cœur.

Je me trouvais pour huit jours abandonné à moi-même ; je les employai en partie à peindre avec soin quelques études de paysages et de figures, en partie à combler certaines lacunes que j'avais dû laisser subsister faute de temps. Parfois aussi, quand j'avais fini ma journée, je m'en allais, le fusil sur l'épaule, faire une tournée afin d'augmenter notre collection ornithologique, ou bien je battais, dès le point du jour, les champs de riz, le long de la rivière, pour tuer quelques bécasses ou canards sauvages dont il y a ici une si grande quantité, qu'une heure de chasse suffisait pour fournir abondamment notre table de ce délicieux gibier.

Pendant l'absence du commodore, le lieutenant Whiting, de la *Vandalia*,

avait fait un relevé très-détaillé des côtes du groupe de Liou-Kiou, et il rentra environ huit jours après notre arrivée dans la station. Les nouvelles qu'il rapportait étaient extrêmement favorables; il nous annonça, entre autres choses, qu'un peu plus au nord il y avait un autre port bien meilleur que celui de Napa, et que même il avait découvert, à peu de distance de ce port, des indices annonçant une mine de charbon. Le commodore envoya sur-le-champ quelques officiers à terre pour rechercher la mine en question; dans le nombre se trouvaient notre infatigable chapelain, le docteur J..., qui est, ainsi que je l'ai déjà dit, le géologue de notre expédition, et votre très-humble serviteur.

Le premier jour, nous fîmes une marche très-fatigante d'environ quarante milles; comme nous avions encore six milles à parcourir après le coucher du soleil, pour achever cette étape, les indigènes nous éclairèrent en portant devant nous des flambeaux de bambou. Nous arrivâmes horriblement fatigués à Oou-Na (nous y avions déjà passé la nuit en 1853, lors de notre première expédition dans l'intérieur de l'île), après avoir fait en un seul jour deux grandes étapes; aussi primes-nous à peine le temps de manger une ou deux bouchées des provisions que nous avions apportées, et quelques minutes après, enveloppés dans nos couvertures, car la fraîcheur était assez sensible, nous dormions d'un profond sommeil. Le second jour, je me foulai le pied dans l'après-midi en passant sur un terrain rocailleux, et je dus m'arrêter au premier village que nous rencontrâmes. Le docteur Jahs du *Susquehannah*, qui était également harrassé de fatigue, resta auprès de moi pour me soigner, attendu qu'il s'était produit de suite une forte enflure. Le reste de notre troupe continua son voyage, arriva au point désigné, y fit des constations très-satisfaisantes, et revint nous trouver deux jours après.

Il y avait déjà beaucoup de mieux à mon pied, mais j'étais encore complètement incapable de faire aucune fatigue; comme tout le monde était harrassé, on fabriqua des chaises à porteur avec des bambous et nous continuâmes notre route portés chacun par quatre indigènes. Le cinquième jour nous rentrions à Napa.

Pendant notre absence, le commodore avait rendu à Schouy une seconde visite au régent. Elle ne différa en rien de la précédente que j'ai décrite, si ce n'est qu'on n'y déploya plus cette imposante force militaire, et que nos

officiers se régalerent parfaitement des douze fameuses soupes et des autres plats mystérieux, avec accompagnement obligé de *sacky*. Cette visite fut faite à l'occasion du nouvel an qui tombe ici le 28 janvier, selon notre calendrier, et où l'on a coutume à Liou-Kiou, ainsi qu'au Japon, d'aller se voir mutuellement et de se faire des cadeaux. Pendant les huit jours suivants, je vis les habitants, mieux habillés que de coutume, aller beaucoup les uns chez les autres; les travaux des champs étaient même suspendus. Toutes les maisons étaient ornées de branches de sapin, devant les portes on avait planté de jeunes pins comme nous faisons de nos arbres de Noël, et il y avait aussi de petites tiges de pin clouées dans les jonques et dans les bateaux de pêcheurs.

Je remarquai avec grand plaisir que les indigènes avaient presque entièrement surmonté la grande frayeur qu'ils éprouvaient à notre aspect l'année précédente. On ne se sauve plus quand nous approchons, les portes et les fenêtres restent ouvertes lorsque nous passons dans les rues, et même les femmes, dont nous avons peine dans le principe à apercevoir le bout du nez, restent tranquillement assises sur le marché à côté de leurs denrées, ou se tiennent debout sur leurs portes quand nous nous montrons. Beaucoup d'habitants s'efforcent d'attraper quelques mots de notre langue, et rien n'est plus drôle que d'entendre les gamins, qui se ressemblent dans tous les pays du monde, nous crier dans les rues : « *American, American!* » ou bien le fameux : *How do you do!* (1) Deux charmants jeunes gens, Nagador et Yousizato, qui nous fournissent de vivres frais depuis notre premier débarquement dans l'île, mettent tant d'ardeur à apprendre l'anglais, qu'ils sont déjà en état de s'exprimer très-supportablement. Chaque fois qu'ils entendent un mot nouveau, ils l'écrivent, tel qu'il se prononce, en caractères de Liou-Kiou, et nous faisons de même pour les mots de leur langue. J'ai déjà appris, de cette manière, plus de trois cents mots et de petites phrases qui m'ont été très-utiles dans notre dernière excursion pour demander quelques objets de première nécessité.

Le 4 février, notre société d'artistes revint à bord. Le commodore Perry avait reçu du ministre de la marine, à Washington, l'ordre de mettre un navire à vapeur à la disposition de l'envoyé américain en Chine; il choisit

(1) Comment vous portez-vous ?

pour cela le *Susquehannah*, et fit du *Powhattan* son vaisseau amiral; tout le corps des masters-mates (section artistique) l'y suivit comme de coutume. Du reste, le *Powhattan* et le *Susquehannah* se ressemblent comme deux gouttes d'eau; ce sont deux navires d'environ trois mille tonneaux, mais le premier, sous plus d'un rapport, et notamment par sa construction plus svelte et la force supérieure de ses machines, convient mieux pour un vaisseau amiral. J'eus en outre, par suite de ce changement, le plaisir de naviguer de nouveau sous le commandement de notre ancien capitaine, l'aimable M. M... C..., qui avait, comme je l'ai dit dans le temps, quitté à Norfolk le *Mississippi* pour prendre le commandement du *Powhattan*.

Le 7 février, nos trois vapeurs reprirent la mer; les vaisseaux à voiles étaient partis devant dès le 1^{er}. Au moment même où nous sortions du port, le *Saratoga* revenait de Saughaï; cette heureuse coïncidence nous parut encore de bon augure, et le nouvel arrivant reçut l'ordre de se rendre immédiatement à Jeddo.

Nous nous dirigeâmes, cette fois, à l'est du groupe de Liou-Kiou, et, le 8, nous eûmes un spectacle bien rare. Nous tombâmes sur une troupe d'au moins trois cents baleines qui se jouaient autour de nous et souvent lançaient en l'air leurs colonnes d'eau à une distance d'à peine cinquante pas du navire.

En ce moment, nous nous trouvons à l'est du détroit de Van Diëmen que nous avons traversé hier.

DOCUMENTS,

ACTES, CORRESPONDANCES, ETC.,

RELATIFS A L'EXPÉDITION AU JAPON

ENTREPRISE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS.

I

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT AU DÉPARTEMENT DE LA MARINE, AU COMMODORE PERRY.

Ministère de la marine des États-Unis.
Washington, le 13 novembre 1852.

Monsieur,

Dès que la frégate à vapeur, le *Mississipi*, sera prête à prendre la mer, vous vous rendrez avec ce navire, accompagné du steamer *Princeton*, à Macao ou à Hong-Kong où se réuniront les vaisseaux placés sous votre commandement. Vous relâcherez dans les ports où il vous sera le plus commode de prendre du charbon et autres provisions indispensables.

On a jugé nécessaire d'augmenter les forces navales des États-Unis aux Indes orientales et en Chine, pour des motifs que vous trouverez exposés dans la copie ci-jointe d'une communication du ministre d'État.

Les forces navales réunies actuellement dans ces parages se composent de la frégate à vapeur *Susquehannah*, commandant Buchanan, des corvettes *Plymouth* et *Saratoga*, commandants Helker et Walker; le vaisseau de transport *Supply*, commandé par le lieutenant Sinclair, est en route pour se rendre à cette station. A ces forces se joindront, le plus tôt possible, le

vaisseau de ligne *Vermont*, capitaine Paulding; la frégate à vapeur *Mississipi*, capitaine Mac Cluney; le corvette *Macedonia*, capitaine Abbot; le steamer *Princeton*, commandant Lee; le steamer *Alleghany*, commandant Sando; la corvette *Vandalia*, commandant Pope, et le vaisseau de transport *Southampton*, commandé par le lieutenant Boyle.

Vous recevrez avec la présente une copie des instructions générales du commodore John A. Aulick, qui a récemment commandé l'escadre des Indes orientales; vous devrez considérer ces instructions comme s'appliquant à votre commandement. Vous trouverez également ci-jointes les copies d'autres ordres adressés au commodore Aulick et auxquels peut-être vous devrez avoir égard lorsque vous serez arrivé à votre station.

La mission extraordinaire au Japon dont vous êtes chargé par le gouvernement, exigera toute votre fermeté et votre prudence, et le ministre de la marine est parfaitement convaincu que vous êtes, sous tous les rapports, très-capable de la bien remplir.

Pour atteindre le but de votre mission, vous êtes investi de pouvoirs extraordinaires et absolus. Vous pourrez vous aider d'avisos à vapeur, d'interprètes, d'indigènes, et user de tous les autres moyens qui vous paraîtront propres à conduire au but désiré. Les vues qui sont exprimées dans la lettre ci-après du ministre d'État peuvent vous servir de guide et d'instructions. Il est à désirer que vous vous entendiez avec le ministre résident des États-Unis en Chine, sur le mode d'action le plus convenable pour appuyer énergiquement les réclamations que cet agent diplomatique adresse au gouvernement chinois, en vue d'en obtenir des satisfactions dues à des citoyens des États-Unis.

Il est à désirer aussi que vous portiez surtout votre attention à explorer les côtes du Japon, les îles voisines et le continent. Faites prendre des vues géométriques et perspectives des endroits particulièrement remarquables; faites sonder la profondeur des eaux à l'entrée des ports et aux embouchures des fleuves, et tâchez de faire faire toutes les observations hydrographiques nécessaires pour dresser des cartes marines. Ayez aussi un soin tout particulier de demander à nos consuls et autres agents tous les renseignements possibles sur l'état social, politique et commercial des différents pays que vous visiterez, et principalement de vous enquérir de ce qui pourrait faire l'objet de nouvelles entreprises commerciales. Vous utiliserez

dans ce but l'activité et les talents des divers officiers placés sous vos ordres. Vous communiquerez, aussi souvent et aussi complètement que possible, au département de la marine les résultats de ces recherches et de ces travaux.

On ne saurait prévoir, dès à présent, les événements qui pourront se produire pendant la durée de votre mission ; aussi recommande-t-on toute la prudence et la vigilance possibles à tous ceux qui sont placés sous vos ordres.

L'acte du Congrès du 2 mars 1837 à l'article : *Admission de jeunes gens au service naval et prolongation du temps de service des matelots, section II*, porte : « Lorsque le temps de service d'une personne quelconque, servant dans la marine, est expiré, si cette personne se trouve encore à bord d'un des navires nationaux des États-Unis, le commandant de la flotte ou du vaisseau sur lequel cette personne se trouve doit la renvoyer, le plus tôt possible, aux États-Unis sur un vaisseau national ou autre, excepté le cas où les services de la personne en question seraient d'une utilité urgente pour le bien public ; alors l'officier ci-dessus désigné pourra la retenir jusqu'à ce que le navire dans lequel elle se trouve retourne aux États-Unis, etc., etc. » Il est dit à la section III du même acte : « Les personnes qui sont retenues au service après l'expiration de leur temps, doivent rester soumises à toutes les lois et ordonnances de l'administration de la marine jusqu'à l'époque de leur retour aux États-Unis. Toutes les personnes ainsi retenues et toutes celles qui contractent un nouvel engagement, doivent recevoir leur solde augmentée d'un quart. » En conséquence vous êtes autorisé, si l'intérêt public le réclame, à faire usage du pouvoir que vous donne l'acte cité ci-dessus ; mais, si les circonstances vous permettent de compléter les équipages de vos navires par de nouveaux enrôlements faits sur les côtes, vous devrez renvoyer aux États-Unis toutes les personnes dont le temps de service sera expiré. Toutefois, réglez-vous toujours, en pareil cas, sur ce qu'exigeront les circonstances.

Il importe beaucoup, pour le succès de votre expédition, que, ni par les journaux, ni par toute autre voie, le public ne soit informé des mouvements militaires de l'escadre non plus que de la discipline et du règlement intérieur des navires dont elle se compose ; vous devrez donc recommander à tous ceux qui sont sous vos ordres de ne rien écrire à ce sujet, ni à leurs amis, ni à qui que ce soit. Les journaux et les notes des officiers et des autres

personnes faisant partie de l'expédition doivent être considérés comme appartenant au gouvernement jusqu'à ce que le département de la marine en ait autorisé la publication.

Pour tout ce dont vous pourrez avoir besoin, vous vous adresserez au chef de bureau que la chose concernera, ou vous prendrez telles mesures qui vous sembleront le plus propres à faciliter le succès de votre mission.

Avant de prendre la mer, vous enverrez au département de la marine les rôles exacts des équipages de vos navires, conformément à l'article 29 de l'acte, pour la bonne administration de la marine des États-Unis, approuvé le 23 avril 1800.

Je fais les vœux les plus sincères pour le succès de votre expédition, pour l'heureux retour dans leur patrie et près de leurs amis, de vous-même, de vos officiers et des équipages de vos navires, et je demeure,

Votre dévoué serviteur,

JOHN P. KENNEDY.

Au commodore M. C. Perry,
commandant des forces navales des États-Unis aux Indes orientales
et dans les mers de la Chine.

A Norfolk (Virginie).

Ministère d'État.

Washington, le 5 novembre 1852.

II

MONSIEUR CONRAD MINISTRE D'ÉTAT SUPPLÉANT A MONSIEUR KENNEDY.

Ministère d'État.

Washington, le 5 novembre 1852.

Monsieur,

L'escadre destinée à se rendre au Japon devant être sous peu prête à prendre la mer, je vais essayer, conformément au désir du président, de préciser davantage, par la présente, le but de l'expédition, et de donner quelques indications sur les voies et moyens les plus propres à faire atteindre ce but.

Depuis la première fois que les nations européennes ont visité les îles du Japon, les diverses puissances maritimes ont constamment essayé de nouer des relations commerciales avec un pays dont la nombreuse population et la richesse bien connue offrent un champ fertile à l'esprit de spéculation. Le Portugal a fait la première tentative, et son exemple a été suivi par la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, la Russie, et, en dernier lieu, par les États-Unis. Toutes ces tentatives ont été jusqu'ici infructueuses, car c'est à peine si l'on peut considérer comme un résultat de quelque importance la

courte période pendant laquelle il fut permis aux Portugais de faire le commerce au Japon, et la permission accordée aux Hollandais d'envoyer tous les ans un seul navire à Nangasaki.

La Chine est le seul pays qui fasse avec ces îles un commerce important.

Le système régnant de séquestration est appliqué avec une telle sévérité, qu'il n'est pas seulement permis aux navires étrangers, même dans le cas du danger le plus pressant, de chercher un refuge dans un port japonais, ni de rendre le moindre service aux Japonais eux-mêmes lorsqu'ils se trouvent dans une position critique. En 1831, une jonque japonaise, battue par de violents orages, vint enfin, après avoir erré plusieurs mois à l'aventure, faire naufrage à l'embouchure de la rivière Columbia dans l'Orégon. Un navire américain, le *Morrisson*, entreprit de ramener dans leur patrie les survivants de ce malheureux équipage; arrivé dans la baie de Jeddo, le *Morrisson* fut accueilli par une décharge des canons établis sur la côte; il fit une seconde tentative pour débarquer dans un autre port, mais il échoua devant les mêmes démonstrations hostiles, de sorte qu'il dut revenir en Amérique avec les Japonais qui se trouvaient à son bord.

S'il arrive qu'un vaisseau vienne échouer contre ces îles, son équipage est exposé aux traitements les plus cruels. Il s'est produit dernièrement deux cas de ce genre. En 1846, deux baleiniers américains, le *Lagoda* et le *Saint-Lawrence*, échouèrent sur les côtes du Japon; leurs équipages furent faits prisonniers, on leur fit subir un traitement barbare, et il paraît vraisemblable qu'ils n'ont dû la vie qu'à l'entremise du gouverneur hollandais de Nangasaki. (Sénat, document n° 37, 1^{re} séance, 32^e congrès.)

Sans aucun doute, chaque nation a parfaitement le droit de décider elle-même jusqu'à quel point il lui plaît d'entrer en rapport avec les autres nations, Cependant la même loi qui garantit à une nation l'exercice de ce droit, lui impose en même temps certains devoirs qui ne peuvent pas être méconnus. Le premier de ces devoirs, c'est d'accorder une hospitalité secourable aux personnes que les dangers de la mer ont jetées sur une côte étrangère. A la vérité, cette loi générale doit être rangée plus spécialement au nombre des lois morales, et il n'y a aucun principe de droit qui permette d'en exiger l'exécution. Néanmoins, une nation qui, systématiquement, n'en tient aucun compte et traite de malheureux naufragés comme de vils criminels, une telle nation doit être regardée comme l'ennemie commune du genre humain.

Que les nations civilisées du monde aient supporté, pendant des siècles, un pareil traitement de la part d'un peuple faible et à demi barbare, c'est ce qui ne peut s'expliquer que par le grand éloignement de ce pays qui opposait de très-grandes difficultés à ce qu'on lui infligeât le châtiment que méritait sa conduite. Il n'est guère douteux que si le Japon eût été aussi près des continents d'Europe et d'Amérique qu'il l'est de ceux de l'Asie, il y a longtemps qu'on l'eût ou traité en pays barbare, ou bien contraint de respecter les usages des nations civilisées.

Le gouvernement des États-Unis a fait deux tentatives pour entrer en relations commerciales avec le Japon. En 1832, M. Roberts fut autorisé, comme plénipotentiaire général du gouvernement, à entrer en négociations avec diverses nations de l'Orient, parmi lesquelles se trouvait également le Japon ; mais une mort prématurée l'empêcha d'accomplir sa mission.

En 1843, le commodore Biddle fut envoyé au Japon avec deux navires de guerre pour examiner si les ports de ce pays étaient abordables. Toutefois, il lui fut recommandé d'éviter avec soin tout ce qui pourrait éveiller des sentiments hostiles, et, par suite, de la méfiance à l'égard du gouvernement des États-Unis.

Il se rendit à Jeddo, où on lui déclara que les Japonais ne pouvaient entrer en négociations avec aucun autre peuple que les Chinois et les Hollandais ; on lui ordonna ensuite de quitter le pays et de n'y jamais revenir. On alla même jusqu'à offenser personnellement le commodore Biddle, et il est assez probable que si, bientôt après, l'équipage de la *Lagoda* eut à subir un traitement si cruel, cela vint du respect rigoureux de cet excellent officier pour les instructions qu'il avait reçues, et qu'il se serait fait un scrupule de violer.

Des événements récents, l'établissement de la navigation à vapeur sur l'Océan, l'acquisition et la prompte colonisation par notre pays d'une grande partie du littoral de l'océan Pacifique, la découverte de l'or dans ces régions, les relations rapides établies récemment par l'isthme qui sépare les deux mers, tout cela a rendu nos rapports plus faciles avec les pays de l'Orient, et, bien que les conséquences de ces événements aient à peine commencé à se faire sentir, les communications nouvellement ouvertes ont pris, dès à présent, un accroissement tel qu'on ne saurait prévoir le degré de développement qu'elles peuvent atteindre dans l'avenir.

Nous ne pouvons plus longtemps négliger le devoir de protéger les citoyens américains qui visitent ces mers.

En 1851, le commodore Aulick reçut des instructions pour entrer en négociations avec le gouvernement du Japon. Il paraît que, jusqu'à présent, aucune démarche dans ce but n'a réussi, et les pleins pouvoirs donnés au commodore Aulick peuvent être considérés comme remis au commodore Perry par le fait de ceux qu'il a reçus lui-même.

Les résultats que notre gouvernement désire obtenir, sont les suivants :

1° Établissement d'une protection durable pour les marins américains qui viennent échouer sur les côtes du Japon, ainsi que pour leurs propriétés; ou faculté de chercher un refuge, en cas de danger, dans les ports japonais.

2° Permission aux navires américains de charger, dans un ou plusieurs ports, des provisions, des vivres, de l'eau, du bois ou autres combustibles, et, le cas échéant, de réparer leurs avaries, afin de pouvoir continuer leur voyage.

Il est vivement à désirer qu'il soit établi un dépôt de charbons, sinon dans l'île principale, du moins dans une des petites îles, peut-être inhabitées, dont il doit se trouver plusieurs dans le voisinage.

3° La permission pour nos vaisseaux de visiter un ou plusieurs ports pour vendre ou échanger leurs cargaisons.

Le gouvernement des États-Unis n'ayant aucun droit d'appuyer les griefs des autres nations ou de faire des traités pour elles, il n'est pas besoin, si l'on en vient à conclure un traité, de le rédiger de manière à ce que les concessions obtenues s'étendent aussi aux habitants ou aux navires d'autres nations. Cependant le gouvernement n'a pas l'intention d'obtenir exclusivement pour lui seul, par cette expédition, des avantages commerciaux; il espère et désire, au contraire, que, quels que soient les avantages qui pourront en résulter, ils profitent au monde civilisé tout entier, et il est plus que probable que, dès que les ports du Japon auront été ouverts à une nation, ils ne tarderont pas de l'être à toutes les autres. Pour des motifs que j'expose plus loin, il est vraisemblable que si, dans vos négociations vous vous mêliez en quoi que ce soit des prétentions élevées par d'autres nations, cela ne ferait, au lieu d'acheminer au résultat désiré, que de le rendre beaucoup plus difficile à atteindre.

La première question est celle-ci : Comment faut-il s'y prendre pour atteindre le but ci-dessus mentionné ?

Des expériences antérieures ont appris que les arguments ou les moyens de persuasion ne font aucun effet sur le peuple japonais, à moins qu'ils ne soient présentés et soutenus par une nation capable de se faire respecter.

En conséquence, donnez pour instructions au commandant de l'escadre de se rendre avec toutes les forces dont il dispose sur le point du littoral japonais qui lui paraîtra le plus convenable, d'essayer de se mettre en rapport avec le gouvernement, et, s'il est possible, de voir l'empereur en personne, afin de lui remettre la lettre du président. Il devra déclarer qu'il est venu purement et simplement pour remettre cette lettre à l'empereur et entrer en négociations avec le gouvernement sur des sujets de la plus haute importance pour les deux pays ; que le président est animé des dispositions les plus amicales envers le Japon, mais qu'il a appris avec un douloureux étonnement que lorsque des Américains, soit volontairement, soit contraints par les dangers de la mer, visitaient le territoire de l'empereur, ils étaient traités comme les plus cruels ennemis. Il mentionnera particulièrement ce qui s'est passé avec les navires *Morrison*, *Lagoda* et *Saint-Lawrence*.

Il informera l'empereur des usages existants par rapport aux naufragés, tant dans notre pays que dans les autres pays chrétiens, il citera le cas des naufragés japonais qui ont été tout récemment recueillis en mer et conduits en Californie, d'où l'on a vainement essayé de les repatrier. Il exposera, en outre, que notre gouvernement exige une garantie sérieuse que les personnes qui pourraient par la suite faire naufrage sur les côtes du Japon, seront traités avec humanité, et il cherchera à établir, entre les deux pays, des relations commerciales plus étendues. C'est là, sans doute, une tâche difficile, mais peut-être n'est-elle pas impossible.

La profonde répugnance de ce peuple à entrer en relations avec les nations chrétiennes doit venir en grande partie du zèle exagéré qu'ont apporté les premiers missionnaires, principalement ceux du Portugal, à propager leurs doctrines. En conséquence, le commodore doit dire que le gouvernement de ce pays, différant en cela des gouvernements des autres pays chrétiens, ne se mêle pas des affaires religieuses de son propre peuple, à plus forte raison de celles des peuples étrangers. Il paraît que les craintes et les préjugés des Japonais sont surtout dirigés contre les Anglais dont ils ont,

sans doute, appris les conquêtes en Orient et la récente invasion en Chine. Les Américains, parlant la même langue que les Anglais, il est fort possible que les citoyens des États-Unis soient confondus avec les sujets de la Grande-Bretagne. En effet, le traitement inhumain qu'on a infligé aux équipages des deux vaisseaux désignés ci-dessus, doit être attribué à ce qu'on a pris réellement ces hommes pour des Anglais. (Voir les récits de l'équipage de la *Lagoda*.)

Le commodore Perry doit donc déclarer que les États-Unis ne sont alliés à aucun gouvernement de l'Europe ; qu'ils occupent un grand continent situé entre le Japon et l'Europe, et qui a été découvert par les nations européennes à peu près vers la même époque où ces nations visitaient le Japon pour la première fois. Que la partie de ce continent la plus rapprochée de l'Europe a été peuplée d'abord par des émigrants de l'ancien monde, mais que la population s'est répandue promptement sur tout le pays et qu'elle est arrivée, dans ces derniers temps, jusque sur les côtes de l'océan Pacifique. Que nous y possédons actuellement de grandes villes d'où nous pouvons, avec nos navires à vapeur, nous rendre au Japon en vingt jours. Que notre commerce avec toutes les parties du monde prend une rapide extension, de sorte que cette partie de l'Océan sera bientôt elle-même couverte de nos vaisseaux. Qu'en conséquence les États-Unis et le Japon se rapprochant de jour en jour, le président désire vivre en paix et en amitié avec l'empereur, mais qu'il ne peut y avoir d'amitié entre eux si le Japon ne modifie pas sa politique, s'il ne cesse pas de traiter en ennemis ce pays et ses habitants. Que, quelque sage qu'ait pu être dans le principe une semblable politique, elle est devenue imprudente et impraticable, maintenant que les rapports entre les deux pays sont devenus si faciles et si rapides.

Si toutes ces raisons et arguments ne peuvent amener le gouvernement japonais à adoucir son système de séquestration, le commodore devra alors parler un autre langage. Il dira, en termes non équivoques, que le gouvernement des États-Unis exige qu'à l'avenir tous les voyageurs ou navires qui pourraient être jetés sur les côtes du Japon, ou se trouver forcés de chercher un refuge dans ses ports, y soient traités avec humanité, pendant tout le temps qu'ils y resteront ; qu'un acte de cruauté commis dorénavant contre les citoyens de ce pays, soit par le gouvernement, soit par les habitants du Japon, recevrait un châtiment sévère. Dans le cas où le commodore

obtiendrait des promesses relativement à l'un ou l'autre des points ci-dessus mentionnés, il serait désirable qu'il y fit donner la forme d'un traité qu'il a plein pouvoir pour négocier.

Il recevra également des copies des traités conclus par notre gouvernement avec la Chine et le royaume de Siam, et il pourra les donner pour modèles de celui qui devra être libellé, s'il y a lieu.

Il serait convenable de faire traduire en langue japonaise un ou plusieurs de ces traités, ce qui pourrait, peut-être, se faire en Chine.

Le commodore ne perdra pas de vue que le président, n'ayant pas le pouvoir de déclarer la guerre, sa mission est une mission pacifique, et qu'il n'aura recours à la force que dans le cas où il y serait contraint par la nécessité, s'il fallait défendre ses vaisseaux et leurs équipages, ou repousser des attaques personnelles dirigées contre lui ou contre ses officiers.

Dans ses relations avec ce peuple, qu'on représente comme étant d'un caractère fier et obstiné, il devra conserver une attitude polie, bienveillante, mais en même temps ferme et résolue. En conséquence il supportera, au besoin, patiemment et avec indulgence, certains actes d'impolitesse auxquels il pourrait être exposé chez ce peuple qui n'a pas tout à fait les mêmes règles que nous relativement aux convenances; cependant il devra, en même temps, éviter avec soin tout ce qui pourrait porter atteinte à sa propre dignité ou à celle du pays. Il essayera de donner aux Japonais une idée complète de la grandeur et de la puissance de notre pays, et de leur faire sentir que l'indulgence que nous avons montrée jusqu'ici, loin d'avoir pour cause la timidité, ne nous était inspirée que par un désir sincère d'être avec eux en relations amicales.

Il est impossible, même dans les instructions les plus détaillées, de prévoir tous les cas qui peuvent se produire dans une mission d'un caractère si spécial et si entièrement nouveau. Par ce motif, et eu égard au grand éloignement du théâtre de son action diplomatique, il est nécessaire que le commodore reçoive de pleins pouvoirs très-étendus, et qu'il soit assuré qu'une dérogation aux formes ordinaires ou une manière de voir erronée, quelle qu'elle puisse être, sera appréciée et jugée avec indulgence.

Le gouvernement hollandais nous a fait savoir que le surintendant de la factorerie de Dezima a reçu des instructions qui lui enjoignent de mettre au

service de l'expédition toutes les forces dont il dispose; et le bienveillant intérêt que ce fonctionnaire a témoigné pour nos compatriotes pendant leur captivité, nous fait supposer qu'il se conformera volontiers aux instructions qu'il a reçues.

Le ministre résident des États-Unis en Chine doit appuyer diverses réclamations adressées par des citoyens des États-Unis au gouvernement du céleste empire. Comme la présence de l'escadre pourra donner plus de poids à ses réclamations, il est bon d'engager le commodore à séjourner à Hong-Kong ou Macao, aussi longtemps qu'il pourrait être nécessaire, si toutefois il jugeait qu'il n'en dût pas résulter une trop grande perte de temps ou d'autres inconvénients.

Si l'escadre, sans perdre de vue le but principal de sa mission, pouvait examiner les côtes du Japon et du continent limitrophe, cet examen non-seulement augmenterait nos connaissances géographiques, mais peut-être fournirait encore des voies et moyens pour étendre nos relations commerciales et ouvrir à nos baleiniers de nouveaux ports de refuge dans ces mers lointaines. A cet effet, le commandant de l'escadre a plein pouvoir de négocier avec les autorités présentes et à venir dans ces parages.

Pendant le cours de ce voyage, il cherchera à se procurer tous les renseignements possibles sur la population, les richesses naturelles et les produits des pays qu'il visitera; il formera également une collection de spécimens de l'industrie et de graines de plantes rares et utiles.

Pour atteindre son but, il est autorisé par ce département à tirer, jusqu'à concurrence d'une certaine somme, sur la maison Baring frères et compagnie de Londres, afin de couvrir les dépenses de guides, interprètes, courriers, etc., et de faire les présents qui pourront être utiles au succès de sa mission.

J'ai l'honneur d'être votre très-dévoué serviteur,

C. M. CONRAD,
suppléant du ministre d'État.

A l'honorable J.-P. Kennedy, ministre de la marine.

III

LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS A L'EMPEREUR DU JAPON.

*Millard Fillmore, président des États-Unis, à Sa Majesté Impériale l'empereur
du Japon.*

Grand et bon ami !

Je vous envoie cette lettre par le commodore Mathew C. Perry, officier du rang le plus élevé dans la marine des États-Unis et commandant de l'escadre qui visite en ce moment les États de Votre Majesté Impériale.

J'ai chargé le commodore Perry d'assurer Votre Majesté Impériale que je suis animé envers la personne et le gouvernement de Votre Majesté des sentiments les plus pacifiques, et que je ne l'ai envoyé au Japon dans aucune autre intention que de représenter à Votre Majesté Impériale que les États-Unis et le Japon devraient vivre en bonne amitié et avoir ensemble des relations amicales.

La constitution et les lois des États-Unis interdisent toute immixtion dans les affaires religieuses et politiques des autres nations. J'ai recommandé

expressément au commodore Perry de s'abstenir de tout acte qui pourrait troubler la tranquillité dans les États de votre Majesté Impériale.

Les États-Unis d'Amérique s'étendent d'un océan à l'autre, et nos territoires de l'Orégon et de la Californie sont situés juste en face des États de Votre Majesté Impériale. Nos vaisseaux à vapeur peuvent aller de la Californie au Japon en dix-huit jours.

Notre grand État de Californie produit environ soixante millions de dollars d'or chaque année, ainsi que de l'argent, du mercure, des diamants et autres objets précieux. Le Japon est également un pays riche et fertile qui produit beaucoup d'objets précieux. Les sujets de Votre Majesté Impériale sont très-habiles dans plusieurs genres de travaux. Je désire que nos deux pays puissent commercer l'un avec l'autre dans l'intérêt du Japon aussi bien que dans celui des États-Unis.

Nous savons que les anciennes lois de l'État ne permettent aux sujets de Votre Majesté Impériale de faire aucun commerce avec l'étranger, à l'exception de la Chine et de la Hollande; mais, comme le monde est soumis à des changements, et que de nouveaux gouvernements se forment, il paraît sage de faire de temps en temps de nouvelles lois. Il fut un temps où les anciennes lois du gouvernement de Votre Majesté Impériale étaient aussi nouvelles.

Environ vers le même temps, l'Amérique, que quelques-uns nomment le nouveau monde, fut découverte par les Européens qui vinrent y fonder des colonies. Pendant longtemps ces colons furent peu nombreux et restèrent pauvres. Maintenant la population est grande, son commerce est étendu, et nous pensons que si Votre Majesté Impériale voulait modifier les anciennes lois, de manière à permettre la liberté du commerce entre les deux pays, il en résulterait pour l'un et pour l'autre de grands avantages. Si Votre Majesté Impériale n'était pas disposée à abolir complètement les anciennes lois qui interdisent le commerce avec l'étranger, elle pourrait les suspendre pendant cinq ou dix ans et tenter l'expérience. Si elle ne répond pas aux espérances avantageuses qu'on en doit concevoir, vous pourrez, après ce temps-là, rétablir les anciennes lois. Les États-Unis font souvent, pour un petit nombre d'années, avec des pays étrangers, des traités qu'ils renouvellent ou ne renouvellent pas selon les circonstances.

J'ai chargé le commodore Perry de soumettre encore une autre question à Votre Majesté Impériale. Beaucoup de nos vaisseaux se rendent chaque

année de Californie en Chine, et de nombreux habitants de notre pays vont pêcher la balcine sur les côtes du Japon.

Il arrive quelquefois que, par un temps d'orage, un de nos vaisseaux est jeté sur les côtes de votre empire. En pareil cas, nous demandons et nous attendons que nos malheureux compatriotes soient traités avec bonté, et que leur propriété soit protégée jusqu'à ce que nous puissions envoyer un vaisseau pour les ramener. Nous exigeons cela d'une manière très-sérieuse.

Le commodore Perry est également chargé par moi de représenter à Votre Majesté Impériale que nous avons appris qu'au Japon il y a grande surabondance de charbon et d'autres provisions. Nos vaisseaux à vapeur qui traversent le grand Océan, ont besoin de beaucoup de charbon, et il ne leur est pas toujours commode d'apporter d'Amérique tout ce qu'il leur en faut. Nous désirons qu'il soit permis à nos vaisseaux à vapeur et autres de s'arrêter au Japon et d'y faire leurs provisions de charbon, d'eau et de vivres. Ils payeront en argent ou en autres objets que pourront préférer les sujets de Votre Majesté Impériale. Nous prions Votre Majesté Impériale de désigner, dans la partie méridionale de l'empire, un port où nos vaisseaux puissent aborder à cet effet. Nous désirons vivement qu'il en soit ainsi.

Tels sont les seuls motifs pour lesquels le commodore Perry va, avec une forte escadre, visiter Jeddo votre capitale : Amitié, commerce, charbon, provisions, et protection pour nos concitoyens naufragés.

Nous avons chargé le commodore Perry de prier Votre Majesté Impériale d'accepter quelques présents.

Ils ne sont pas par eux-mêmes d'une grande valeur, mais quelques-uns d'entre eux peuvent donner une idée des objets qu'on fabrique dans les États-Unis, et nous vous les envoyons en signe d'amitié sincère et respectueuse. Que le Tout-Puissant tienne Votre Majesté Impériale en sa sainte garde.

Afin que vous puissiez ajouter foi à la présente, j'y ait fait apposer ici le grand sceau des États-Unis, et j'ai signé de mon nom, à Washington, en Amérique, siège de mon gouvernement, le treizième jour du mois de novembre, en l'an mil huit cent cinquante-deux.

Votre bon ami,

MILLARD FILLMORE.

Par le président :

EDOUARD EVERETT,
ministre d'État.

IV

EXTRAITS DES DÉPÊCHES ADRESSÉES PAR LE COMMODORE PERRY AU MINISTRE
DE LA MARINE AU SUJET DES ÉVÉNEMENTS QUI SE SONT PASSÉS
PENDANT LES NÉGOCIATIONS PRÉLIMINAIRES DU COMMODORE PERRY
AVEC LES DÉLÉGUÉS DU GOUVERNEMENT JAPONAIS.

L'escadre composée des steamers *Susquehannah* et *Mississippi* et des corvettes *Plymouth* et *Saratoga*, commandés respectivement par MM. Buchanan, Lee, Kelly et Walker, a quitté Napa-Kiang aux Iles Liou-Kiou, le samedi 2, et a jeté l'ancre devant la ville d'Ouraga, dans la baie de Jeddo, au Japon, le vendredi 8 juillet.

Avant d'atteindre les côtes du Japon, j'avais mûrement réfléchi à la manière dont je devais m'y prendre pour accomplir la délicate et importante mission qui m'avait été confiée.

Je résolus de suivre une marche complètement différente de celle qu'avaient adoptée, avant moi, tous ceux qu'on avait chargés d'aller remplir au Japon des missions pareilles à la mienne.

Je pris le parti de réclamer, non comme une faveur, mais comme un droit, ces marques de politesse qu'une nation civilisée doit aux autres nations, de ne pas souffrir les traitements scandaleux auxquels avaient été

exposés mes prédécesseurs, et de tenir aucun compte ni des injonctions, ni des menaces des autorités, si elles ne s'accordaient avec la manière dont j'entends faire respecter la dignité du pavillon américain.

Quant à la question de savoir si je devais aborder de force, je me réservai de la décider selon les événements.

Cette résolution prise, je fis parfaitement exercer les équipages et tenir les vaisseaux prêts comme en temps de guerre; préparé de la sorte à tout événement, je décidai de suivre, vis-à-vis des Japonais, une diplomatie pareille à la leur en interdisant de les laisser venir à bord d'aucun des navires, excepté les fonctionnaires qui voudraient avoir à faire à moi; d'ailleurs, leurs visites devaient se borner au vaisseau amiral, et l'on avait l'ordre de ne les y introduire que lorsqu'ils auraient fait connaître quel était leur rang et de la part de qui ils venaient.

J'avais également résolu de n'entrer en relations qu'avec deux personnes du rang le plus élevé, et je refusai, en conséquence, de voir le gouverneur et le vice-gouverneur d'Ouraga. Je les adressai au commandant Buchanan, et aux lieutenants Adams et Contee, auxquels j'avais donné l'ordre de les recevoir et de répondre à leurs questions et à leurs communications verbales.

Je prévoyais que plus je serais résolu et rigoureux sur les questions de formes, plus j'inspirerais de respect à ce peuple formaliste et cérémonieux; et ma prévision se trouva complètement justifiée par l'événement.

A l'ancre devant la ville d'Ouraga, place de commerce située à environ vingt-sept milles de Jeddo, et où avaient mouillé précédemment le *Columbus*, le *Vincennes* et la corvette anglaise *Marines*, nos vaisseaux furent entourés par de nombreuses barques dont plusieurs hommes d'équipage essayèrent de venir à bord; mais je donnai l'ordre de les repousser. Dans une des plus apparentes de ces barques était un personnage de distinction; on la laissa approcher du vaisseau amiral et l'on demanda quel était le rang du fonctionnaire qui s'y trouvait et ce qu'il désirait. Il fut répondu que c'était le vice-gouverneur d'Ouraga (j'ai appris par la suite qu'il se nommait Tabrocke), et qu'il désirait voir le commandant de l'escadre pour apprendre de lui le motif de sa visite au Japon. On lui fit comprendre que je ne voulais traiter qu'avec une personne du plus haut rang.

Cependant il insista sur la nécessité qu'il y avait pour lui de venir à bord

et de poser quelques questions, disant qu'il était le fonctionnaire le plus élevé de la ville, et qu'en conséquence, c'était à lui qu'il appartenait de venir à bord.

Mais, comme on le lui refusa catégoriquement, il proposa qu'on lui permit de s'aboucher avec un officier d'un rang correspondant au sien. Après avoir fait à dessein quelques difficultés, j'accueillis cette proposition, et mon adjutant, le lieutenant Contee, le reçut en compagnie de MM. Williams et Portman, dont l'un était Chinois et l'autre interprète hollandais, attendu que le truchement du gouverneur parlait couramment la langue hollandaise.

Le vice-gouverneur fit plusieurs questions dont un petit nombre seulement reçurent une réponse. On se borna à lui dire que j'étais chargé de remplir au Japon une mission amicale, que j'avais une lettre adressée par le président des États-Unis à l'empereur du Japon, et que je désirais m'entretenir personnellement avec un dignitaire du rang le plus élevé, afin de prendre des dispositions pour la remise des copies et des traductions des documents que je présenterais plus tard dans la forme convenable.

Il répondit que, d'après les lois du Japon, Nangasaki était le seul endroit où se traitaient les affaires avec les étrangers, et qu'il serait nécessaire que l'escadre s'y rendit. A quoi on lui répliqua que j'étais venu à Ouraga, précisément parce que cette ville était située près de Jeddo et que je n'irais pas à Nangasaki; que j'entendais qu'on reçut la lettre comme il convenait, au lieu même où je me trouvais en ce moment; que mes intentions étaient tout à fait amicales, mais que je ne souffrirais aucune indignité, que je ne permettais pas que les barques de garde qui commençaient à se rassembler autour des navires, y restassent plus longtemps, et que, si on ne les faisait éloigner sur-le-champ, je les disperserais par la force. Dès qu'on eut traduit cette réponse au vice-gouverneur, il se leva de son siège, se rendit dans le couloir et donna un ordre par suite duquel la plupart des barques retournèrent au rivage; cependant, comme il en restait encore quelques groupes, une chaloupe armée fut détachée du navire pour les faire éloigner; cette démonstration produisit l'effet désiré; toutes les barques disparurent et nous n'en vîmes plus une seule dans le voisinage des vaisseaux, tout le temps que nous restâmes dans la baie. C'était déjà un premier point important de gagné.

Bientôt après, le vice-gouverneur prit congé en disant qu'il n'avait pas

pouvoir pour faire aucune promesse quant à la réception de la lettre du président, mais que, le lendemain, il viendrait de la ville un fonctionnaire d'un rang supérieur au sien, lequel pourrait probablement nous donner de plus amples explications.

Le lendemain matin, le gouverneur d'Ouraga, nommé Kayama Yezaiman, se rendit à bord. Il se présenta comme le plus haut magistrat de la ville, donnant ainsi un démenti au vice-gouverneur qui s'était annoncé comme le personnage le plus important; ce fonctionnaire étant d'un rang supérieur à celui de la veille, je le fis recevoir par le commandant Buchanan et les lieutenants Adams et Contee, refusant toujours d'avoir à faire à un personnage moindre qu'un conseiller d'État de l'empire.

Après un long entretien que le gouverneur avait été plusieurs fois sur le point de rompre, il déclara qu'il était impossible de recevoir la lettre à Ouraga, que l'escadre devait aller à Nangasaki, et que, lors même qu'on recevrait la lettre du président à Ouraga, la réponse serait envoyée à Nangasaki. On lui répondit à cela que jamais je ne consentirais à subir un ordre pareil, que j'endendais remettre la lettre à l'endroit où je me trouvais, et que, si le gouvernement japonais ne voulait pas envoyer une personne convenable pour recevoir les documents destinés à l'empereur, je débarquerais avec une force suffisante pour aller les remettre moi-même, quelles que puissent être les conséquences.

Il dit alors qu'il allait retourner à la ville, envoyer son rapport à Jeddo et demander des instructions nouvelles, et qu'il fallait quatre jours pour recevoir une réponse; on lui répondit que j'attendrais jusqu'au mardi suivant 12, c'est-à-dire trois jours, et que je comptais avec assurance recevoir une réponse ce jour-là. Il quitta alors le navire, car on était tombé d'accord, de part et d'autre, qu'il était inutile de discuter davantage tant qu'on n'aurait pas reçu la réponse de la cour.

Dans cette entrevue on montra au gouverneur la lettre du président et mes lettres de créance. Le travail exquis de la belle et précieuse cassette dans laquelle ces lettres avaient été envoyées de Washington, excita l'étonnement de Son Excellence, et, en quittant le navire, elle nous fit la première offre de rafraîchissements; mais on lui dit que nous n'en avions nullement besoin.

J'avais ordonné que, dès le matin du 9, au point du jour, chaque vaisseau

envoyât une chaloupe bien montée et bien armée pour commencer le sondage du port et de la baie d'Ouraga ; et, pensant que ces chaloupes pourraient bien rencontrer quelque résistance, j'avais donné pour instructions au lieutenant Bent, qui dirigeait cette opération, de ne pas s'éloigner au delà de la portée de nos canons ; en même temps, je faisais surveiller les mouvements de la petite flottille ; mais, bien qu'elle fût suivie par un certain nombre de barques japonaises, celles-ci, voyant nos gens bien armés, n'osèrent pas les molester.

Le gouverneur demanda ce que voulaient faire ces chaloupes ; et, comme on lui répondit qu'elles sondaient la baie, il dit que les lois du Japon ne le permettaient pas. On lui répliqua que, bien que les lois du Japon le défendissent, les lois de l'Amérique l'ordonnaient, et que nous devions à ces lois une obéissance absolue, ainsi que lui à celles de son pays. Nous avons donc encore gagné un second point de la plus haute importance.

Le jour suivant, 10, étant un dimanche, on n'eut aucun rapport avec les autorités japonaises. Une chaloupe aborda le navire ; il s'y trouvait quelques mandarins et un interprète qui désiraient être reçus à bord. Comme on leur demandait s'ils avaient quelque affaire particulière avec le commodore, ils répondirent qu'ils n'étaient amenés par aucune affaire particulière, mais qu'ils désiraient avoir seulement un petit entretien ; on leur dit par mon ordre qu'ils ne pouvaient pas être reçus.

Lundi 11. Les chaloupes de sondage ont ce matin remonté la baie un peu plus haut, et le commandant Lee du *Mississippi* a reçu l'ordre de les suivre avec son navire et de les protéger.

Le *Mississippi* ayant remonté la baie plus haut qu'aucun navire ne l'avait osé jusqu'ici, il arriva, comme je m'y étais attendu, que le gouverneur revint à bord, bien qu'on lui eût dit le samedi qu'il était inutile d'avoir d'autres pourparlers jusqu'à ce qu'on eût reçu la réponse de Jeddo.

C'était à bon escient que j'avais envoyé le *Mississippi* avec les chaloupes désignées pour ce service, car j'avais la conviction que cette circonstance d'un très-grand navire s'approchant de Jeddo, inquiéterait les autorités et les déterminerait à faire à mes demandes une réponse plus favorable ; c'est aussi ce qui arriva. Le gouverneur prit un prétexte pour expliquer sa visite à bord ; il vint m'annoncer que très-probablement les lettres (il entendait par là, je suppose, les traductions des originaux) seraient reçues le lendemain et

envoyées à Jeddo ; mais son véritable but était de s'assurer du motif pour lequel le *Mississipi* et les chaloupes de sondage s'étaient avancées plus haut dans la baie ; effectivement il ne tarda pas à me poser cette question.

Comme je m'étais douté qu'il allait me la faire, j'ordonnai de lui dire que, si les affaires qui avaient amené l'escadre dans ces eaux ne pouvaient pas être terminées maintenant, je reviendrais au printemps prochain avec de plus grandes forces, et que, comme le mouillage d'Ouraga ne me semblait ni assez commode, ni assez sûr, je désirais en chercher un plus convenable et plus rapproché de Jeddo, afin que mes rapports avec la ville fussent plus faciles.

Mardi 12 juillet. Comme c'était aujourd'hui qu'on attendait la réponse de Jeddo, le gouverneur vint à bord à 10 heures du matin, accompagné de deux interprètes.

Cependant, avant son arrivée, j'avais écrit la lettre suivante à l'empereur, ne croyant pas qu'il serait si disposé à accueillir mes demandes, et qu'il chargerait son conseiller d'État de me recevoir, ce qu'il avait déjà fait, ainsi qu'on le verra par les événements de cette journée.

« A bord du *Susquehannah*, frégate à vapeur des États-Unis.

Ouraga, 12 juillet 1853.

« Le commandant en chef des forces navales des États-Unis dans ces mers, investi des pleins pouvoirs les plus étendus pour négocier des traités, désire s'aboucher avec un des plus hauts fonctionnaires de l'empire du Japon et prendre, de concert avec lui, les dispositions convenables pour présenter ses lettres de créance, ainsi que l'original de la lettre adressée par le président des États-Unis à Sa Majesté Impériale.

« Il espère qu'il sera bientôt fixé un jour pour l'entretien proposé.

« A Sa Majesté l'empereur du Japon. »

Le gouverneur dit qu'il y avait eu un malentendu quant à la réception des traductions des documents avant la remise des originaux. Bien que je fusse certain qu'il ne pouvait y avoir ici aucun malentendu, je consentis pourtant, après une longue discussion, à remettre les traductions et les originaux, ainsi que la lettre ci-dessus adressée par moi à l'empereur dans le cas où Sa Majesté autoriserait un fonctionnaire suffisamment accrédité.

dité à les recevoir ; je répétai encore une fois que je ne voulais les remettre qu'à un dignitaire du plus haut rang. Le gouverneur dit alors qu'on préparerait à terre un bâtiment pour me recevoir, ainsi que ma suite, et qu'un haut personnage, nommé spécialement à cet effet par l'empereur, m'y attendrait pour recevoir les lettres ; qu'on ne m'y donnerait pas la réponse, mais qu'on me la transmettrait à Nangasaki par l'intermédiaire du surintendant hollandais ou chinois. Lorsqu'on m'eut communiqué ce que venait de dire le gouverneur, j'écrivis le memorandum suivant que je lui fis traduire en hollandais, en recommandant qu'on le lui rendit bien intelligible : « Le commandant en chef n'ira pas à Nangasaki et ne veut recevoir aucune communication par l'intermédiaire des Hollandais ou des Chinois.

• Il a une lettre du président des États-Unis qu'il doit remettre à l'empereur du Japon ou à son ministre des affaires étrangères, et il ne remettra à personne autre le document original ; cependant, si cette lettre amicale du président à l'empereur n'était pas reçue et si l'on n'y faisait pas une réponse convenable, il considérera cela comme une offense à son pays, et il ne répond pas des conséquences.

• Il attend une réponse sous peu de jours, et il ne veut la recevoir nulle autre part que dans le voisinage. »

Après avoir reçu ce memorandum, le gouverneur se rendit à terre, probablement pour se concerter avec une autorité supérieure, car, sans doute, il y avait à Ouraga plusieurs hauts fonctionnaires de la cour qui dirigeaient en secret les négociations. Il revint à bord dans l'après-midi apportant l'assurance qu'un personnage très-haut placé et convenablement accrédité par l'empereur, serait chargé de me recevoir le surlendemain sur le rivage ; comme je demandais quelle garantie on pouvait me donner du rang et de la validité des pleins pouvoirs de ce personnage, le gouverneur me dit qu'il apporterait à bord des copies certifiées des documents originaux, afin de me donner pleine satisfaction à cet égard.

On lui demanda ensuite où devait avoir lieu la réception ; à quoi il répondit que ce serait dans un petit village (Gore-hama), situé près de l'entrée de la baie, que nous avons depuis lors nommée sur notre carte *baie de la réception*, et à environ un mille japonais d'Ouraga. On lui demanda encore pourquoi la réception ne pourrait pas avoir lieu dans une des maisons ou forts situés en face des vaisseaux ; à quoi il répondit qu'il s'informerait si la chose était

possible, et qu'il nous rendrait réponse le lendemain matin, nous annonçant qu'en même temps il nous apporterait à bord les papiers promis et nous donnerait avis de l'arrivée du dignitaire nommé pour me recevoir.

Les chaloupes de sondage travaillèrent activement pendant toute la journée.

Mercredi 13 juillet. Le gouverneur vint à bord dans l'après-midi et s'excusa du petit retard apporté à sa visite en nous disant que le haut fonctionnaire venait seulement d'arriver de Jeddo à l'instant même; il apportait l'original de l'ordre de me recevoir, donné par l'empereur à ce fonctionnaire, ainsi qu'une copie et une traduction de ce même ordre en hollandais, plus un certificat délivré par lui-même et attestant la conformité de ces documents. Il dit aussi que la personne envoyée par l'empereur n'était pas autorisée à entrer en discussion avec moi, et que ses pouvoirs se bornaient purement et simplement à recevoir les lettres et à les porter à son souverain.

Voici-les documents qu'il me présenta :

Traduction d'une lettre de créance donnée par l'empereur du Japon à Son Altesse Toda, prince d'Idzou.

Je vous envoie à Ouraga pour recevoir la lettre à moi adressée par le président des États-Unis, lettre qui a été apportée récemment par l'amiral à Ouraga. Après l'avoir reçue, vous vous rendrez à Jeddo et vous me la remettrez.

Ici se trouve le sceau de l'empereur.

Sixième mois 1853.

Traduction du certificat de Kayama Yezaiman, gouverneur d'Ouraga, relatif à l'ordre, à la lettre et au sceau de l'empereur.

Vous pouvez être assuré que le haut fonctionnaire qui a été accrédité par l'empereur lui-même, et qui, en conséquence, est venu de Jeddo à

Onraga pour recevoir les lettres originales et les traductions de ces lettres, est d'un rang très-élevé et correspondant à celui de monsieur l'amiral. Je le certifie.

KAYAMA YEZAIMAM.

Le gouverneur fit observer qu'il s'était informé s'il y avait possibilité de changer le lieu de l'entrevue, mais que, comme on avait déjà élevé un bâtiment convenable, il serait difficile de faire un changement. Je m'attendais à cette réponse et j'avais pris mes mesures en conséquence; comme j'ignorais s'il n'y avait pas là-dessous quelque trahison, j'avais chargé les chaloupes de sondage d'examiner avec soin la petite baie à l'extrémité de laquelle on avait élevé le bâtiment destiné à me recevoir. Elles accomplirent fort bien mes ordres et me rapportèrent qu'on pouvait faire avancer les vaisseaux jusqu'à portée de canon de l'endroit en question, où ils avaient vu un grand nombre d'ouvriers occupés à achever le bâtiment. Je disposai donc toute l'escadre sur une ligne d'où elle pouvait couvrir toute la baie, bien résolu à me prémunir contre la fourberie proverbiale du peuple auquel j'avais à faire; car je ne voyais pas assez clairement le motif qui avait fait choisir cet endroit pour l'entrevue.

Jeudi 14 juillet. C'était le jour fixé pour ma réception à terre. J'avais pris toutes les dispositions pour débarquer une assez forte escorte, composée d'officiers, de matelots et de soldats de marine des différents navires, au nombre d'environ quatre cents, tous bien armés et bien équipés; les deux steamers se placèrent de façon à couvrir le lieu projeté de débarquement, et, bientôt après, les divers détachements qui formaient l'escorte étaient dans leurs chaloupes et voguaient vers la côte où ils débarquèrent, se formèrent en bataille, et où je ne tardai pas à les suivre.

Tout le rivage de la baie, sur une étendue de plus d'un mille, était occupé par des troupes japonaises qui se tenaient sous les armes au nombre de cinq à sept mille hommes. Ces troupes se composaient de cavalerie, d'artillerie, d'infanterie et d'archers. Certains soldats d'infanterie avaient des fusils à pierres, d'autres des fusils à mèche.

Aussitôt après le débarquement, je me rendis dans le bâtiment élevé pour la circonstance, et j'y fus reçu par le prince d'Idzou, premier conseiller d'État de l'empereur, et par son collègue, le prince d'Iwami. Je présentai

au premier la lettre du président, mes lettres de créance, ainsi que trois lettres de moi accompagnées de leurs traductions en anglais, en hollandais et en chinois; le prince m'en donna reçu.

Les princes étaient accompagnés du gouverneur d'Ouraga, du premier interprète et d'un secrétaire.

Comme on était convenu qu'il ne devait y avoir dans cette entrevue aucune discussion, je pris congé au bout de peu de temps, et fis rembarquer mon escorte dans le même ordre qui avait été suivi pour le débarquement.

Traduction du reçu délivré au commodore Perry par les princes d'Idzou et Iwami.

La lettre du président des États-Unis de l'Amérique du nord et les copies sont reçues ici pour être remises entre les mains de l'empereur. Il a été déclaré, en plusieurs circonstances, que les affaires relatives aux pays étrangers ne peuvent pas être traitées à Ouraga, mais à Nangasaki. Mais on a fait observer que l'amiral, en sa qualité d'envoyé du président, s'en trouverait offensé. La justesse de cette observation a été reconnue, et, en conséquence, la lettre ci-dessus mentionnée est reçue ici même, contrairement aux lois du Japon.

Ce lieu n'étant pas destiné aux négociations avec les étrangers, il ne peut y avoir ni délibération ni festin. La lettre étant reçue, vous n'avez plus qu'à vous éloigner.

Suivent les signatures en japonais.

Le 9 du sixième mois.

Ce document est une traduction littérale du hollandais, langue en laquelle se fit l'entretien et en laquelle aussi le reçu des conseillers d'État, princes d'Idzou et Iwami, a été mal traduit sans doute par l'interprète japonais.

Pour montrer aux princes combien je m'inquiétais peu de l'injonction qu'ils me faisaient de m'éloigner, je donnai sur-le-champ l'ordre à toute l'escadre de se mettre en mouvement, non pour quitter la baie, comme on s'y était sans doute attendu, mais pour la remonter plus haut, car j'étais résolu à examiner le canal qui conduit à Jeddo. Je pensais, avec raison,

que l'emploi d'une force si considérable pour faire des sondages si près de la capitale et dans des eaux qui avaient été jusqu'alors inconnues aux étrangers, exercerait une influence décisive sur l'orgueil et la présomption du gouvernement et assurerait un accueil plus favorable à la lettre du président.

Les quatre vaisseaux remontèrent la baie sur une seule ligne et la sondèrent jusqu'à une distance où nous avions perdu de vue la ville d'Ouraga ; à l'entrée de la nuit, nous jetâmes l'ancre dans un endroit que je nommerai *l'ancrage américain*, à dix milles plus haut qu'aucun navire étranger n'était allé jusqu'alors.

Le lendemain, 15, les chaloupes de sondage étaient, de grand matin, occupées à continuer leur travail de la veille, un peu plus haut encore ; dans l'après-midi, j'avancai avec le *Mississipi* de dix milles de plus, c'est-à-dire que je me trouvais à sept milles de Jeddo et à vingt milles au-dessus du mouillage ordinaire d'Ouraga. Nous pouvions apercevoir clairement le port de Jeddo rempli d'une innombrable quantité de jonques ; mais la ville qui, de même que les villes chinoises, ne se compose que de constructions basses, nous était cachée par une pointe de terre qui s'avancait dans la baie.

J'aurai pu remonter plus haut encore, mais je craignais de causer trop d'inquiétude et de contrarier ainsi l'accueil favorable par la cour de la lettre du président que j'avais remise la veille, et que sans doute on examinait en ce moment ; d'ailleurs, il me semblait que j'avais suffisamment effrayé l'empereur et qu'il ne fallait pas pousser plus loin l'expérience ; en conséquence, je fis retourner le vaisseau à *l'ancrage américain*, où il se joignit à l'escadre.

Pendant mon absence, le gouverneur d'Ouraga vint au *Susquehannah*, se montrant visiblement très-inquiet des mouvements du *Mississipi* ; il dit, pour expliquer cette course si loin de sa résidence, que la lettre du président avait été reçue à la cour, où, sans doute, on l'examinerait favorablement, et il demanda qu'on voulût bien accepter quelques présents. Mais, comme j'avais précédemment ordonné qu'on ne laissât venir personne à bord du navire, sans une permission spéciale de moi, on ne reçut ni lui ni ses présents et il retourna à terre, annonçant qu'il reviendrait le lendemain.

Pendant cette journée, toutes les chaloupes qui n'étaient pas indispensables au service (au nombre de douze), s'occupèrent activement à relever la côte occidentale de la baie au-dessous d'Ouraga.

Le lendemain 16, au point du jour, les vaisseaux étaient conduits à une baie située à environ cinq milles au-dessus d'Ouraga, que j'ai nommée la baie *Susquehannah*, et que les chaloupes sondaient avec activité. Avant que nous eussions jeté l'ancre, le gouverneur était à bord et venait nous réitérer l'assurance que la lettre du président serait accueillie favorablement. Il n'était plus question alors d'envoyer la réponse à Nangasaki, et le gouverneur semblait montrer d'autant plus de politesse et d'affabilité que nous nous rapprochions davantage de la résidence impériale.

On lui dit, par mon ordre, qu'on ne pouvait pas accepter les présents qu'il apportait, à moins qu'il n'en acceptât d'autres de moi en échange. Il ne voulut pas d'abord en entendre parler, alléguant toujours sa vieille raison, que c'était défendu par les lois du Japon ; à quoi on lui répondit que *nos lois* exigeaient que les politesses fussent réciproques ; et, qu'en conséquence, on ne pouvait pas accepter ses présents.

Comme il me trouva sur ce point aussi tenace que sur toutes les autres questions de formes, il consentit à recevoir de moi un contre-présent, excepté toutefois des armes. On apporta donc sur le pont quelques objets ayant plus de valeur que les siens ; mais, lorsqu'il les vit, il déclara qu'ils étaient de trop grand prix et qu'il ne pouvait emporter à terre que ce que lui-même et son interprète pourraient cacher sur leurs personnes ; on lui dit à cela que, s'il ne pouvait pas accepter mes présents ouvertement et sans les cacher, je renverrais à sa chaloupe ceux qu'il m'avait apportés. Sur ce, il quitta le navire emportant tous mes présents, à l'exception de trois sabres qu'on lui permit de laisser. L'après-midi il revint à bord avec un cadeau insignifiant de poulets et d'œufs ; bien résolu à n'avoir, dans aucun cas, d'obligations à ces gens-là, je lui envoyai en retour des présents de plus grande valeur pour les femmes du gouverneur et de ses interprètes.

C'était encore un nouveau point de gagné relativement à la réciprocité des présents.

Comme le relevé du côté occidental de cette magnifique baie était terminé depuis Ouraga jusqu'à une distance d'environ quatorze milles au-dessous

de Jeddo, et que le *Mississipi* et ses chaloupes, remontant encore à six milles plus près de la ville, m'avaient donné une connaissance assez exacte de la baie pour amener le *Vermont* jusqu'à l'ancrage américain, et même plus haut au besoin, je jugeai convenable de retourner à Liou-Kiou, me proposant, lorsque nous nous serions éloignés des côtes du Japon, d'envoyer le *Saratoga* à Shanghai, et d'employer les autres vaisseaux à examiner de plus près les îles Oho-Sima, situées sur notre route; mais, malheureusement, avant d'avoir atteint ces îles, nous fûmes assaillis par un violent orage qui m'empêcha en partie de mettre mon projet à exécution.

J'ai déjà dit que, conformément à la résolution que j'avais prise dès le début, je n'avais eu aucun entretien personnel avec le gouverneur d'Ouraga, fonctionnaire qui avait été chargé par le gouvernement japonais de se rendre à bord du navire et de prendre les dispositions préalables pour ma réception. Les seules personnes avec lesquelles j'eus un entretien, furent les princes d'Idzou et Iwami; quant au gouverneur, il fut reçu par le commandant Buchanan, accompagné de M. Adams et du lieutenant Contee, et assisté par l'interprète chinois Wells-Williams et l'interprète hollandais Portman. Bien que ces officiers n'aient agi que d'après mes instructions immédiates et se soient tenus constamment en rapport avec moi, l'habileté avec laquelle ils ont conduit les négociations, ne leur en fait pas moins beaucoup d'honneur.

Je suis heureux de constater avec quel sang-froid et quelle activité les officiers chargés des sondages ont rempli, sous les ordres du lieutenant Silas Bent, leurs pénibles devoirs.

Enfin, je dois dire que dans les diverses entrevues, le gouverneur faisait tout son possible pour apprendre combien de temps je comptais rester encore sur les côtes du Japon; il répéta plusieurs fois que dans toutes les décisions relatives aux affaires étrangères, le gouvernement japonais avait coutume de procéder ainsi. Par suite de ces représentations et sachant que les propositions contenues dans la lettre du président étaient d'une si haute importance qu'il fallait le temps d'en délibérer, puisque, si on les acceptait, il y avait lieu de modifier essentiellement les lois fondamentales de l'empire, je crus ne pas devoir faire attendre ma réponse.

Je n'avais ni assez de vivres ni assez d'eau pour rester plus d'un mois à

la côte. Je savais bien que les Japonais pouvaient très-aisément, et à bon droit, différer de me rendre une réponse satisfaisante, par la raison qu'il fallait convoquer et consulter pour cela les princes de l'empire, ainsi que le Dairy ou souverain spirituel. Je serais donc renvoyé ainsi d'un jour à l'autre et forcé, en définitive, de repartir sans avoir obtenu aucune satisfaction. Cela serait regardé par les Japonais comme un triomphe et compromettrait essentiellement le succès de ma mission.

Ayant égard aux troubles actuels de la Chine, pensant que la présence d'un ou de plusieurs navires pouvait être nécessaire dans ce pays, n'ayant été rejoint encore par aucun de ceux qui, selon la promesse du département de la marine, devaient me suivre immédiatement, et n'étant pas, d'ailleurs, en possession des présents qui devaient m'être envoyés des États-Unis par le *Vermont*, je fus enchanté d'avoir une excuse pour laisser aux Japonais le temps de préparer leur réponse jusqu'au printemps prochain.

Au printemps j'aurai réuni toutes mes forces, j'aurai des provisions et du charbon en quantité suffisante pour attendre tant qu'il me plaira et obtenir les concessions que, dans ma conviction, les Japonais seront forcés de faire.

Disposant de forces si imposantes et continuant à suivre la politique qui m'a si bien réussi jusqu'à présent, comme j'aurai laissé un temps très-suffisant pour examiner les propositions du président, je serai dans les meilleures conditions pour agir avec une grande énergie, et, je l'espère, avec plus de succès, pourvu toutefois que le gouvernement ne retranche rien des renforts qu'il m'a promis.

En raison de ces circonstances, je résolus de faire de nécessité vertu, et je rédigeai une lettre qui devait être remise, avec les autres documents, à l'occasion de ma réception ; toutefois, je l'aurais conservée si le gouvernement japonais avait pris une attitude qui ne fût pas amicale. Voici la copie de cette lettre :

Le commodore Perry à l'empereur.

A bord du *Susquehannah*, frégate à vapeur des États-Unis.

Ouraga, baie de Jeddo, le 14 juillet 1853.

Comme on a fait observer au soussigné que les propositions, soumises par lui au gouvernement japonais, sont d'une si haute gravité et touchent à tant de questions importantes qu'il faudra beaucoup de temps pour les examiner sous toutes leurs faces et prendre une décision, le soussigné, tenant compte de ces circonstances, déclare qu'il est disposé à attendre une réponse à ces propositions jusqu'à son retour dans la baie de Jeddo, au printemps prochain; il attend avec assurance qu'à cette époque il sera répondu sur tous les points à la satisfaction réciproque des deux nations.

Je suis avec le plus profond respect,

M. C. PERRY,

commandant en chef des forces navales des États-Unis aux Indes orientales, en Chine, et dans les mers du Japon.

A Sa Majesté l'empereur du Japon.

En lisant les notes qui précèdent, on verra que, pendant les huit jours que l'escadre était restée dans la baie de Jeddo, j'avais obtenu plusieurs avantages importants qui, jusqu'à cette époque, n'avaient été accordés à aucune autre nation, excepté les Chinois et les Hollandais; et encore ceux-ci n'avaient-ils obtenu que fort peu de chose et au prix des plus humiliantes concessions.

1° Les barques de garde qui, jusqu'alors, entouraient par centaines tous les navires étrangers avaient été dispersées sur mon ordre.

2° Il avait été fait des sondages étendus dans des eaux précédemment inconnues, jusqu'à une distance de peu de milles de Jeddo et sous les canons de nombreuses batteries.

3° J'avais exécuté mon projet de n'entrer en relations avec personne autre qu'un grand dignitaire de l'empire, d'être reçu par lui d'une manière aussi honorable pour moi que pour le gouvernement qui m'avait envoyé, et de ne déroger en aucune façon aux simples règles de la politesse diplomatique telle qu'elle est reconnue par nos institutions.

Pendant que le gouverneur d'Ouraga se prosternait à terre chaque fois qu'il adressait la parole au prince d'Idzou, j'étais, ainsi que mon état-major, assis en face des princes d'Izou et Iwami et de leur secrétaire, sans plus de cérémonie que je n'en eusse fait dans toute autre conférence avec un plénipotentiaire accrédité comme eux.

4° J'obtins que, pour les présents donnés ou reçus, selon les usages de l'Orient, les États-Unis fussent mis complètement sur le même pied que le Japon, repoussant ainsi la prétention soutenue jusqu'ici par la Chine et le Japon, savoir : que les présents faits par les autres nations à leurs empereurs sont un tribut qu'ils doivent à leur puissance supérieure.

Enfin, j'avais encore essayé de leur faire comprendre que le gouvernement des États-Unis, étant supérieur en puissance et en influence à celui du Japon, ses ouvertures n'avaient d'autre motif que le désir de vivre en bonne amitié avec toutes les nations, d'assurer protection à nos marins et à nos autres citoyens, et surtout de lier des relations amicales avec un empire dont la situation géographique se trouvait beaucoup plus voisine de nos ports du Pacifique depuis l'invention et l'usage de la vapeur dans toutes les relations commerciales.

Tel est l'exposé qu'à l'honneur de vous faire respectueusement

M. C. PERRY,

commandant en chef des forces navales des États-Unis aux Indes orientales, en Chine et dans les mers du Japon.

A bord du *Susquehannah*, frégate à vapeur des États-Unis.

Napa-Kiang, Liou-Kiou, le 30 juillet 1853.

FIN DU PREMIER VOLUME

A 11459 534

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	5
DÉDICACE	9

INTRODUCTION

<u>But et terme du voyage. — Le commodore Perry. — Difficulté d'obtenir une place dans la flotte. — Un masters-mate. — Mon installation sur la frégate <i>Mississippi</i>. — Départ de New-York. — Séjour dans la baie de Chesapeake. — Anapolis. — Dernière visite du président Fillmore à bord. — Norfolk. — Les <i>navy-yards</i> (arsenaux de marine). — Discipline et genre de vie à bord des navires américains</u>	15
---	----

MADÈRE

<u>Départ de Norfolk. — Aspect de Madère vue du côté nord. — Funchal. — Curiosités de cette ville. — Promenades dans l'intérieur de l'île. — Triste rencontre. — En mer! — Les animaux atteints du mal de mer. — Noël et le nouvel an. — Ce qu'on voit sous la ligne</u>	29
--	----

SAINTE-HÉLÈNE

<u>Aspect de Sainte-Hélène du côté de la mer. — Fortifications. — <i>Plantation-house</i>. — Jamestown. — Temple chinois. — Longwood. — La chambre qu'a habitée Napoléon et celle où il est mort, telles qu'elles sont aujourd'hui. — Le tombeau vide de l'empereur</u>	41
---	----

LA VILLE DU CAP

<u>Physionomie de la côte sud-ouest de l'Afrique. — Arrivée dans la baie de la Table. — Aspect du Cap, vu de la baie. — Un tour dans la ville du Cap. — Hommes voilés. — Ascension au mont de la Table. — Géologie. — Panorama. — Tentation d'un disciple des sociétés de tempérance. — Étude de lavandières. — Ornithologie. — Excursion à la côte occidentale du Cap. — Détails sur la chasse aux éléphants et la guerre des Caffres.</u>	51
---	----

L'ILE MAURICE

- Voyages à la côte sud-est d'Afrique. — Les mirages. — Aspect de l'île Maurice (île de France). — Rade de Port-Louis. — Promenade à travers la ville. — Opinions politiques des indigènes. — Fortifications de la montagne la Pouce. — Le petit village de Mocca. — Paysage des tropiques. — Hindous. — Costumes originaux pour Jessonda. — Pamplémousse. — Tombeaux de Paul et Virginie. — Un modèle du paradis. — La justice. — Le banc de Nazareth 63

CEYLAN

- Arrivée à Point-de-Galle. — Bateaux pilotes de Ceylan. — Physionomie de la ville. — Commerce actif. — Costumes. — Promenade à la côte orientale. — Temple et prêtre bouddhiques. — Écriture cingalaise. — Un serpent sacré. — Rareté des femmes. — Précautions à prendre dans le commerce. — Pèlerins et bonzes siamois 73

SINGAPORE

- Arrivée dans le port. — Importance croissante de Singapore. — La ville. — Casernes des cipayes. — Les *sampans*. — Navigation entre les fles. — Villages de pêcheurs. — Achats à bon marché. — Poulo-Passe. — Colons chinois. — Repas dans la cabane de pêcheurs. — Arrivée à Hong-Kong 85

HONG-KONG

- Saluts dans le port. — Position et fortifications de Hong-Kong. — Promenade dans la ville. — Activité du commerce. — Commerce de l'argent. — Tableaux à bon marché. — Vues pittoresques. — Un temple de Fo. — Oracle. — Les missions anglaises en Chine. — Les minuties du service militaire. — La comédie jouée par les matelots. 97

EXCURSION A CANTON (PREMIÈRE JOURNÉE)

- Voyage sur la rivière de Canton. — Indolence des Chinois. — Fortifications. — Aspects des rives. — Wampoa. — Permission d'aller à Canton. — Commerce de la rivière et habitants riverains. — Bateaux de fleurs. — Jonques de guerre. — Factoreries européennes. — Hôtel chinois. — Vie dans la rue. — Marché aux poissons et aux légumes. — Portefaix. — La demeure d'un mandarin. — Costumes. — Commerce et industrie. — La ville intérieure. — Un magasin de soie. — Tromperies. — *Abax* ou compteur à boules. — Les beaux-arts en Chine. 111

EXCURSION A CANTON (DEUXIÈME JOURNÉE)

- Continuation de la promenade sur la rivière. — Souvenir de Pillnitz. — Le *Pearl-River*. — Un jardin chinois de grandeur naturelle. — Le même en miniature. — Les belles inabordables. — Canaux. — Ponts. — Manière originale de transporter les porcs. — Visite au grand temple de Ho-nan. — Dangereuses études de peinture. — Heureux retour à Canton. — Comment on vit à la factorerie. — Pirates de la rivière 129

RETOUR A MACAO

- Les gamins chinois. — Cruauté des Chinois. — Une grande pagode au bord de la rivière. — Cimetière et enterrement. — Chasseurs chinois. — Vue de Macao. — Décadence du commerce. — Beaux sites pittoresques. — Le monument de Camoens. 141

SHANGHAI

- Entrée dans le Yang-tze-Kiang. — Arrivée à Shanghai. — Une visite dans la ville. — Habileté des Chinois dans les travaux d'art à la main. — Jardins à thé. — Théâtre chinois. — Maisons de prêt sur gages. — Morgue pour les enfants. — Sportsmen chinois. — Vie des étrangers à Shanghai. — Mesures prises par eux pour se garantir des dangers de la guerre civile. — Départ de Shanghai et vrai commencement de l'expédition. — Pays peu intéressant. — Particularité atmosphérique. — Trajet aux îles de Liou-Kiou. — Mesures de précaution. — Arrivée dans le port de Napa-Kiang. 153

PREMIER DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

- Premier contact avec les indigènes. — A terre ! — Un missionnaire anglais. — Port de Napa. — Fortifications. — La ville. — Visite officielle du régent à bord. — Expédition dans l'intérieur de l'île. — Nature du pays. — Agriculture. — Guides officiels. — Schouy, la capitale. — Auberges pour les voyageurs. — Douceur des indigènes. — Formation géologique de l'île 167

VISITE SOLENNELLE DU COMMODORE PERRY AU RÉGENT DE LIOU-KIOU

- Ordre du cortège. — Entrée au château. — Cérémonie de réception. — Repas dans la salle des fêtes. — Soupe au chien. — Curiosités gastronomiques. 179

LES ILES BONIN

- Situation de ce groupe d'îles. — Les premiers colons qui sont venus s'y établir. — Beauté et fertilité du pays. — Envie d'y vivre à la Robinson. — Exploration de Port-Lloyd. — Une partie de chasse dans l'île de Stapleton. — Retour à bord. . . 187

SECOND DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

- Visite à la dérobée dans la ville de Napa. — Disposition des maisons. — Une indiscretion. — Le marché. — Rencontre du premier Japonais. — Caractère des indigènes. — Une fête à bord. — Visite à une vieille ruine. — Petite esquisse de l'histoire de Liou-Kiou. — Départ pour Nippon 199

PREMIER SÉJOUR DANS LA BAIE DE JEDDO

- Aspect de la côte de Nippon. — Beauté de cette côte. — Entrée dans la baie. — Port d'Ouraga. — Premières relations avec les Japonais. — Leur extérieur et leur costume. — Mesures de prudence. — Sondage de la baie. — Fortifications de la côte. — Démonstration hostile. — Effet d'un sifflet 211

ENTREVUE AVEC LES COMMISSAIRES IMPÉRIAUX.

Préparatifs de fête. — Habits de gala des Japonais. — Débarquement du commodore. — Troupes japonaises. — Les commissaires impériaux. — Ouverture des négociations. — Fermeté du commodore. — Visite du gouverneur d'Ouraga à bord. — Instruction et connaissances des Japonais. — Retour à Liou-Kiou.	223
--	-----

REPOS A MACAO

<i>Coum-sing-moon</i> . — Logement à Macao. — Ton de la société de cette ville et genre de vie qu'on y mène. — Promenade d'agrément sur la rivière. — Magasins de riz. — Insulaires de la mer du Sud trouvés en pleine mer. — Nouvelles du Japon et réflexions qu'elles suggèrent. — Une perte douloureuse. — Parties de chasse. — Assassinat du gouverneur Amaral.	233
---	-----

REPOS A MACAO (SUITE)

Un rêve qui s'accomplit. — Assurance consolante. — Recherches. — Beaucoup de choses intéressantes, mais pas celles que je cherche. — Nouvelles recherches. — Utilité des longues queues. — Heureuse capture. — Préparatifs du second voyage à Nippon. — Composition de l'escadre et détails des présents dont elle est chargée . .	247
---	-----

TROISIÈME DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

Départ de Hong-Kong. — Volcans sous-marins. — Arrivée à Napa-Kiang. — Établis- sement et station dans ce port. — Souvenirs de la patrie. — La famille du mission- naire. — Excursion à la recherche d'un dépôt de charbons. — Accident. — Fête du nouvel an à Liou-Kiou. — Les indigènes sont plus confiants. — Changement de vaisseau	257
--	-----

DOCUMENTS, ACTES, CORRESPONDANCES, ETC., RELATIFS A L'EXPÉDITION DU
JAPON, ENTREPRISE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS

I. Le secrétaire d'État au département de la marine, au commodore Perry	267
II. M. Courad, ministre d'État suppléant, à M. Kennedy.	273
III. Le président des États-Unis à l'empereur du Japon.	281
IV. Extrait des dépêches adressées par le commodore Perry au ministre de la marine au sujet des événements qui se sont passés pendant les négociations préliminaires du commodore Perry avec les délégués du gouvernement japonais.	285